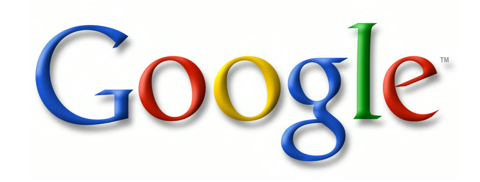


EXTRAIT DU RECUEIL DES NOTICES ET MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE

HISTOIRE DES VILLES
DE LA
PROVINCE DE CONSTANTINE

PAR

L. Charles FERAUD

Interprète principal de l'armée d'Afrique

SETIF — BORDJ-BOU-ARERIDJ — MESILA — BOUSAADA



CONSTANTINE
L. ARNOLET, Libraire-Editeur, rue du Palais

ALGER
BASTIDE, Libraire-Éditeur
Place du Gouvernement

PARIS
CHALLAMEL aîné, Éditeur
30, rue des Boulangers

1872

HISTOIRE DES VILLES

DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE

EN VENTE AUX MÊMES LIBRAIRIES

OUVRAGES DE M. L. CHARLES FÉRAUD ※,

Interprète principal de l'armée d'Afrique, Officier d'Académie,
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique.
Membre de la Société historique algérienne,
Secrétaire de la Société archéologique de Constantine, etc.

Monographie des Oulad Abd en-Nour, 1 in-12.
Les Monuments dits Celtiques de la province de Constantine, 1 in-12.
Le Palais de Constantine, 1 in-12.
Kitab el-Adouani ou Recueil de traditions sur le Sahara de Constantine et de Tunis, 1 in-12.
Notes historiques sur les tribus de la subdivision de Constantine, 1 in-12.
Histoire de Bougie, 1 in-12.
— de Gigelli, 1 in-12.

SOUS PRESSE :

Histoire de Constantine.
— de Philippeville et Collo.
— d'Aïn-Beïda et Tébessa.
La Féodalité sous la domination turque.

HISTOIRE DES VILLES

DE LA

PROVINCE DE CONSTANTINE

PAR

L. Charles FERAUD

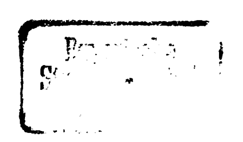
Interprète principal de l'armée d'Afrique

SETIF — BORDJ-BOU-ARERIDJ — MESILA — BOUSAADA



CONSTANTINE
TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE L. ARNOLET

1872



HISTOIRE DES VILLES

DE

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

SETIF, — BORDJ-BOU-ARERIDJ, — MESILA ET BOUSAADA

Sparsa colligo.

Après avoir publié les monographies des villes de Bougie et de Gigelli, mon intention était de continuer à suivre le littoral, et de faire l'historique de celles de Collo et Philippeville, puis de Bône et La Calle.

Les graves événements qui viennent de se produire

dans la partie occidentale de la province, m'ont déterminé à modifier mon plan de travail.

Du côté de Setif, est partie l'étincelle qui a fait éclater l'insurrection la plus violente que nos annales algériennes aient eu à enregistrer jusqu'à ce jour ; il était donc utile de nous occuper immédiatement d'un sujet plein d'actualité.

Les faits relatifs au passé de Setif, — Bordj-bou-Areridj, — Mesila et Bousaâda, ont entre eux une telle connexité, ne serait-ce qu'en ce qui concerne la biographie de la famille féodale des Mokrani, qu'il est impossible de parler de l'une de ces villes sans toucher à l'autre ; c'est ce qui m'oblige à les réunir dans un même volume. — Néanmoins, chacune d'elles fera l'objet d'une étude spéciale pour les événements qui la concerneront plus directement.

Nous raconterons, comme complément indispensable, les débuts de la révolte du bach-agha Mokrani et du chef de khouan Si Aziz-ben-el-Haddad, qui a amené les affreux malheurs qui désolent plusieurs de nos centres européens, naguère si prospères et maintenant couverts de sang et de ruines.

Il ne m'appartient pas de rechercher ici les causes de cette désastreuse insurrection ; le cadre que s'est tracé notre Société m'impose, à ce sujet, une réserve absolue ; mais cette question délicate, étude d'un grand enseignement pour notre pauvre Algérie, si souvent éprouvée par tant de calamités, sera, espérons-le, élucidée plus tard avec toute l'impartialité qu'elle mérite.

Le but actuel de mon travail est suffisamment défini par les lignes suivantes, empruntées à la préface de mes monographies de Bougie et de Gigelli.

« Dans la plupart de nos villes algériennes, les hommes chez lesquels s'est éveillé le désir et la curiosité bien naturelle de connaître le passé du pays où la destinée les a placés, sont généralement privés des ressources littéraires que la métropole offre en si grande abondance. Constantine, elle-même, chef-lieu de notre province, si largement pourvue que puisse être sa bibliothèque municipale, ne possède pas encore son histoire. Personne, jusqu'ici, n'a entrepris d'en établir la chaîne à peu près complète et détaillée; les éléments en sont épars dans une série de publications spéciales, souvent très-rares, appartenant au domaine de l'érudition et qui ne sont, à vrai dire, connues que de très-peu de monde; il faut, pour les rassembler, avoir le loisir de se livrer à de nombreuses et patientes recherches.

» J'ai entendu beaucoup de gens se plaindre de l'absence d'un livre accessible à chacun, commode à consulter et réunissant en même temps, sur leur patrie d'adoption, tout ce qu'il leur importait de connaître.

» La Société archéologique de la province de Constantine, qui s'est imposé la tâche de recueillir et de livrer à la publicité tous les faits authentiques pouvant jeter quelque lumière sur l'histoire locale, tient aussi à honneur de répondre au désir manifesté, et nous osons espérer que le projet qu'elle a conçu, loin d'être considéré comme prématuré, sera, au contraire, accueilli avec sympathie.

» Une œuvre de cette étendue, bien qu'elle contienne plusieurs extraits des meilleurs ouvrages déjà publiés, ne peut s'improviser en un jour; mais il ne dépendra pas de nous qu'elle ne soit achevée dans le plus court délai possible. Sans aucune prétention au point de vue litté-

raire, elle aura, néanmoins, pour les habitants du pays, le mérite de son utilité.

» Notre rôle, pour le moment, se borne, répétons-le, à grouper et à coordonner les faits ; celui des futurs historiens de l'Algérie sera de les juger et d'en tirer des vues d'ensemble. »

SETIF

سطيف

Description du pays

En 1837, le traité de la Tafna avait réservé à la France la province de Constantine. C'était l'époque où l'on discutait encore la nécessité de soumettre le peuple arabe, pensant que l'influence de notre civilisation et les avantages de nos relations parviendraient seuls à détruire peu à peu la haine et l'éloignement des Arabes pour nous. On croyait alors que du voisinage des deux peuples naîtraient des rapports tels, que nous pourrions jouir en paix du territoire très-resserré que nous nous étions réservé.

Les traités Desmichels et de la Tafna nous rappellent cette époque d'illusions. Chacun se souvient ce qu'ont été les deux années qui suivirent le traité de la Tafna : de notre côté, un respect scrupuleux de chaque clause ; des avances faites à nos voisins, une protection pour tous leurs intérêts, des humiliations fréquentes à supporter, des craintes et un état de défensive continuelle à maintenir ; de la part des Arabes, au contraire, interdiction absolue de leur territoire à nos nationaux ; amendes et persécutions de toute espèce sur tous les indigènes fréquentant nos marchés ; exploitation, en un mot, de notre bonne foi, et simple trêve pour réparer les maux de la guerre et se préparer à la recommencer avec des moyens

mieux organisés jusqu'à notre entière expulsion de l'Algérie.

Les choses devaient en arriver à cette extrémité, pour nous éclairer sur le caractère du peuple contre lequel nous étions engagés. Les idées d'occupation restreinte tombèrent alors d'elles-mêmes, et furent abandonnées devant l'évidence des faits d'une situation si fréquemment compromise. Les murailles et les obstacles continus, dernières tentatives des partisans de l'occupation restreinte, trouvèrent sans foi ceux qui avaient appris à connaître notre ennemi, et l'armée s'ébranla pour conquérir en entier le pays. La lumière se fit et chacun comprit qu'il n'y avait plus à déposer les armes qu'après avoir abattu les Arabes, avoir acquis enfin cette influence morale qui, seule, devait être assez puissante pour contenir dans leur lit les passions haineuses soulevées, chez un peuple énergique, par les sentiments religieux et l'horreur du conquérant.

Le traité de la Tafna, avons-nous dit plus haut, avait réservé à la France la province de Constantine, et cependant, à la chute du dernier bey de cette province, Abd-el-Kader s'était empressé de donner le commandement du territoire qui forme aujourd'hui la subdivision de Setif à Ben Abd-es-Selam-el-Mokrani. L'émir avait déjà reçu, pour cette infraction au traité, plusieurs réclamations dont il n'avait pas tenu compte, et le gouverneur général, repoussant ses prétentions, avait nommé khalifa de la Medjana Si Ahmed, chef d'une autre branche de la famille féodale des Mokrani, qui continua à se tenir à Galâa, ville fortifiée des Beni-Abbas, et dont les serviteurs ne pouvaient paraitre dans la plaine que furtivement et au risque d'être

pourchassés par les cavaliers de Ben Abd-es-Selam. Le gouverneur général résolut alors de faire acte de souveraineté sur les contrées dont la possession nous était contestée. A cet effet, deux colonnes expéditionnaires, partant d'Alger et de Constantine, durent se mettre en marche dans les premiers jours du mois de décembre 1838, pour se rencontrer du côté des Portes de fer, les Biban.

La colonne de Constantine, retenue à Mila pendant quatre jours par les pluies, arriva enfin le 15 décembre à Setif, la *Sitifis colonia* des Romains. La splendeur passée de cette capitale mauritanienne se révélait par des ruines considérables, au milieu desquelles était encore debout une citadelle rectangulaire flanquée de dix tours, et dont les matériaux, réunis sans ordre, rappelaient une autre époque de l'histoire de la restauration byzantine. A l'angle nord-ouest, s'élevait un bâtiment soutenu par des colonnes retirées des ruines, qui avait servi à la réception et à l'emmagasinage des grains de l'impôt achour du temps des Turcs, et dont la toiture et les charpentes avaient été enlevées par les Arabes dans les dernières années d'anarchie du règne d'Ahmed bey. Au pied de la face sud de la citadelle, un seul arbre séculaire s'élevait au-dessus d'une source limpide, dont les eaux abondantes allaient arroser une vallée aboutissant à l'Oued-bou-Sellam, qui coule à trois kilomètres de Setif. Cet arbre, un antique peuplier blanc, connu sous le nom de *tremble de Setif*, semblait avoir été oublié dans une destruction générale, et n'être demeuré là que pour attester aux nouveaux conquérants que des plantations pouvaient prospérer sur ce sol dépourvu d'ombrage.

La colonne d'Alger avait été arrêtée dans la Mitidja par une pluie continue, et s'était vue obligée de rentrer à Alger. Celle de Constantine ne recevant pas de nouvelles, rétrograda et fut attaquée dans sa retraite, au défilé de Mons, par les tribus qui bordent la communication. Cette première reconnaissance avait eu pour résultat de faire comprendre la nécessité d'occuper la position de Setif, si on voulait faire respecter l'autorité de notre khalifa sur le territoire dont le commandement lui avait été confié. Ben Abd-es-Selam avait recommencé ses courses dans la plaine de Setif immédiatement après la rentrée de l'expédition, et notre khalifa, Ahmed-el-Mokrani, s'était encore trouvé dans la nécessité de lui abandonner le pays.

Une colonne revint à Setif en 1839 et y fit un séjour de six semaines; elle laissa, en se retirant, cinq compagnies d'infanterie qui s'installèrent dans la citadelle, s'appuyant sur les postes intermédiaires de Djemila, Mahalla et Mila, qui reliaient Setif à Constantine.

Dans les premiers mois de 1840, l'ancien magasin turc de l'achour avait été recouvert et converti en magasin des subsistances au rez-de-chaussée, et en hôpital au premier étage. Les brèches de la citadelle avaient été relevées à la hâte, et seulement de manière à la mettre à l'abri d'un coup de main.

Pendant que l'armée promenait notre drapeau sur tous les points du territoire pour en chasser les lieutenants d'Abd-el-Kader, les travaux moins brillants, mais non moins utiles de la paix, entrepris d'abord avec peu de vigueur, par la raison que l'occupation permanente était trop souvent mise en question, avaient été poussés, dès

l'année 1842, avec une activité qui n'a fait que s'accroître jusqu'à ce jour. Setif commença donc à sortir de ses ruines.

En 1842, le 61e de ligne, qui avait passé deux hivers sous la tente, terminait une première caserne, dont un tiers avait été affecté au service de l'hôpital et les deux autres livrés aux troupes. Le génie militaire s'était fait dans le réduit quelques baraques qui lui servaient d'ateliers, de logement et de bureaux. Une tour du réduit était convertie en magasin à poudre; une manutention et quelques locaux mis à la disposition de l'administration; un moulin, construit sur l'Oued-bou-Sellam, débitait des farines au-delà de ce qui était nécessaire à la garnison (1).

Le 19e léger, arrivé à Setif au mois d'octobre 1842 pour remplacer le 61e de ligne, éleva successivement deux autres casernes, dans lesquelles entrèrent les hommes qui étaient encore sous la tente. Un logement pour le commandant supérieur; un magnifique hôpital; un magasin à poudre; un parc aux bœufs avec abattoir; des écuries et un quartier de cavalerie; une prison militaire; une prison pour les otages indigènes; un magasin à fourrage; un magasin de campement; un bureau arabe; une

(1) Ce moulin fut construit par M. Lavie, à qui la province doit toutes les créations industrielles des premiers temps de la conquête. A cette époque, la seule route reliant Setif à Constantine était celle passant par Mila et Djemila, à travers un pays très-accidenté, coupé de nombreux ravins et, par conséquent, impraticable aux voitures. Il fallait cependant transporter les meules du nouveau moulin, et, dans ce but, M. Lavie se mit lui-même, avec quelques indigènes, à la recherche d'une voie plus commode, en suivant les plateaux des Ouled-Abd-en-Nour et des Eulma; son itinéraire servit de tracé à la route carrossable actuelle de Constantine à Setif.

chapelle pour le culte catholique (1); une mosquée; un fondouk; tout cela était créé progressivement. Le mur d'enceinte, flanqué de tours et de bastions, se terminait dès 1847.

Les eaux prises à la source étaient réparties entre trois canaux, dont un les conduisait à une promenade plantée de mûriers, très-bien située et touchant à la porte d'Alger. Les deux autres les distribuaient pour les besoins de la ville par cinq fontaines, un abreuvoir, un lavoir et un vivier à sangsues attenant à l'abattoir. Ces eaux étaient ensuite reçues, à la sortie de l'enceinte, dans des canaux d'irrigation pour être amenées dans une pépinière florissante et dans les jardins qui s'étendent à plus d'un kilomètre de la place.

Cependant l'armée n'avait pu suffire à l'érection de tant d'établissements importants; il lui avait fallu le concours d'ouvriers civils, que le prix élevé de la main-d'œuvre avait attirés et qui formaient déjà, à la fin de 1843, avec les commerçants, une population de deux cents âmes, non compris soixante-six indigènes. Deux îlots, séparés par une grande rue perpendiculaire à la face sud du réduit, et composés de maisons faites à la hâte, avaient d'abord servi de demeure à cette population civile ; mais ces maisons ne furent pas comprises dans le plan régulier arrêté en 1843 et disparurent définitivement en 1845, pour être remplacées par des constructions élevées suivant le nouvel alignement. A cette époque, le commerce s'était déjà presque entièrement transporté dans les deux rues principales, rapidement créées avec les économies

(1) Une grande église a été construite il y a peu d'années.

des ouvriers et les bénéfices des marchands joints à quelques capitaux venus du dehors. En peu de temps, la population avait augmenté considérablement. Ce phénomène s'est toujours manifesté partout où une agglomérations de troupes a eu lieu. Les marchands, les petits débitants, les traficants de toute sorte qui viennent se fixer autour des camps, forment les premiers noyaux de tous les établissements coloniaux. Le camp se transforme plus tard en village, et, si l'emplacement a été heureusement choisi au point de vue agricole, commercial et industriel, il devient une petite ville comme Setif.

L'expédition de Bougie, décidée un instant en 1845, et l'augmentation définitive de l'effectif de la garnison, avaient fait sentir le besoin d'agrandir le quartier militaire et, en même temps, l'espace destiné à la population civile. Un projet d'extension fut adopté et, déjà, un nombre assez considérable de concessions avaient été faites dans l'annexe, lorsque survint une crise commerciale qui se fit sentir à Setif comme sur tous les autres points de l'Algérie; et la plupart des concessionnaires, qui s'étaient présentés d'abord avec une grande confiance, durent ajourner l'exécution de leurs projets. Néanmoins, le progrès était ce qu'il pouvait être alors, en raison des obstacles que la colonisation avait à vaincre. Bien que les habitants eussent été forcés, faute d'une route directe sur Bougie, de tirer de Philippeville, par Constantine, les bois nécessaires à leur installation et qu'ils n'eussent reçu aucune subvention du gouvernement, vers la fin de 1846, les maisons achevées s'élevaient au nombre de soixante-huit et celles en construction à cinquante-une, évaluées ensemble à huit cent quatre-vingt-dix mille francs, témoi-

guant de la confiance dans l'avenir. Cette confiance n'a pas été trompée, elle se justifie tous les jours davantage. Elle est justifiée surtout par l'ouverture de la route qui va mettre Setif en communication avec Bougie, son port naturel. On achève actuellement cette route, qui est aussi indispensable au développement de ces deux centres intéressants qu'à la sécurité générale du pays.

En 1849, le général de Barral, puis le colonel de Lourmel, avaient inauguré les premiers chantiers de travailleurs sur la voie stratégique projetée entre Bougie et Setif, passant par Aïn-Roua, le Drâ-el-Arbaâ et les Barbacha. En 1852, une colonne, sous les ordres du général Maissiat, élargissait et améliorait cette même route, surtout sur les flancs du Bou-Zekout où existait un passage tortueux, extrêmement difficile, que nos soldats, dans leur langage imagé, avaient justement nommé l'*escargot*. L'année suivante, les travaux étaient continués avec ardeur, et quatre caravansérails construits de distance en distance, pour servir de gîtes d'étapes aux voyageurs. On vit à cette époque, pour la première fois, quelques voitures de roulage et des caravanes de chameaux faire par cette voie nouvelle le trajet de Setif à Bougie. Les travaux, suspendus pendant la guerre d'Orient, étaient repris en 1856 et continués durant trois années consécutives. Le passage par les crêtes de Guifsar, présentant de grands inconvénients, avait été abandonné, et un autre, tracé par les Beni-Seliman, jugé préférable; mais ces routes, manquant les unes et les autres de travaux d'art et de soins permanents, ne tardaient pas à devenir impraticables, même aux muletiers, à cause des éboulements causés, chaque hiver, par les pluies et la fonte des neiges.

Depuis, sur les indications du capitaine Capdepont, chef de l'annexe de Takitount, M. l'Ingénieur de l'Épinay étudia le tracé d'une nouvelle route définitive qui est aujourd'hui à la veille d'être achevée. Celle-ci passe par le Chabet-el-Akhera dans une gorge granitique d'un effet pittoresque des plus curieux, et aboutit au littoral en longeant la vallée de l'Oued-Aguerioun, à travers une région ravissante couverte de bois et de forêts splendides. Elle offre, sur les anciennes routes, le double avantage d'être d'abord plus courte, puisque Setif ne sera plus qu'à soixante-douze kilomètres de la mer, et ensuite de se maintenir beaucoup moins longtemps dans la région où les neiges peuvent interrompre la circulation. Cette voie de communication intéresse Bougie et Setif au même degré; elle rendra son ancienne importance au port qui servira de débouché à toutes les denrées des plaines fertiles de Setif, de la Medjana et du Hodna.

La grande artère qui doit relier Constantine à Alger, dont les travaux sont en cours d'exécution, traverse la ville de Setif (1); de là, elle se dirige sur Bordj-bou-Areridj, passe les Biban ou Portes de fer et arrive à Aumale dans la province d'Alger.

La ville est aujourd'hui entourée d'un mur d'enceinte percé de trois portes : d'Alger, de Biskra et de Constantine. De larges rues tracées régulièrement, avec leurs trottoirs bordés d'arbres, la coupent en damier. On compte quatre places : du Marché, de l'Église, Barral ou

(1) La distance de Constantine à Setif est de cent trente kilomètres. Sur son parcours, la route qui relie ces deux villes traverse les villages d'Aïn-Semara, Oued-Atmenia, Saint-Donat et Saint-Arnaud.

du Tremble et du Théâtre (1). Cette dernière est encadrée de bâtiments construits à peu près uniformément, garnis de hautes arcades pour mettre le promeneur à l'abri du soleil ou de la pluie. Au centre, il y a une belle fontaine monumentale jaillissant sur quatre faces. Elle est, de plus, entourée par le bâtiment du bureau arabe, par des magasins, des cafés et des bazars, et enfin par la mosquée, coquet édifice orné d'arabesques, dont le minaret domine toute la ville et les environs. De nombreux magasins, très-bien approvisionnés de tout ce qui est nécessaire à l'Européen, y rendent la vie aussi facile que dans une ville de France. Le quartier militaire, construit sur la partie la plus élevée du plateau, est séparé de la cité par un mur d'enceinte. Il renferme de grandes casernes pour l'infanterie et un quartier de cavalerie avec de belles et vastes écuries. L'hôpital est également très-bien installé et peut contenir un millier de lits. Outre une garnison permanente de trois mille hommes environ, la ville est habitée par près de quatre mille âmes, par plusieurs centaines d'israélites et par quelques indigènes musulmans.

En dehors de la porte d'Alger, la grande route est bordée, de chaque côté, par un boulevard à double rangée de mûriers d'une très-belle venue. Sur la droite, il y a une promenade publique un peu plus élevée que l'allée et parallèle sur toute sa longueur. Elle est ombragée par plusieurs espèces d'arbres, telles que frênes, mûriers, acacias, etc. C'est là que l'on a placé toutes les antiquités romaines de quelque valeur, parmi lesquelles, au bout

(1) Ce nom lui vient du théâtre que les soldats de la garnison avaient organisé il y a quelques années.

d'une large allée, au milieu d'un rond-point, l'armée a érigé une haute colonne surmontée du buste en marbre du duc d'Orléans, en souvenir de son expédition aux Portes de fer.

En prenant la gauche de la route d'Alger, on trouve des oasis délicieuses. Au bout de la promenade, est un établissement de bains. De là, on descend une longue allée de peupliers, de chaque côté de laquelle sont de vastes jardins potagers. On a ensuite, devant soi, la pépinière; il serait superflu ici de citer toutes les plantes rares et les arbustes qui en font l'ornement. C'est l'Europe qui a fourni les plus beaux échantillons d'arbres; mais on peut dire que la terre qui les a reçus les a traités en enfants gâtés; elle en fait des géants en quelques années.

Le territoire de Setif est situé à onze cents mètres au-dessus du niveau de la mer; cette altitude lui donne un climat qui a beaucoup d'analogie, quant à l'hivernage, avec celui de la partie moyenne de la France, quoique sensiblement plus chaud pendant l'été. Ce climat convient parfaitement aux arbres fruitiers à feuilles caduques, qui donnent sur ce point des fruits abondants et délicieux.

Si nous consultons l'antiquité pour préjuger l'avenir réservé à Setif, nous serons complétement rassurés, non-seulement par le développement que cette ville avait pris sous les Romains, mais encore par le grand nombre de ruines importantes qui sont répandues à une grande distance et dans toutes les directions. L'influence qu'elle a dû exercer à cette époque ne s'est pas effacée; sa position géographique, au point de rencontre des communications de Constantine à Alger, et de Bousaâda, de la Me-

djana, du Hodna et de Bougie, et les richesses en céréales de la plaine dans laquelle elle est située, la lui ont maintenue.

C'est encore à son marché, qui se tient régulièrement à la porte de la ville, l'un des plus considérables de l'Algérie, que les Berbères de la montagne et les Arabes de la plaine, depuis le littoral jusqu'aux Ziban, se donnent rendez-vous pour venir échanger leurs produits. On peut évaluer à huit ou dix mille âmes la population qui s'y rencontre chaque dimanche des mois d'août, septembre et octobre et qui y met en vente, en grande quantité, du blé, de l'orge, des fruits, de l'huile, du savon, du miel, de la cire, des cuirs, des laines, des matières tinctoriales, des caroubes, du sel, des bestiaux, des bêtes de somme et des chevaux.

Ajoutons à ce puissant élément de prospérité les avantages d'un climat dont la salubrité est proverbiale; des eaux excellentes, on pourrait presque dire *célèbres* pour nous servir de l'expression arabe, et du voisinage d'une population indigène laborieuse. Nous devons tenir compte, en même temps, des ressources qui sont offertes par la forêt de cèdres du Bou-Taleb, distante, il est vrai, de seize à dix-sept lieues de la place, mais dont le trajet, constamment en plaine, est facile à parcourir pour les voitures, et des mines de plâtre, de plomb ou de fer qui sont en exploitation; dans la montagne du Magris sont de belles carrières de pierre; on y voit encore des monolithes ébauchés par les ouvriers romains.

La création d'un centre de population civile à Setif date du 11 février 1847; un commissariat civil y fut installé en 1851; la constitution de la commune est du

17 juin 1856. Le commissariat civil devint sous-préfecture en 1858. Setif est enfin le siége d'un tribunal de première instance depuis 1860.

Par décret du 26 avril 1853, une concession de vingt mille hectares de terres a été accordée à une compagnie genevoise en vue de hâter la colonisation européenne autour de Setif. Cette compagnie a créé plusieurs villages, entre autres ceux d'Aïn-Arnat, d'El-Ouricia, de Bouhïra, de Mahouan, de Messaoud, d'El-Harmelia et quelques fermes importantes. La population européenne qui exploite ce territoire s'élevait, au 31 décembre dernier, à quatre cent cinq âmes, et les indigènes installés comme locataires ou employés, au chiffre de deux mille sept cents individus environ (1).

En résumé, la colonisation occupe aujourd'hui, autour de Setif, une superficie territoriale d'environ quarante-six mille hectares, sur lesquels s'élèvent encore les villages de Fermatou, Khalfoun, Mesloug, Aïn-Sefia et El-Anasser. Sur la route de Constantine sont ceux de Saint-Arnaud et de Saint-Donat.

Le cercle de Setif, qui confine aux cercles de Bougie et de Gigelli au nord, à l'est à ceux de Constantine et de Batna, au sud à celui de Batna et à l'ouest à celui de Bordj-bou-Areridj, forme un quadrilatère un peu allongé vers le nord-ouest, qui mesure environ trente lieues du nord au sud et à peu près la même longueur de l'est à l'ouest. Cette portion du pays a une constitution physique qui participe de celle de toute l'Algérie.

(1) Les rapports annuels, publiés par les soins de la Compagnie genevoise, renferment des renseignements statistiques très-curieux à consulter.

Le cercle est divisé par trois chaînes de montagnes parallèles entre elles et à la mer, en trois gradins successifs dont le troisième, le plus au sud, fait partie de la grande ligne de partage du bassin de la Méditerranée et de ceux de l'intérieur.

Au nord, la grande chaîne des Babor qui se prolonge, à l'est, sous les noms de Tamesguida, Djebel-Afroun, Zareza, Arrès, Zouar'a, Mçid, El-Kantour, point où la chaîne est coupée par la route de Philippeville à Constantine, aux Toumiettes, et se rattache au Djebel-Taïa. A l'ouest, cette même chaîne prend le nom de Takoucht, Takintoucht, montagne des Beni-Mohali, Djebel-Trouna, et va tomber presque à pic, sous le nom de Djebèl-Gueldaman, sur l'Oued-Sahel, au confluent de cette rivière avec le Bou-Sellam.

Du Djebel-Trouna, se détache de la chaîne principale un contrefort considérable, qui, se dirigeant du sud au nord, va rejoindre les contreforts du Jurjura en formant, à son point de jonction avec eux, le défilé de Felaï par où s'échappe l'Oued-Sahel pour descendre vers la mer.

Cette grande chaîne, dite des Babor, renferme, dans la partie comprise dans le cercle de Setif, plusieurs pics remarquables, qui sont le Babor et le Tababort, séparés seulement par une gorge étroite et qui s'élèvent, le premier à mille neuf cent soixante-dix mètres, et le deuxième à mille neuf cent soixante-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer; Adrar-Amellal (ou bien ou-Mellal) mille neuf cent quatre-vingt-quinze mètres. C'est du pied de ce mont que l'Oued-Aguerioun franchit la chaîne, en passant par une coupure à pic de près de mille mètres de profondeur dite Chabet-el-Akhera *(le ravin de l'autre*

monde); vient ensuite le Takoucht, qui a mille neuf cent quatre mètres de hauteur; le Takintoucht, mille six cent soixante-quatre mètres.

A l'ouest de ce pic, la chaîne s'abaisse sensiblement en traversant les Guifsar et les Beni-Mohali; puis elle se redresse brusquement par le Djebel-Trouna, d'où elle va, en s'abaissant, tomber sur l'Oued-Sahel sous le nom de Djebel-Gueldaman.

Cette chaîne, qui forme véritablement la berge de la Méditerranée, ne donne naissance, sur son versant nord, qu'à des ruisseaux insignifiants. Elle est de la nature la plus sauvage et la plus pauvre, et est habitée par des tribus kabiles misérables, dont le caractère, fier et remuant, se plie difficilement à l'obéissance.

Au sud de cette première chaîne, et à environ sept lieues, s'en trouve une deuxième qui lui est exactement parallèle, mais qui n'a pas le même caractère sauvage; elle prend, à partir de l'est, les noms de Djebel-Medjounès, de Djebel-Magris dont le sommet est à mille sept cent vingt-deux mètres; de Djebel-Anini, de Tafat, de Guergour, de Djebel-Magraoua; elle se prolonge, dans le cercle de Bordj-bou-Areridj, sous le nom de Djebel-bou-Chian, Djebel-Zamora, Djebel-Djafra, Djebel-Bounda, des Biban, et va se rattacher au massif du Dira, au sud d'Aumale.

A l'est, elle se prolonge sous le nom de Djebel-Sâada, Lekahl, Zouaoui; elle est coupée à Constantine par le Roumel; de là elle passe au nord de Guelma et va mourir, près de La Calle, au cap Roux.

Du Djebel-Anini se détache un contrefort qui court vers le nord et va se relier à la chaîne des Babor par le

Djebel-bou-Andas. Ce contrefort complète, comme on le verra plus bas, la ligne de partage entre le bassin du Bou-Sellam et celui de l'Oued-Aguerioun.

Comme la chaîne des Babor, cette deuxième chaîne est coupée par un cours d'eau assez important, le Bou-Sellam, qui descend du versant sud du Magris, coule d'abord au sud, puis, tournant brusquement au nord, franchit la chaîne où il a pris naissance, entre le Djebel-Tafat et le Guergour, à travers une gorge d'une profondeur considérable et de l'effet le plus pittoresque, où il existe une source thermale qui jouit, dans le pays, d'une grande réputation.

La région comprise entre la chaîne des Babor et cette deuxième chaîne est très-accidentée; elle est, néanmoins, cultivée presque partout. La partie Est produit des céréales en abondance; en se rapprochant de l'Oued-Sahel, le pays devient plus difficile; mais il est, néanmoins, couvert de populeux villages, très-fertile et très-cultivé. Les Kabiles y ont des jardins de toute beauté, et y cultivent l'olivier sur une très-grande échelle.

Enfin, au sud du Magris, à environ dix-huit lieues, passe la grande ligne de partage du versant méditerranéen et du bassin des Chott.

Cette grande chaîne, qui traverse l'Algérie dans toute sa longueur, porte, dans la partie comprise dans le cercle de Setif, le nom de Djebel-bou-Taleb. Cette montagne, qui ferme, du côté du sud, l'horizon de la plaine de Setif, sépare le Tell proprement dit du bassin des Chott, appelé, dans cette partie de l'Algérie, Hodna. Il est couvert tout entier d'une forêt qui fournit en abondance des

cèdres et des pins d'Alep, le chêne-vert, le genévrier, le thuya, etc.

Cette chaîne très-abrupte ne peut être franchie commodément que par les cols de Soubella et de Ras-el-Aïoun. Elle est habitée par une population d'origine berbère très-industrieuse et qui, avant la conquête française, tirait un grand parti de la mine de plomb située dans la fraction du Hal-Hamma.

Au milieu de la vaste plaine qui sépare le Djebel-Magris du Djebel-bou-Taleb, sort brusquement de terre une chaîne d'une constitution bizarre. Cette chaîne, qui n'est qu'un énorme rocher aride, court de l'est à l'ouest, comme tous les autres. Vers son milieu, une solution de continuité de trois lieues de longueur la divise en deux parties : le Djebel-Youssef, à l'est, dont l'extrémité orientale est marquée par le piton de Sidi-Brao, et le Djebel-Sadim, à l'ouest. De cette combinaison de montagnes résulte, pour la ville de Setif, un coup d'œil des plus pittoresques ; en effet, pour le spectateur placé dans cette ville, la plaine des Rir'a, vue par la coupure qui sépare le Djebel-Youssef du Sadim, se déroule comme la scène d'un théâtre immense, dont les pics du Bou-Taleb forment le fond.

Telle est, à grands traits, l'esquisse du réseau des montagnes qui sillonnent le cercle de Setif. Au point de vue hydrographique, il est compris tout entier dans les deux bassins de l'Oued bou-Sellam et de l'Oued-Aguerioun.

Le bassin du Bou-Sellam est fermé, au nord, par la première des chaînes de montagnes dont nous avons parlé, c'est-à-dire à partir du confluent de la rivière avec l'Oued-Sahel, par le Djebel-Gueldaman.

L'Oued-bou-Sellam descend des versants sud du Djebel-Magris; il est formé par cinq ruisseaux, l'Oued-Mahouan, l'Oued-Mohammed-el-Hannach, l'Oued-Ouricia, l'Oued-Goussinet et l'Oued-Fermatou, qui se réunissent au nord de Setif. La rivière prend alors le nom de Oued-bou-Sellam; elle court d'abord au sud-sud-ouest, passe à trois kilomètres à l'ouest de Setif, et va butter contre le Djebel-Sadim. Elle tourne alors au nord-nord-est, et vient franchir la chaîne dans laquelle elle prend sa source entre le Djebel-Tafat et le Guergour. Dans toute cette partie de son cours, le Bou-Sellam arrose la riche plaine des Amer, des Ouled-Mosli et des Rerazla; à partir des gorges du Guergour, il coule, au contraire, dans un pays très-accidenté. Arrivé au pied des Guifsar, il tourne brusquement à l'ouest et va tomber dans l'Oued-Sahel, en face du pic d'Akbou.

Le Bou-Sellam, qui, en réalité, n'est lui-même qu'un torrent, n'a pas d'affluents considérables. Les seuls qui méritent d'être cités sont, à droite, l'Oued-Kharoua du Djebel-Anini, l'Oued-Bachbach; à gauche, l'Oued-Bahira, qui descend du Bou-Taleb, et l'Oued-el-Mahin.

Le bassin de l'Oued-Aguerioun, d'une étendue beaucoup moindre, est compris entre les Babor au nord, le Magris et l'Anini au sud, le contrefort qui réunit l'Anini au Bou-Andas à l'ouest, et une ligne de collines peu importantes qui réunissent le Djebel-Medjounès au Babor, à l'est.

L'Oued-Aguerioun descend, sous le nom d'Oued-Berd, de la gorge qui sépare le Babor du Tababort; il longe le versant sud de la chaîne du Babor jusqu'à hauteur du pic Adrar-ou-Mellal; là il tourne au nord, prend le nom

d'Oued-Aguerioun et se fraie un passage à travers l'énorme chaîne par une gorge d'une profondeur immense et qui n'a exactement que la largeur de son lit. La chaîne franchie, l'Oued-Aguerioun descend, sans avoir d'autres obstacles à surmonter, vers le golfe de Bougie, où il se jette.

Le seul affluent un peu important de cette rivière est l'Oued-bou-Chama, qui descend des versants nord du Magris, coule d'abord à l'ouest, dans une direction diamétralement opposée à celle de l'Oued-Berd, puis tourne brusquement au nord, après avoir dépassé le Djebel-Mentanou, et se jette dans l'Oued-Berd.

Le cercle de Setif proprement dit est divisé administrativement en une banlieue civile, puis en dix-neuf kaïdats et douze cheïkhats, tant en pays arabe qu'en pays kabile.

Le territoire civil forme, autour de la ville, une banlieue presque circulaire de vingt-quatre kilomètres environ de diamètre. Il a été pris exclusivement dans la tribu des Amer.

Les kaïdats arabes sont :

Amer-Dahara ; — Amer-Guebala ; — Eulma ; — Rir'a-Dahara ; — Guellal et Oulad-Gassem ; — Oulad-Mosli ; — Aïn-Taghrout ; — Oulad-Nabet.

Les kaïdats kabiles sont :

Guergour ; — Amoucha ; — Sahel-Guebli ; — Beni-Chebana ; — Beni-Ourtilan ; — Beni-Iala ; — Beni-Aïdel et Illoula ; — Arrach ; — Beni-Seliman.

Les cheïkhats sont :

Sebtia ; — Beni-Tizi ; — Beni-Smaïl ; — Beni-Meraï ; — Beni-Felkaï ; — Beni-Djabroun ; — Beni-Menallah ; — Beni-Dracen ; — Larbâ ; — Lâllem ; — Oulad-Salah. A

l'exception du premier de ces cheïkhats, tous les autres se trouvent dans la région montagneuse des Babor.

La partie arabe, généralement en plaine et couverte d'abondants pâturages, est riche en bestiaux et en céréales. Elle est comprise dans l'immense plateau ondulé qui s'étend de la Medjana jusqu'à Tébessa. Dénudée comme tout le reste du plateau, elle produit beaucoup de céréales et convient admirablement à l'élève du bétail et des chevaux. Lorsque, au printemps, les récoltes ont atteint une certaine hauteur et qu'une légère brise fait onduler les épis, les plaines de Setif, qui s'étendent à l'infini, offrent aux regards l'aspect d'une mer irisée des couleurs les plus chatoyantes; mais en été, quand le soleil a desséché et brûlé la plaine, tout le terroir ressemble à un immense paillasson fauve et poudreux.

Les habitants vivent groupés en douar sous la tente. Ils changent de campement plusieurs fois dans l'année, selon les exigences du moment, sans franchir le périmètre de leur tribu. Si les pâturages sont abondants sur tous les points du pays, chacun reste chez soi; mais dans les mauvaises années, quand la plaine est desséchée, que les pluies ont été insuffisantes pour favoriser la végétation, ou bien qu'une invasion de sauterelles a ravagé certaines étendues de pays, chacun cherche à établir la réciprocité de parcours avec des tribus voisines plus favorisées. Ces relations amicales sont déterminées suivant des conventions traditionnelles pour se prêter un secours mutuel.

Quelques familles, renonçant à l'existence de la tente, ont construit des mechta ou gourbis, sortes de chaumières, d'où elles ne s'éloignent pas.

Le Kabile tire sa principale richesse des oliviers et des arbres fruitiers qui abondent dans certains cantons ; ses villages, placés d'habitude sur des points élevés et faciles à défendre, sont très-peuplés. Ceux qui bordent le cours du Bou-Sellam sont considérables, bien construits, couverts en tuile, et jouissent d'une aisance relative. Si l'industrie est nulle dans le pays de plaine, elle est très-développée, au contraire, dans la montagne. On y confectionne beaucoup de beurnous, de tapis et autres étoffes en laine, des instruments en fer, des ustensiles en bois, de la poterie, des ouvrages en sparterie, du savon ; autrefois, ils fabriquaient des armes, de la poudre et de la fausse monnaie. L'exploitation des forêts et des mines de fer par des compagnies européennes, sont aujourd'hui, pour eux, une nouvelle source de prospérité.

La population indigène de tout le cercle est estimée au chiffre de cent trente mille âmes environ. Dans la plaine, on parle arabe ; dans la montagne, c'est la langue kabile qui est la plus répandue ; certaines tribus éloignées n'en connaissent même pas d'autre.

Deux éléments bien distincts ont concouru à la formation de la population de toutes ces tribus ; ce sont : 1° l'élément autochtone ou berbère, auquel se seraient mélangés les débris des conquérants romains et vandales ; et 2° l'élément arabe amené par l'invasion hilalienne.

En remontant le cours des âges et consultant les auteurs grecs, latins et musulmans, nous voyons que les premiers habitants de cette région furent des peuples autochtones, enfants du pays, auxquels vinrent se mélanger plus tard, mais bien avant les temps historiques, d'immenses migra-

tions venues toutes de l'Orient. Salluste parle des Gétules et des Libyens, parmi lesquels arrivèrent des Mèdes, des Perses et des Arméniens. Les auteurs arabes rattachent les Africains à la race de Cham; d'autres ramènent l'origine des Berbères à Djalout ou Goliath, c'est-à-dire aux Philistins, chassés par David de la Palestine. A l'époque romaine, les montagnes au nord de Setif étaient habitées par de grandes peuplades connues sous le nom de Banioures et de Kedamousiens (Ketama). Aux Banioures, succédèrent les Bavares ou Babares, desquels vient évidemment le nom de Babor donné à leur pays.

Les Quinquegentiens, bandes puissantes, soumettent la peuplade des Nababes qui habitaient le Mons-Ferratus ou Jurjura; ils se fractionnent ensuite en tribus indépendantes dont les plus connues sont, entre autres, les Massinissenses qui se trouvent, de nos jours, aux mêmes lieux où Théodore les combattit lors de la guerre de Firmus; ce sont les Msisna ou Imsissen, de la rive droite de l'Oued-Sahel. Sur le territoire des Msisna, s'élève une haute montagne appelée aujourd'hui Nagmous et qui, vraisemblablement, doit être le Nagmus, figuré exactement à la même place par la carte romaine de Peutinger.

D'après Ibn-Khaldoun, la grande tribu des Ketama habitait, lors de l'invasion arabe, la région montagneuse comprise dans le quadrilatère de Setif à Bougie et de Constantine à Collo. Parmi les nombreuses ramifications de cette tribu, figuraient quelques groupes que nous retrouvons encore à peu près à la même place et dont le nom primitif ne s'est pas beaucoup altéré. Ce sont les Silin, les Guescha, les Maàd, les Beni-Zoundaï, les Djemila, les Talha.

Au quatrième siècle de l'hégire, les Sanhadja, race berbère qui habitait la région centrale de la province d'Alger, se rendit maîtresse de la majeure partie de la subdivision de Setif. Les Zenata, autre tribu berbère, parvinrent à se faire faire place.

En résumé, pendant la période romaine, le plateau de Setif était très-peuplé, comme l'indiquent les ruines que l'on trouve, pour ainsi dire, à chaque pas. Que, pendant cette période, la population ait été autochtone d'origine, quoique romaine par les mœurs, c'est ce qui semble certain ; mais la domination sanhadjienne et la quatrième invasion arabe ont amené des bouleversements tels, qu'on ne trouve pas, dans la région des plaines, une fraction entière, même très-petite, pouvant sûrement faire remonter son origine aux habitants de la période romaine.

L'invasion vandale ruina le pays ; mais elle ne semble pas avoir déplacé la population ; celle-ci dut momentanément subir la loi du vainqueur, pour redevenir romaine aprés l'expédition de Bélisaire.

Longtemps déjà avant les premiers temps islamiques, les Romains avaient été obligés de se retirer dans les villes du littoral, et leur domination sur le pays était plus nominale que réelle. La population qui habitait alors le plateau de Setif, tout en payant tribut aux souverains de Constantinople, était directement administrée par des chefs indigènes. Elle ne se ressentit pas des deux premières invasions arabes, lesquelles ne dépassèrent pas la régence de Tunis. La troisième invasion, celle à la tête de laquelle était Okba, ne produisit, au début, que peu d'effet sur le pays qu'elle laissa au nord ; mais, quelques années après, les principes de l'islam se propagèrent partout avec rapi-

dité. Les indigènes finirent par subir la domination des émirs arabes qui résidaient à Kaïrouan. Tout le pays fut, jusqu'en 895, sous la verge de fer des princes arabes installés à Belezma et à Setif. Les Ketama prirent part à la grande révolte qui, en 909, renversa les émirs de Kaïrouan, et les remplaça par Obéïd-Allah, premier khalife fatimite. C'est vers 905, que les Ketama révoltés détruisirent, de fond en comble, ce qui restait de l'ancienne cité de Setif, qui tenait pour les émirs.

Pendant tout ce temps et jusqu'en 989, il ne semble pas que la population ait été obligée de céder, même en partie, son territoire à des envahisseurs. Mais, en 989, El-Mansour, deuxième prince de la dynastie zirite, gouverneur de toute l'Ifrikia au nom des Fatimites, brisa pour jamais, dans la plaine même de Setif, la nation ketamienne, et les meilleures terres de la contrée passèrent alors en des mains sanhadjiennes, qui les firent cultiver par les anciens habitants devenus tributaires.

La quatrième invasion arabe (Hilal), lancée vers 1050 de la Haute-Égypte contre les princes berbères Hammadites, qui s'étaient déclarés indépendants, triompha d'abord de toutes les résistances, et s'établit en dominatrice dans les plaines. Le plateau de Setif fut occupé par elle vers 1065; mais, peu après, là comme ailleurs, les souverains berbères parvinrent à ressaisir le pouvoir en semant la discorde parmi les envahisseurs, qui furent envahis à leur tour.

Pendant la période des guerres entre les Mérinites du Maroc, les Zeianites de Tlemsen et les Hafsites de Tunis, il est probable qu'il se produisit encore, parmi les habi-

tants du pays, des fluctuations qui nous sont restées inconnues.

Les familles dispersées qui, dans le commencement d'une nouvelle conquête, ne reconnaissaient point le pouvoir du dominateur, préféraient, plus tard, jouir des priviléges accordés à ceux qui se ralliaient à lui, et s'installaient sur les terres de la plaine, au milieu des derniers occupants. De là, des enchevêtrements inextricables.

Enfin, la première année du seizième siècle fut marquée par l'une des migrations les plus considérables dont l'histoire fasse mention. Les Zouar'a, que Marmol, avec les autres historiens espagnols, appelle Azuagues, se révoltèrent contre le sultan de Tunis, partirent du Sahara tunisien du Bled-el-Djerid, et se répandireut dans l'Algérie; ils saccagèrent Constantine, dont ils tuèrent le gouverneur, Moula-Nacer, fils du dernier sultan Hafsite de Tunis, Moula-Abou-Abd-Allah-Mohammed, qui régnait depuis le 26 mai 1494. Ils se divisèrent ensuite en deux fractions, dont l'une forma la confédération aristocratique du Zouar'a au confluent de l'Oued-Deheb et du Roumel, au nord de Mila. L'autre, grossie par diverses peuplades, se répandit dans les campagnes de Setif, puis, poursuivant sa marche, alla se fondre dans la confédération démocratique des Zouaoua et dans les tribus riveraines de l'Oued-Sahel.

Ainsi donc, toutes les migrations qui se sont produites successivement, ont mis une extrême confusion sur l'origine de chacune des familles du pays de plaine, où les deux éléments arabe et berbère se sont intimement mélangés. Ce mélange se produit encore de nos jours : on sait que de temps immémorial beaucoup de tribus arabes

sahariennes ont l'habitude de venir, avec leurs troupeaux et leurs familles, sur les plateaux du Tell, pendant la saison des chaleurs. Ceux de ces nomades, pénétrant dans la subdivision de Setif, arrivent généralement au mois de juin, campent en masse auprès de Sokhna. Ils restent dans les pâturages voisins jusqu'à ce qu'ils aient trouvé à conclure des conventions amiables avec les habitants des tribus du Tell. Ils vont alors se placer chez eux comme moissonneurs, et leurs troupeaux sont reçus également dans leurs pâturages. Ils apportent des dattes et des laines qu'ils échangent pour des grains, de l'huile et d'autres produits de la zone maritime. Ils restent ainsi jusqu'au mois de septembre ou d'octobre, époque à laquelle ils émigrent de nouveau pour rentrer dans le Sahara, à cause des froids de la région septentrionale et aussi parce que leurs affaires les rappellent vers le Sud. Pendant le séjour des nomades dans le Tell, il résulte inévitablement des liens d'intérêt et des alliances de famille entre la population sédentaire et celle qui vit à l'état nomade ; de là, des croisements à l'infini. Voilà ce qui explique que certains groupes soient arabes sous un aspect et sous l'autre berbère.

La population des tribus kabiles a conservé un caractère beaucoup plus tranché. A aucune époque, le flot des envahisseurs n'a pu se répandre que dans les plaines et les vallées, où il ne rencontrait pas des difficultés bien sérieuses. La race dépossédée trouva un asile inexpugnable dans les hautes montagnes, où elle se fondit au milieu de la race berbère primitive qui l'absorba dans son sein. De ce mélange de Berbères, de Romains, de Vandales, d'Arabes et peut-être d'autres gens d'origine

inconnue, formant un groupe qui a ses traditions, sa langue, et chez lequel se sont développées des mœurs particulières, est résulté le peuple kabile de nos jours. Malgré l'action des siècles et une communauté de croyances religieuses, le Kabile n'en a pas moins conservé une antipathie naturelle contre l'Arabe, à cause des ressentiments héréditaires nés du souvenir de la conquête. Le caractère belliqueux de ces montagnards tient à la nature du pays, à leurs luttes continuelles entre tribus, aux éternelles guerres de village à village. A l'époque romaine, les Kabiles, chrétiens de religion, se jetèrent avec ardeur dans l'hérésie et le schisme, parce que, en protestant contre l'église dominante, ils donnaient satisfaction, autant que les circonstances le permettaient, à la haine invétérée que leur inspire toute domination étrangère. La révolte religieuse et l'insurrection politique avaient si bien une cause identique et se confondaient tellement, que, lors des guerres de Firmus, le mot *Firmiani* devint l'équivalent de donatistes.

Après l'invasion arabe, ils embrassèrent encore l'hérésie des chiites après s'être faits musulmans, et, au dire d'Ibn-Khaldoun, ils apostasièrent jusqu'à douze fois.

Les marabouts musulmans, vraisemblablement installés d'abord à mi-côte, où ils servaient comme de trait d'union entre l'Arabe de la plaine et le Berbère de la montagne, pénétrèrent peu à peu dans le cœur du pays, où on accueillit les apôtres de la religion nouvelle qui séduisait les instincts matérialistes de gens au caractère primitif. L'islamisme fut, dès lors, accepté dans la forme plutôt que dans l'esprit; de sorte qu'aujourd'hui le Kabile est plus superstitieux que religieux; il ne pratique, à

proprement parler, aucune espèce de culte, et se borne à quelques pratiques extérieures que lui enseignent les marabouts de son pays. Mais les ordres religieux, notamment celui de Ben-Abd-er-Rahman, à la tête duquel est aujourd'hui le cheïkh El-Haddad, du village de Seddouk, ont fait d'immenses progrès depuis ces dernières années, et comptent dans leurs rangs un nombre prodigieux d'affiliés arabes et kabiles, dont le fanatisme, sommeillant en apparence, est une menace continuelle contre notre domination.

Carthage, — Rome, — Les Vandales

Le pays de Setif faisait partie du royaume des Massesyliens. Strabon est celui des géographes anciens qui a déterminé, de la manière la plus précise, les bornes de cette région. Il nous dit que les deux royaumes des Massyliens et des Massesyliens étaient séparés par l'Amsaga, sur les bords duquel s'élevait Cirta ou Constantine. Une inscription très-curieuse, découverte par M. Cherbonneau auprès des sources du Bou-Merzoug, affluent du Roumel, qui porte ces mots CAPVT AMSAGÆ, fixe définitivement cette question géographique. Les Massyliens étaient à l'est et les Massesyliens à l'ouest de l'Amsaga. Le territoire de ces derniers, dans lequel était enclavé Setif, s'étendait depuis les bords de l'Amsaga jusqu'à la Malva (la Moulouïa de nos jours).

Les deux peuples portaient un nom qui leur était commun, celui de Numides, parce qu'ils se plaisaient, dit Strabon, à mener une vie errante, sans fixer leur demeure nulle part. L'incertitude la plus vague règne sur l'origine des Numides. Salluste, qui traite cette question, les fait descendre des Perses alliés aux Gétules. Il dit aussi qu'on les appela Numides, c'est-à-dire pasteurs, parce qu'ils vivaient à l'état nomade, allant sans cesse çà et là à la recherche des meilleurs pâturages. Quoi qu'il en

soit, les Numides, comme les Mauritaniens, prirent une part très-active aux différentes guerres puniques.

C'est dans les vastes plaines voisines de Setif, entre le Djebel-Tenoutit et le Stita, que dut avoir lieu plus tard la sanglante bataille de Marius contre les rois africains Jugurtha et Bocchus (1).

Après la victoire de Thapsus, c'est-à-dire quarante-six ans avant notre ère, la Numidie fut réduite en province romaine. A la suite de la nouvelle division territoriale, la région située à l'ouest de l'Amsaga fut comprise dans la Mauritanie sitifienne, ayant Setif pour capitale.

Sous Septime Sévère, qui affectionnait beaucoup l'Afrique où il était né, le pays atteignait l'apogée de sa splendeur. Les auteurs anciens rapportent qu'à cette époque, la Numidie et la Mauritanie présentaient partout l'aspect d'une terre civilisée. Des routes nombreuses et sûres sillonnaient cette contrée en tous sens, soit sur le littoral, soit dans l'intérieur, reliant entre elles les villes les plus importantes (an 216 de notre ère). Chaque jour, la langue et les mœurs romaines prenaient plus d'empire. Les colonies militaires, civiles ou commerçantes, placées au milieu des Numides, des Maures et des Gétules, avaient fait goûter à ces peuples les mœurs et la civilisation romaines, avaient déjà créé des intérêts de commerce et d'échange. Les rois alliés de la Numidie, mariés à des Romaines, élevés à la cour des empereurs, n'étaient déjà plus que de simples préfets, *reges inservientes,* obéissant aux moindres signes du prince. Enfin la conquête était tellement consolidée, la fusion des peuples était si com-

(1) Voir, sur la *Mauritanie sitifienne,* le remarquable travail de M. Poulle, notre ami.

plète, qu'il suffisait d'une légion, avec le corps d'auxiliaires qui lui était attaché, pour maintenir l'ordre et la tranquillité dans toute la vaste contrée qui s'étend depuis le bord de l'Atlantique jusqu'à l'Égypte et depuis la Méditerranée jusqu'aux dernières chaînes du grand Atlas (1).

L'Afrique, sous Tibère, vivait ainsi paisiblement depuis longues années, quand le Numide Tacfarinas souleva et entraîna les populations dans une grande révolte contre la domination romaine. Ce chef de bande, disent les historiens de l'époque, était Numide et avait d'abord servi comme auxiliaire dans les armées romaines. Il avait ensuite déserté. Il rassembla quelques troupes de brigands et de vagabonds qu'il mena au pillage. Battu à plusieurs reprises par les proconsuls, il recommença la guerre peu de temps après; ce n'étaient d'abord que de simples excursions dont la promptitude assurait le succès; bientôt, il saccagea les bourgades, et se chargea de proie et de butin. Tacfarinas avait semé le bruit que la puissance romaine, entamée déjà par d'autres nations, retirait peu à peu ses troupes de l'Afrique, et qu'on envelopperait facilement les dominateurs, si tous ceux qui préféraient la liberté à l'esclavage voulaient fondre sur eux. Avec de tels arguments, il rencontra de nombreux contingents, et se vit en état d'attaquer la place de Tubusuctus (Tiklat) située sur les bords de la Nasava, vallée de la Soumam près de Bougie.

Le proconsul Dolabella rassemble aussitôt ce qu'il a sous la main de soldats. Au premier bruit de sa marche,

(1) Dureau de la Malle, *Algérie*.

les Numides se dispersent. La seule terreur du nom romain, l'impossibilité de soutenir le choc d'une infanterie régulière leur fait lever le siége. Delabella fortifie les postes avantageux et fait trancher la tête à quelques chefs musulans qui préparaient une défection ; puis, comme l'expérience de plusieurs campagnes avait appris qu'un seul corps d'armée trop pesant échouait contre des ennemis vagabonds, aussitôt qu'il a reçu des renforts, il forme quatre divisions qui opèrent isolément.

Peu de temps après, on lui donne avis que les Numides s'étaient réunis près d'Auzia, sur l'emplacement duquel nous avons créé notre ville d'Aumale, alors forteresse à demi ruinée, jadis brûlée par eux-mêmes. Il apprend qu'ils y avaient dressé leurs huttes, se fiant sur la bonté de cette position qu'enfermaient de tous côtés de vastes forêts. Sur le champ, avec son infanterie légère et sa cavalerie, il fait une marche forcée ; tous ignorent où il les mène. Au point du jour, les Romains, avec des cris terribles, au son des trompettes, l'infanterie serrée, les escadrons déployés, tout disposé pour le combat, fondent sur les Barbares à moitié endormis, dont les chevaux étaient attachés ou erraient dans les pâturages ; ils n'avaient aucune connaissance de ce qui se passait, point d'armes, point d'ordre, point de plan : ils se laissèrent chasser, enlever, égorger comme des troupeaux. Le soldat romain, irrité par le souvenir de ses fatigues, jouissant enfin d'une bataille désirée si longtemps et si longtemps éludée, s'enivrait de vengeance, se baignait dans le sang. On fit dire dans les rangs de s'attacher à Tacfarinas, qu'après tant de combats, ils devaient connaître tous ; que la mort seule du chef serait la fin de la guerre.

Mais lui, voyant ses gardes dispersés, son fils prisonnier, les Romains perçant de toutes parts, se jette au milieu des traits, et, vendant chèrement sa vie, se dérobe par la mort à la captivité. Avec lui finit cette guerre (1).

Une inscription recueillie à Aumale, l'ancienne Auzia, et datée du 8 des calendes d'avril, an 221 de la province (25 mars 260 de J.-C.), constate que Q. Gargilius, chef de la cohorte des cavaliers maures campés sur le territoire d'Auzia, avait pris et mis à mort le rebelle Faraxen; qu'il avait dispersé sa bande, et qu'il périt victime des embûches des Babares (gens du Babor).

Une autre inscription de Lambèse nous dit, en outre, que Macrinus, propriétaire dans la province de Numidie, avait taillé en pièces et mis en fuite les Babares, qui, aidés par quatre rois, avaient fait irruption d'abord dans le canton de Mila, puis sur les frontières de la Numidie et de la Mauritanie. Ces deux documents épigraphiques se rapportent à la même révolte, qui dut être menaçante pour le pays, si nous en jugeons par l'étendue du territoire qu'elle embrassa. L'insurrection grondait dans tout cet immense pâté montagneux qui s'étend du Roumel jusqu'aux derniers contre-forts de la grande Kabilie. Les Babares se soulèvent les premiers et vont, par la vallée de l'Oued-Endja, déboucher au pied de Mila dont ils dévastent les campagnes. Au premier signal du mouvement des troupes romaines, ils viennent se mettre sous la protection de leurs forteresses naturelles; mais le feu de la révolte gagne les Quinquegentiens, peuplades turbulentes et guerrières de la grande Kabilie. A l'abri de leurs mon-

(1) Tacite, *Annales*, IV, 25.

tagnes et de celles des Babors, qui défient le peu de forces dont peuvent disposer les commandants romains, ils se réunissent aux Babares, se précipitent sur les confins de la Mauritanie et de la Numidie, en remontant la vallée de l'Oued-Deheb, et portent le pillage jusque dans la plaine des Eulma, pendant que les tribus fraxiniennes (qui semblent avoir légué leur nom aux Beni-Fraoucen du Jurjura), qui, pour diviser les forces des Romains, n'ont pas rejoint le gros de l'insurrection, se répandent dans les montagnes d'Aumale et dans la Medjana, se font battre par Gargilius et laissent Faraxen, leur chef, entre ses mains.

Après avoir balayé les bandes fraxiniennes, Gargilius se remet en marche, à travers la Sitifienne, pour joindre ses troupes à celles du légat accouru de Lambèse avec la troisième légion Auguste et tous les corps auxiliaires disponibles. Les Babares tentent d'empêcher la jonction de Gargilius avec Macrinus; ils le font tomber dans une embuscade et lui ôtent la vie. Il ne put donc prendre part aux succès du légat contre les Quinquegentiens et les Babares.

En l'année 292, la région sitifienne venait d'être détachée de la Mauritanie césarienne et constituée en province distincte. On avait voulu concentrer l'administration et la force presque au milieu du foyer de la sédition, afin d'en avoir raison plus promptement.

Les Babares, surveillés de plus près, n'osèrent peut-être pas éclater en révolte ouverte; mais les Quinquegentiens, fidèles à leurs habitudes d'insubordination, et qui avaient mieux conservé l'esprit de nationalité et d'indépendance, renouvelèrent, si toutefois ils les avaient

interrompus, leurs actes de brigandage sur les terres des colons romains et parvinrent à pousser au loin le feu de l'insurrection.

Cette fois, les gouverneurs et les forces dont ils disposaient furent impuissants pour dompter le mouvement. Maximilien Hercule fut obligé de venir, en 297, combattre en personne ces fiers montagnards. Les panégyristes et les chroniqueurs ne nous fournissent aucun détail sur ces événements, qui durent cependant agiter très-vivement la frontière occidentale de la Mauritanie sitifienne (1).

En l'an 371, sous le règne de l'empereur Valentinien, une nouvelle révolte éclatait dans le pays compris entre Setif et Bougie. Firmus, chef puissant des tribus mauritaniennes, poussé par des motifs de haine personnelle contre le comte Romanus, qui avait cherché à le perdre dans l'esprit de l'empereur, se révolta et entraîna dans son parti de nombreuses tribus. D'après quelques écrivains, on soupçonne même que Firmus prit la pourpre et se fit proclamer empereur, après avoir livré au pillage la ville opulente de Césarée (Cherchel).

Ces hardis commencements inspirèrent à Valentinien une vive inquiétude, et il envoya, pour châtier le rebelle, le meilleur de ses généraux, le comte Théodose.

Théodose partit sans bruit de la ville d'Arles, avec une petite flotte, et vint aborder à Igilgili, où il trouva le comte Romanus. De là, il se porte sur Setif dont il fait son premier centre d'opérations. L'aspect du pays et de l'ennemi le préoccupe, et, l'esprit rempli d'incertitude, il

(1) Voir le travail de M. Poulle : *A travers la Mauritanie sitifienne (Recueil archéologique de Constantine*, année 1863).

s'efforce de trouver par quels moyens il pourra manœuvrer sur cette terre, que l'ardeur du soleil a brûlée, avec des soldats accoutumés aux frimas du Nord; comment il parviendra à surprendre un ennemi agile et insaisissable, combattant plutôt par surprises qu'en batailles rangées.

Examinons la conduite de Théodose au milieu de tous ces obstacles. D'abord, Firmus s'efforce de suspendre les hostilités jusqu'aux pluies, en amusant Théodose par des propositions de paix. Mais c'est en vain. Le général romain ne perd pas de temps, et, sans chercher à démêler ce qu'il y a de sincère dans les tentatives de son adversaire, il pénètre vivement dans les montagnes kabiles, frappe des coups décisifs, ravage la contrée et se décide à écouter alors les paroles de Firmus. Il avait compris du premier coup le génie de cette guerre, qui consiste à frapper de terreur les populations indigènes par la soudaineté des marches et la terreur des attaques inopinées. Firmus, affaibli par deux combats, entame de sérieuses négociations et se sert de prêtres chrétiens pour amener Théodose à un accommodement. Celui-ci consent à une entrevue. Firmus, plein de défiance, paraît sur un cheval sur la vitesse duquel il peut compter; mais, à la vue de Théodose, frappé de l'éclat de ses insignes et de la majesté de son visage, il est rassuré, met pied à terre, s'incline et reconnaît sa faute en implorant son pardon. Théodose lui donne le baiser de paix à la condition qu'il restituera les prisonniers qu'il a faits, ses trésors et son butin; enfin, qu'il fournira des vivres à l'armée romaine. Deux jours après, Firmus exécute ces conditions; à ce prix, il arrête Théodose, obtient du temps et peut préparer de nouvelles perfidies.

Bientôt, Théodose apprend que son ennemi a trahi sa foi et se dispose à le surprendre. Il entre de nouveau en campagne, pénètre, à plusieurs reprises, sur le territoire des Isafliens et pousse même jusque chez les Jubalènes, où était né Nubel, père de Firmus (1).

Il dissipa successivement tous ses ennemis ; mais, rebuté par l'âpreté du pays, la hauteur des montagnes, craignant d'être surpris dans ces gorges et ces défilés, il revint à Auzia (Aumale), et, de là, à Castellum Médianum, que l'analogie des noms a fait identifier à Bordj-Medjana. Igmazen, roi des Isafliens, apprenant que Théodose, toujours à la poursuite de Firmus, entrait de nouveau en campagne et pénétrait sur ses terres, vint à sa rencontre, et lui demanda, d'un air insultant, son nom et l'objet de sa venue. « Je suis, lui dit le comte, d'un ton imposant et dédaigneux, je suis le général de Valentinien, monarque de l'univers ; il m'envoie ici pour poursuivre et punir un brigand sans ressources. Remets-le à l'instant entre mes mains, et sois assuré que si tu n'obéis pas au commandement de mon invincible souverain, toi et ton peuple vous serez entièrement exterminés. »

Igmazen ne répondit que par des injures, et se retira furieux. Le lendemain, les deux armées en venaient aux mains et combattaient toute la journée. Vers le soir, Firmus se montra, monté sur un puissant cheval, revêtu d'un éclatant manteau de pourpre, et on l'entendit appeler à grands cris les soldats romains à la défection et accabler Théodose d'outrages, lui reprochant sa cruauté

(1) Ces tribus habitaient la région montagneuse du massif du Jurjura et la vallée de l'Oued-Sahel de Bougie.

envers les siens et les supplices qu'il avait inventés pour les punir. La nuit mit fin à cette journée, la plus sérieuse de toute la guerre, et Théodose rentra dans ses cantonnements à Setif. Il signala sa présence dans cette ville par un acte de justice que les populations attendaient depuis longtemps, en faisant périr par les flammes Castor et Martinianus, deux complices des exactions de Romanus.

Peu de temps après, il envahit, pour la troisième fois, le territoire des Isafliens. Igmazen, épouvanté, eut une entrevue avec Théodose et lui parla de paix; celui-ci déclara qu'il n'y aurait de paix que du jour où Firmus, cause et prétexte de cette guerre, lui serait livré. Igmazen réfléchit longtemps sur la conduite qu'il devait tenir. Enfin il se décida à livrer Firmus, et il faut croire qu'une somme d'argent promise fut un puissant argument en faveur de Théodose. A cause de l'attachement que les indigènes ont pour Firmus, Igmazen a recours à un moyen rare et curieux pour le livrer. Il engage à dessein avec Théodose plusieurs combats dans lesquels les Isafliens doivent être vaincus et se détacher par là de Firmus, qui commence à leur être à charge. Celui-ci n'ayant plus rien à espérer de ces peuples, veut s'enfuir dans des contrées plus éloignées; mais il s'aperçoit que, gardé à distance, il n'a plus la liberté de fuir. La prudence lui conseille la ruse; il feint d'avoir pris son parti, et, profitant du sommeil de ses gardiens, il s'éloigne avec précaution, rampant, dit Ammien, plutôt qu'il ne marchait, et, quand il fut arrivé dans un lieu retiré, il se pendit.

Igmazen gémit en secret de n'avoir pu offrir à Théodose qu'un cadavre; telles n'étaient probablement pas

les conditions du traité conclu entre eux. Quoi qu'il en soit, il fit comme il put ses excuses au général, en lui envoyant, à dos de chameau, le corps de Firmus. Théodose l'exposa publiquement aux yeux de ses soldats, qui venaient, l'un après l'autre, jurer sur le cadavre que c'était bien là Firmus. Le général romain rentra ensuite en triomphateur à Setif avec la dépouille du vaincu.

D'autres rebellions, entre autres celle de Gildon, frère de Firmus, troublèrent le repos de la contrée. Le comte Boniface, général de Valentinien III, pacifia la Mauritanie et la rattacha à l'empire; mais, irrité de voir accueillies par Placidie, impératrice régente, les calomnies que propageait contre lui Aëtius, son rival de gloire et de fortune, Boniface eut recours, dans sa détresse, aux Vandales, qui, partout, s'étaient montrés les plus grands ennemis de l'empire. Pour obtenir leur secours, il propose à Genseric, leur chef, de partager avec lui la moitié des provinces africaines que Rome lui a confiées. Genseric comprit du premier coup d'œil quelles chances heureuses s'ouvraient pour les siens; il n'hésita pas un instant. Déjà, l'Espagne n'offrait plus à ses hordes avides qu'une proie presque épuisée; l'Afrique, au contraire, vierge jusqu'alors d'incursions barbares, semblait offrir, au premier qui s'y présenterait, d'inépuisables ressources par le pillage de ses richesses et l'occupation de son territoire. Les compagnons de Genseric, au moment où il partit de la côte d'Espagne, s'élevaient, suivant quelques historiens, à quatre-vingt mille, suivant d'autres, à cinquante mille, hommes, femmes et enfants. C'est avec ces forces qu'il entra en possession de la portion de l'Afrique qui lui était cédée par le comte Boniface, c'est-à-dire de

l'Afrique jusqu'à la Numidie, ou des trois Mauritanies tingitane, césarienne et sitifienne.

A cette époque, l'Afrique était le théâtre des plus affreuses dissensions; les orthodoxes, les circoncellions et les manichéens, ensanglantaient leurs mains dans des querelles religieuses, se persécutant et se massacrant réciproquement.

Les révoltes successives de Firmus et de Gildon, l'appui qu'elles avaient trouvé dans le pays, les ferments de haine que des répressions sanglantes avaient dû y déposer, préparaient un succès facile à celui qui tenterait la conquête du pays.

Ce fut dans ces circonstances que Genseric apparut en Afrique. Une foule de sauvages nus sortirent de leurs forêts et des vallées du mont Atlas, pour rassasier leur vengeance sur les tyrans civilisés qui les avaient chassés de leur pays natal. La masse des propriétaires indigènes, qu'une odieuse et impitoyable fiscalité avait dépouillés, se rangea du côté de Genseric. Mais, de tous ceux qui donnèrent assistance aux Vandales, les plus empressés, les plus ardents furent les sectaires connus dans l'histoire sous le nom de *donatistes*. Ils avaient hâte de se venger sur les catholiques de toutes les persécutions que l'intolérance des empereurs leur avait fait subir. Enfin, pour compléter cette nomenclature des ennemis naturels de la puissance romaine, ajoutons que Genseric devait encore trouver des auxiliaires dans les restes de la race punique.

Dès leur entrée en Afrique, les Vandales portèrent, dans tous les lieux habités qu'ils rencontrèrent sur leur passage, le fer et la flamme. Pour expliquer les effroya-

bles excès auxquels se livrèrent alors les barbares, on est obligé de supposer qu'ils furent animés, dans leur œuvre de destruction, par la rage aveugle des Maures et leur esprit de vengeance. Ce fut ainsi que les Vandales parcoururent, massacrant et ravageant, les trois Mauritanies, et qu'ils arrivèrent au fleuve Amsaga (le Roumel), qui devait être, aux termes du traité conclu avec Boniface, la limite de leur empire (1).

Chez le comte Boniface, le repentir n'avait pas tardé à suivre l'accomplissement de sa faute; il chercha, mais en vain, à la réparer. Réconcilié avec Placidie, il voulut forcer les Vandales à retourner en Espagne. La guerre, malgré les talents militaires de Boniface, ne fut pas heureuse pour lui. Il fut battu non loin de l'Amsaga, dans les plaines de Setif peut-être, et se vit obligé de se retirer à Hippone (Bône), qu'il devait perdre encore après un siége de quatorze mois.

Lorsque Genseric eut réuni sous son pouvoir presque tout ce qui avait obéi à Rome, depuis Tanger jusqu'au-delà de Carthage, il organisa sa conquête, chercha à se concilier les Maures, favorisa les donatistes, longtemps persécutés, et tenta de réunir les innombrables sectes d'Afrique dans le sein de l'arianisme qu'il professait, et qui semblait les résumer toutes.

« En Afrique, dit la chronique de Saint Prosper, Genseric, roi des Vandales, voulant substituer l'hérésie arienne à la foi catholique dans toute l'étendue de ses possessions, persécuta quelques-uns de nos évêques, parmi lesquels Possidius, Novatus et Severianus étaient surtout illustres;

(1) *Histoire des Vandales en Afrique*, Yanoski.

et comme les cruautés du tyran n'intimidaient point leur fermeté, non-seulement il les priva de leurs églises, mais il les chassa même de leurs villes. »

Cela se passait lors de la persécution ordonnée par Genseric, en 437.

Possidius, l'auteur de la *Vie de Saint Augustin,* était évêque de Calama (Guelma), et Novatus, ami de ce saint illustre, était évêque de Setif.

L'épitaphe de Novatus, trouvée à Setif en 1853, se lit ainsi :

Hic jacet antistes sanctusque Novatus.
Terdenos et septem sedis qui meruit annos;
Recessit die decima kalendas septembres,
(anno) provinciæ quadringentesimo primo.

« Ci-gît le saint évêque Novatus, qui occupa ce siége pendant trente-sept ans. Il mourut le 10 des calendes de septembre de l'an de la province 401 (23 août 440 de l'ère vulgaire). »

Novatus fut donc inhumé à Setif. Mais y mourut-il, ou bien ses restes furent-ils apportés du lieu de son exil (1) ?

Ni les créations, ni les réformes de Genseric ne durèrent beaucoup au-delà de son existence. Ces Vandales, qui étaient venus châtier les vices et les crimes des Romains d'Afrique, ne tardèrent pas à les imiter et peut-être à les dépasser. Toutes leurs vertus guerrières s'effacèrent et disparurent dans le luxe et dans la mollesse. La force de l'empire vandale décrut chaque jour sous les succes-

(1) Voir les judicieuses observations présentées à ce sujet par M. Poulle, dans son travail sur la *Mauritanie sitifienne.*

seurs de Genseric. Les tribus nomades, qui, déjà, dans les derniers temps de la domination romaine, avaient regagné du terrain sur le pays conquis à la civilisation, devinrent plus entreprenantes, à mesure que les moyens de résistance s'affaiblirent ; une lutte permanente s'engagea. Le motif de cette lutte était le plus souvent la violence et les brigandages exercés par les Maures sur les bourgades.

C'est à moment que Bélisaire débarqua en Afrique, venant de Constantinople où régnait l'empereur Justinien. Les victoires qu'il remporta sur Gelimer décidèrent la perte définitive de l'Afrique pour les Vandales. Dans l'espace de trois mois, la ruine complète de Gelimer et de son peuple était consommée.

Avant la bataille de Tricamara, qui décida du sort de l'empire vandale, les Maures de la Numidie et de la Mauritanie avaient envoyé des ambassadeurs à Bélisaire pour l'assurer de leur soumission à l'empereur ; plusieurs chefs lui donnèrent même leurs enfants en otage et lui demandèrent les insignes de la royauté, ne considérant pas comme suffisante l'investiture qu'ils tenaient des Vandales. Bélisaire se rendit à leurs désirs ; toutefois, les Maures ne lui fournirent aucun secours en hommes ; ils attendirent l'issue de la guerre dans une stricte neutralité, et n'attaquèrent les Byzantins que lorsqu'ils virent Bélisaire remonter sur son vaisseau pour quitter l'Afrique.

Iabdas, chef des Maures de l'Aurès, à la tête d'une armée de trente mille hommes, se mit à ravager la Numidie et à faire de nombreux prisonniers. Il s'était ligué avec Massinas, que Procope appelle roi des barbares de la Mauritanie, lesquels pourraient bien être les Babares ou Bavares que nous connaissons déjà comme étant les habi-

tants des Babors. Le nom de Massinas rapproché de celui des Massissenses ou Massinissenses, que nous avons placés dans la Kabilie, sur la rive gauche de l'Oued-Sahel, permet de supposer qu'il s'agit encore des mêmes peuplades qui s'étaient tant de fois révoltées sous les Romains.

Massinas, pour donner la main à Iabdas, avait dû s'emparer des états d'un autre chef indigène nommé Orthaïas, pendant que Iabdas se rendait maître de la grande et fertile contrée qui s'étend à l'ouest de l'Aurès, dit Procope, et touche à la région des Maures, sujets d'Orthaïas. Cette contrée est évidemment le Hodna; par conséquent, la chaîne du Bou-Taleb aurait fait partie des possessions de ce dernier chef. Il racontait lui-même à l'historien grec que ses états confinaient à un vaste désert, au-delà duquel habitait une race d'hommes qui avaient la peau blanche et les cheveux blonds. C'étaient sans doute les habitants des montagnes qui bordent la plaine du Hodna du côté du midi (1).

Les triomphes de Salomon, successeur de Bélisaire, remirent un instant au pouvoir de l'empereur d'Orient quelques portions intérieures du pays. Les monts Aurès, devenus le centre d'une résistance active de la part des indigènes, furent conquis par lui et fortifiés contre de nouvelles incursions.

Il se rejeta ensuite sur la province de Zaba, ou première Mauritanie, et la rendit tributaire. Cette province n'est autre que la Sitifienne. Procope l'appelle aussi Zabi (aujourd'hui Bechilga, près de Messila), qui était une des villes les plus importantes de la contrée.

(1) La *Mauritanie sitifienne*, par M. Poulle.

Les montagnes situées entre Batna et Setif furent, sans doute, visitées à cette époque par Salomon ; mais les rigueurs de l'hiver l'empêchèrent de s'y maintenir et l'obligèrent à descendre dans la plaine du Hodna, où sa présence était plus utile pour relever le moral des populations que pour les délivrer des bandes maures. C'est à ce moment, c'est-à-dire à la fin de l'année 540, que Zabi et d'autres villes du Hodna sortirent de leurs ruines, et que furent reconstruites à Setif les murailles byzantines, qui, de nos jours encore, forment la kasba, ou quartier militaire, sur la place Barral et sur l'ancien marché arabe.

Un fragment d'inscription attribuerait, en effet, à Salomon cette reconstruction. Il est ainsi conçu :

ANTIQVAMC.....
SOLOMONFORTI.......

M. Poulle l'a complétée de la manière suivante :

Antiquam civitatem Sitifim Solomon fortissimus œdificavit ou *munivit.*

Le génie militaire n'a fait que restaurer les parties endommagées par le temps. Les murs avaient été faits avec soin ; mais on reconnaît sans peine qu'on n'y a employé que des pierres de taille qui étaient sur place ; les assises ne sont pas régulières comme dans les constructions romaines, les pierres sont mal jointes, et un grand nombre avaient déjà appartenu à d'autres monuments (1).

(1) Poulle, *Revue africaine* (1861) et *Recueil archéologique de Constantine* (1863).

La ville de Setif, métropole de la Mauritanie sitifienne, devait, à l'époque de sa splendeur, jouir d'une certaine importance. Les restes de son enceinte, tels qu'ils existaient encore au seizième siècle, permettaient, au rapport des historiens, d'évaluer son circuit à quatre mille mètres. Mais nous ne saurions affirmer si cette enceinte était antérieure ou postérieure au terrible tremblement de terre qui renversa Setif en l'an 419.

« Les secousses furent épouvantables, dit Saint Augustin. De sorte que tous les habitants furent obligés de rester cinq jours dans les champs, et que près de deux mille païens, terrifiés par le phénomène, demandèrent le baptême à grands cris. Voilà comment Dieu punit ceux qui ne veulent pas le servir (1). »

La ville, ravagée de nouveau par les Vandales, fut réédifiée par Salomon, ainsi que le constate l'inscription que nous avons rapportée ci-dessus; seulement le développement de la nouvelle enceinte n'avait plus que cent cinquante mètres de côté sur cent vingt.

Setif était le siége d'un évêché. L'*Africa christiana* de Morcelli nous a conservé le nom de :

Severus, évêque de Setif vers l'an 400;

Novatus, qui assista, à Carthage, à la conférence de 411 et au concile de 419;

Donatus, qui alla au concile convoqué, en 484, par Huneric, roi des Vandales;

Optatus, qui alla au concile convoqué, en 525, par Boniface, évêque de Carthage.

De nombreux et curieux monuments épigraphiques

(1) Saint Augustin, Sermon XIX, nº 6.

ont été découverts à Setif même, ou parmi les ruines qui couvrent la campagne environnante. Nous reproduisons l'inscription suivante, dédiée à Saint Laurent, martyr, et conservée avec soin dans l'église de Setif :

IN HOC LOCO SANCTO DEPOS
ITAE SVNT RELIQVIAE SANCTI
LAVRENTI MARTIRIS DIE III M N
AVG CONS HERCVLANI V C
DIE DOMINI DEDICANTE LAVRENTIO
USP MOR DOMANP CCCCXIII. AMEN

Les reliques de Saint Laurent, martyr, ont été déposées dans ce saint lieu, le 3 du mois d'août, jour de dimanche, de l'année provinciale 413, sous le consulat d'Herculanus. (Correspondant au 3 août 552 de l'ère chrétienne.)

Une autre pierre sculptée, également découverte à Setif, démontre que le culte de Mithra ou du dieu soleil, originaire de la Perse, eut aussi des disciples dans cette région de la Mauritanie. Cette pierre représente en ronde bosse, fortement accentuée, un jeune homme assis sur la croupe d'un taureau ; sa main gauche saisit le museau de l'animal ; de la main droite il lui enfonce un glaive dans le cou. Sa coiffure consiste en un bonnet phrygien ; il porte un manteau jeté sur l'épaule gauche et flottant ; la poitrine est cuirassée, et la jambe qui s'appuie à terre est revêtue d'un pantalon couvrant le pied. A la base du tableau, on voit un chien, un scorpion, un serpent, et, sur un des côtés, un oiseau. Deux banderoles en haut et en bas portent cette inscription :

DEO INVICTO MYTRE LEG II HERCULEA FEC.
COHS.X.ET.VII VOTVM. SOLVERVNT
L. A.

La deuxième légion surnommée l'Herculéenne a élevé ce monument au dieu invincible Mithra ; la dixième et la septième cohorte en ont volontairement accompli le vœu.

Puisque nous avons parlé de monuments rappelant les croyances religieuses des temps antiques, il nous reste à mentionner d'autres vestiges d'un culte qui semble avoir eu en Afrique de nombreux adeptes. Ce sont les tombeaux circulaires, cromlechs ou autres, dits celtiques ou druidiques, dont l'existence a été signalée dans la Medjana et chez les Mahdid. La nécropole que l'on appelle Bel-Kerim, *aux cent mille tours,* située près de l'Oued-Zïatin, constate le passage d'une nombreuse génération dans ces contrées solitaires, où de rares bergers promènent aujourd'hui leurs troupeaux (1).

Tout le pays de Setif est riche en ruines romaines. Les restes de villes, villages, châteaux-forts, fermes, tombeaux, couvrent le sol. Dans les vallées, ces grands débris vous arrêtent de lieue en lieue. Partout, ce sont de grandes pierres debout, formant les angles des maisons, les chambranles des portes, et reliées entre elles par des murs en pierres de taille de grand appareil. Les villes ont souvent une étendue de plus de cinquante hectares ; les unes étaient entourées de remparts, les autres ouvertes. Il serait difficile de rechercher, avec le seul aide des Itinéraires, les noms des villes qui formaient les étapes de Setif à Lambèse, l'épigraphie les révélera quelque jour sur les lieux mêmes, quand des explorations sérieuses seront entreprises dans ces fouillis de décombres.

(1) *Voir* le travail de M. Payen, *Annuaire de la Société archéologique de Constantine,* année 1863.

M. Pelissier, dans l'*Exploration scientifique de l'Algérie,* indique, d'après les Itinéraires anciens, plusieurs voies romaines reliant Setif aux autres villes de la Numidie et de la Mauritanie. Celle allant à Cirta passait, d'après l'Itinéraire d'Antonin, par Cuiculi (*Djemila*), — Idicra, — Mileum (*Mila*).

La Table de Peutinger indique, entre Cirta et Sitifi, une route qui doit être la même que celle d'Antonin, car elle a exactement le même développement de *cent milles;* mais sur laquelle un plus grand nombre de stations sont désignées. Ces stations sont :

Monte (*Mons*), — Cuicul Colonia (*Djemila*), — Caput Budelli, — Modolana, — Berzeo, — Fons Camerata (*Mahalla des Beni-Guecha?*), — Nobas Fusciani, — Mileum Colonia (*Mila*), — Numituriada, — Aquartille.

La Table de Peutinger donne aussi une route de Sitifi à Theveste sans passer par Cirta. Cette route, jusqu'à Gasaupala, était la même que celle de Theveste à Cirta. Là, elle s'en séparait, et, laissant Cirta sur la droite, elle passait par les localités suivantes :

Ad Rubras, — Ad Centenarium, — Thenebreste, — Thigisi, — Sigus, — Buduxi (*Fedj Sila?*), — Visalta, — Lucullianis, — Salmana, — Thadute (ruines de *Tatoubt*, chez les Zemoul?), — Ad Saturnos, — Baccarus.

On pourra retrouver plusieurs de ces stations dans les plaines des Sebakh, des Oulad-Abd-en-Nour et des Eulma. Je signale, entre autres, les ruines considérables que j'ai vues aux lieux dits Bou-Tekhematen, Gabel-Tarf, Biar-et-Taïa, Bir-er-Raïan, Enchir-el-Atech, sur les bords du lac dit Chott-Saïda, Biar-Oulad-Atman. La plupart de ces emplacements de villes antiques se trouvent sur le par-

cours de la route arabe allant de Setif à Batna (1).

De Sitifi, la grande voie qui conduisait de Carthage à Césarée se dirigeait sur Auzia (Aumale), en passant par les stations suivantes :

Perdices, — Cellas, — Macri, — Zabi (*Bechilga,* près Messila) et enfin Ad-Aras et Tatilti.

Cette portion de la route passait au midi des Biban.

L'Itinéraire d'Antonin indique deux routes qui, de Setif, conduisaient à Saldæ (Bougie).

La première passait par Horrea (*Aïn-Rouâ*), — Lesbi, — Tubusuctus (*Tiklat*).

La seconde avait, comme la première, soixante-dix-neuf milles de développement. Elle passait par Ad Sava municipium, — Ad Olivam, — Ruha municipium.

Enfin, la route de Sitifi à Igilgili, dont le développement était de quatre-vingts milles, passait par Satafi, — Ad Basilicam, — Ad Ficum.

Peutinger fait passer un embranchement de cette route par Choba (*Ziama*).

(1) *Voir*, sur ces ruines, ma *Monographie des Oulad-Abd-en-Nour*.

Période arabe, berbère et turque

En l'an 27 de l'hégire (647-8 de J.-C.), eut lieu la première expédition musulmane en Afrique. Les cavaliers arabes qui y prirent part en rapportèrent un butin tellement considérable, qu'ils conçurent le projet d'envahir le pays. Une armée, composée d'abord d'environ vingt mille hommes, se mit en marche, écrasant sur son passage tout ce qui tentait de lui résister; mais elle ne dépassa pas la contrée qui forme aujourd'hui la régence de Tunis.

La troisième invasion, dirigée par Okba-ben-Nafa en l'an 50 (670 de J.-C.), eut un caractère de conquête beaucoup plus caractérisé. Avant de l'entreprendre, Okba fonda la ville de Kaïrouan pour lui servir de base d'opération, puis s'élança vers l'occident, portant ses armes victorieuses jusqu'aux bords de l'Océan.

Le roman chevaleresque ayant pour titre *Conquête de l'Afrique,* raconte la prise de Setif par les armées musulmanes ; mais cet ouvrage fantaisiste, composé longtemps après les événements, ne nous inspire pas une grande confiance. L'auteur rapporte un épisode dans le genre de celui où le patrice Grégoire promettait la main de sa fille au guerrier chrétien qui le délivrerait du général arabe. Les plus vaillants, de part et d'autre, descendent dans l'arène, des coups de lance homériques sont échan-

gés, et les redoutables champions de l'islam font rouler tous leurs ennemis dans la poussière. La conclusion ne varie pas : la ville ouvre ses portes aux vainqueurs, qui deviennent ainsi les heureux possesseurs des belles filles et des trésors des chrétiens.

L'historien Ibn-Khaldoun garde le silence, ce qui nous fait supposer que l'expédition d'Okba ne produisit, au début, que peu d'effet sur le pays qu'elle laissa au nord.

Mais toutes les populations berbères, répondant à l'appel de leur chef Koceila, puis de la Kahena, reine des monts Aurès, parvinrent à refouler les envahisseurs arabes et à vivre indépendantes pendant plusieurs années.

En l'an 74 (693), les Arabes revinrent en Afrique avec de nombreux renforts. A leur approche, la Kahena fit détruire toutes les villes et fermes du pays; aussi, dit Ibn-Khaldoun, cette vaste région qui, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, avait offert l'aspect d'un immense bocage, à l'ombre duquel s'élevait une foule de villages touchant les uns aux autres, ne montra plus que des ruines. Voilà ce qui nous explique la ruine totale des nombreux établissements dont nous ne voyons plus aujourd'hui que les vestiges à fleur de terre. Les Berbères virent avec un déplaisir extrême la destruction de leurs propriétés, et abandonnèrent la Kahena pour faire leur soumission à Hassan. Ce général musulman profita d'un événement aussi heureux, et, ayant réussi à semer la désunion parmi les adhérents de la Kahena, il marcha contre ceux des Berbères qui obéissaient encore à cette femme, et les mit en pleine déroute. L'offre d'une amnistie générale décida les vaincus à embrasser l'islamisme, et à reconnaître l'autorité du gouvernement arabe ; mais leur conversion

n'était pas sincère, et, par la suite, ils apostasièrent jusqu'à douze fois.

Pendant plus d'un siècle, les princes aghlebides régnèrent en Afrique au nom des khalifes de l'Orient. Ils avaient dompté les Berbères, lorsque la secte des kharedjites ou chiites, hérétiques musulmans, vint développer chez eux ses principes et ses doctrines. Les Berbères Ketama, organisés en sociétés secrètes par des émissaires très-ardents, prirent les armes les premiers, expulsèrent de l'Afrique le prince aghlebide, et reconnurent pour khalife un prince fatimite. Cette grande révolte prit naissance dans la région montagneuse qui sépare Setif de Gigelli (1).

Après la mort de Mahomet, son gendre et cousin, Ali, avait espéré obtenir le commandement temporel et spirituel des musulmans. De là, l'origine de rivalités et de luttes qui éclatèrent dans le sein de la nation arabe. On prit les armes de part et d'autres; mais les partisans d'Ali, nommés alides ou fatimites, ayant été battus dans plusieurs rencontres, se dispersèrent pour échapper à la mort. Quelques-uns de ces fuyards passèrent en Afrique, où ils trouvèrent les Berbères bien disposés à embrasser leurs doctrines. Ce peuple ne cherchait que des prétextes pour résister à la domination arabe; et si, dans les premiers temps, il ne savait pas entreprendre une révolte sans se jeter dans l'apostasie, il apprit alors à s'insurger sans cesser d'être musulman.

Des missionnaires, partis de l'Orient, travaillaient à gagner des prosélytes à la cause d'Obeïd-Allah, qui aspi-

(1) Nous sommes obligés de répéter ici quelques passages de notre *Histoire de Gigelli.*

rait à l'imamat, c'est-à-dire à l'héritage de l'autorité temporelle et spirituelle de Mahomet, dont il se prétendait le descendant. L'un de ces missionnaires s'établit près de l'embouchure de l'Oued-Roumel, dans le pays des Ketama. Dès lors, l'appel en faveur de l'islam se fit entendre dans toute cette contrée. Un autre agent, nommé Abou-Abd-Allah, se rendit à La Mecque, où il rencontra plusieurs notables de la tribu des Ketama, venus en pélerinage. Parmi ces Ketamiens, il fit la connaissance de Moussa, chef des Sekian de Djemila, et de Mâsoud, de la tribu des Messalta, non loin de Setif. Après avoir gagné leur amitié, il se mit à les entretenir des doctrines professées par les chiites, c'est-à-dire les sectaires fatimites, et, comme il montra une piété extrême et une grande abnégation de soi-même, il fit sur leurs esprits une profonde impression.

Les fréquentes visites qu'il rendit à ces chefs, dans leur camp, furent aussi agréables pour lui que pour eux. Quand ils se disposèrent à partir pour leur pays, ils l'invitèrent à les y accompagner. Les voyageurs s'étant mis en route arrivèrent dans le pays des Ketama en l'an 893 de notre ère, et s'arrêtèrent à Ikdjan, ville située dans le territoire de la tribu de Djemila (1). Une foule de

(1) D'après des renseignements que j'ai recueillis sur les lieux mêmes, Ikdjan, qu'il ne faut point confondre avec Guidjal, était le nom de tout un canton situé à l'est du Babor, occupé aujourd'hui par la tribu des Beni-Aziz. On voit là une série de montagnes escarpées et boisées et, entre autres, le pic de *Serdj-el-R'oul*, la selle de l'ogre ou du vampire, nom qui lui a été donné à cause de sa forme bizarre. Près de la djemâa de Sidi-Abbassi, on voit, sur un espace très-étendu, des ruines que les Kabiles nomment encore Kherbat-Ikdjan. Ce sont, à ne pas en douter, les vestiges de la ville qui devint le centre d'action des Obeïdites.

Ketamiens se joignit à Abou-Abd-Allah; leurs docteurs eurent des conférences avec lui et devinrent ses amis dévoués. Alors, il leur déclara que l'imamat appartenait à un membre de la famille de Mahomet, et il les invita à soutenir la cause d'Obeïd-Allah. Les Ketamiens, en grand nombre, embrassèrent les doctrines du missionnaire.

L'émir Aghlebide d'Ifrikia envoya à Abou-Abd-Allah une lettre menaçante, à laquelle celui-ci fit une réponse conçue en des termes outrageants. Alors ses préfets, les gouverneurs de Messila, de Setif et de Belezma, portèrent la guerre chez les Ketama. Quatre chefs de cette nation, craignant la sévérité du souverain aghlebide, se réunirent alors en conseil, et prirent la résolution d'exiger de Baïan, chef de Djemila, l'extradition d'Abou-Abd-Allah, qui se trouvait encore au mont Ikdjan. Mais la tribu de Djemila prit la défense de son hôte, et chassa ceux qui voulaient lui nuire. Abou-Abd-Allah et ses partisans, s'apercevant du danger qu'ils couraient, se réfugièrent à Tazrout. Les familles ketamiennes qui avaient prêté le serment de fidélité au missionnaire, s'empressèrent d'aller le rejoindre dans la ville de Tazrout, de sorte que l'autorité de cet aventurier prit un grand accroissement.

Après avoir repoussé avec pertes les troupes lancées contre lui, Abou-Abd-Allah réunit sous ses drapeaux les Adjiça, les Zouaoua et toutes les fractions de la grande tribu des Ketama. Pendant que les populations de la province faisaient leur soumission, les unes de bon gré, les autres contraintes par la force des armes, un corps de troupes aghlebides quitta Tunis et pénétra chez les Ketama. Cette expédition se dirigea sur Tazrout, et mit en

fuite les troupes qu'Abou-Abd-Allah avait concentrées auprès de la ville de Melouça (1).

Le chiite abandonna aussitôt la forteresse de Tazrout et courut s'enfermer dans Ikdjan. Après avoir démantelé Tazrout (902), le général aghlebide marcha contre lui; mais, à mesure qu'il s'avançait dans le territoire des Ketama, les difficultés s'augmentaient et le découragement se mit alors dans son armée. Un détachement de troupes, envoyé en reconnaissance du côté de Mila, fut mis en déroute par les insurgés, et la position empira tellement, que les Aghlebides durent évacuer le pays des Ketama. Abou-Abd-Allah établit alors sa demeure à Ikdjan, où il fonda une ville qu'il appela Dar-el-Hidjra (maison de la retraite) (2). Quelque temps après, cet habile missionnaire, ayant rallié tous les Ketama autour de lui, mit le siége devant Setif; la place finit par capituler et fut ruinée de fond en comble (3). De victoire en victoire, il s'empara successivement des autres villes importantes de la province.

Pendant que les populations de l'Ifrikia souhaitaient le triomphe d'Abou-Abd-Allah, à cause de sa clémence

(1) La ville de Melouça existait sur le territoire actuel de la tribu des Oulad-Abd-en-Nour, à l'est du Djebel-Grous. Les ruines portent aujourd'hui le nom d'Aïn-Melouk. A quelques kilomètres plus au nord, sont les ruines de l'ancienne ville de Tazrout, qui ont conservé le même nom jusqu'à ce jour. En langue berbère, *Tazrout* signifie *rocher;* la ville était, en effet, bâtie contre la crète rocheuse qui domine ce canton.

(2) Nous avons indiqué dans une note ci-dessus la position de cette ville fondée à Ikdjan.

(3) Le géographe arabe El-Bekri dit que la muraille qui entourait Setif fut détruite par les Ketama, et cela, pour la raison que les Arabes leur avaient enlevé cette ville et les avaient obligés à payer la dîme chaque fois qu'ils voulaient y entrer.

envers les vaincus et de son respect pour les traités, les Aghlebides recevaient à toute heure les nouvelles les plus fâcheuses et vidaient leurs trésors, afin d'organiser de nouvelles armées et de réparer les places fortes. Le mehdi Obeïd-Allah, en faveur duquel Abou-Abd-Allah faisait de la propagande, après une série d'aventures qu'il est inutile de rappeler ici, finit par arriver à Ikdjan où son précurseur, Abou-Abd-Allah, lui remit tous les trésors qu'il avait amassés. Ce prince étant ainsi parvenu au pouvoir, envoya des agents dans toutes les parties de l'empire, pour sommer les populations de reconnaître son autorité. Les principaux personnages parmi les Ketama qui avaient soutenu avec tant d'énergie la cause du mehdi Obeïd-Allah, reçurent, en récompense de leurs services, des sommes d'argent, de belles esclaves et des commandements importants.

Obeïd-Allah ayant obtenu le serment de fidélité de la majeure partie des populations, entre autres de celle de Kaïrouan, résidence habituelle des émirs africains, envoya des gouverneurs en Sicile et à Tripoli. Le nouveau souverain, devenu maître de l'Ifrikia, résista à l'influence d'Abou-Abd-Allah le chiite, et ne lui permit plus de se mêler de ses affaires. Celui-ci, profondément blessé, se mit alors à semer des germes de mécontentement parmi les Ketama et à les exciter contre le Mehdi, qui, disait-il, s'était approprié les trésors d'Ikdjan, sans leur en avoir accordé la moindre partie, et qui pouvait bien n'être ni l'imam impeccable, ni la personne de laquelle ils avaient tant travaillé à soutenir les droits. Cette déclaration troubla la confiance des Ketama, qui prirent la résolution d'assassiner le Mehdi. Pour déjouer cette conjuration,

celui-ci fit tuer Abou-Abd-Allah. Plusieurs tribus ketamiennes ayant pris les armes pour venger la mort du chiite, mirent à leur tête un enfant auquel ils donnèrent le titre de mehdi. Ils prétendirent même qu'il était prophète et que le chiite vivait encore. Le fils d'Obeïd-Allah marcha contre eux, les tailla en pièces, tua l'enfant et arrêta ainsi la défection des Ketama.

En 914, le fils du Mehdi, à la tête d'un corps de troupes ketamiennes, pénétra en Égypte et se rendit maître d'Alexandrie et de la province qui en dépend; mais, à la suite de quelques échecs que lui firent éprouver les troupes envoyées de Bagdad par le khalife abbacide, il se vit forcé d'abandonner l'Égypte et de rentrer dans le Moghreb.

Les Ketamiens prirent part à une nouvelle expédition contre l'Égypte, qui ne fut pas plus heureuse que la première; puis ils suivirent encore les généraux obeïdites dans leur campagne contre le Rif marocain. Quoi qu'il en soit, les Ketama, devenus les champions des fatimites, contribuèrent puissamment à la création de leur empire.

Le peuple ketamien, dit encore Ibn-Khaldoun, après avoir établi un empire dans l'Occident, devint très-puissant, et, par cette raison-là même, finit par s'éteindre dans le luxe et dans la mollesse. Toutes les branches de cette peuplade, à l'exception de celles qui se sont retranchées dans les montagnes de leurs anciens territoires, comme les Beni-Zeldoui (Zoundaï), les Zouaoua et les habitants des montagnes de Gigelli, ont été obligées de se soumettre à l'impôt et de passer au rang des sujets de l'empire hafside.

De nos jours, ajoute Ibn-Khaldoun, l'appellation de

ketamien est employée chez toutes les tribus pour désigner un homme avili. La raison en est que, pendant les quatre siècles qui se sont écoulés depuis la chute de l'empire ketamien, les dynasties suivantes se sont plu à leur reprocher l'attachement qu'ils avaient montré aux doctrines hérétiques et aux croyances infidèles. Il en résulta que la plupart des peuplades ketamiennes renoncèrent à ce surnom, à cause de l'idée de dégradation qu'il comportait, et se donnèrent pour membres de quelque autre tribu. Pour cette raison, beaucoup de gens ont eu de la répugnance à se reconnaître d'origine berbère. L'épithète de ketami est en grand usage dans la province de Constantine; c'est une expression outrageante, synonyme de proxénète, sodomisé, homme avili, renégat, qui renferme en elle tout le vocabulaire injurieux de la basse classe algérienne.

Ajoutons que les mœurs licencieuses des Ketama, qui répugnaient à la conscience des peuples, avaient fini par appeler sur leur nom la réprobation et le mépris. Certaines tribus bien connues ont, de nos jours encore, la triste réputation de faire commerce de leurs femmes et de leurs filles en accordant à leurs hôtes l'hospitalité la plus complète.

Obeïd-Allah le mehdi mourut vers le mois de février 934 de notre ère, et dans la vingt-quatrième année de son khalifat. Il eut pour successeur son fils, Abou-el-Kacem, surnommé *El-Kaïm-biamr-Allah* (qui maintient l'ordre de Dieu).

C'est pendant le règne de ce dernier qu'apparut sur la scène politique un personnage nommé Abou-Iezid, qui

devait jouer un grand rôle. Sa curieuse histoire mérite d'être racontée en détail (1).

Mokhalled-Ibn-Keïdad, surnommé Abou-Iezid, *l'homme à l'âne,* était originaire de la tribu berbère des Zenata. Keïdad, père d'Abou-Iezid, visitait souvent le pays des Noirs pour y faire le commerce. Son fils naquit d'une esclave qu'il avait achetée, nommée Sbika, et vit le jour à Kaokao, ville située dans cette région du Soudan. Cet enfant était boiteux et avait un signe sur la langue. Keïdad eut l'idée de le présenter à un devin du pays, qui, après l'avoir examiné, dit : « Voilà un enfant à qui..., à qui il arrivera de grandes choses; un jour, il sera roi. » Fier de cette prédiction, Keïdad revint dans son pays. Le jeune Abou-Iezid apprit le Koran à Touzer, et fréquenta les sectes hérétiques musulmanes. Séduit par leurs doctrines, il en devint le prosélyte. Entraîné par le fanatisme, il déclara infidèles les personnes qui professaient la religion orthodoxe, décidant que, par ce fait même, elles avaient encouru la peine de mort et la confiscation de leurs biens. Il posa aussi en principe l'obligation de se révolter contre le sultan.

En l'an 928 de notre ère, il se mit à faire la police des mœurs et travailla à supprimer les abus qui portaient scandale à la religion. De cette manière, il gagna tant de partisans, qu'il se vit bientôt assez fort pour lever l'étendard de la révolte. Ayant pris un âne gris pour monture, d'où lui vint le surnom de l'homme à l'âne, vêtu de laine

(1) Plusieurs historiens arabes ont écrit sur Abou-Iezid. La chronique d'Ibn-Hammad, traduite par M. Cherbonneau, nous a paru fournir à ce sujet les renseignements les plus complets.

grossière, un bâton à la main et avec le seul titre de cheïkh des vrais croyants, il avait commencé à prêcher l'insurrection. Plus tard, renonçant à ces habitudes simples, il adopta les habits de soie et ne monta plus que des chevaux de race. Il abandonnait à ses soldats les femmes des vaincus. Encouragés par l'exemple de sa cruauté, les Berbères de son armée massacraient sans pitié ceux qui tombaient en leur pouvoir. Ainsi, au blocus d'El-Mahdia, tous les habitants qui, fuyant la famine, sortaient de la ville pour implorer la clémence des assiégeants, eurent le ventre fendu, et on fouilla jusque dans leurs entrailles vivantes pour y chercher l'or qu'ils avaient, disait-on, avalé. Les femmes enceintes subirent le même sort.

Abou-Iezid avait attaqué avec succès les villes de Baghaïa, de Bedja, de Tebessa et de Kaïrouan après avoir remporté plusieurs victoires; mais la fortune finit par lui être défavorable, et il dut chercher son salut dans la fuite. Le khalife Ismaïl-el-Mansour, petit-fils d'Obeïd-Allah le mehdi, se mit à sa poursuite vers le pays des Sanhadja, où il s'était retiré.

A cette époque, la grande famille berbère des Sanhadja était très-puissante. Leur pays renfermait les villes de Msila, Hamza, Médéa, Miliana. Au milieu des Sanhadja, vivaient plusieurs peuplades ayant la même origine qu'eux; c'étaient les Metennan, les Ouannougha et autres qui ont laissé leur nom dans le pays.

Malgré la chute constante des neiges, qui empêchait les soldats de planter leurs tentes, de se faire des abris et d'allumer des feux. Il fut accueilli avec de grands honneurs par le chef sanhadjien Ziri-Ibn-Menad, qui était

venu le rejoindre avec ses guerriers. El-Mansour les combla de tant de riches cadeaux, que leurs cœurs furent captivés; aussi lui jurèrent-ils soumission, dévouement et fidélité.

Abou-Iezid, profitant de ce qu'une maladie contraignait El-Mansour à arrêter ses opérations, vint mettre le siége devant Msila; mais cette tentative échoua par suite de la marche rapide des troupes envoyées au secours de la ville attaquée, et il dut se jeter dans les montagnes de Kiana et des Adjiça (la chaîne du Bou-Taleb). Le khalife El-Mansour établit alors le centre de ses opérations à Msila. Quoique bloqué dans un massif de montagnes, Abou-Iezid tirait ses subsistances des Sodrata et de Ben-Thious. Mais l'activité infatigable d'El-Mansour devait le priver de cette dernière ressource. Par son ordre, les Zenata firent irruption sur le pays des Sodrata, massacrèrent les hommes, enlevèrent les femmes et emportèrent un immense butin, après avoir semé la destruction.

Bloqué dans ses retranchements, Abou-Iezid en sortit pour repousser les assaillants. — Le combat s'engagea et coûta à Abou-Iezid la perte d'environ dix mille hommes, tant fantassins que cavaliers, appartenant aux Benou-Kemlan et aux Mzata. Ce jour-là fut appelé la journée des têtes, *ioum er-rous*. Le chef des hérétiques éprouva une défaite signalée; il eut un cheval blessé sous lui et tomba sur le champ de bataille; ses compagnons d'armes lui en ayant procuré un second, il fut encore démonté, d'un coup de lance, par Ziri-Ibn-Menad. Au même instant, son fils, son neveu, ses parents et les officiers de son escorte mirent pied à terre pour lui faire un rempart de leur corps. Il avait reçu une large blessure dans les reins, et ce ne

fut qu'à grande peine, et après une lutte meurtrière, qu'on parvint à le sauver. Parvenu ainsi à s'échapper, il occupa dans la montagne du Kiana une position tellement escarpée, qu'aucun moyen de retraite ne lui resta. El-Mansour, qui n'avait cessé de le poursuivre, sortit de Msila un vendredi, premier du mois de ramadhan de l'année 335 (de J.-C. 946-47), et vint planter ses tentes dans un lieu appelé par les uns En-Nadour, et par les autres Aroucène, sur le flanc d'un piton. Son dessein était de bloquer Abou-Iezid et, en effet, le lendemain, il escalada le mont Kiana. Après une ascension des plus périlleuses à travers les rochers, obligé le plus souvent de marcher à pied, il atteignit enfin son ennemi. La rencontre fut terrible. El-Mansour mit ses ennemis en déroute, s'empara de leurs bagages et les força à se réfugier sur les cimes de la montagne, où ils se défendirent encore en lançant des pierres. Bientôt, les combattants se trouvèrent tellement rapprochés, qu'ils purent se battre corps à corps. A l'entrée de la nuit, El-Mansour fit mettre le feu aux broussailles et à un grand nombre de gourbis, afin de mieux découvrir ceux qui voudraient s'évader. Ce combat fut, dès lors, nommé la journée des flammes, *oukâat-el-harik*. Les compagnons d'Abou-Iezid furent mis en déroute ou massacrés, leurs femmes et leurs enfants devinrent prisonniers du khalife, et le vainqueur ramassa un butin incalculable, tant en chevaux et en chameaux qu'en bétail de toute espèce.

Après ce déplorable échec, Abou-Iezid se jeta dans le fort de Tagarboust qui domine celui de Hammad. Pendant ce temps-là, El-Mansour redescendait vers En-Nadour et lançait son lieutenant Kaïçar et le chef des Sanhadja, Ziri-

Ibn-Menad, avec un gros détachement, contre la tribu des R'edirouan, à quinze mille Est du fort de Hammad. Lorsqu'ils eurent passé au fil de l'épée les habitants de la localité, brûlé leurs maisons et emmené leurs enfants prisonniers dans le but de leur faire expier l'accueil qu'ils avaient fait aux rebelles, Kaïçar se porta sur Kalâat-el-Mri, qui est le fort de Kiana dans le massif bien connu de Kalâa. Cette citadelle, qui, d'ailleurs, fait l'effet d'un drapeau arboré, fut surnommée par les Berbères *El-Mri,* parce que, dans l'antiquité, elle était couronnée de miroirs destinés à faire des signaux. Mais il était à peine arrivé au pied de la montagne, que les tribus descendirent spontanément pour lui offrir leur soumission. Changeant alors de tactique, Kaïçar essaya une attaque contre Aousedjit, village qui s'appuie au nord sur la pente inférieure du pic de Kalâa et touche au pays des Adjiça. Il était trop tard, car la population avait fui devant lui et s'était rendue à Abou-Iezid. Dans l'impossibilité de les atteindre, il se jeta sur les Aousdja, fraction des Adjica, et leur livra bataille sur un terrain très-accidenté et au milieu de montagnes inaccessibles. La victoire qu'il remporta sur eux fut complète. Maître du champ de bataille, il tourna ses opérations contre le fort de Tenaker, que les Berbères appellent aujourd'hui Chiker; mais la garnison capitula sans coup férir. De là, il vint occuper le versant occidental du Kiana et y commença une attaque vigoureuse, pendant que le khalife El-Mansour prenait l'ennemi par la pente qui regarde le levant. Quand on fut au jour qui clôt le jeûne du ramadhan, le khalife prit ses mesures pour cerner Abou-Iezid. Un fossé fut creusé autour du camp, au pied du mont Kiana; on désigne

encore cette localité sous le nom de *Khandek-ed-Dibadj*, parce que le chef de l'armée s'y était abrité sous des tentes de soie. El-Mansour fit construire un immense fourneau au-dessus duquel fut fixée une poulie. Lorsqu'un Berbère révolté était pris, on le garrottait, on le hissait par les pieds au-dessus du foyer allumé, et on le maintenait dans une position où il pût être tourmenté par l'ardeur des flammes ; mais, dès qu'il paraissait être sur le point d'expirer, on le relevait pour lui donner le temps de se ranimer ; puis on répétait cet affreux supplice jusqu'à ce qu'il rendît l'âme.

Outre ces instruments de torture, le khalife fit fabriquer une cage en bois, où furent enfermés un singe et une guenon. « C'est là-dedans, dit-il à ses soldats, que je mettrai Abou-Iezid et il aura pour société ces deux animaux. » La cage fut placée de manière à être aperçue par Abou-Iezid. C'est à ce sujet qu'un poète de l'époque composa les vers suivants :

Mokhalled est perdu, Mokhalled et sa cohorte d'hérétiques!
Le voilà sur la terre de Kiana, loin de tout appui!
Il promène ses regards piteux, comme un homme bloqué regarde l'ennemi qui l'assiége.
Son œil découragé voit nos soldats aussi nombreux que le sable et les cailloux.
Hola! Mokhalled, fils de Sbîka, la plus mauvaise engeance de toutes les tribus,
Viens goûter le fruit de tes forfaits et de tes crimes!
Viens expirer, dans les tourments, les cruautés que tu as commises et le meurtre des malheureux que tu as éventrés!
O toi! qui es la créature la plus monstrueuse du Kiana, comme le peuple du Kiana est le plus pervers de la Barbarie,
Vois cette cage où il faut que tu viennes gîter;
Vois quels liens y attendent tes mains et quels camarades on t'y réserve!
Ils s'impatientent tous deux après toi....
Accours donc leur faire visite, ô le plus exécrable des visiteurs!

Le khalife El-Mansour, ayant reçu des renforts, se disposa à en finir avec l'ennemi. On lui entendait dire : « Tant que je n'aurai pas exterminé l'auteur de la révolte, mon trône sera où je campe et mon empire là où je guerroie. »

Ce fut le dernier dimanche du mois de moharrem, l'an 336 (de J.-C. 947-48), qu'il fit une pointe sur le Kiana, et poussa sur les hauteurs des troupes qui cernèrent Abou-Iezid. On se battit toute la journée et les engagements furent très-animés. La nuit venue, El-Mansour fit allumer des feux et prit à son tour l'offensive. Il n'y avait plus moyen de reculer; Abou-Iezid sortit de ses retranchements avec ses partisans et tous se ruèrent comme un seul homme sur l'armée du khalife. La mêlée fut atroce; les insurgés, sauf un petit nombre, y trouvèrent la mort. Abou-Iezid reçut deux blessures, l'une au front, l'autre à l'omoplate. Affaibli par la perte de son sang, il glissa des bras de trois hommes qui l'emportaient et tomba dans un précipice. On envoya des soldats à sa recherche en fouillant les ravins. Les premiers qui le prirent, sans savoir qui il était, s'apprêtaient à le tuer; il se fit aussitôt reconnaître, et les gagna en leur abandonnant son sceau, ses habits et tout l'argent qu'il portait sur lui. Mais, à peine sorti de leurs mains, il tomba au milieu d'un autre détachement qui l'amena vivant au quartier général.

El-Mansour, s'adressant au prisonnier, lui dit :

— Quel motif t'a poussé à cette guerre impie ?

— J'ai voulu une chose, répondit Abou-Iezid; mais Dieu ne m'a pas secondé.

Après ce colloque, El-Mansour lui offrit des vêtements

et ordonna qu'on lui prodiguât tous les soins qu'exigeait sa position, tant il était désireux de le mener vivant à Kaïrouan. Un chambellan fut préposé à sa garde. Malgré toutes ces précautions, il mourut de ses blessures au moment où il parlait au khalife. On prétend que c'est une perte de sang qui occasionna sa mort. El-Mansour le fit écorcher; sa peau fut rembourrée de coton et les jointures si parfaitement cousues, qu'on aurait pu prendre ce spectre pour un homme endormi. Les chairs furent coupées par morceaux et salées, puis envoyées avec les têtes de ses compagnons. Ces horribles trophées furent promenés dans les rues de Kaïrouan.

La guerre ainsi terminée, El-Mansour rentra à Msila, puis, après avoir réglé les affaires du pays, il prit la route de Kaïrouan.

Vers l'an 998 de notre ère, sous le règne du prince sanhadjite, El-Mansour, arrière petit-fils de Ziri-Ibn-Menad, un nouveau missionnaire ou agent politique des Fatimites, nommé Abou-el-Sehem, vint de l'Orient et entra dans le pays des Ketama, où il leva des troupes et se mit à battre monnaie. El-Mansour marcha contre les rebelles, saccagea la ville de Mila, qui s'était déclarée en leur faveur, et détruisit tous les villages ketamiens qui se trouvaient sur son passage. Ayant défait les insurgés devant Setif, il poursuivit Abou-el-Fehem et parvint à l'atteindre dans une montagne où il s'était réfugié. Le prisonnier fut conduit en présence d'El-Mansour, qui le frappa au point de lui laisser à peine un souffle de vie. On lui fendit ensuite le ventre pour en arracher le foie, et des esclaves nègres dépecèrent son corps, en firent rôtir les chairs et dévorèrent tout jusqu'aux os.

Malgré ce châtiment sévère, une seconde révolte éclata encore l'année suivante chez les Ketama, dans les montagnes des Beni-Seliman, non loin de Setif. Elle avait été suscitée par un nommé Abou-el-Ferdj, juif, à ce que l'on rapporte, qui se donnait pour un petit-fils d'El-Kaïm, khalife fatimite. Les partisans qu'il trouva parmi les Ketama succombèrent presque tous sur le champ de bataille, et El-Mansour profita de la victoire pour accabler cette tribu de contributions et d'impôts. Abou-el-Feredj fut livré par les siens, et périt dans les tortures (1).

Hammad, frère d'El-Mansour et fondateur de la dynastie hammadite, qui acquit une si grande renommée en Afrique, était le chef de l'une des branches de la grande famille sanhadjienne des Zirides.

En l'an 398 (1007 de J.-C.), pendant qu'il était gouverneur de la ville de Msila, au nom des souverains fatimites, il fit construire, sur le flanc de la montagne du Kiana, par un esclave chrétien nommé Bouniache, une ville fortifiée, que l'on appela la Kalâa des Beni-Hammad. Il transporta dans la Kalâa les habitants de Msila et de Hamza, villes qu'il détruisit de fond en comble, et y fit venir aussi des Djeraoua, peuplade mélangée de juifs et de chrétiens, habitant les montagnes de l'Aurès. Vers la fin du quatrième siècle de l'hégire, Hammad acheva de bâtir et de peupler sa ville, qu'il entoura de murs après y avoir construit plusieurs mosquées, caravansérails et autres édifices publics. La Kalâa atteignit bientôt une haute prospérité; sa population s'accrut rapidement, et les artisans, ainsi que les étudiants, s'y rendirent en foule

(1) Ibn-Khaldoun et En-Noweiri.

des pays les plus éloignés et des extrémités de l'empire. Cette affluence de voyageurs eut pour cause les grandes ressources que la nouvelle capitale offrait à ceux qui cultivaient les sciences, le commerce et les arts.

Le royaume hammadite comprenait la province de Constantine et celle d'Alger, c'est-à-dire à peu près les trois quarts de l'Algérie; il devait s'étendre depuis le méridien de La Calle jusqu'à celui de Tenès (1). Les papes, conservant les anciennes dénominations de l'époque romaine, donnaient aux princes hammadites, avec lesquels ils eurent des relations très-suivies, le titre de roi de la Mauritanie sitifienne (2).

Le khalife fatimite ayant voulu amoindrir la haute position qu'avait atteinte Hammad, celui-ci méconnut son autorité et proclama la souveraineté des khalifes abbacides. Cette défection amena une guerre sanglante et désastreuse pour Hammad, et qui dura encore sous le règne de son fils.

En l'an 453 (1062-3 de J.-C.), En-Nacer, fils d'Alennas, quatrième successeur de Hammad, son aïeul, arrivait au pouvoir. Ce fut sous son gouvernement que la dynastie hammadite atteignit au faîte de sa puissance. Ce monarque éleva des bâtiments magnifiques, fonda plusieurs

(1) Carette, *Exploration scientifique* (Kabilie).

(2) Des pièces en or (de la valeur de dix-huit francs), remontant à cette époque et trouvées dans les ruines de la Kalâa, portent ces mots :

Sur une face : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, Mahomet est son prophète;*
Sur l'autre : *L'Emir souverain des Beni-Hammad.*

En exergue, sont plusieurs mots parmi lesquels nous n'avons pu lire que le nom de صنهاكة sanhaka, les Sanhadja d'après l'orthographe adoptée. Ces pièces remontent au quatrième ou au cinquième siècle de l'hégire, dixième ou onzième de notre ère.

grandes villes, Bougie entre autres, l'ancienne Saldæ romaine, qu'il releva de ses ruines, et fit de nombreuses expéditions.

Les princes hammadites comptaient un certain nombre d'anciennes familles chrétiennes parmi leurs sujets. Une opinion généralement répandue, c'est que les princes musulmans, dans un but de prosélytisme, prescrivaient la conversion immédiate ou l'extermination des peuplades vaincues par l'invasion arabe. Les hommes du Livre (la Bible), les juifs et les chrétiens, ces derniers surtout, pour lesquels les musulmans eurent toujours moins de répulsion, n'eurent qu'à se soumettre à l'impôt. A ces conditions, ils gardèrent leurs biens, leur culte, et leur commerce fut longtemps encore toléré. Ce n'est qu'exceptionnellement, et à la suite de luttes violentes, que la force fut employée pour les contraindre à abandonner leur croyance ou à s'expatrier.

Jusqu'au treizième siècle, plusieurs évêchés, et, entre autres, ceux de Carthage et d'Hippone, subsistèrent encore; le christianisme n'était pas éteint dans plusieurs villes et parmi les tribus berbères.

Les princes hammadites reçurent, à une époque vraisemblablement assez voisine de la fondation de la Kalàa, une colonie nombreuse de chrétiens berbères parmi les tribus qui vinrent peupler leur capitale, et qui continuèrent à l'habiter encore longtemps après la fondation de Bougie, ville dans laquelle les princes hammadites établirent plus tard le siége de leur gouvernement. La bonne entente existant entre ces princes et le saint-siége, donnait une entière sécurité à leurs sujets chrétiens. Il y eut même, pendant longtemps et jusqu'au treizième siècle,

des chrétiens servant dans les armées des princes africains. Des facilités leur étaient données pour la libre pratique de leur culte au milieu des troupes et des populations musulmanes : l'église et les gouvernements chrétiens en permettaient le recrutement en Europe (1).

Nous avons vu plus haut que Hammad, fondateur de la dynastie hammadite, froissé dans sa dignité, avait répudié la souveraineté des khalifes fatimites pour se déclarer en faveur de leurs rivaux, les khalifes abbacides. Cette défection amena des guerres sanglantes et interminables, qui eurent pour conséquence l'entrée dans l'Afrique septentrionale d'une nouvelle invasion arabe. A cette époque, les tribus arabes nomades des Hilal étaient cantonnées dans la Haute-Égypte, où elles répandaient la dévastation, attaquant même les pélerins de la Mecque aux jours où l'on remplissait les grands devoirs de la religion. Afin de se débarrasser de leur présence d'une manière utile, le khalife résolut de les faire passer en Afrique et de les opposer aux princes sanhadjiens. En conséquence de la décision que l'on venait de prendre, le khalife El-Mostancer, en l'an 441 (1049-50 de J.-C.), envoya son visir auprès de ces Arabes. Ce ministre commença par faire des dons peu considérables aux chefs, — une fourrure et une pièce d'or à chaque individu ; — ensuite, il les autorisa à passer le Nil en leur adressant ces paroles : « Je vous fais cadeau du Moghreb et du royaume sanhadjien, qui s'est soustrait à l'autorité de son maître. Ainsi, dorénavant, vous ne serez plus dans le besoin ! »

(1) *Voir*, pour d'autres détails à ce sujet, notre *Histoire de Bougie* (Documents de M. de Mas-Latrie).

Les Arabes, animés par l'espoir du butin, franchirent le Nil et allèrent occuper la province de Barca. Ayant pris et saccagé les villes de cette région, ils adressèrent à leurs frères, qu'ils avaient laissés sur la rive droite du Nil, une description attrayante du pays qu'ils venaient d'envahir. Les retardataires s'empressèrent d'acheter la permission de passer le fleuve. Ces envahisseurs se partagèrent alors le pays, et toutes les familles hilaliennes se précipitèrent sur l'Ifrikia comme une nuée de sauterelles, abîmant et détruisant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Ces événements, et les guerres acharnées qu'il fallut soutenir, ébranlèrent profondément la prospérité de l'Ifrikia ; la dévastation s'étendit partout ; plusieurs grandes villes furent détruites et une foule de brigands interceptaient les routes et dépouillaient les voyageurs.

Les Arabes, ayant enlevé au peuple sanhadjien toutes ses villes, établirent leur autorité sur les lieux que le khalife leur avait assignés. Le prince En-Nacer, réfugié dans sa Kalâa, se vit bientôt bloqué par l'ennemi. Les assiégeants, après avoir dévasté les jardins et coupé tous les bois qui entouraient la place, allèrent insulter les autres villes de la province. Ayant mis en ruines celles de Tobna et de Msila, dont ils avaient chassé les habitants, ils se jetèrent sur les caravansérails, les villages, les fermes et les villes, abattant tout à ras de terre et changeant ces lieux en une vaste solitude, après en avoir comblé les puits et coupé les arbres.

De cette manière, ils répandirent la désolation partout, obligèrent les princes sanhadjiens à s'enfermer dans les grandes villes, leur enlevant peu à peu le territoire qui leur restait. Toujours guettant les moments favorables

pour les surprendre, ils leur firent acheter, par un tribut, la permission de se servir de leurs propres terres. La peuplade berbère des Adjica, qui, depuis un temps immémorial, habitait la montagne voisine de la Kalâa, fut chassée de ce pays. Le territoire qu'elle possédait devint l'héritage des Aïad, peuple formé d'un mélange d'Arabes hilaliens, et la montagne prit le nom de Djebel-Aïad, qu'elle porte encore de nos jours.

Fidèles à leurs habitudes destructives, les Arabes ne cessèrent de se livrer à toute espèce de brigandage, au point qu'ils forcèrent En-Nacer d'abandonner la Kalâa et de se transporter à Bougie, qui devint sa nouvelle capitale. Les montagnes de Bougie étant d'un accès fort difficile et les chemins étant presque impraticables, mettaient son territoire à l'abri de toute insulte.

Nous avons vu plus haut que, lors de la fondation de la Kalâa des Beni-Hammad, en l'an 1004 de notre ère, une colonie nombreuse de chrétiens était venue s'y fixer. Sous le règne du roi El-Aziz, descendant de En-Nacer, en 1114, disent les *Documents européens* (1), ces chrétiens, tous africains et berbères, avaient encore à la Kalâa une église dédiée à la Vierge Marie. Leur évêque habitait une maison voisine de l'église. C'est le dernier prélat indigène dont nous puissions constater l'existence; et déjà la population, peut-être ses propres fidèles, qu'envahissait, d'année en année, l'influence du langage et des habitudes, le désignaient sous le nom musulman de khalife.

Iahïa, dernier souverain de la dynastie sanhadjienne,

(1) De Mas-Latrie.

dominé par l'amour de la chasse, ne songea qu'à s'amuser pendant que l'empire tombait en dissolution et que les tribus sanhadjiennes s'éteignaient successivement autour de lui. Il se rendit de Bougie à la Kalâa pour y faire des perquisitions, et en emporta tous les objets de valeur qui y existaient encore.

Vers cette époque, 547 (1152-3 de J.-C.), Abd-el-Moumen, sorti du Maroc à la tête de ses Almohades, envahit le pays et s'empara du royaume de Bougie. Abd-el-Moumen était le disciple du mehdi Ibn-Toumert, qui, en prêchant des réformes dans les doctrines musulmanes, réussit à attirer à lui de nombreux adhérents, et fonda, dans le Moghreb, la dynastie des Almohades.

Iahïa, roi de Bougie, voyant son territoire envahi par les armées du nouveau conquérant, eut à peine le temps de s'embarquer avec ses trésors. Abd-el-Moumen plaça son fils, Abd-Allah, à la tête d'une armée et l'envoya contre la Kalâa. Cette place fut emportée d'assaut et livrée aux flammes; la garnison fut passée au fil de l'épée et dix-huit mille cadavres, dit-on, attestèrent la fureur des vainqueurs.

A cette nouvelle, les Arabes nomades, alliés aux princes sanhadjiens, se rendirent à Setif après avoir pris l'engagement de soutenir leur roi Iahïa. Les deux partis en vinrent aux mains près de cette ancienne ville, et continuèrent à se battre pendant trois jours; mais, enfin, les Arabes reculèrent en désordre, après avoir perdu beaucoup de monde, et ils laissèrent leurs troupeaux, leurs femmes et leurs enfants au pouvoir des Almohades.

Lorsqu'éclata la révolte d'Ibn-Ghania, vers l'an 1185 de notre ère, la ville de Bougie tomba en son pouvoir par

surprise, et il est probable que toute la contrée environnante reconnut son autorité, puisqu'il fut assez puissant pour pénétrer dans la Kalâa des Beni-Hammad et aller, de là, mettre le siége devant Constantine. Mais l'autorité d'Ibn-Ghania ne fut qu'éphémère dans cette région ; poursuivi à outrance par les Almohades, il dut s'éloigner vers le pays de Tripoli.

Cinquante ans après environ, l'émir Abou-Zakaria le hafsite, gouverneur de l'Ifrikia pour le compte des Almohades, mécontent de la conduite de son souverain, se rendait indépendant, faisait reconnaître partout son autorité et fondait la dynastie hafsite, qui, pendant plusieurs siècles, se maintint au pouvoir, malgré les révoltes qui éclatèrent souvent dans le sein même de ses états, et les attaques acharnées de ses puissants voisins, les Abd-el-Ouadites et les Merinites.

La famille royale hafsite régnait encore au seizième siècle, lorsque parurent sur la côte d'Afrique les frères Barberousse. Pendant cette longue période, les populations du pays de Setif, — je ne parle pas de la ville même, puisque depuis longtemps elle avait été ruinée, — durent souvent épouser la querelle des princes hafsites, gouverneurs de Constantine et de Bougie, que la rivalité arma les uns contre les autres. Il est également probable que ces populations allèrent au secours d'Abd-el-Aziz, dernier roi de Bougie, attaqué par les Espagnols, sous les ordres de Pierre de Navarre, en 1510.

On verra plus loin, dans la *Biographie de la famille féodale des Mokrani,* les événements qui marquèrent le début de la conquête turque. L'autorité des nouveaux dominateurs était plus nominale que réelle; dans la

région des plaines, ils ne réussirent à étendre leur influence qu'en semant la division parmi les grands personnages des tribus. Les marabouts leur furent également d'une immense utilité. En flattant l'amour-propre de ces hommes religieux par des cadeaux et des compliments emphatiques, en leur constituant des apanages seigneuriaux pour satisfaire en même temps leur cupidité, les Turcs se créaient ainsi des alliés assez fidèles, dont le concours était fort utile pour mettre un frein à l'esprit indépendant et en même temps turbulent des Kabiles. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déjà dit sur les marabouts des montagnes du Babor, et autres qui servaient les intérêts des Turcs. On trouvera ces renseignements dans mes *Monographies de Bougie et de Gigelli.*

Tous les ans, un peu avant la moisson, le bey, à la tête d'une petite colonne de troupes turques et de contingents de cavaliers arabes, pénétrait sur les contre-forts des montagnes, aussi avant qu'il le pouvait, sans grand danger. Les populations s'enfuyaient devant lui et se retiraient sur les hauteurs. Le bey s'installait dans le pays, prenait des positions, et faisait alors prévenir les fuyards qu'ils avaient à payer telle somme qu'il fixait arbitrairement, s'ils ne voulaient voir détruire leurs récoltes. Les Kabiles, atteints dans leurs intérêts, s'exécutaient presque toujours. Aussitôt l'amende perçue, le bey se retirait, accompagné le plus souvent à coups de fusil, et laissait le pays dans l'état d'insoumission où il l'avait trouvé en arrivant. Le point que les colonnes turques avaient l'habitude d'occuper pour ces sortes d'excursions est Tazrout, chez les Richïa. Là, existe un vaste plateau appelé Stab-Djebel-el-R'enem. Comme l'eau était assez loin de ce lieu

de campement, le bey El-Hadj-Ahmed fit creuser sur le plateau même, à un endroit humide et couvert de joncs, une sorte de grand puisard qui a conservé le nom d'Aïn-Turc.

Avant l'occupation française, les populations de la montagne, dont l'énergie n'avait pu s'user, vivaient indépendantes des Turcs, qui ne tentèrent jamais de les soumettre.

Dans la plaine, les tribus étaient divisées en autant de fractions qu'il y avait de familles puissantes. La politique turque, fondée sur l'art de diviser et d'opposer les influences les unes aux autres, entretenait avec soin ces inimitiés, qui eurent pour conséquence la formation des *sofs*, c'est-à-dire de *ligues* offensives et défensives d'un parti contre le parti rival. Des tribus entières, faisant cause commune avec telle ou telle famille féodale, étaient ainsi organisées en confédérations toujours prêtes à s'entre-déchirer pour le motif le plus futile. Afin d'expliquer les causes de certains événements politiques que nous aurons à raconter, il n'est pas sans utilité d'exposer sommairement ici l'origine des rivalités existant dans quelques-unes des principales tribus, ainsi que la position de certains personnages influents.

RIR'A.

Les Rir'a-Dahara et les Rir'a-Guebala, c'est-à-dire du Nord et du Sud, sont deux portions d'une même tribu; ils sont aujourd'hui rangés sous deux commandements distincts, mais ils ont toujours été mêlés aux mêmes événements.

La tradition mentionne un certain Iahïa-ben-Msahel

6

comme chef de cette tribu, et cela, postérieurement à l'invasion hilalienne. Ce Iahïa est représenté comme descendant des Hammadites. D'après cette tradition, il recueillit ou appela à lui des familles étrangères à sa tribu et leur donna des terres.

La suprématie sortit de la famille de Iahïa pour passer dans celle de Ouadfel, fils adoptif du chef de la fraction des Oulad-Mohammed-ben-Iahïa. Voici comment la légende rapporte l'adoption de Ouadfel : Une caravane de pélerins revenant de la Mecque, passa sur le territoire des Rir'a. Une jeune veuve, originaire de la tribu des Oulad-Sidi-bou-Abd-Allah de la province d'Alger, qui se trouvait dans la caravane avec son petit enfant, quitta ses compagnons de route. Elle vint trouver le chef de la fraction des Oulad-Amer-ben-Iahïa, et lui demanda s'il voulait la prendre pour femme.

— Quel est ton nom ? lui dit le cheïkh.

— Khetsara *(la choisie)*, répondit-elle.

— Khetsara, répliqua le cheïkh, ce nom ressemble trop à Khessara *(la perte)*, je ne veux pas de toi.

Elle alla trouver alors le cheïkh des Oulad-Mouça, Ben-Iahïa, qui lui fit la même réponse. Elle se présenta ensuite au cheïkh des Oulad-Mohammed, qui, ayant appris son nom, lui dit : *Khetsara* ressemble, il est vrai, à *Khessara*. Qu'il y ait *gain* ou *perte*, peu m'importe, entre sous ma tente; et il l'épousa. Le cheïkh éleva, comme s'il avait été son propre fils, l'enfant adoptif qui s'appelait Ouadfel.

Devenu homme, ce dernier s'acquit bientôt, par sa bravoure, une certaine influence sur la peuplade au milieu de laquelle il vivait. Il fut, un jour, arrêté à Constantine par le gouvernement turc, qui était mécontent de son

père adoptif. Pour éluder la responsabilité qu'on voulait faire peser sur lui, il représenta que les liens de parenté qui l'unissaient au cheïkh Mohammed-ben-Iahïa étaient tout à fait fictifs. En se disculpant, il sut plaire à ses juges, et le gouvernement turc lui offrit le commandement de la tribu, s'il voulait s'engager à faire périr son père adoptif. Ouadfel accepta et repartit pour les Rir'a. Grâce à l'appui des Turcs, grâce à son habileté, il se fit accepter du plus grand nombre. Le cheïkh des Oulad-Mohammed-ben-Iahia s'enfuit dans la montagne avec ses partisans, et, après sa mort, les familles qui avaient partagé sa fortune revinrent peu à peu dans le pays.

Pour asseoir son pouvoir naissant, Ouadfel chercha à se constituer une sorte de makhzen, qu'il composa des personnes et des fractions les plus influentes ; il sut se les attacher en leur permettant de choisir les meilleures terres, et, progressivement, il parvint à réunir tous les Rir'a sous son commandement. Les descendants de Ouadfel, qui furent : Guessoum, Sâda, Msaoud, Bou-Abd-Allah, Mohammed ben-Guessoum, Saâd et Moubarek, exercèrent successivement le pouvoir sur la totalité de la tribu. Sous le commandement de Moubarek, un fait, insignifiant en apparence, fut la première cause de l'importance qu'acquit rapidement la tribu des Rir'a, importance qui lui vaut encore maintenant une influence marquée sur les tribus voisines. Le cheïkh Moubarek, à la suite de quelques différends survenus entre le bey et lui, se révolta. Il envoya à Alger un de ses parents, pour demander au pacha à relever directement de lui et non du bey de Constantine. Le pacha, mécontent en ce moment d'un de ses lieutenants qui était à la tête d'une colonne près de Bis-

kra, résolut de le faire tuer. La femme de ce lieutenant, qui était à Alger, eut vent de cette résolution, et elle s'adressa précisément au messager du cheïkh Moubarek pour le prier de prévenir son mari des desseins du pacha. Elle lui donna son anneau comme signe de reconnaissance. Le messager accepta la mission, et partit déguisé avec les cavaliers chargés d'assassiner le lieutenant. Il fit route avec eux jusqu'à Medoukal, oasis du Sahara. Arrivé là, il prit les devants, atteignit la colonne, prévint le chef du danger qui le menaçait, et l'emmena avec lui aux Rir'a. Quelque temps après, ce lieutenant rentra en grâce, et, à la mort du pacha, il lui succéda. Par reconnaissance, il protégea toujours les Rir'a, donna à cette tribu le marché du Khemis, qui, auparavant, se tenait aux Aïad, et les maintint dans le commandement d'Alger.

Jaloux de faire rentrer les Rir'a sous son autorité immédiate, le bey de Constantine engagea alors le cheïkh Sâad, neveu du cheïkh Moubarek, à tuer ce dernier, lui promettant de l'investir à sa place.

Le cheïkh Saâd, cédant à ces suggestions, donna une fête dans laquelle il tua son oncle de sa propre main. A la nouvelle de ce crime, une partie des Rir'a ayant pour chef Bou-Abd-Allah, frère du cheïkh Moubarek, se souleva contre le cheïkh Saâd. Pendant cinq ans, ces deux fractions bataillèrent. Le cheïkh Saâd fut enfin forcé de quitter la place ; il s'enfuit dans l'ouest ; mais, bientôt éprouvé par la misère, il revint dans son pays, demanda et obtint l'aman et l'oubli du passé de Bou-Abd-Allah, et s'installa près de lui.

Malgré la leçon qu'il avait reçue, le cheïkh Saâd, loin

de renoncer à ses projets ambitieux, conspira de nouveau contre Bou-Abd-Allah et chercha à le faire assassiner. Celui-ci découvrit ses menées; il ordonna de l'arrêter lui et son principal complice; il leur fit rompre les membres sur le marché, et les y laissa ainsi mutilés pendant trois jours, après quoi il les acheva de sa main.

Bou-Abd-Allah, furieux des intrigues que le bey encourageait dans son commandement, se révolta contre lui. Le bey vint avec une colonne, le raza et nomma un homme des Oulad-Mosli à sa place. Mais celui-ci, ne pouvant parvenir à se faire obéir, le bey fut contraint de rendre le commandement, deux mois après, à Bou-Abd-Allah.

Bou-Abd-Allah, frappé, dit la tradition, par la malédiction d'un marabout, mourut peu de temps après, rongé par un cancer. Il laissait sept fils : l'aîné, Ahmed-ben-Sakheri, lui succéda ; quatre moururent sans enfants et les deux autres, El-Msaoud et El-Hadj-Mohammed-ben-Guessoum, commandèrent plus tard; ces deux derniers sont les souches d'où descendent les familles seigneuriales actuelles des Rir'a.

En résumé, la rivalité de pouvoirs entre les membres d'une même famille fut la cause d'une lutte qui devait durer jusqu'à l'occupation française ; lutte si acharnée, que, lorsque les événements extérieurs appelaient la tribu aux armes, si les Rir'a-Dahara combattaient d'un côté, pour cette seule raison, les Rir'a-Guebala combattaient de l'autre. Ainsi, on voyait les Dahara soutenir la branche des Mokrani des Oulad-el-Hadj, tandis que les Guebala étaient avec celle des Ben-el-Guendouz; puis les Guebala ayant passé du côté des Ouled-el-Hadj, les Dahara se

déclaraient pour le parti de Ben-Abd-es-Selam. Dans une seule circonstance, où l'intérêt commun était en question, lorsque le dernier bey, El-Hadj-Ahmed, voulut rentrer à Constantine après la prise d'Alger, les deux sofs des Rir'a se réunirent pour l'attaquer.

Le gouvernement turc avait donné simultanément l'investiture à des représentants de l'une et de l'autre branche; mais la querelle était trop envenimée entre les deux partis pour que cette concession pût mettre fin à la guerre. Les uns et les autres étaient à tour de rôle au pouvoir, en prison ou en fuite.

Lors de la prise de Constantine, Ahmed-Cherif-ben-Cheïkh-Saâd offrit ses services aux Français, qui le nommèrent cheïkh des Rir'a; mais, peu de temps après, il embrassa le parti d'Abd-el-Kader. Le général Négrier nomma à sa place Msaoud, qui profita de sa position pour attirer notre attention sur les Oulad-Cheïkh-Saâd retirés à Ras-el-Oued. Le colonel Levasseur, aidé de Msaoud, les raza. Mohammed-Ser'ir-ben-Cheikh-Saâd, le plus jeune d'entre eux, vint alors faire des offres de soumission; elles furent acceptées, et le général Galbois l'investit conjointement avec le cheïkh Msaoud, et, à dater de ce jour, le commandement des Rir'a fut définitivement divisé en deux : les Dahara sont aujourd'hui entre les mains de la famille de Ben-Cheïkh-Saâd, et les Guebala dépendent de El-Aroussi-ben-Cheïkh-Msaoud.

AMER.

Avant la domination française, les Amer-Dahara, les Amer-Guebala et les Oulad-Nabet formaient une seule tribu sous le nom collectif de Amer.

Le commandement des Amer était exercé jadis par une famille turque, les Oulad-Illès, dont l'histoire est intimement liée à celle du pays. Illès, le père de cette famille, était un simple janissaire turc comme Mosli, dont nous aurons à parler plus loin. Ils vinrent ensemble, d'Alger à Zamora, pour y tenir garnison. De là, Illès alla à Msila, où il se maria à une femme du pays, dont la famille jouissait d'nne certaine influence. Peu après, il fut nommé par le bey de Constantine kaïd des Oulad-Derradj, qui font, aujourd'hui, partie du cercle de Batna.

Illès, en mourant, laissa deux fils : Mohammed-Ser'ir et Ahmed-Khodja.

Le premier fut nommé kaïd de Msila, où il ne resta que deux ans ; le deuxième remplaça son père aux Oulad-Derradj, et mourut quelques années après, laissant cinq enfants : Braham, Illès, Mohammed-Khodja, Salah et Ben-Henni. Toute cette famille vint s'installer à Tassera dans le kaïdat actuel d'Aïn-Tagrout, où elle vécut longtemps dans l'obscurité, jusqu'à ce que Salah, fatigué de cette vie sans lucre et sans honneurs, alla trouver le bey Ahmed à Constantine, et obtint de lui le commandement des Sedrata. Quelques années après, nous le voyons kaïd des Amer de Setif.

Son frère, Ben-Henni, fut, à la même époque, nommé kaïd des Amoucha, et son autre frère, Mohammed-Khodja, du Babor. Ces dernières fonctions étaient, du reste, purement honorifiques, les Amoucha et le Babor ne reconnaissant pas l'autorité du bey.

Lorsque les Français attaquèrent Alger, Salah accompagna le bey quand il alla au secours de cette ville, et fut blessé à Staouëli.

En revenant, il fut prévenu qu'Ahmed-Bey, ayant pris ombrage de lui, voulait le faire assassiner. Il le quitta alors brusquement et se retira au centre de son commandement. Ben-Henni, qui était resté prisonnier, parvint aussi à s'échapper et vint retrouver son frère Salah ; mais il laissait entre les mains du bey un de ses enfants : Si-Mohammed.

Peu de temps après ces événements, Ahmed-Bey vint dans le pays, à la tête d'une petite colonne, pour châtier les Oulad-Cheïkh-Sâad des Rir'a ; mais il fut battu par eux et il se trouvait cerné au Hammam, et dans une position très-critique, lorsqu'il eut l'idée d'appeler Salah à son aide. Celui-ci répondit de suite à son appel et parvint à le dégager. En récompense de ce service, Ahmed-Bey fit à Salah la promesse solennelle de lui rendre Si-Mohammed; mais, à peine rentré à Constantine, il fit trancher la tête de ce dernier. A la nouvelle de ce manque de foi, Salah s'insurgea; les Oulad-Cheïkh-Sâad des Rir'a se joignirent à lui et, tous ensemble, marchèrent sur Constantine. Arrivés chez les Oulad-Abd-en-Nour, les Amer, effrayés de l'audace de Salah, l'abandonnèrent; il ne resta près de lui que les Oulad-Zaïd et les Oulad-Cheïkh-Sâad. Salah, trop faible, dès lors, pour tenir tête au bey, s'enfuit dans le Hodna avec sa famille et les Oulad-Cheïkh-Sâad. A peine le bey, qui les poursuivait, eut-il repris le chemin de Constantine, que tous les fuyards rentrèrent chez les Rir'a-Dahara, où ils restèrent deux ans à guerroyer contre les Rir'a-Guebala, alliés du bey.

Un jour, Salah, voulant faire cesser une rixe chez les Oulad-Zaïd, fut atteint, dans le tumulte, par un coup de pierre, qui lui fit, derrière l'oreille, une blessure dont il

mourut peu de jours après. Ben-Henni prit alors le commandement de la famille; il envoya demander l'aman au bey, qui fit couper la tête au messager et qui vint même pour les razer. Les Oulad-Illès s'enfuirent alors dans le Sahel, puis l'hiver venu, ils revinrent dans leur pays. Ben-Henni envoya un de ses fils demander encore une fois l'aman au bey. Il l'obtint; mais, connaissant la haine d'Ahmed-Bey pour sa famille, il ne s'en tint pas moins sur ses gardes. Bien lui en prit, car, au printemps suivant, Ahmed-Bey, dont l'amour-propre était piqué au vif par le peu de succès de ses expéditions précédentes contre ses sujets insoumis, tomba sur eux à l'improviste. Les Oulad-Illès qui, grâce à la méfiance de Ben-Henni, étaient sur leurs gardes, purent s'enfuir au Sahel, mais les Oulad-Cheïkh-Sâad furent complétement razés.

Aussitôt le bey parti, les Oulad-Illès vinrent vider leurs silos et allèrent s'installer définitivement au Guergour, où ils rencontrèrent Mohammed-ben-Mosli et les siens.

Les Oulad-Zaïd, la seule fraction des Amer qui fut restée attachée aux Oulad-Illès, leur fournit un goum, avec lequel Ben-Henni batailla contre les tribus restées soumises au bey jusqu'à la prise de Constantine.

A la première nouvelle de cet événement, Ben-Henni-ben-Illès et Mahmoud-ben-Mosli coururent à Constantine. La saison était alors trop avancée pour que l'on pût profiter, cette même année, de leurs offres de service; ils revinrent donc seuls dans leur pays. Ben-Henni commença à parler de soumission aux Amer.

Les Bou-Chenak, famille puissante des Oulad-Nabet, excita contre lui le fanatisme de ses gens, qui tentèrent de l'assassiner dans une fête. Ben-Henni parvint à s'échap-

per, et vint se retrancher dans les ruines de Setif avec sa famille, le goum des Oulad-Zaïd et une centaine de chevaux qu'il avait enrôlés.

Au printemps, il sortit de Setif, battit les Amer, commandés par Bou-Chenak, en plusieurs circonstances, et les força à reconnaître son autorité. Il marcha ensuite contre le cheïkh Msaoud des Rir'a-Guebala, son ennemi de longue date et qui était alors retiré aux Eulma. C'est dans cette expédition, qu'il fut tué près de Guidjal. Ben-Henni mort, Msaoud, avec les Eulma et les Oulad-Abd-en-Nour, tomba sur sa famille; elle s'enfuit à Ras-el-Oued, chez Ahmed-Cherif-ben-Cheïkh-Sâad; réclamée bientôt par Msaoud, elle demanda un refuge à El-Hadj-Mohammed-ben-Abd-es-Selam, khalifa de la Medjana pour le compte de l'émir Abd-el-Kader.

Dès que les Français furent installés à Setif, les Oulad-Illès vinrent à eux.

BENI-AÏDEL.

Quand nous arrivâmes dans le pays, les Beni-Aïdel et les Illoula-ou-Sammer étaient gouvernés par une famille de marabouts à qui sa réputation de sainteté avait acquis, depuis longtemps, une autorité absolue sur ces populations indépendantes, et que les Turcs n'avaient même jamais tenté de soumettre.

Sidi-Moussa-ou-Ali, le chef de cette famille, cherif de la descendance des Idrissites, fit pendant sa vie plusieurs choses extraordinaires qui commencèrent à attirer sur lui l'attention publique. Mohammed-ou-Ali, son fils, est le premier de sa famille qui habita Chellata; il y fonda une zaouïa qui acquit bientôt une célébrité immense dans

toute l'Algérie. C'est aussi lui qui régularisa les dons en nature que lui apportaient ses compatriotes. Si-Mohammed-Saïd, le marabout actuel de Chellata, fut confié par son père mourant à Si-ben-Semati des Beni-Iala, son allié par mariage. Ben-Semati se consacra tout entier à l'éducation de son élève, qui, de son côté, se montra digne de sa haute position. Nous aurons plus loin à signaler les services importants que le jeune marabout Si-Mohammed-Saïd-ben-Ali-Cherif a rendus à la France.

BENI-IALA.

La famille influente des Beni-Iala est de noblesse religieuse. Si-Embarek-ben-Semati, son premier représentant, s'établit à un endroit situé sur la route de Setif à Bordj ; il y fonda une zaouïa et y mourut. Son tombeau, qui existe encore, s'appelle, à cause de lui, Koubba de Sidi-Embarek. Ses enfants allèrent s'installer d'abord à Zamora, puis à Harbil, chez les Beni-Iala, où la famille habite toujours. Cette famille, lors de notre arrivée, jouissait d'une influence considérable, qu'elle mit à notre disposition pour l'organisation du pays.

SAHEL-GUEBLI.

Toutes les tribus qui composent aujourd'hui le kaïdat du Sahel-Guebli n'étaient soumises, avant notre arrivée, à aucun gouvernement. Quelques-unes d'entre elles seulement, telles que les Oulad-Khelef et les Beni-Adjeb, obéissaient à peu près à un homme influent, descendant d'une famille de marabouts et du nom de Lakhdar-bel-Ouari. Toutes les autres se gouvernaient à leur guise.

Nous venons de dire qu'au milieu de cette anarchie, une

famille de marabouts jouissait d'une certaine influence; il importe d'en dire quelques mots qui se rattacheront à l'histoire du pays. Lakhdar-bel-Ouari, originaire des environs de Miliana, vient s'établir dans cette région du Sahel et y acquit une certaine autorité. Peu de temps avant la prise d'Alger, Ahmed-Bey dirigea contre Lakhdar une expédition qui ne réussit pas au gré de ses désirs. Rentré à Constantine, le bey, conformément aux principes de sa politique ordinaire, mit à profit l'ambition de certains membres de la famille des Abid. Il fit venir à lui Amar-ben-Abid, cousin de Lakhdar, et lui promit le titre de khalifa du Sahel, s'il lui apportait la tête de ce dernier. Amar attira son cousin dans un guet-apens, l'assassina et porta sa tête au bey. Celui-ci tint sa promesse et l'investit à la place de sa victime. Lakhdar laissait, en mourant, trois enfants encore jeunes : Saïd, Mançour et Lakhdar. Ils s'enfuirent dans le commandement de leur parent, le kaïd Ou-Rabah du cercle de Bougie, chez lequel ils vécurent une dizaine d'années. Nous reverrons plus loin ces jeunes gens venir offrir leurs services au gouvernement français.

Conquête française.

Nous avons déjà parlé des causes qui, en 1838, après une première sortie de nos troupes, firent comprendre au gouvernement français la nécessité d'occuper la position de Setif. Mais rien n'avait été disposé pour s'établir sur ce point, où la prudence conseillait de ne pas s'arrêter longtemps au cœur de l'hiver. Quelques avantages étaient, néanmoins, obtenus; une grande reconnaissance était opérée; notre khalifa de la Medjana avait reçu un appui moral qui avait déjà suffi pour appeler, auprès du général Galbois, les principaux chefs arabes des tribus circonvoisines, et, bien que nos soldats retournassent vers Constantine, comme ils avaient appris le chemin de l'ouest, on s'attendait à les voir bientôt revenir.

Un demi-bataillon, resté à Djemila, s'y était retranché dans les ruines.

Les Kabiles tentèrent, dans la nuit du 15 au 16 décembre, une attaque fort vive qui fut vigoureusement repoussée : ces mêmes assaillants, grossis par des renforts accourus de la montagne, vinrent attendre au passage de Mons le corps expéditionnaire qui revenait de Setif.

Lorsque la colonne se fut engagée dans ce défilé, long sentier en pente, dominé par des hauteurs, où l'on ne pouvait marcher que par un, les Kabiles attaquèrent vivement l'arrière-garde et la suivirent jusqu'à Mila. De là,

ils retournèrent sur leurs pas pour aller attaquer de nouveau la garnison de Djemila.

Pour ne pas paraître reculer devant les ennemis jusqu'à son point de départ, le général Galbois, en regagnant Constantine, avait laissé à Djemila le 3e bataillon d'Afrique avec deux obusiers de montagne, quelques tentes et quelques vivres, sous les ordres du commandant Chadeysson, avec mission de créer sur ce point un poste permanent destiné à devenir l'anneau intermédiaire entre Mila et Setif.

« Les Kabiles, dit le duc d'Orléans, certains que, dans la mauvaise saison, ce camp, encore à l'état de simple bivac, serait impossible à ravitailler sans forces très-considérables, conçurent l'espoir d'enlever ou de détruire les six cents Français qui n'avaient pas eu le temps de s'y retrancher. Trois mille hommes vinrent, le 18 décembre, occuper toutes les positions qui dominent circulairement, à quatre cents mètres, le mamelon déprimé formant le centre de l'entonnoir au fond duquel est situé Djemila. Ils n'attaquèrent point avec leur fureur ordinaire, se croyant certains de réduire la garnison par d'autres moyens plus efficaces quoique plus lents. Ils établirent la plus grande partie de leurs forces sur la crête d'un ravin, au fond duquel coule la seule eau que fournisse le pays; puis, ayant gardé des réserves prêtes à se porter sur les points où la garnison pourrait tenter des sorties, une chaîne circulaire de tirailleurs entretint, de jour et de nuit, une fusillade continue sur le camp français, dont pas un seul point n'était défilé de leurs balles. Le commandant Chadeysson fit coucher ses hommes derrière les parapets ébauchés, qu'ils relevèrent en

creusant à l'intérieur ; et, de part et d'autre, on tira sur tout ce qui se montrait. Les Français devaient s'user les premiers, car ils n'avaient ni sommeil, ni eau, ni espérance. Si économes qu'ils fussent de leurs munitions, ils les voyaient diminuer rapidement par la nécessité d'éloigner à coups de fusil, surtout la nuit, les Kabiles qui s'approchaient en rampant dans les fissures du terrain. Il n'y avait aucun moyen de faire connaître cette situation à Constantine. Avec beaucoup d'hommes blessés par le feu de l'ennemi, et des malades dont le mauvais temps et les fatigues augmentent chaque jour le nombre, il eût été matériellement impossible de rejoindre le poste français de Mila. Il n'y avait pas de chance de lasser l'ennemi ; les tentatives faites pour se procurer de l'eau avaient échoué ; on eût versé plus de sang qu'on n'eût rapporté d'eau. Le ruisseau coulait à une portée de pistolet d'une crête escarpée et garnie, comme un rempart, d'une ligne serrée de Kabiles. Ni le canon, ni les sorties, ne pouvaient éloigner les Kabiles, car ils n'offraient d'autre prise aux boulets que la tête des hommes isolés, embusqués sur les hauteurs, et seulement encore pendant qu'ils tiraient. Ils cédaient aux sorties des Français un terrain que ceux-ci étaient trop faibles pour conserver, le reprenant aussitôt, après leur avoir fait éprouver des pertes pour cette possession éphémère. Cette lutte, d'un caractère si étrange, durait depuis six jours et six nuits. La tempête accroissait les souffrances du bataillon, diminuait ses espérances en grossissant les rivières et couvrant de neige les montagnes qui conduisent à Constantine, lorsque la délivrance vint d'où on l'attendait le moins. Les chefs des Kabiles se disputèrent entre eux, et vendirent la peau de l'ours avant

de l'avoir tué. Cette querelle dispersa le rassemblement des montagnards.

« L'ennemi s'était retiré; mais il restait encore la famine, le froid, l'incertitude de l'avenir. Cette situation fut supportée par les zéphyrs avec cette ferme et courageuse insouciance, qui est le fond de leur caractère. Le douzième jour, le colonel d'Arbouville, envoyé par le général Galbois, justement inquiet de la garnison de Djemila, pour lui porter des vivres et des moyens d'établissement, prit sur lui d'évacuer ce poste inutile, qu'il eût été impossible de ravitailler régulièrement, dans l'état de pénurie et avec les forces de la division (1). »

La défense du 3e bataillon d'Afrique avait été, en effet, héroïque; mais la véritable cause de la cessation des hostilités, c'est que Bou-Akkaz, cheïkh du Ferdjioua, s'était montré aux Kabiles, et avait, par son inflnence, dissipé les rassemblements (2). Les renseignements de source indigène que nous avons recueillis depuis sont très-précis.

Au mois de mai 1839, le général Galbois reprenait la direction de Setif. Il suivait, pour s'y rendre, la même route que lors de la première expédition, voulant, avant tout, prouver aux Arabes qui avaient précédemment inquiété sa marche, qu'il ne craignait pas de se mesurer une seconde fois avec eux, s'ils tentaient de s'opposer à son passage. Le 17e léger, en gravissant le défilé de Mons, où ses compagnies avaient eu déjà un beau fait d'armes un an avant, fit battre la charge et sonner le clairon. C'était

(1) *Campagnes d'Afrique*, par le duc d'Orléans.

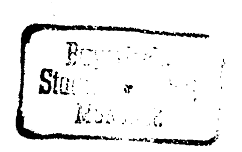
(2) En faisant l'historique de la famille féodale des Ben-Achour, nous entrerons dans des détails plus précis sur le rôle de Bou-Akkaz dans cette affaire de Djemila.

dignement annoncer sa présence et rendre hommage à un glorieux souvenir.

Dès que les troupes furent sorties du défilé, elles virent devant elles un groupe de cinq à six cents cavaliers marchant à leur rencontre. C'étaient les contingents que le cheïkh Msaoud, des Rir'a, venait offrir et mettre à la disposition du général. Ils flanquèrent la colonne jusqu'à Setif, où elle arriva sans avoir brûlé une amorce.

A notre approche, Ben-Abd-es-Selam était allé s'établir à Sidi-Embarek, sur la route de la Medjana, d'où il se proposait de guetter nos mouvements et d'envahir la plaine à la première occasion. Le général Galbois dirigea immédiatement contre lui quatre escadrons de cavalerie et un millier de cavaliers auxiliaires des Rir'a, Eulma et Amer. Le colonel Lanneau, à qui le commandement de cette expédition avait été confié, partit de Setif le 25 au soir et arriva à Sidi-Embarek au point du jour; mais, à la nouvelle de son arrivée, Abd-es-Selam s'était sauvé en toute hâte, abandonnant une partie de ses troupeaux. Son infanterie s'était réfugiée dans la montagne pendant que la cavalerie s'éloignait d'un autre côté. On ne put atteindre que son arrière-garde après avoir galopé pendant plusieurs heures et dépassé Zamora. Ayant ainsi dispersé l'ennemi et lui avoir tué une trentaine d'hommes, la colonne rentra tranquillement à Setif, ayant parcouru environ quarante lieues sans se reposer. Cette première sortie produisit un puissant effet moral sur le pays, et amena de nombreuses soumissions parmi les familles influentes des tribus voisines.

Les postes que nous avions établis à Mila, à Mahalla



(Beni-Guecha) et à Djemila protégeaient les communications entre Constantine et Setif.

Pendant que les troupes se livraient avec ardeur à leurs travaux d'installation dans les ruines de Setif, notre autorité commençait donc à s'établir. Le marché était abondemment approvisionné par les indigènes, venant sans défiance se mettre en contact direct avec nous.

Cependant, le parti qui nous était hostile continuait ses intrigues pour nous susciter des embarras et nous forcer à renoncer à nos projets d'établissement à Setif; plusieurs autres points étaient également inquiétés par les agents d'Abd-el-Kader, qui violait ainsi les clauses de nos précédents traités. Le maréchal Valée se décida à trancher hardiment cette situation, en faisant une démonstration ayant pour but de relier la province d'Alger à celle de Constantine, et de déterminer ainsi la limite des possessions que nous réservaient les traités. Trois divisions, dont deux se réunirent dans la province de Constantine et la troisième dans celle d'Alger, furent organisées.

La première, sous les ordres du duc d'Orléans, devait se rendre de Constantine à Alger en passant par Setif, les Portes de fer et Hamza.

La deuxième, commandée par le général de Galbois, devait appuyer ce mouvement jusqu'à la limite de la province de Constantine.

La troisième division, commandée par le général Rullière, avait l'ordre de paraître sur l'Oued-Khedara, lorsque la division du duc d'Orléans s'approcherait d'Alger, afin de pouvoir la soutenir en se portant à sa rencontre.

Les deux premières divisions, réunies sous le commandement du maréchal Valée, partirent le 18 octobre de Mila

et s'établirent le soir sous la protection du camp de Mahalla. Le lendemain, elles arrivèrent sans accident à Djemila. Le duc d'Orléans parcourut avec un vif intérêt les débris épars sur le sol de la ville puissante que les Romains avaient élevée sur ce point, pour dominer les montagnards belliqueux. En présence de l'arc de triomphe, le prince exprima la pensée de transporter à Paris ce glorieux monument, et de l'élever sur une place publique pour rappeler les exploits de l'armée d'Afrique et son dévouement à l'œuvre immense qui lui était confiée. Cette pensée fut accueillie avec enthousiasme par tous ceux qui entouraient le prince; mais on dut y renoncer plus tard, en présence des difficultés que présentait le transport de cette masse.

Le 20, la colonne quitta les ruines de Djemila et vint prendre position sur l'Oued-Deheb. Elle séjourna, du 21 jusqu'au 25, sous les murs du fort de Setif; l'incertitude du temps ne permettait pas de se porter en avant et de compromettre le succès de l'expédition par une marche pendant la pluie.

Les deux divisions purent quitter Setif le 25 et allèrent s'établir sur les bords du Bou-Sellam, à peu de distance d'Aïn-Turc, position dominant les deux routes de Bougie et de Zamora.

Dans la nuit, le khalifa de la Medjana arriva au camp; il annonça que, pendant le séjour que la colonne avait fait à Setif, il avait parcouru toutes les tribus soumises à son administration; que son autorité n'était contestée sur aucun point; mais qu'Amar, agent d'Abd-el-Kader, qui s'était récemment présenté dans cette partie de la province, s'était retiré en apprenant l'arrivée des troupes

françaises. Ce rapport fit connaître l'inutilité de poursuivre la marche sur Zamora, où le maréchal avait eu le projet de se porter dans la journée du 26. Ce jour-là, le corps expéditionnaire fit tête de colonne à gauche et se rendit rapidement vers Sidi-Embarek, sur la route directe de Setif aux Biban, dépassa cette route et alla prendre position sur l'Oued-Medjana. Des mesures furent prises immédiatement pour réparer le fortin de la Medjana, où devait être placée une garnison de cinquante tirailleurs indigènes.

Le 27, les deux divisions se rapprochèrent des montagnes de Drâ-el-Ahmar, qui touchent aux Biban.

Des avis parvenus au maréchal lui avaient fait connaître que l'agent d'Abd-el-Kader cherchait à manœuvrer pour gagner les Portes de fer; la cavalerie de la deuxième division fut chargée de marcher contre lui, pendant que la colonne s'approchait des Biban. Amar avait pris la fuite lorsque le lieutenant-colonel Miltgen arriva sur l'emplacement où son camp avait été établi précédemment; les renseignements recueillis pendant les jours suivants firent connaître qu'il s'était enfoncé vers le sud, et que la bande qui le suivait s'était dispersée.

La colonne marcha pendant toute cette journée, à travers un pays d'un accès très-difficile : elle prit position, dans la soirée, auprès de la rivière salée qui coule dans les Portes de fer sur le territoire de la tribu kabile des Beni-bou-Kton.

Le 28, un ordre du jour fit connaître que la division d'Orléans passerait les Portes de fer pour se porter sur Alger par les vallées de l'Oued-beni-Mansour et de son affluent, l'Oued-Hamza, et que la division Galbois rentre-

rait dans la Medjana pour continuer les travaux entrepris, afin d'assurer la position de Setif dont l'occupation définitive avait été résolue.

A dix heures du matin, le duc d'Orléans, après avoir reçu les hommages des chefs kabiles, se dirigea sur les Biban, précédé par les chefs connus sous le nom de cheïkhs des Portes de fer. La colonne y arriva à midi : le passage commença immédiatement; mais il ne put être terminé qu'à quatre heures du soir, par suite des difficultés que le terrain opposait à chaque pas. Après avoir franchi le passage, la colonne expéditionnaire se prolongea dans la vallée; mais, retardée dans sa marche par un violent orage, elle ne put arriver le soir à Beni-Mansour, et dut bivouaquer à une lieue et demie des Biban, sur la rive gauche de la rivière salée, dans la partie du cours de ce ruisseau qui porte le nom d'Oued-Mahalou.

Le 29, le temps, devenu meilleur, permit de se mettre en marche de bonne heure : la colonne arriva à Beni-Mansour à dix heures du matin; elle avait hâte d'atteindre ce point; depuis deux jours, le manque d'eau potable s'était vivement fait sentir; hommes et chevaux avaient grand besoin de se désaltérer.

On se porta ensuite rapidement sur Hamza, et, au moment où on débouchait dans la vallée de ce nom, le khalifa d'Abd-el-Kader, Ahmed-ben-Salem, prit position sur la crête opposée à celle que suivait la colonne française. Le prince, après avoir fait occuper fortement par son infanterie les hauteurs qui dominent l'Oued-Hamza, lança sa cavalerie dans la vallée : les chasseurs et les spahis, conduits par le colonel Miltgen, gravirent rapidement la berge sur la crête de laquelle paraissaient les

cavaliers de Ben-Salem. Ceux-ci ne tardèrent pas à se replier sans tirer un coup de fusil, et le khalifa, dont on apercevait les drapeaux, averti que le prince se dirigeait sur Alger, donna l'ordre à sa cavalerie de se retirer, se repliant sur Médéa et renonçant au projet qu'il avait sans doute formé de défendre la position de Hamza.

Dès que la cavalerie eut couronné les hauteurs que les Arabes abandonnaient, le prince, qui s'y était porté de sa personne, fit remonter la vallée à son infanterie et occupa Hamza, dont le fort était complétement abandonné,

Le fort de Hamza était alors un carré étoilé dont les revêtements étaient en partie détruits : les logements intérieurs, construits par les Turcs, n'existaient plus ; onze pièces de canon, en partie enclouées, gisaient sur le sol ; aucun n'avait d'affût, et l'armée n'y trouva aucun approvisionnement de bouche ou de guerre.

Il n'entre pas dans notre cadre de suivre davantage les opérations militaires de cette colonne. Après quelques brillants combats livrés aux Arabes qui tentaient de s'opposer à sa marche, elle arriva au Fondouk le 1er novembre. Le lendemain, le prince faisait son entrée à Alger aux acclamations de la population de cette ville.

Cependant le général Galbois, après avoir quitté le corps du prince royal, rétrograda sur Setif et fit pousser, avec la plus grande activité, les travaux de réparation des restes de fortifications romaines, qui prirent le nom de fort d'Orléans. L'expédition fut complétée par le retour de la colonne, qui rentra à Constantine en suivant la plaine des Eulma et des Oulad-Abd-en-Nour.

Une folle tentative d'une fraction de la tribu des Eulma fournit bientôt à la garnison de Setif l'occasion de se

distinguer. Dans la journée du 18 mars 1840, une centaine de cavaliers des Eulma se jetait à l'improviste sur un troupeau des Amer, qu'ils enlevaient après avoir lâchement mutilé les bergers. Informé de cet acte de brigandage commis à une demi-lieue du camp, le colonel Froidefont, commandant de Setif, se lança sans tarder sur les traces de l'ennemi. Après une poursuite de près de six lieues, il fut atteint et abordé vigoureusement par la cavalerie, et tout ce qui portait les armes fut tué.

Quelques jours après, le colonel Froidefont partait de nouveau pour châtier la tribu des Aouamer, dont les hostilités continuelles inquiétaient les Amer, nos alliés. Le 21 avril, au point du jour, nos troupes se mettaient en marche, précédées par quatre cents cavaliers auxiliaires lancés à la poursuite des troupeaux des Aouamer, qui fuyaient vers les montagnes du Babor. Les Kabiles, en assez grand nombre, couronnaient déjà les hauteurs et faisaient un feu très-vif sur notre goum. L'infanterie entra bientôt en ligne, enleva toutes les positions et brûla les villages et les moulins des environs. Les Aouamer, en déroute, étaient poursuivis à outrance par les chasseurs du lieutenant Verillon.

Afin d'étendre notre autorité, et en même temps dans le but de protéger les populations qui s'étaient déclarées pour nous, on décida à cette époque la création d'un camp à Aïn-Turc, à huit lieues à l'ouest de Setif. Le général commandant la province espérait s'appuyer sur ce poste permanent pour ramener l'ordre dans la Medjana, et redonner à notre khalifa Mokrani la prépondérance que son compétiteur Ben-Abd-es-Selam lui avait fait perdre. Il y avait encore un autre but : c'était de faire de ce

camp la base des opérations sur les montagnes voisines, vers lesquelles les lieutenants d'Abd-el-Kader exerçaient plus particulièrement leur influence.

Aïn-Turc est un point situé sur l'Oued-bou-Sellam, à l'entrée de cette rivière dans les montagnes kabiles, au nord de la plaine qui s'étend depuis le Guergour jusqu'aux montagnes des Rir'a, et, vers l'ouest, jusqu'aux Biban. Placé aussi sur une des routes qui vont de Setif à Bougie, ce poste semblait menacer les Kabiles d'une invasion prochaine, mais n'indiquait nullement la destination réelle, en vue de laquelle il était établi.

Le 3 mai 1840, le commandant Delpi de la Cipière recevait l'ordre de se rendre à Aïn-Turc avec cinq cents hommes du 62e de ligne. Les parapets du poste commençaient à peine à s'élever, lorsque les Kabiles, se voyant menacés dans leurs montagnes, où ils tenaient à vivre indépendants, firent de grands efforts pour s'opposer à la création du camp retranché. Dans les journées des 4, 6 et 7, ils se présentaient en grand nombre sur les hauteurs voisines, et tiraillaient sur la petite troupe avec acharnement. Ces diverses affaires réitérées semblaient n'être que le prélude de l'attaque générale, réservée pour la journée du 8. Ce jour-là, l'ennemi déploya des forces supérieures à celles qu'il avait précédemment engagées; elles se composaient de sept ou huit mille Kabiles, dont une partie appartenait aux tribus des montagnes de Bougie. Un bataillon régulier, amené par un lieutenant d'Abd-el-Kader, portant deux drapeaux, vint également prendre position en face d'Aïn-Turc. Le camp fut abordé avec impétuosité. Au moment où l'action était des plus sérieuses, le colonel Lafontaine arrivait de Setif amenant des trou-

pes et des munitions; on prit immédiatement l'offensive et l'ennemi, chassé de ses positions, fut mis dans une déroute complète. Le 9, les Kabiles reparurent encore; mais leur audace avait sensiblement diminué. Il suffit d'une vigoureuse charge de cavalerie, dirigée par le commandant Richepanse, pour les dissiper; on les poursuivit, pendant plus d'une lieue, en leur faisant éprouver des pertes considérables.

On devait croire que tant d'échecs successifs avaient plongé les Kabiles dans le découragement, et qu'ils renonceraient à de nouvelles tentatives, dont l'impuissance leur était si bien démontrée. Cependant, le 11, un millier de fantassins et trois cents cavaliers vinrent attaquer avec vigueur un mamelon occupé par une compagnie de tirailleurs indigènes, sous les ordres du lieutenant Bourbaki. Les habiles dispositions prises aussitôt déjouèrent tous leurs efforts. On chassa, après un feu très-vif, les Kabiles du ravin où ils étaient embusqués. Un peloton de chasseurs d'Afrique exécuta une charge brillante, qui força l'ennemi à prendre la fuite en toute hâte, après avoir laissé cent cinquante hommes tués sur le carreau. Dans les journées des 12 et 13, ils ne reparurent plus.

Sur l'avis qu'il reçut d'un rassemblement considérable, manœuvrant dans la direction du camp, le colonel Lafontaine se rendit de nouveau à Aïn-Turc, dans la nuit du 14, avec une partie des troupes formant la garnison de Setif. Une reconnaissance, qu'il exécuta dans la matinée du 15, sur la route de Zamora, avec trois bataillons et deux escadrons, lui révéla la présence de l'ennemi, en position sur les hauteurs. Il les fit attaquer sur-le-champ. D'habiles manœuvres permirent au colonel Lafontaine de

l'attirer sur un terrain favorable et de le faire charger par sa cavalerie. Là encore, les contingents de Ben-Abd-es-Selam furent enfoncés après une énergique résistance, et disparurent entièrement, laissant le terrain jonché de leurs morts. Une grande quantité de fusils et d'autres objets tombèrent entre les mains de nos soldats (1). Pour perpétuer le souvenir de la belle conduite du bataillon du 62e de ligne, on donna au poste d'Aïn-Turc le nom de *Redoute du 62e*.

Cependant, ces attaques réitérées avaient donné une nouvelle force aux agents d'Abd-el-Kader, contre lesquels on voulait agir énergiquement. Elles nécessitaient la présence d'une grande partie des troupes disponibles de la province pour se maintenir dans une position d'observation. On se borna à une seule opération sur les Rir'a-Guebala qui obéissaient à Ahmed-Cherif. Ce personnage était l'un des plus ardents partisans d'Abd-el-Kader, et il était parvenu à réunir à lui plusieurs tribus habitant à une dizaine de lieues au sud de Setif. Ils attaquaient et pillaient nos alliés, et s'étaient joints aux Kabiles qui avaient combattu contre nous avec tant d'acharnement à Aïn-Turc. Il devenait urgent de les punir et de leur infliger une leçon sérieuse. A cet effet, le colonel Levasseur partit de Setif le 19 mai, et, le lendemain, à la pointe du

(1) Les officiers qui, sous les ordres du colonel Lafontaine, se distinguèrent le plus pendant cette série de combats acharnés, furent :

Le commandant Delpi de la Cipière, du 62e; le commandant Mollière, des tirailleurs indigènes; le lieutenant Bourbaki, des tirailleurs indigènes; le commandant Richepanse, des chasseurs d'Afrique; le capitaine Dambry, des chasseurs d'Afrique, et le lieutenant Verillon, des chasseurs d'Afrique aussi, qui tua sept Arabes de sa main dans les différentes charges de son peloton.

jour, atteignit l'ennemi, qui prit d'abord la fuite pour sauver ses troupeaux et mettre en sûreté ses femmes et ses enfants ; mais il fut bientôt joint par notre cavalerie et celle des tribus alliées. Ces dernières, qui avaient précédemment éprouvé des pertes, saisirent l'occasion de se venger, pillèrent impitoyablement plusieurs douars et ramenèrent de nombreux troupeaux. Ahmed-Cherif essaya de prendre l'offensive et présenta au combat un millier d'hommes, tant à pied qu'à cheval, occupant des défilés et des ravins difficiles qu'il fallait traverser pour aller plus avant. Le but de l'expédition étant rempli, la colonne rentra à Setif. Ce coup de main amena la soumission d'une partie de la tribu razée et celle de Mohammed-Ser'ir-ben-Cheïkh, frère d'Ahmed-Cherif. Mohammed-Ser'ir fut nommé kaïd des Rir'a à la place de son frère ; mais une semblable rivalité n'avait rien de sérieux, et on pensa généralement que, par cette soumission, les Rir'a avaient pour but de se mettre à l'abri d'un plus rude châtiment de la part des Français, et d'éviter en même temps la colère d'Abd-el-Kader, dont les intérêts étaient toujours défendus par Ahmed-Cherif.

Pendant que ces événements se passaient à quelques lieues de Setif, le bruit des affaires d'Aïn-Turc s'était répandu dans les montagnes de la Kabilie des environs de Philippeville, et amplifié à notre désavantage par la richesse de l'imagination arabe. Les prétendus revers que nous avions éprouvés, poussaient ces populations à attaquer le camp d'El-Arrouch et à inquiéter les communications entre Constantine et la mer. Cette situation, peu rassurante, nécessita le rappel d'une partie des troupes de Setif pour les porter sur les points menacés. Le camp d'Aïn-

Turc fut évacué. Outre les inconvénients qui résultaient du choix défectueux de cette position, il en résultait d'autres provenant de l'inexactitude des renseignements qu'on possédait alors sur le pays. Le chemin de Setif à cette redoute passait par une gorge profonde et assez difficile à surveiller; de là, des escortes fréquentes pour les convois et pour les évacuations de blessés ou de malades; de telle sorte qu'après deux mois de simple observation, les troupes avaient éprouvé presque autant de fatigues qu'après une campagne sérieuse. Il est permis de penser que si, au lieu d'établir un camp à Aïn-Turc, le général Galbois avait conservé toutes les forces alors rassemblées à Setif, parcouru la plaine de la Medjana jusqu'au pied des montagnes des Mâdid et des Rir'a, et détruit toutes les récoltes de ces tribus, en les faisant manger par la nombreuse cavalerie dont il pouvait disposer et par les goums des tribus alliées, il aurait produit plus d'impression sur les esprits, donné de la force morale à notre khalifa Mokrani, et peut-être ruiné, sans combattre, les affaires d'Abd-el-Kader : car il est certain que les Kabiles seraient restés dans leurs montagnes, et qu'aucune tribu de la plaine n'aurait osé rien entreprendre contre des forces aussi considérables.

La nomination de Mohammed-Ser'ir comme kaïd des Rir'a-Guebala fut un acte impolitique dont on ne mesura peut-être pas assez les conséquences. En effet, Msaoud, chef des Rir'a-Dahara, avait fait sa soumission lors de l'occupation de Setif. Cet homme énergique, mais d'une grande duplicité, nous servait d'une manière non équivoque, et nous avait parfaitement secondé au commencement de notre établissement sur ce point. Quoique pa-

rent d'Ahmed-Cherif, il était son ennemi. De tout temps, comme nous l'avons dit plus haut dans les notices biographiques des familles féodales, la dignité de cheïkh des Rir'a avait été donnée, soit à un membre de sa famille, soit à un de celle de son rival, qui était de la branche aînée. A la razia des Rir'a-Guebala, Msaoud avait reçu ordre de coopérer avec nos troupes; il ne vint que très-tard. On ne pouvait cependant douter de lui en cette circonstance; car, initié au secret de l'opération, il aurait pu l'empêcher, s'il l'avait voulu, par une indiscrétion. Ayant été l'objet de l'attention particulière du prince royal, lors de l'expédition des Biban, et n'ayant pas démérité depuis, on peut dire qu'il s'y attendait; et il est probable que la nomination du frère de son compétiteur fut une des causes de sa défection pendant les événements qui suivirent.

Depuis quelque temps, Bou-Abd-es-Selam se tenait éloigné, et les populations des environs de Setif jouissaient d'une espèce de paix, lorsque El-Hadj-Moustafa, beau-frère d'Abd-el-Kader, déboucha tout à coup du Hodna par les Aïad, entraînant toutes les populations jusque sous les murs de Setif, qui se trouva bloqué pendant plusieurs jours. Abd-el-Kader avait envoyé à Moustafa trois cents cavaliers réguliers. Celui-ci avait fait venir auprès de lui le bataillon de réguliers de Ben-Azouz, khalifa des Ziban, qui, malgré son désastre du Djebel-Salsou, s'était promptement refait et comptait déjà cinq cents fantassins.

El-Hadj-Moustafa arriva d'abord à Aïn-R'edir, chez les Rir'a-Guebala. Ahmed-Cherif, à ce moment, faisait tous ses efforts pour agiter les tribus nouvellement soumises à la France et les empêcher de payer la contribu-

tion à laquelle elles avaient été imposées. Enfin, notre khalifa Mokrani, menacé par Abd-es-Selam, s'était retiré, avec sa smala, dans la montagne, aux environs de Zamora. La garnison de Setif, composée alors du 22e de ligne, se porta à Ras-el-Oued pour observer les mouvements d'El-Hadj-Moustafa et appuyer le kaïd des Rir'a, Mohammed-Ser'ir, dans ses opérations de perception. Elle fut attaquée dans sa position, le 29 juillet, par les Oulad-Tebban et les Oulad-Sidi-Ahmed, fractions des Rir'a-Guebala. Deux jours après, le commandant des troupes fit une démonstration chez les Oulad-Sidi-Ahmed, sur la demande du nouveau kaïd. Il trouva un rassemblement nombreux, qu'il dispersa après un engagement sérieux.

Cependant, le khalifa Mokrani réclamait avec instance une démonstration en sa faveur; hors d'état de défendre les tribus de la Medjana, il voyait lui échapper une à une les fractions soumises à son commandement, et il craignait de voir incendier ses grains non encore enfermés. Le commandant de Setif se porta à Sidi-Embarek; après deux jours de repos donnés à ses troupes, il se rendit à Ras-el-Oued, sur la demande de Mokrani. Le lendemain, il fut informé qu'El-Hadj-Moustafa était à Aïn-R'edir, à quatre lieues de là, et qu'il était parvenu à former un rassemblement considérable. Les renseignements évaluaient son camp à cinq mille cavaliers et à douze cents fantassins. Sans ajouter tout à fait foi à ce chiffre énorme, le colonel Levasseur, dépourvu de moyens de transport pour emmener les blessés en cas d'engagement, et n'ayant que deux jours de vivres, aima mieux avoir l'air de se retirer devant l'ennemi que de s'exposer à une affaire inégale, puisqu'il n'avait que sept

cents hommes et cent cinquante cavaliers dont le tiers seulement de Français. Il vint, par une marche de nuit, au Hammam, à quatre lieues de Setif. Il fit consommer là le dernier jour de vivres à ses troupes, et rentra au camp de Setif le lendemain matin. A peine arrivé, les Arabes soumis vinrent annoncer que l'ennemi se présentait dans la plaine, à quelque distance, sur la rive droite de l'Oued-Bou-Sellam. Le kaïd des Amer, Ben-Ouani, fut envoyé pour reconnaître leurs forces, et fut appuyé, en cas d'accident, par les soixante chasseurs d'Afrique. Ils avaient ordre d'apporter des renseignements certains, et d'évaluer le rassemblement en se tenant sur les hauteurs. Malgré cet ordre et les efforts du capitaine commandant la reconnaissance, Ben-Ouani s'engagea inconsidérément et fut, un instant, gravement compromis. Forcés d'aller le secourir, les soixante chasseurs d'Afrique se virent entourés par environ mille cinq cents cavaliers qui leur firent beaucoup de mal et qui, probablement, auraient occasionné un plus grand malheur encore, sans l'arrivée de plusieurs compagnies d'élite, que le commandant de Setif avait eu la précaution de faire sortir pour protéger cette reconnaissance.

Dès ce jour, la garnison de Setif fut, en quelque sorte, bloquée. On se battit aux portes de la ville, sur la place du marché, sur l'emplacement du cimetière. Toutes les tribus, depuis les Abd-en-Nour inclus, jusqu'aux Biban, toutes celles du Bellezma, du Hodna et du Sahara, envoyèrent leurs contingents auprès d'El-Hadj-Moustafa. Celui-ci s'établit à Merdja-Zerga, à quatre lieues à l'ouest de Setif, et fit, tous les jours, des démonstrations sur le camp et sur la route de Djemila. Il était parvenu à for-

mer un rassemblement de six mille chevaux et de mille deux cents fantassins réguliers. Les communications avec Constantine étaient interrompues; quelques émissaires ne passaient que la nuit et avec la plus grande peine. Les travailleurs étaient inquiétés contre les murailles du camp, et les troupes étaient obligées de sortir en armes pour les protéger. Quelques renforts furent envoyés à Setif de Constantine. Aussitôt que le colonel Levasseur eut à sa disposition les troupes qu'il avait jugées nécessaires et demandées dès le premier jour de cette complication, il sortit pour aller attaquer le camp d'El-Hadj-Moustafa à Merdja-Zerga (1). On vint lui annoncer, en partant, que les quatre-vingt spahis soldés du kaïd Ben-Ouani, sur lesquels il avait compté, avaient déserté pendant la nuit, emportant armes et bagages. Il continua son mouvement malgré cette fâcheuse nouvelle. Après avoir marché pendant deux heures, la colonne rencontra la nombreuse cavalerie ennemie, qui chercha immédiatement à l'envelopper en la débordant sur les deux ailes. Le colonel Levasseur, se bornant à contenir par des tirailleurs cette masse de cavaliers, continua son mouvement offensif jusqu'à Merdja-Zerga, où il reconnut l'emplacement de l'ennemi. Le camp venait d'être levé et était protégé, dans sa retraite, par deux bataillons d'infanterie régulière d'Abd-el-Kader. L'un d'eux, fort de six à sept cents hommes, s'avança contre la colonne, se faisant précéder de nombreux tirailleurs. Dès qu'il est aperçu, nos chasseurs d'A-

(1) Cette colonne était composée de : un bataillon du 22e de ligne, un bataillon du 61e de ligne, un détachement de tirailleurs indigènes, une demi-batterie du 13e d'artillerie, quatre escadrons des 3e et 4e chasseurs d'Afrique.

frique s'élancent sur lui avec une rare intrépidité, sabrant d'abord tous les tirailleurs et enfonçant ensuite le carré, qui est taillé en pièces. La charge était vigoureusement enlevée par le colonel de Bourgon, qui entra, à la tête de ses chasseurs, dans le carré, en criant aux soldats : « Au drapeau! » Ce cri stimula encore l'ardeur des chasseurs, et en un instant le porte-drapeau des réguliers est tué par le maréchal-des-logis Tellier, qui s'empare du drapeau. Les deux chefs de bataillon et deux cents réguliers environ restent étendus sur le terrain, après une lutte acharnée à l'arme blanche. Ceux des réguliers qui parviennent à se sauver, se jettent dans un ravin profond, où le sabre des chasseurs ne pouvait plus les atteindre. Cependant, beaucoup d'entre eux, grièvement blessés, y périrent. La cavalerie ennemie accourut alors au secours des fantassins réguliers; mais elle fut contenue par notre infanterie, qui était arrivée au pas de course, et on se battit, de part et d'autre, avec une grande intrépidité.

A la vue de cette scène de carnage, un autre bataillon de réguliers, qui était en position, s'empressa de gagner en toute hâte les hauteurs les plus élevées.

Après un repos de quelques instants, le colonel Levasseur rallia toutes ses troupes et les ramena au camp de Setif. Quant à l'ennemi, il se retira du côté de Zamora, à deux lieues de marche du champ de bataille qui lui avait été si funeste.

A la suite de ces revers, auxquels les promesses qu'il avait faites n'avaient pas préparé les populations, El-Hadj-Moustafa se trouva, le lendemain, aussi déconsidéré qu'il avait été puissant la veille.

Le combat de Merdja-Zerga venait de porter un terri-

ble coup au prestige qui avait jusque-là soutenu la fortune d'Abd-el-Kader. Les tribus avaient réuni tous leurs efforts, le beau-frère du sultan était venu lui-même à la guerre sainte, et tous ces éléments de succès avaient abouti à un échec honteux devant une poignée de chrétiens. Il n'y avait pas à douter que le meilleur parti était de se soumettre, et que telle était la volonté de Dieu. Aussi, les tribus de la plaine de Setif n'hésitèrent-elles pas à venir se placer sous notre domination.

El-Hadj-Moustafa, suivi seulement de ses réguliers et de la cavalerie qu'il avait amenée du Hodna, s'était retiré à Aïn-Redir, où il avait une retraite assurée dans le Hodna ou dans les montagnes voisines.

Le général Galbois, commandant la province, arrivait cinq jours après à Setif, pensant que, de ce point, il serait mieux à même d'observer l'ennemi et de diriger la politique. Il envoya le colonel du 61e, avec une colonne, jusqu'à Aïn-R'edir, pour en chasser El-Hadj-Moustafa. Celui-ci s'était prudemment retiré dans les montagnes des Oulad-Braham ; il n'avait pas le dessein de se défendre. Cependant, le 17 septembre, uue reconnaissance s'étant engagée inconsidérément dans un défilé difficile et boisé, eut, avec les cavaliers réguliers et le contingent des Rir'a, un engagement vif et inégal, qui ne cessa qu'à l'arrivée du colonel avec toutes ses troupes.

L'affaire des Oulad-Braham n'était qu'un simple accident, et elle faillit avoir une grande gravité, parce que le commandant de la colonne, mal informé dans le principe, s'était borné à envoyer à la reconnaissance engagée des secours successifs et trop faibles. — Le lendemain, le colonel repartit pour Setif, où il rejoignit le lieute-

nant général. Celui-ci fit exécuter une razia par les chasseurs d'Afrique sur une fraction des Oulad-Abd-en-Nour, qui était venue piller des tribus soumises. Parfaitement rassuré sur la tranquillité des environs de Setif et de la Medjana, il rentra à Constantine, d'où il était absent depuis un mois et demi.

A partir de ce moment, les affaires d'Abd-el-Kader furent ruinées dans cette partie de la province. El-Hadj-Moustafa se retira à Msila; mais ses tentatives pour troubler de nouveau la paix, n'eurent plus aucun succès.

Néanmoins, on devait craindre que d'autres intrigues ne fussent mises en jeu pour remuer le pays au printemps suivant. Il importait donc de se préparer à de nouveaux événements. Setif devint le chef-lieu d'une subdivision territoriale, et on donna au maréchal-de-camp Guesviller, qui en eut le commandement, les moyens d'agir activement en cas de nécessité. De plus, on mit à exécution le projet, déjà ancien, d'occuper d'une manière définitive Bordj-bou-Areridj. On y créa une compagnie de soldats indigènes dépendant du bataillon de tirailleurs de Constantine.

La première opération faite au printemps de 1841, fut l'expédition de Msila. Elle s'exécuta sans coup férir : les troupes françaises furent reçues par les habitants de cette ville en libérateurs, tant ils étaient fatigués des vexations nombreuses et des lourdes charges qu'ils avaient supportées par la présence prolongée des partisans d'Abd-el-Kader dans ces parages. Tous les chefs des tribus, de celles même qui s'étaient le plus déclarées pour l'émir, s'étaient empressés de venir au-devant du général Guesviller, de faire leur soumission et de demander l'aman.

Le but qu'on s'était proposé dans cette campagne fut facilement atteint : El-Hadj-Moustafa quitta définitivement le pays.

Le général passa en revenant à Zamora, où nos armes ne s'étaient pas encore montrées. Les habitants s'empressèrent d'envoyer à sa rencontre les principaux d'entre eux, auxquels il fit bon accueil et qn'il renvoya rassurés sur ses intentions qui n'avaient rien d'hostile.

Depuis quelque temps, les tribus kabiles au nord de Setif avaient donné des preuves de leurs mauvaises dispositions, en injuriant et dévalisant les indigènes qui apportaient du bois de chauffage sur le marché. Une petite colonne de cinq cents hommes du 61e et des spahis fut dirigée de ce côté pour reconnaître la route de Bougie et châtier les gens dont on avait à se plaindre. Elle rentra le surlendemain, après avoir incendié trois villages, à la suite d'une légère escarmouche.

La subdivision de Setif, administrée avec sagesse, ne cessa, pendant l'année 1842, de fournir des sujets de satisfaction. Les tribus recueillaient les fruits de la paix dont elles jouissaient, en donnant un grand développement à leurs cultures. Un événement mérite cependant d'être rappelé : c'est l'engagement soutenu par le 61e, vers le milieu du mois de juin, dans une course faite par le général Sillègue, du côté du Sahel-Guebli, pour hâter le paiement des contributions. — Lorsque les Français parurent à Setif, en 1838, Amar-ben-Abid, qui commandait dans le Sahel, avait fait des offres de soumission. Bien que ces offres ne parussent point sincères et que l'on n'espérât pas en tirer de grands résultats, elles furent acceptées avec empressement, parce qu'il s'agissait

avant tout de nous faire bien venir dans le pays et de désagréger ainsi la résistance. Quoi qu'il en soit, Amar-ben-Abid conserva sa position de khalifa du Sahel, mais ne sut pas empêcher ses administrés de commettre plusieurs actes d'hostilité contre nous. Les Oulad-Choug, qui, à cause de leurs méfaits, avaient été imposés à une amende, refusèrent de payer. Le général Sillègue sortit donc de Setif pour les y contraindre. Il s'avança jusqu'à Ma-ou-Aklan. Pendant toute cette expédition, Amar ne parut pas un instant à la colonne, malgré les ordres réitérés du général, et, après la rentrée des troupes, il afficha franchement sa rébellion. Saïd-ben-Abid, le fils aîné de Lakhdar-bel-Ouaci, fut alors rappelé de chez les ou-Rabah de la vallée de Bougie, où il était encore (1). Il vint à Setif et, de là, pendant une année, il travailla activement à se former un parti dans le Sahel. Dès qu'il se crut assez fort, il s'y rendit lui-même, attaqua Amar, et le chassa du pays. Il prit alors le commandement de la tribu.

En quittant le Sahel, le général Sillègue se dirigea sur les Amoucha, qui avaient également refusé de payer leur impôt, et leur brûla plusieurs villages.

La prise de Ben-Azouz, ex-khalifa d'Abd-el-Kader dans les Biban, qui eut lieu à peu près à la même époque, fut un acte bien plus important et qui fit connaître les dispositions des Arabes à notre égard. Ben-Azouz, en défaveur, s'était retiré à Msila. Il fut arrêté par les habitants de cette ville et conduit à notre khalifa Mokrani, qui le livra à l'autorité française.

La subdivision de Setif présentait donc un état très-

(1) *Voir*, plus haut, la note biographique sur cette famille.

satisfaisant. La limite des tribus soumises était aussi celle des pays facilement accessibles, celle où il était, pour le moment, rationnel de borner nos prétentions. Notre action était régulière, et notre impulsion parfaitement comprise par les deux principaux chefs qui secondaient le commandement. Le khalifa de la Medjana, El-Mokrani, et le kaïd Ben-Ouaci, étaient deux auxiliaires alors précieux, auxquels on devait attribuer en partie le mérite de cet état satisfaisant. Le premier, homme intelligent et ambitieux, avait compris depuis longtemps que son intérêt l'attachait à notre cause. Les événements de 1840 et l'occupation de Bordj-bou-Areridj par des troupes, lui avaient rendu la prépondérance que sa soumission prématurée avait peut-être un peu ébranlée; sa coopération paraissait franche et efficace.

Le second, homme d'un courage et d'un entraînement admirables, était originaire de Bône, appartenant à une famille de classe moyenne. On lui avait donné le double kaïdat des Eulma et des Amer en récompense de ses brillants services comme soldat. Il possédait une intelligence prompte et vive, agissait souvent avec irréflexion, n'avait pas une grande portée d'esprit, mais était doué d'un grand bon sens. Son principal mérite consistait dans son dévouement aveugle et dans la manière absolue avec laquelle il avait accepté notre domination. Ben-Ouaci était un excellent instrument pour commander les Arabes; mais il avait besoin d'être placé sous les yeux de l'autorité. Il était homme d'action, mais non pas homme de conseil. Il était vigoureux à l'égard de ses administrés, et savait parfaitement se faire obéir.

Tel était l'état des choses, lorsque plusieurs fanatiques

prenant le titre de cherif, furent envoyés par l'émir Abd-el-Kader pour prêcher la guerre sainte et exagérer ses succès. Ils prirent pour foyer de leurs intrigues les montagnes de la Kabilie situées au nord-ouest de Setif, et celles du Bou-Taleb et du Belezma, dans lesquelles Abd-el-Kader avait fait répandre à profusion la proclamation suivante :

« Louange à Dieu unique.

» Son gouvernement seul est durable.

« O musulmans! sortez donc enfin de l'aveuglement où vous a plongé votre commerce avec les infidèles! Reconnaissez donc leur ruse perfide, jugez-en d'après les faits :

« Lorsque les Français ont voulu vous engager à vous soumettre à eux, ils vous ont dit : Soumettez-vous à nous; nous vous garantissons votre religion, vos biens, vos femmes et vos enfants. Nous vous laisserons gouverner par vos chefs habituels. Nous ne troublerons en aucune façon vos coutumes et nous respecterons vos lois. Nous nous occuperons seulement de veiller à ce que vous soyez justement gouvernés et à ce que vous ne soyez point victimes des exactions qui pesaient sur vous, lorsque vous étiez soumis à votre ancien sultan, Abd-el-Kader.

» Vous avez cru à ces paroles mensongères, et vous vous êtes soumis au chrétien.

» Aussitôt que l'impie s'est cru fort et que, pour quelques instants, j'ai disparu d'au milieu de vous, il s'est empressé de manquer à ses promesses.

» Il a appliqué vos mosquées à des usages profanes.

» Il a pris vos meilleures terres pour les donner aux siens.

» Il a payé de ses trésors la vertu de vos femmes.

» Il a enrôlé vos enfants dans ses abominables cohortes.

» Il a affranchi les esclaves que Dieu vous permet de posséder.

» Il s'est arrogé le droit de vous rendre la justice.

» Il a persécuté vos plus nobles familles.

» Il a changé vos chefs par d'infâmes musulmans qu'il a achetés.

» Vos nobles et vos marabouts qui avaient été assez insensés pour le servir avec fidélité, ont eu pour récompense une prison éternelle dans le pays des chrétiens.

» Vous êtes maintenant commandés par des *Roumi*, jugés par des *Roumi*, administrés par des *Roumi*.

» Et pour vous rendre plus visibles ses perfides intentions, voyez-le, qui vient compter vos guerriers, vos femmes et vos enfants, ainsi qu'un maître compte les moutons qu'il veut aller vendre au marché!

» Malgré la mission que Dieu m'a donnée de combattre l'infidèle jusqu'à la dernière goutte de mon sang, je lui ai laissé quelque repos; je me suis éloigné du théâtre de la guerre, bien certain que le chrétien se perdrait par ses propres œuvres.

» Le jour du réveil est arrivé. Levez-vous à ma voix, ô musulmans! Dieu a remis entre mes mains son épée flamboyante, et nous allons fertiliser les plaines de votre pays avec le sang de l'infidèle. »

Mouley-Mohammed, le plus important des agents d'Abd-el-Kader, s'était établi chez les Beni-Iala, et avait été rejoint par Abd-es-Selam. Il annonçait que le temps était venu de chasser les Français du territoire musulman, et il se donnait aux populations comme chargé d'une mis-

sion divine et muni de pouvoirs surnaturels. Ses principaux khalifas étaient Si-Saâd, surnommé El-Tebbani, parce qu'il était originaire de la tribu des Oulad-Tebban du Bou-Taleb, et Sidi-Salah, natif de l'oasis de Sidi-Okba, surnommé Bou-Derbala, parce qu'il faisait ses prédications dans les tribus avec un petit tambourin, appelé en arabe *derbala*. Si-Saâd-el-Tebbani avait fait ses études dans une des mosquées de Constantine, où il était parfaitement connu. Malgré cette circonstance, il était parvenu à en imposer aux populations qui l'entouraient, à leur faire croire qu'il avait des visions merveilleuses et que la mission divine dont il était chargé se dévoilerait à eux par la manifestation de pouvoirs surnaturels. C'est par des mensonges semblables que ces énergumènes entraînèrent toutes les populations du Hodna et du Bou-Taleb jusqu'aux environs de Msila. Tels étaient les personnages qui intriguaient contre nous vers le Sud.

Dans la partie kabile, se trouvait aussi un autre prétendu cherif du nom de Si-Moussa, qui arriva dans le pays, venant d'El-Aghouat. Il s'y établit et fonda une zaouïa à Tagma, chez les Beni-Iala. Sa réputation de sainteté lui attira bientôt une foule de visiteurs, et en moins d'une année, il s'était acquis une influence énorme sur toute cette partie de la Kabilie. — Excité par l'exemple de Si-Saâd, qui insurgeait le Bou-Taleb, et d'un autre marabout, dont nous parlerons plus loin, qui bouleversait le Babor, Si-Moussa se leva à son tour et prêcha la guerre sainte contre les Français. Ses prédications, appuyées de divers miracles obligés en ces sortes de circonstances, soulevèrent rapidement tout le pays environnant, et, à la tête d'un contingent formidable recruté

dans toute la Kabilie, il se mit en route vers Setif. A peine était-il arrivé chez les Sebtia, que la neige, sans égard pour la promesse qu'il avait faite aux siens que l'été se prolongerait jusqu'à ce qu'ils fussent entrés à Setif, commença à tomber avec une violence inouïe. Les Kabiles, un peu calmés par le froid, rentrèrent chez eux. C'est alors que la colonne du général Levasseur, dirigée contre Si-Saâd et Tebbani, eut tant à souffrir dans le Bou-Taleb. Cet épisode mérite d'être rapporté en détail.

Après un rude châtiment infligé aux Oulad-Sellam, qui avaient pris parti pour Si-Saâd, les colonnes de Batna, de Constantine et de Setif observaient les populations du Hodna, qui avaient également prêté leur appui au cherif. Le Hodna est entièrement dépourvu de bois, il était impossible d'y pénétrer en janvier, pendant la saison rigoureuse qui règne à cette époque de l'année. Le général Levasseur quitta son camp pour se porter à Aïn-Azel. Cette marche rétrograde avait pour but de chercher une route facile pour pénétrer dans les montagnes des Mouassa et des Oulad-Tebban. Toute cette chaîne présente des pentes suffisamment accessibles par le Nord et se termine vers le sud par des versants très-escarpés, très-pierreux et d'un accès presque impossible. Le mouvement de nos troupes vers Aïn-Azel avait fait supposer aux montagnards et à Si-Saâd qu'elles rentraient à Constantine. Celui-ci, en cette circonstance, exploita la crédulité des Arabes, et leur persuada que cette retraite était occasionnée par les pouvoirs surnaturels, dont il se disait doué en sa qualité de marabout. Au moyen de ces déclamations, il était parvenu à former en deux jours un petit rassemblement destiné à observer la marche de la colonne,

et peut-être aussi à punir les fractions qui avaient fait acte de soumission.

Le général, prévenu, partit le 28 d'Aïn-Azel et, le lendemain, arrivait à Ras-Oued-Sisli, sur le versant nord du Bou-Taleb, où était Si-Saâd avec son rassemblement. Il avait à peu près cent cavaliers et quatre à cinq cents fantassins. Il fut immédiatement chassé de toutes les positions et perdit son drapeau, qui fut enlevé par le goum du kaïd Mohammed-Ser'ir-ben-Cheïkh-Saâd, des Rir'a-Dahara.

Le 30, le général, laissant son camp à Ras-Oued-Sisli, alla incendier tous les villages des Oulad-Tebban et faire vider leurs silos. Le village de Guedil, appartenant à Si-Saâd, fut également détruit. Malheureusement la maison de Si-Saâd, située dans une position très-élevée et abritée par des rochers, n'avait pas été aperçue et, par suite, non comprise dans l'incendie. Le goum, de son côté, n'avait pas eu le temps de vider tous les silos. Il fallait cependant détruire tout ce qui appartenait à cet intrigant et ruiner entièrement les gens qui lui avaient fourni son principal appui. Le général retourna donc sur ce point le 1er janvier 1846, et compléta l'opération. Le 2, la neige commença à tomber et atteignit, pendant la nuit, une hauteur assez considérable. Dans la matinée, elle cessa un instant, et le général crut prudent de quitter immédiatement la montagne. Pour descendre dans la plaine, il n'y avait qu'un petit défilé de mille cinq cents mètres à traverser; mais ce passage, déjà difficile, menaçait de devenir impraticable si la neige recommençait. Vers sept heures du matin, la colonne, profitant de l'embellie, se mit en mouvement. Déjà, la moitié du

convoi avait gagné la plaine à la suite de l'avant-garde, lorsque, vers les dix heures du matin, des raffales de neige poussées par un vent glacial, vinrent arrêter le dégel et rendre le défilé infranchissable. En un instant, les points les plus difficiles se couvrirent de glace, et rendirent extrêmement laborieux le passage des bêtes de somme. La violence du vent et l'intensité de la neige étaient telles, qu'il était absolument impossible d'entretenir des feux allumés; l'horizon était entièrement obscurci à une distance de vingt-cinq pas. Dans cette situation, il était impossible de faire remonter le convoi pour reprendre le bivouac de la veille; il eût été d'ailleurs très-dangereux de rester plus longtemps dans une position où la neige s'amoncelait avec une rapidité extrême, et où le soldat ne pouvait pas espérer se chauffer aux feux de bivouac. On continua donc le passage du défilé, malgré les difficultés qui augmentaient à chaque instant, et le général résolut de diriger sa colonne sur Setif, dont il n'était séparé que par une distance d'une quinzaine de lieues. La tête de colonne, commandée par le colonel Bouscaren, marcha vers cette destination. Il était à peu près cinq heures, lorsque l'opération du passage se termina. L'avant-garde était arrivée au milieu des douars de la tribu des Rir'a. Le général, appréciant la difficulté de voyager dans une atmosphère entièrement obscurcie par les raffales, et jugeant d'ailleurs combien il était dangereux de continuer à marcher avec des soldats affaiblis par la tourmente qui durait depuis dix heures consécutives, fit abriter les plus souffrants sous les tentes. Mais ce qui restait de soldats valides n'aurait pas pu supporter longtemps une aussi rude épreuve. On ne s'était pas reposé

de la journée. La terre était couverte partout par une couche de plus de deux pieds de neige, les guides eux-mêmes ne savaient plus retrouver leur chemin sur cette surface d'une blancheur uniforme. Il fallut passer la nuit dans la tribu, les hommes d'infanterie dans les divers douars des Rir'a. La cavalerie et l'artillerie ne purent pas profiter de ces abris; toute la nuit, les hommes de ces deux armes ne cessèrent de marcher en cercle, afin de ne pas être saisis par le froid, et aussi pour empêcher que chevaux et mulets ne s'abattissent vaincus par la même cause. La nuit fut extrêmement dure pour tous.

Le 4 au matin, dès que le jour permit de se diriger avec certitude sur cet immense plateau, la colonne se mit en marche pour Setif, où elle arriva vers quatre heures du soir. La neige avait cessé de tomber, mais le vent n'avait pas diminué d'intensité. Un grand nombre d'hommes n'avaient pu résister à la violence du froid; deux cents environ furent victimes de la tourmente.

La population civile de Setif manifesta une vive sympathie aux troupes. A la première nouvelle de leur arrivée, tous ceux des habitants qui possédaient des voitures ou des chevaux, allérent spontanément offrir leurs services au colonel Dumontet, commandant à Setif, et se portèrent au-devant de la colonne. Pendant trois jours, ils ne cessèrent de faire des voyage jusques dans la plaine de Ksar-Tir, à la smala du kaïd des Rir'a, chez lequel avait été établi une ambulance pour donner les premiers soins aux hommes éprouvés par la tourmente. Deux cent huit cadavres échelonnaient la route suivie par les troupes, et près de cinq cents hommes entrèrent à l'hôpital à leur arrivée à Setif, presque tous sérieuse-

ment atteints par la congélation. Ce désastre, unique jusqu'alors dans les annales de la guerre d'Afrique, fut le résultat d'une fatalité inévitable et qu'il n'était donné à personne de prévoir. Il termina, d'une manière bien douloureuse, une campagne commencée sous l'empire d'une nécessitée urgente.

Cependant cette calamité avait été connue dans les tribus, et la nouvelle en avait été propagée et considérablement grossie par l'exagération habituelle aux indigènes. Le colonel Dumontet, après avoir donné quelque repos aux troupes, partit de Setif avec tout ce qu'il put réunir des débris de la colonne du Bou-Taleb, et se porta vers Msila, où intriguaient encore les lieutenants d'Abd-el-Kader. Cette course avait surtout pour but de montrer aux tribus que toutes nos troupes n'avaient pas péri dans la tourmente, ainsi que le bruit en avait été répandu.

Abd-el-Kader venait de reprendre ses courses dans les provinces d'Oran et d'Alger. Cet événement eut pour résultat immédiat de ranimer les espérances des nombreux cherifs qui avaient établi le foyer de leurs intrigues sur tout le périmètre de la subdivision de Setif. Si Saâd, reprenant courage, était parti des montagnes du Bou-Taleb et menaçait de nouveau le pays. Ben-Abd-es-Selam et Amar-ben-Abid, qui l'avaient rejoint, étaient parvenus à attirer auprès d'eux le cherif Si-Moussa qui n'avait pas quitté les montagnes des Beni-Iala. Un rassemblement nombreux s'était formé autour d'eux sur la rivière de Zamora. Pour réchauffer l'ardeur de ses partisans, Si-Moussa effectua une razia dans l'Oued-Sebt, sur la smala de Saïd-ben-Abid, notre kaïd du Sahel, qui parvint à grand'peine à s'échapper et à se réfugier à Setif. Cet évé-

nement, duquel Si-Moussa attendait les plus heureux effets, eut, au contraire, pour lui d'assez tristes résultats. En effet, le kaïd Saïd-ben-Abid comptait, chez les Beni-Iala et les Beni-Ourtilan, beaucoup de partisans qui, à la suite de cette razia, se séparèrent entièrement du cherif.

Dans la région du Babor, se trouvait le cherif Mouley-Mohammed, l'un des plus énergiques compagnons de Bou-Maza, dans le Dahara. Celui-ci, pendant une première station faite dans la tribu des R'eboula, avait fait dépouiller une caravane que Bou-Akkaz, cheïkh du Ferdjioua, attendait de son gendre, Ben-Ali-Cherif, marabout de Chellata. Pour user de représailles, Bou-Akkaz fit enlever les biens de tous les gens des R'eboula, qui faisaient le commerce sur son territoire, et proposa en même temps à la tribu de restituer tout ce qu'il avait pris, à condition qu'elle chasserait le cherif et lui rapporterait le butin pris sur la caravane. Mouley-Mohammed ne put pas empêcher la tribu de délibérer sur les propositions de Bou-Akkaz. Justement inquiet, il s'éloigna d'elle et vint se réfugier sur les pentes du Babor chez les Oulad-Salah. Il nourrissait une haine excessive contre Bou-Akkaz, qui avait porté un si grand préjudice à sa fortune naissante. Grâce à ses prédications malsaines, il rassembla autour de lui un nombre assez considérable de gens sans aveu, pour aller de vive force piller les magasins de son ennemi, situés sur la montagne de Djebsa, chez les Beni-Ouarzeddin. Celui-ci, informé de ses projets, sollicita le concours de la garnison de Setif, afin de retenir chez eux les Kabiles de l'Ouest, qui auraient pu prêter main-forte au cherif. Une colonne de mille deux cents hommes, sous

les ordres du colonel Chasseloup, alla camper à une journée au nord de Setif, et aussitôt Bou-Akkaz, profitant de l'effet produit par ce simulacre de diversion, attaqua Mouley-Mohammed, lui enleva cent fusils, lui prit son drapeau, lui tua une trentaine d'hommes et dispersa le rassemblement.

Mouley-Mohammed, retiré chez les Beni-Drassen du Babor, reparut quelque temps après et attaqua une petite tribu soumise, au nord de Setif. On fit partir aussitôt une colonne destinée à prendre position à Medjaz-Aïn-Noug, et à donner appui aux goums de Mansour-ben-Abid et du cheïkh Bou-Akkaz, qui, à la première nouvelle de ces nouveaux désordres, s'étaient portés chez les Dehemcha. La présence des troupes sur la lisière du Sahel, ramena la confiance dans le pays. Les Khalfalla, qui avaient accompagné le cherif dans son excursion, eurent un de leurs villages brûlé.

Le cherif Si-Moussa, abandonné de ses partisans, et, dès lors, trop faible pour agir seul, appela à son aide Mouley-Mohammed. Tous deux, réunis, convoquèrent de nouveau les Kabiles à la guerre sainte, leur assurant qu'en moins de quinze jours, ils seraient maîtres de Setif. Ils allèrent s'établir près d'Aïn-Turk, où ils restèrent les quinze jours dans l'inaction. La division se mit entre eux pour les motifs les plus futiles, et ils se séparèrent. Si-Moussa rentra chez les Beni-Iala, et Mouley-Mohammed alla passer l'hiver chez les Oulad-Aïad.

Pendant que ces événements se passaient, en quelque sorte, aux portes de Setif, Ben-Abd-es-Selam interceptait les communications entre cette ville et Bordj-bou-Areridj Il allait, avec ses cavaliers, jusque sous les murs de

ce poste et enlevait le troupeau de la garnison, qui, malgré sa faiblesse numérique, ne craignit pas de sortir, mais ne put parvenir à le reprendre. Dans ces circonstances graves, on dut songer à concentrer des forces dans la subdivision de Setif, déjà affaiblie par le départ de trois bataillons et de deux escadrons, qui étaient passés dans la province d'Alger, sous les ordres du général d'Arbouville, pour arrêter le nouveau mouvement envahissant d'Abd-el-Kader.

Le colonel Dumontet, qui avait obtenu déjà de nombreuses soumissions dans le Hodna, se rapprocha de la Medjana. Il était ainsi en mesure de surveiller les projets de l'émir, et, en même temps, de se porter rapidement vers les plateaux de Setif, où sa présence était indispensable. D'un autre côté, le colonel Regeau partit de Constantine, avec deux bataillons et deux escadrons, pour venir prendre le commandement de Setif. Le colonel Buttafoco installait un camp à Aïn-Azel; sa présence, sur ce point voisin du Bou-Taleb, devait avoir pour résultat d'impressionner les populations de cette montagne, chez lesquelles les premières démarches de soumission avaient été arrêtées par l'idée exagérée qu'elles avaient conçue de nos pertes, pendant la tempête de neige des 3 et 4 janvier.

La marche de l'émir pour le Dira, et son dessein, bien démontré, de borner ses tentatives à la province d'Alger, permirent d'envoyer cette colonne à Sidi-Embarek, dans le but de rassurer les populations, qui commençaient à éprouver de sérieuses inquiétudes, et afin aussi d'assurer le passage des convois de ravitaillement destinés à la colonne Dumontet, qui observait la Medjana.

Le cherif Mouley-Mohammed, profitant de ce déplace-

ment de troupes, parut tout à coup, avec de nombreux rassemblements, au pied du Djebel-Anini, à l'ouest de Setif, et lança ses coureurs dans la plaine des Oulad-Nabet. Notre kaïd des Amer-ben-Ouaci, dont nous avons eu occasion de parler précédemment, partit, avec ses goums et ceux de Daouadi-ben-Keskes, pour reconnaître la position de l'ennemi. Ben-Ouaci, brave comme d'habitude, se porta beaucoup trop en avant et fut tué. C'était l'allié le plus compromis pour nous, à l'égard des indigènes, et sa mort dut être considérée comme un événement de haute gravité. Elle avait un caractère providentiel aux yeux des musulmans, parce que Ben-Ouaci avait été frappé de la main même du cherif, et elle nous privait d'un auxiliaire difficile à remplacer en ce moment. Aucun de nos kaïds ne réunissait, au même degré, le mépris des dangers et la confiance dans la stabilité de notre établissement en Afrique.

Le colonel Dumontet se porta au nord de Setif, pour couvrir la place contre le cherif, qui avait reçu la soumission des Amoucha et d'une partie des Oulad-Nabet. Nous eûmes, à ce moment, à déplorer la perte d'un autre de nos kaïds, Mahmoud-ben-Mosli. Quand le général Galbois eut occupé Setif, Mahmoud était venu lui offrir ses services, et s'était établi, avec sa famille et ses serviteurs, sous la protection du camp français. A partir de ce moment, il était resté complétement dévoué aux Français, et les avait accompagnés dans toutes leurs sorties. Lorsqu'en 1839, El-Hadj-Moustafa, beau-frère de l'émir, vint, avec les Rir'a, bloquer Setif, la garnison, dans une sortie, l'atteignit près de Bouhira, chez les Oulad-Nabet, et l'y battit complétement. Mahmoud se distingua telle-

ment dans ce combat, que, par faveur spéciale, il fut nommé officier de spahis. Il continua à accompagner toutes les expéditions en qualité de chef de goum. Il avait été nommé, en 1838, kaïd des Eulma; puis, enfin, on lui composa un kaïdat avec les Sedrata, les Oulad-bou-Nab et une portion du territoire de la ville de Zamora; le tout avait pris le nom de kaïdat des Oulad-Mosli. Mahmoud, toujours fidèle à notre cause, fut envoyé un jour en reconnaissance, avec son goum, au Djebel-Tafat, où le cherif avait rassemblé ses partisans. Trahi par ses cavaliers, qui l'abandonnèrent, il fut massacré par les rebelles, et sa tête portée en trophée au cherif Mouley-Mohammed.

Le colonel Dumontet, que nous avons vu se porter au nord de Setif, réussit à surprendre Mohammed-ben-Abd-Allah, lieutenant du cherif, lui tua bon nombre de fantassins, s'empara de son camp et enleva de nombreux troupeaux sur la pente nord du Djebel-Magris. Après cet échec, Mohammed-ben-Abd-Allah se retira chez les Beni-Four'al, d'où il n'osa plus ressortir.

Le colonel Dumontet crut pouvoir donner un peu de repos à ses troupes et rentrer à Setif. Le mauvais temps ne lui permettait pas d'entreprendre une opération nouvelle et lui donnait, en outre, l'espérance que Mouley-Mohammed ne pourrait rien faire de sérieux pendant son absence. Toutefois, il ne tarda pas à reprendre la campagne, et se porta vers le Djebel-Anini. Son approche décida la retraite du cherif vers les Oulad-Rezeg; mais les insurgés s'étant renforcés de quelques contingents, revinrent vers le Djebel-Anini. Ils furent immédiatement attaqués par le colonel, et poursuivis jusqu'à Aïn-Medda, d'où ils allèrent chez les Amoucha.

Le colonel Chasseloup, arrivé récemment de France, remplaça le colonel Dumontet, et vint s'établir en face des Amoucha, sur le revers du Magris, à Teniet-Takouka. Pendant ce temps, les opérations, dirigées dans le sud contre les partisans d'Abd-el-Kader, avaient obtenu un plein succès. Le général commandant la subdivision de Setif revenait dans le Tel, et se préparait à châtier sévèrement les tribus qui avaient prêté leur appui aux cherifs. Toutes les démonstrations faites depuis trois mois environ, pour contenir l'insurrection sur les premiers contre-forts de la Kabilie, n'avaient pu empêcher les rassemblements de grossir progressivement et de s'avancer, quoique lentement, en dehors de la montagne; les tribus de la plaine, nos alliées, étaient sérieusement inquiétées; il devenait d'une urgente importance de les rassurer, en détruisant le foyer de l'insurrection et réduisant ses membres épars à une impuissance bien évidente.

Après quelques jours de repos, le colonel Eynard se dirigea vers le Magris. Son but était d'agir contre les Amoucha, qui formaient le principal appui de Mouley-Mohammed. Il s'établit au Djebel-Chilkan. Le cherif fit un mouvement offensif en se rapprochant de la colonne, et, le lendemain, il se présenta à une lieue du camp français, drapeaux déployés et tambour battant. Il fut immédiatement attaqué avec vigueur et rejeté bien loin, avec des pertes considérables. Le cherif, qui s'était annoncé comme invulnérable, eut la mâchoire fracassée par une balle. Cette circonstance, en détruisant le prestige dont il avait cherché à s'entourer, porta une grave atteinte à son crédit. Craignant sans doute quelques récriminations, il s'éloigna et se retira, à peu près seul, chez

les R'eboula. Cependant les Amoucha ne se tenaient pas pour battus; ils se présentèrent pour entrer en pourparlers; mais, en même temps, ils faisaient appel à leurs voisins et formaient, avec les contingents venus de l'intérieur un nouveau rassemblement auquel prirent part presque toutes les fractions qui habitent le revers du Babor, et qui s'étendent à l'ouest jusqu'aux Messalta. Dès qu'il eut appris que toutes les forces étaient réunies, le colonel Eynard prit l'offensive, les attaqua successivement les 10, 18 et 22, les dispersa dans toutes les directions, et ne quitta le territoire des Amoucha qu'après avoir obtenu la soumission de la plus grande partie d'entre eux, s'être représenté sur leur territoire et avoir vidé leurs silos, sans que qui que ce fut vînt protester par une démonstration hostile. — Vers la fin de juillet, toutes les troupes rentrèrent à Setif, après une campagne, presque non interrompue, de sept mois.

Les résultats de ces opérations étaient importants. Presque toutes les tribus situées sur le versant sud des montagnes dont la crête s'étend depuis le Babor jusqu'à Zamora, avaient fait successivement leur soumission; Mouley-Taïeb avait été tué en voulant s'opposer au départ d'une fraction de ses partisans, qui cherchait à rentrer sur son territoire pour y vivre en paix. Mouley-Mohammed, remis de sa blessure à la joue, et Ben-Abd-es-Selam, firent de vains efforts pour faire prendre les armes aux populations habitant au nord de Zamora. Convaincus de leur impuissance, ils se séparèrent. Ben-Abd-es-Selam nous fit agréer sa soumission par l'intermédiaire du marabout Ben-Ali-Cherif, qui, pendant toute cette crise, n'avait cessé de nous adresser les protestations les plus empressées et

les plus pacifiques, et qui avait usé de son influence pour ramener les esprits à des préoccupations plus conformes à leurs intérêts.

Mouley-Mohammed, avons-nous dit, s'était retiré chez les R'eboula. Il voulut encore une fois tenter le sort des armes, et, à cet effet, il alla, avec environ mille deux cents Kabiles, attaquer la ville de Gigelli; mais il ne fut pas plus heureux qu'auparavant, et il rentra de nouveau aux R'eboula, où il ne devait pas faire un long séjour. Voici ce qui lui arriva : Si-ben-Djeddou, notre kaïd des Beni-Jala, ayant eu à se plaindre de Mouley-Mohammed, avait déjà essayé une première fois de le faire assassiner; mais son émissaire, induit en erreur, avait tué le lieutenant du cherif pour le cherif lui-même. Mouley-Mohammed avait changé de résidence après cet incident, et Ben-Djeddou tenta une seconde fois, et sans plus de succès, de se défaire de lui. Le cherif, effrayé de cette persistance de son ennemi personnel, et l'ardeur pour la guerre sainte s'étant beaucoup refroidie dans le pays, se retira vers l'Ouest et alla faire plus tard sa soumission à Alger.

Amar-ben-Abid et la plupart des personnages importants qui avaient joué un rôle dans les hostilités des tribus kabiles, imitèrent l'exemple de Ben-Abd-es-Selam, et firent successivement acte de soumission auprès du colonel Eynard, soit directement, soit par l'intermédiaire du cheïkh Bou-Akkaz.

Au sud de Setif, tout était rentré dans l'ordre. Les tribus du Hodna, de la montagne et de la plaine, avaient repris leurs habitudes.

A cette époque, la Kabilie du Jurjura n'avait pas encore été visitée par nos armes. Depuis Collo jusqu'à Dellis,

c'est-à-dire sur une longueur de trente à quarante lieues et de vingt lieues de large, le pays était entièrement insoumis, et, depuis les débuts de notre occupation, ces montagnards fusillaient impunément les avant-postes de Gigelli et de Bougie. Il s'agissait d'abord de débloquer cette dernière place. Une grande expédition fut, dès lors, décidée en 1847. Deux colonnes, agissant sous les ordres du maréchal Bugeaud, partirent, l'une de la province d'Alger et l'autre de Setif. La première, passant par Hamza, descendit la vallée de l'Oued-Sahel. Parvenu devant les Beni-Abbas dans la journée du 15 mai, le maréchal apprit que la majeure partie de cette grande tribu, résistant aux conseils du khalifa Mokrani, était décidée à faire la guerre. Des renseignements exacts ajoutaient que les montagnards de la rive gauche de la rivière, faisant cause commune avec les Beni-Abbas, devaient attaquer la colonne le lendemain. On savait aussi qu'au temps des Turcs, ces Kabiles avaient fait essuyer plusieurs catastrophes à l'aide des attaques de nuit, lorsqu'ils avaient tenté de pénétrer dans la contrée. A huit heures du soir, en effet, l'attaque commença ; les Kabiles poussaient de grands cris et faisaient un feu continu ; mais tous leurs efforts échouèrent devant l'attitude énergique des grand'gardes.

Le lendemain matin, 16, une colonne, composée de huit bataillons sans sacs, de l'artillerie et d'une partie de la cavalerie, s'élança immédiatement pour occuper les premières pentes des montagnes. De là, on découvrait les deux lignes de rochers sur lesquels étaient placés les rassemblements ennemis. En un instant, leurs positions furent enlevées. C'est alors qu'on aperçut les plus beaux villages des Beni-Abbas, celui d'Azerou, entre autres,

situés dans les positions les plus ardues de la montagne. Les troupes furent lancées à l'attaque de chacun d'eux, et trouvèrent partout une résistance opiniâtre. Maître de ces villages, le maréchal fit un exemple pour ôter aux autres toute idée de résistance. Il en ordonna la dévastation. La riche tribu des Beni-Abbas, qui domine cette contrée par sa force et son industrie, éprouva, dans cette circonstance, des pertes considérables : ses fabriques de poudre et d'armes furent détruites. Les résultats de cette action vigoureuse ne se firent pas attendre; à peine nos troupes avaient-elles enlevé la dernière position, que le chef le plus influent des Beni-Abbas se rendait auprès du maréchal, lui apportant la soumission de la tribu entière et le suppliant de faire cesser un châtiment que ses frères, disait-il, avaient si justement mérité par leurs folles attaques. — Le signal de la retraite se fit entendre, et aussitôt les troupes rentrèrent dans leur camp. Les Beni-Abbas acceptèrent ensuite toutes les conditions qui leur furent imposées par le maréchal.

Pendant ce temps, la colonne de la province de Constantine, sous les ordres du général Bedeau, s'était engagée dans la région montagneuse qui sépare la vallée de l'Oued-Sahel de Setif.

Le 15 mai, au bivouac de Ma-ou-Aklan, le général Bedeau apprit que les R'eboula étaient décidés à défendre la montagne qui précède la vallée où se trouvent tous leurs villages. Il existait un bivouac près de la crête de cette montagne; la colonne y monta lestement. Lorsqu'elle fut arrivée à petite distance des contre-forts supérieurs, les Kabiles commencèrent leurs feux.

Malgré les embarras d'une chaleur étouffante, les trou-

pes gravirent rapidement les contre-forts escarpés et boisés qu'occupaient les Kabiles. Ces derniers furent refoulés successivement, et, bientôt après, arrivant à la crête, on aperçut les beaux villages de la vallée des R'eboula. L'infanterie mit le feu à ceux qui étaient les plus rapprochés, et, entre autres, à celui qui, pendant plus d'une année, avait été le quartier-général du cherif Mouley-Mohammed.

Les Kabiles, effrayés par la vivacité de l'attaque, purent se réunir pendant que la troupe incendiait les villages. Un engagement assez acharné eut lieu d'abord, sur la gauche, avec le bataillon de tirailleurs indigènes, et, presque aussitôt, sur la droite, où se trouvait le 38e. Les contingents s'augmentaient à vue d'œil. Un retour offensif devint nécessaire. Les escadrons de chasseurs sabrèrent, malgré les difficultés du terrain, les Kabiles les plus avancés, et le feu cessa immédiatement.

Le lendemain, 17, le bivouac était placé sur un col situé entre les R'eboula et les Beni-Brahim, au point nommé Aïn-Graïch. Deux mille Kabiles environ étaient réunis à une demi-lieue de la colonne.

La position du bivouac de nos troupes produisit un immédiat effet sur les R'eboula et les Beni-Brahim ; leurs chefs vinrent au camp dans la matinée et demandèrent l'aman ; mais ils ne furent pas maîtres d'empêcher les contingents des tribus voisines qu'ils avaient, la veille, appelés à leurs secours, de tirailler avec nos grand'gardes.

Le jour suivant, au point du jour, les contingents avaient disparu et la colonne se mit en marche pour aller occuper le bivouac des Beni-Chebana. Quand ce mouvement fut indiqué, quelques coups de fusil de signal annoncè-

rent le combat. Les Beni-Ourtilan et les Beni-Iala, dissidents, se présentaient sur le territoire des Beni-Brahim, soumis de la veille, et qui, ainsi qu'ils l'avaient promis, prévenaient de leur arrivée et tentaient de s'opposer à leur passage. Les crêtes de droite se garnirent des contingents des Beni-Afif, des Beni-Ondjan et autres tribus du nord. Quelques minutes après, la fusillade était activement engagée. La route, située en corniche, pouvait difficilement être flanquée à gauche et les Kabiles s'étaient embusqués en grand nombre dans les ravins qui l'avoisinaient. L'avant-garde fut lancée au pas de course sur la route pour culbuter les rassemblements qui l'occupaient. Ce mouvement s'exécuta avec un grand élan; la route fut bientôt dégagée; plusieurs Kabiles, tournés dans les ravins, restèrent entre nos mains tués ou prisonniers. A dix heures, le feu avait cessé partout; les Beni-Ourtilan demandaient l'aman, craignant que l'incendie, commencé à quelques-uns de leurs villages, ne s'étendît à tous les autres. Le soir, la colonne campait sur l'Oued-bou-Sellam, sans qu'aucun coup de fusil ait été tiré sur elle. Toutes les tribus situées au sud du Drâ-el-Arbâ avaient envoyées des députations pour traiter de la soumission.

Le général Bedeau se proposait, dans la journée du 19, de monter sur les crêtes qui dominent le territoire des Beni-Afif et des Guifsar, qui, excités par Mouley-Mohammed, avaient fourni des rassemblements; mais, dès le point du jour, des députations de toutes ces tribus venaient solliciter leur pardon. Le même jour, le marabout Si-el-Mihoub, d'El-Arrach, et les Ou-Rabah, chefs des Djebabra, se présentaient au camp, assurant qu'il n'y aurait plus aucune hostilité jusqu'à l'arrivée de la colonne

dans la plaine de Bougie. Heureux de ce résultat, qui confirmait d'une manière avantageuse les espérances conçues, le général Bedeau se décida à se faire suivre jusqu'au camp du maréchal par tous les principaux des tribus qui avaient demandé et obtenu l'aman. Cette réunion avait l'avantage de préparer, sous notre influence, l'oubli des haines réciproques qui existaient, depuis long temps, entre les différentes tribus kabiles, et qui causaient l'anarchie de la montagne.

Dans la journée du 20, quelques hommes isolés tentèrent de tirailler avec l'arrière-garde. Si-el-Mihoub reçut l'ordre de les faire chasser par les habitants des villages voisins de la route, ce qui fut aussitôt exécuté. Depuis lors, les populations, qui voyaient pour la première fois cependant des troupes françaises, restèrent confiantes dans les villages les plus rapprochés de la route que suivait la colonne, laquelle arriva en pleine paix jusqu'à la vallée de la Soumam.

Les deux colonnes du maréchal et du général Bedeau firent jonction à une journée de marche de Bougie. Le 23 mai, l'armée entière, formant un effectif d'environ quinze mille hommes, campa, en face de Bougie, sur le revers du col de Tizi.

Le 24 juin, eut lieu l'investiture solennelle d'environ soixante chefs Kabiles réunis devant la tente du maréchal, qui leur parla à peu près en ces termes :

« Je suis venu, rempli d'intentions pacifiques, vous offrir l'ordre et la prospérité. Quelques-uns d'entre vous m'ont accueilli de suite, d'autres ont voulu me repousser. A ceux-là, j'ai rendu guerre pour guerre ; vous savez ce qui en est arrivé. Je serais en droit de les punir ; mais

le roi des Français, que je représente, est grand et miséricordieux. Voici quelle est sa volonté : Vous ouvrirez librement au commerce, aux chrétiens comme aux musulmans, le parcours de toutes vos routes, notamment celle de Bougie à Setif... Il vous est interdit de faire la guerre entre vous. Écartez avec soin Abd-el-Kader et les cherifs qui vous prêchent la guerre, car ils empêcheraient l'effet de nos bonnes intentions envers vous..... »

Le 25 mai, le maréchal Bugeaud s'embarquait pour Alger, et, le lendemain, les colonnes d'Alger et de Constantine quittaient la plaine de Bougie pour remonter la vallée. Le 28, les deux colonnes se séparaient; pendant que le général Gentil faisait séjour chez les Beni-Our'lis; la division Bedeau allait établir son bivouac chez les Beni-Djelil, et ensuite au Drâ-el-Arbâ des Guifsar. Dans la journée du 30, on annonça que quelques chefs des Beni-Iala, dont l'ambition n'avait pas été satisfaite par l'organisation nouvelle du pays, avaient profité de l'excitation encore entretenue, dans leur tribu, par la présence du cherif Si-Moussa, pour former un rassemblement. Leur réunion s'était grossie du contingent des Beni-Aïdel.

Le 31, une heure après avoir quitté son bivouac, le général Bedeau aperçut, à trois kilomètres environ sur sa droite, des groupes de Kabiles armés. La colonne devait s'engager dans des chemins difficiles, où ce rassemblement avait l'intention d'attaquer. Le général se porta rapidement sur les positions occupées par l'ennemi. Trois autres positions successives furent prises avec le même élan; mais il fallut donner une heure de repos à la tête de colonne avant d'attaquer le contre-fort principal, où la masse des fantassins était réunie.

Dès que notre mouvement commença, les Kabiles évacuèrent leur position, et se précipitèrent sur les pentes escarpées qui conduisent au Bou-Sellam. La cavalerie seule put arriver au galop sur la crête du contre-fort, au moment où les derniers groupes l'abandonnaient. Le colonel de Mirbeck fit mettre pied à terre à ses cavaliers, qui fusillèrent les fuyards, à petite distance. Bientôt après, les tirailleurs et le 38e purent les suivre dans les sentiers difficiles où ils étaient engagés. Quarante cadavres furent abandonnés dans les broussailles et dans la rivière. Les cavaliers du goum de Ben-Abid, connaissant le pays, purent gravir les premières pentes de la rive opposée et enlevèrent une soixantaine de fusils à des hommes isolés. Nos troupes, exténuées de fatigue, durent s'arrêter à la rivière. Quelques coups de canon furent alors dirigés sur les derniers groupes qui gravissaient, avec une grande peine, des sentiers de la montagne. A neuf heures, il ne restait pas vingt hommes réunis du rassemblement général, et peu d'instants après, des demandes d'aman étaient apportées dans le camp et témoignaient de la crainte et du repentir des auteurs de cette tentative si facilement déjouée.

Le 1er juin, la colonne bivouaqua au point nommé Tanourba, au centre des quatre tribus des Beni-Afif, R'eboula, Beni-Djemati et Beni-Ourtilan. Les populations étaient toutes rentrées dans les villages. Le camp fut établi, le lendemain, chez les Beni-Iala. Cette grande tribu avait, depuis longtemps, donné l'hospitalité au cherif Si-Moussa.

Les Beni-Iala, dont le territoire n'avait jamais été foulé par les Turcs, étaient les réels dominateurs de la monta-

gne environnante. Ils avaient, plusieurs fois, déclaré avec orgueil que les Français ne pénétreraient pas non plus dans leurs forêts, et ne traverseraient pas leurs ravins escarpés. Il importait donc de terminer l'expédition par la reconnaissance du pays des Beni Iala, pour établir, aux yeux de tous, la facilité avec laquelle nous pouvions traverser les terrains les plus accidentés, afin d'apprécier l'importance des centres de population de cette tribu, de savoir, par suite, comment devraient être dirigées les opérations répressives, si elle devenaient nécessaires à l'avenir.

La déroute des contingents le 31 mai, et l'avis, donné à dessein, de la marche de la colonne sur les Beni-Iala, avaient déterminé les chefs les plus opposants à se mettre en relations avec nous. Mais il fallait, en outre, les décider à venir tous au camp, et obtenir une assez grande influence sur leur esprit pour qu'ils s'engageassent à faire demeurer les populations dans les villages, et donner ainsi, par cette preuve de confiance, le témoignage évident de leurs intentions pacifiques. Le commandant Desvaux et le capitaine Robert, chargés des affaires arabes, firent preuve d'une réelle habileté en obtenant ce succès.

Le 2 au soir, une première reconnaissance assez prolongée fit apprécier les difficultés de la route du lendemain. Le colonel du génie Bouteilloux dirigea les travaux de route, et, en même temps, détruisit le petit village que le cherif Si-Moussa avait fait construire quelques années avant, et où il habitait, avec les taleb qui lui servaient de disciples, pour aller prêcher la guerre sainte dans les tribus. La colonne était le 3, à dix heures du matin, au point nommé Dar-el-Hadj, au centre des villages des Beni-

lala. La parole donnée par les chefs était tenue : tous les habitants étaient rentrés dans leurs maisons et regardaient curieusement défiler les troupes. La plus grande discipline était observée, et les jardins traversés scrupuleusement respectés. Dans la soirée, le bivouac était dressé sur le versant sud des montagnes, au marais d'El-Guest. Les Beni-lala acquittaient la totalité de la contribution de guerre, et le cherif Si-Moussa écrivait lui-même pour demander l'aman. Après avoir obtenu ce résultat, les troupes rentraient à Setif le 5, en passant par Aïn-Turc.

Pendant ce temps, la colonne d'Alger, sous les ordres du général Gentil, rentrait dans ses cantonnements, constatant partout les bonnes dispositions des tribus nouvellement soumises.

L'année 1848 s'ouvrait sous les meilleurs auspices. Heureux d'une tranquillité inconnue jusqu'alors, de la sécurité des routes, des bénéfices qu'offraient les transactions avec les négociants européens, les populations du pays, montagnards et gens de la plaine, accouraient de toutes parts sur le marché de Setif. Les tribus et les personnages naguère encore les plus hostiles, se rapprochaient; et il ne fallut rien moins que la nouvelle de la révolution de février, pour qu'un obscur fauteur de désordres nous représentât comme étant dans l'impossibilité de conserver notre conquête, et provoquât de nouveaux symptômes d'insurrection dans la région kabile de la vallée de l'Oued-Sahel. L'apparition du cherif Bou-Bar'la (l'homme à la mule) ne produisit d'abord que des actes de rébellion insignifiants; c'est que les indigènes, las de la guerre, commençaient à apprécier les avantages de la paix, et à comprendre que leurs véritables amis n'étaient

pas ceux qui les poussaient à la révolte, mais ceux qui les protégeaient et les initiaient à un bien-être qu'ils n'avaient jamais connu.

En 1849, les Kabiles de la confédération des Beni-Seliman, hostiles aux tendances pacifiques du pays, commencèrent à inquiéter leurs voisins du côté de Bougie. Il devint nécessaire de réduire ce centre de résistance, et deux colonnes entrèrent, à cet effet, dans leurs montagnes. L'une, commandée par le général de Saint-Arnaud, partit de Bougie, et la seconde, sous les ordres du général de Salles, sortit de Setif. Les contingents rebelles, assaillis par nos troupes avec un élan irrésistible, furent poursuivis, de sommet en sommet, chez les Beni-Tizi, et précipités dans les ravins de ce pays accidenté. On incendia les villages des rebelles, et des demandes de soumission furent aussitôt adressées. En résumé, au lieu de tribus qui, convaincues de notre impuissance par quelques agitateurs, allaient être entraînées à la révolte ouverte et reformer un nouveau blocus autour de Bougie, les colonnes, en se retirant, laissaient derrière elles des gens qui semblaient persuadés de l'inutilité de la lutte.

Pendant les graves événements survenus à Zaâtcha, le pays de Setif proprement dit continua à jouir d'une certaine tranquillité. Les troupes de la garnison n'eurent à se mettre en mouvement que pour aller punir une agression de la part des Oulad-Hannach et des Mâdid sur quatre compagnies d'infanterie, revenant paisiblement de Bou-Sâda.

C'est à cette époque qu'un personnage, d'une origine problématique, commença à jouer le rôle de cherif à la Kalâa des Beni-Abbas, sous le nom de Bou-Bar'la. Ren-

voyé immédiatement par la population, qui restait sourde à ses prédications incendiaires, il se retira chez les Beni-Mellikeuch, où les mauvais sujets de tous pays vinrent se joindre à lui.

Dans notre histoire de Bougie, nous avons déjà raconté les débuts de cet aventurier; nous nous bornerons donc à dire ici que plusieurs tribus, et, entre autres, les Beni-Immel, se laissèrent entraîner à la révolte. Le général de Barral, commandant à Setif, marcha immédiatement contre eux. Arrivé à Djenan-el-Beylik, position élevée qui s'étend du Drâ-el-Arbâ jusqu'en face d'Akbou, la colonne se trouva en présence de trois à quatre mille Kabiles, occupant une ligne de crêtes se protégeant les unes les autres. Le général de Barral, après avoir massé les bataillons destinés à enlever les positions, marcha à leur tête; la fusillade s'engagea, et, quelques minutes après, il fut frappé d'une balle en pleine poitrine. Il resta à cheval assez de temps pour faire appeler le colonel de Lourmel, et lui remettre le commandement.

L'ennemi, à ce moment, croit à un peu d'hésitation; il devient entreprenant et s'avance. Au signal donné par l'artillerie, l'infanterie jette ses sacs; fantassins et cavaliers s'élancent, et bientôt les Kabiles, atteints par les baïonnettes et par les sabres, prennent la fuite, après une décharge à bout portant. Il était quatre heures du soir; la poursuite dura jusqu'à six heures; aucun obstacle n'arrêta la vigueur des troupes, animées par le désir de venger la blessure de leur brave général. Deux cents cadavres restèrent dispersés de tous côtés, et l'emplacement des villages des Beni-Immel se connut, le soir, à la lueur de l'incendie que nous y avions allumé.

Après la soumission des tribus qui avaient pris part au mouvement, le colonel de Lourmel se transporta à Bougie, avec toute sa colonne, pour rendre les derniers honneurs au général de Barral, mort des suites de sa blessure. Puis, il échelonna ses troupes et leur fit commencer les premiers travaux de la route stratégique reliant Setif au littoral.

Les affaires des Beni-Immel avaient eu un certain retentissement dans les tribus situées au pied du Babor et dans le Sahel de Setif, surtout chez les Beni-Meraï et les Amoucha, qui, malgré l'expérience du passé, des nombreuses corrections déjà infligées, persistaient dans leur entêtement fanatique et hostile, et menaçaient la sécurité de la route qui venait d'être ouverte. Le colonel de Lourmel, ayant à peu près achevé le tracé de cette route stratégique, se porta à l'improviste, au milieu de leurs villages, par une marche très-heureuse exécutée dans la nuit du 24 au 25 juin. Malgré la surprise, les rebelles se mirent en défense et la résistance fut assez vive. Ils ne purent, néanmoins, préserver leurs villages qui, atteints successivement, soit par nos bataillons, soit par les goums accourus de Setif, furent livrés aux flammes jusqu'au sommet des pics escarpés, où ces sauvages endurcis construisent leurs demeures.

Maître du pays des Amoucha et des Beni-Meraï, le colonel de Lourmel profita habilement de l'impression de terreur que son opération avait répandue chez les tribus hostiles, et le lendemain, 26 juin, il se porta au milieu des Kherrata, pour détruire ce repaire de bandits intraitables. Les contingents du Babor les avaient renforcés. Dans un engagement très-court, mais très-vif, le 51e de

ligne put deux fois charger l'ennemi à la baïonnette. Les Kabiles, culbutés, furent poursuivis jusqu'au col de Tizi-ou-Zerzour, qui, jusque-là, était regardé comme imprenable, et d'où nos troupes dominaient toute cette rude contrée. La fin de la journée fut employée à détruire les cultures et les habitations des Kherrata, de manière à laisser une trace durable qui frappât de terreur toute tribu tentée de rejeter notre domination. Cette rigueur porta ses fruits, car, dès le lendemain, les offres de soumission arrivaient au camp.

Le général de Barral, tué glorieusement en marchant à la tête de ses troupes, fut remplacé, peu de temps après, par le général Bosquet. Dès son arrivée, le nouveau commandant de la subdivision parcourut le pays, afin de juger sa situation politique. C'est ainsi qu'avec une faible escorte de deux escadrons de cavalerie, il se rendit de Setif à Bougie, en suivant la route ouverte récemment par les troupes. Partout il reçut le meilleur accueil, et les chefs indigènes se mirent en grand nombre à sa suite.

Au général Bosquet revient le mérite de l'impulsion donnée, à cette époque, à l'extension de la colonisation autour de Setif.

Cependant, le cherif Bou-Bar'la, dont nous avons signalé l'apparition précédemment, avait réuni autour de lui, chez les Beni-Mellikeuche, un nombre assez considérable de partisans. Sentant croître ses forces avec son influence, après quelques succès partiels sur les tribus riveraines de l'Oued-Sahel, il se dirigea sur la zaouïa de Chellata, et força le marabout Ben-Ali-Cherif à se sauver chez les Beni-Abbas, d'où il passa au bordj des Beni-Mansour.

Le général Bosquet alla aux Biban avec une colonne, pour empêcher l'insurrection de s'étendre; mais, à ce moment, l'expédition de la Kabilie de Gigelli était décidée, et toutes les forces disponibles de la province dirigées sur Mila, point de concentration. Le camp d'observation des Biban, laissé sous le commandement du général Camou, fut considérablement réduit et mis dans l'impossibilité d'arrêter, d'une manière efficace, les progrès de la révolte. C'est alors que Bou-Bar'la, profitant de tout le temps qu'on lui laissait, tenta ses grands coups sur les tribus encore soumises, et poussa même l'audace jusqu'à aller attaquer Bougie, où il fut complétement défait, par la garnison de cette place, le 10 mai 1851.

Un nommé El-Hadj-Moustafa, khalifa du cherif, jetait, en même temps, le trouble du côté de Bordj-bou-Areridj et de Msila. Heureusement que les goums du commandant Dargent le forcèrent, après un léger combat, à s'éloigner de cette région. Le général Bosquet, revenu de l'expédition de Gigelli, opéra de concert avec le général Camou. Le cherif, comptant sur un mouvement de la colonne française vers Bougie, s'était rapproché du Guergour et avait réuni des contingents très-considérables dans la forte position d'Aïn-Anou, prêt à descendre de là sur le Guergour, à faire une trouée dans le Tell, à entraîner à lui les populations des environs de Setif, déjà très-inquiètes, enfin, à donner la main à ses partisans de la chaîne du Bou-Taleb, où son lieutenant faisait de la propagande pour lui gagner des amis. Les généraux Camou et Bosquet marchèrent à l'instant sur le cherif, qui, ayant appelé tous ses contingents, se trouva engagé à accepter le combat ou à fuir, au soleil, devant la menace

d'une colonne française. Il parut bientôt, sur la crête du plateau d'Aïn-Anou, avec son drapeau ; sa musique se fit entendre, et ses nombreux contingents garnirent, en poussant des cris, les échelons successifs de la position. Le cherif rangeait en personne ses contingents et les animait du geste et de la voix, aidé par une centaine de cavaliers qui parcouraient ces masses ou qui échangeaient quelques balles avec nos vedettes.

Le mouvement en avant de nos bataillons commença franchement, au milieu d'une fusillade nourrie et des cris des Kabiles. La résolution des troupes que rien n'arrêtait, la charge qui battait partout, et peut-être aussi un secret sentiment d'impuissance, rendirent bientôt muette et timide cette foule qui s'avançait d'abord si ardente.

Les bataillons débouchèrent par trois points sur le plateau. Le cherif, en fuite, se retournait, par moments, pour protéger ses bagages et la retraite des siens; mais, dès qu'il eut aperçu le mouvement de notre cavalerie, qui allait le couper de sa retraite à l'extrémité du plateau, il céda absolument le terrain, et s'enfuit au grand galop, le cœur plein de rage. Ce ne fut plus alors qu'une déroute complète et une poursuite dans toutes les directions, pendant laquelle les tentes, les mulets, les bagages, la musique même du cherif, et des armes qu'abandonnaient ses gens de pied, étaient ramassés jusqu'au fond des ravins.

Tout avait été tué, ou avait échappé à de trop grandes distances, pour que la fatigue des hommes et des chevaux permît de continuer. La panique répandue parmi les gens du cherif était extrême, et eut un grand retentissement dans tous les villages kabiles. A l'appui de ces

faits, j'ai souvent entendu, plus tard, des femmes répondre malicieusement à leurs maris, demandant un burnous ou une gandoura :

« Va chercher celle que les chrétiens t'ont lavée à l'Oued-Sebtia (à côté d'Aïn-Anou). »

Les colonnes poursuivirent ensuite le cherif jusque chez les Beni-Iala, où elles firent un exemple des plus sévères. Les trois villages magnifiques de la fraction de Cheréa, qui avaient appelé Bou-Bar'la et l'avaient reçu après sa défaite, furent livrés au pillage, ruinés et brûlés, pendant que les autres villages très-nombreux de cette tribu étaient exactement respectés.

Bou-Bar'la dut s'éloigner et vivre pendant quelque temps dans l'obscurité. Il ne reparut qu'au mois de janvier 1852 dans les montagnes voisines de Bougie, ce qui obligea le général Bosquet à marcher encore une fois contre lui. Nous avons déjà raconté, dans l'*Histoire de Bougie,* les phases de cette expédition, qui se termina par une tempête de neige, pendant laquelle nos troupes eurent de terribles souffrances à endurer.

Quelques mois après, le général Bosquet allait prendre part aux opérations militaires dirigées par le général de Mac-Mahon contre les tribus de l'Oued-el-Kebir et du massif de Collo, où un autre cherif, du nom de Bou-Sebâ, avait aussi prêché la révolte. Pendant son absence, le général Maissiat fut envoyé à Setif, afin d'observer et de maintenir au besoin les populations des montagnes voisines. Dans ce but, le général Maissiat s'établit, avec une colonne de cinq bataillons, au Drâ-el-Arbâ des Guifsar, sur la communication de Bougie à Setif. Ces troupes furent

employées à continuer les travaux de la route destinée à relier les deux villes.

Cependant, il fallait en finir avec ces montagnards du Jurjura et du Babor.

En acceptant les avantages de leurs relations avec nous, ils n'avaient rien perdu de leur caractère âpre et indépendant. Ils avaient résisté à l'influence civilisatrice, et tous les efforts que nous avions tentés pour la faire pénétrer dans leurs mœurs et leur caractère, avaient été sans résultats. Ils avaient préféré leur ancienne situation, et ils continuaient à nous traiter avec la même haine et le le même dédain. Pour eux, nous n'étions qu'une race impuissante, envoyée à leur portée par la Providence, pour bénéficier de nos richesses et de nos sacrifices. Ils prétendaient de notre part à une inviolabilité de leurs personnes et de leurs intérêts lorsqu'ils se rendaient sur notre territoire; de leur côté, ils s'arrogeaient le droit de nous refuser l'accès de leurs montagnes et d'agir d'une manière hostile à notre domination, toutes les fois que l'occasion leur en était offerte. L'œil constamment ouvert sur la puissance de nos moyens d'action, chaque fois qu'ils les voyaient engagés dans la question arabe, de manière à ne pas nous permettre d'en disposer contre eux, ils s'empressaient, du haut de leurs montagnes, de provoquer contre nous les tribus limitrophes reconnaissant notre domination; ils ne laissaient échapper aucune occasion d'agi par la force contre celles à leur portée, pour les punir de ne pas faire cause commune avec eux. Ils appelaient et recevaient avec enthousiasme tous les insurgés du pays arabe, et organisaient avec eux des partis actifs et agissants. Dans toutes les circonstances critiques pour nous, nous

avions vu partir, du sein de la Kabilie, des agents qui venaient répandre, au milieu des populations de la plaine, des paroles et des écrits provoquant à la révolte et recommandant aux indécis de jeter les yeux sur les crêtes de leurs montagnes, espérance et appui de tout musulman qui voudrait secouer le joug du chrétien.

Nos guerres avec les Arabes avaient produit peu d'impression sur ces populations compactes; elles semblaient, au contraire, avoir pris un orgueil plus grand de leur indépendance et une confiance plus complète de leurs forces. Après l'expédition du maréchal Bugeaud, en 1847, elles s'étaient tenues, pendant quelque temps, sur une défensive qui semblait décidée à ne pas vouloir nous inquiéter. Mais ces dispositions pacifiques ne leur étaient inspirées que par la crainte d'attirer sur leurs montagnes notre attention, et de décider contre eux une entreprise sérieuse, dont l'expédition de l'Oued-Sahel leur avait démontré la possibilité. Toutefois, perdant insensiblement le souvenir du grand développement de forces qu'ils avaient vu se dérouler au pied de leur pays, et, en présence d'une inaction, souvent forcée, de notre part, les Kabiles avaient pris contre nous un rôle offensif. L'énumération de toutes les agressions kabiles serait longue à faire; on peut hardiment établir qu'elles avaient lieu, et qu'elles auront lieu encore, toutes les fois que leurs dispositions hostiles ne seront pas maintenues par la crainte d'un échec. Il ne faut pas croire que les actes d'agression d'une tribu kabile soit le fait d'une résolution prise au sein de cette tribu; le conseil vient de plus loin; il vient de la volonté de toute la race kabile qui s'exécute, et, comme gage de son

adhésion, chaque groupe mêle ses contingents à ceux de la tribu d'où part le mouvement.

Nous en avons eu la preuve, toutes les fois que, pressés par une situation intolérable et menaçante, nous avons dû faire marcher nos colonnes, pour ranimer le courage de nos tribus soumises et punir les tribus kabiles en révolte. Les tribus attaquées n'étaient pas seules aux prises avec nous, la Kabilie entière leur donnait son appui, et le sang de ses guerriers leur était acquis pour défendre un principe commun, l'indépendance du peuple qui s'est réciproquement constitué solidaire de ce grand intérêt. Aussi, dans toutes nos rencontres, les combats furent-ils sérieux et le nombre des ennemis considérable.

Dans la lutte qui constitue la première période de notre guerre algérienne, nous n'avions pu nous occuper de la race kabile. On devait réserver entièrement les montagnes comprises en dehors du cadre que nous nous étions tracé. Nos intérêts et notre politique nous imposaient de ne pas grandir les difficultés de notre entreprise. On doit se rappeler qu'elles apparaissaient déjà, par elles-mêmes, assez fortes pour ébranler la foi du plus grand nombre dans le succès. Mais le moment arriva enfin de compléter notre œuvre, et d'entamer hardiment la deuxième période de guerre. Il était temps de ne plus laisser en paix un ennemi irréconciliable, qui était un sujet constant de doute et de réflexions fâcheuses pour le peuple arabe sur l'irrésistibilité de notre puissance. Ces considérations motivèrent les expéditions successives des Babor, en 1853, et du Jurjura, en 1854 et 1857.

Au mois de mai 1853, le général Randon, gouverneur général, arrivait à Setif pour y prendre le commandement

en chef des troupes destinées à opérer dans les Babor. L'une des divisions était sous les ordres immédiats du gouverneur, et l'autre avait pour chef le général de Mac-Mahon. Après avoir parcouru séparément les territoires des tribus kabiles situées entre le Sahel de Setif et la mer, et vaincu les résistances partielles que quelques-unes de ces tribus avaient tenté d'opposer, les deux colonnes faisaient leur jonction, le 6 juin, sur le bord de la mer, près de l'embouchure de l'Oued-Aguerioun. Toutes les cimes les plus escarpées avaient été visitées par nos soldats, les camps dressés à Bou-Medernis et à Sidi-Tallout, au cœur même des Babor. Nos auxiliaires arabes étaient étonnés de se trouver dans un pays si voisin du leur, et cependant si inconnu pour eux; ils étaient étonnés surtout de voir les députations de toutes les tribus, naguère si arrogantes et alors vaincues, accourir dans nos camps pour faire acte de soumission.

L'année suivante, dès que la nouvelle de la guerre d'Orient fut connue dans le pays, Bou-Bar'la, toujours réfugié aux Beni-Mellikeuche, ses alliés, recommença à s'agiter. Ses émissaires allaient partout, racontant que la guerre avait réduit nos forces en Algérie, et que le moment était venu de tenter un suprême effort pour rejeter tous les Français à la mer. Les populations semblaient préoccupées dans l'attente d'un événement extraordinaire; chacun s'armait; le commerce de la poudre se faisait ouvertement. Les agents de Bou-Bar'la circulaient de tous côtés, passant du Jurjura au Babor, pour y provoquer une nouvelle levée de boucliers. Les communications entre Bougie et Setif devinrent bientôt dangereuses, et il fallut prendre des mesures de surveillance

énergiques. Une petite colonne, sous les ordres du colonel Boudville, vint camper au Drâ-el-Arbâ pour observer le pays.

Il importait de montrer d'une manière éclatante à ces populations, si avides d'aventures et toujours animées de la soif du changement, que l'armée d'Afrique était encore assez puissante pour réprimer les imprudents défis des rebelles.

Au mois de mai, tous les efforts étaient, en conséquence, portés contre le Jurjura. Le général Randon battait d'abord les Beni-Djennad. Ce jour même, les troupes de la division de Constantine, sous les ordres du général de Mac-Mahon, obtenaient un égal succès sur les Beni-Hosseïn. Les deux colonnes, ayant opéré leur jonction, montèrent, par une marche de nuit, au sebt des Beni-Iahia, en plein Jurjura, et eurent, pendant plusieurs jours, à livrer de rudes combats contre tous les Zouaoua réunis en armes. Cette campagne, et, quelque temps après, la mort du cherif Bou-Bar'la, que nous raconterons plus loin, mirent fin aux intrigues. Le calme se rétablit rapidement dans le pays, et le commerce put s'y développer encore une fois.

Le 7 mai 1856, le cheïkh des Kherrata du Babor, le meilleur de nos chefs indigènes dans cette partie de la province, fut assassiné par ses gens ; il avait été invité à une noce où il devait être tué, de telle sorte que sa mort pût nous être présentée comme un accident arrivé dans la fête ; mais une discussion survenue entre lui et quelques individus, à propos d'un vol, fit que les choses ne se passèrent point comme cela avait été projeté. Pendant cette discussion, un coup de fusil fut, devant tout le

monde, tiré au cheïkh ; on se jeta sur lui, et son cadavre fut horriblement mutilé.

Déjà, depuis quelques mois, plusieurs de nos cheïkhs avaient été assassinés dans le Babor; on avait pû croire que ces crimes n'étaient que le résultat de vengeances personnelles. Mais, cette fois, les circonstances n'étaient plus les mêmes; le cheïkh des Kherrata était tombé dans un guet-apens qu'avaient préparé toutes les tribus du Babor. Une prompte punition devait frapper les gens qui nous étaient désignés, comme les chefs du complot. Le colonel Desmarets, commandant la subdivision de Setif, envoya sur les lieux le chef du bureau arabe avec des goums. Le 10, au soir, cet officier écrivait que les Irzer-ou-Fetis, des Beni-Meraï, sur lesquels il avait cru d'abord pouvoir compter, faisaient cause commune avec les Kherrata et entraînaient avec eux les Menchar, les Beni-Menallah et les Oulad-Salah. Il faisait ressortir, en même temps, l'avantage qu'on retirerait d'une prompte agression exécutée avant que les contingents kabiles aient pu se réunir. A neuf heures du soir, le 10, le bataillon de tirailleurs indigènes de Setif, fort de trois cent vingt hommes, fut dirigé sur le Babor. Il arrivait, à quatre heures du matin, au point qui lui était désigné.

Après avoir pris quelques heures de repos, ce bataillon fut lancé sur le village des marabouts des Kherrata. La mosquée de Sidi-Attia et les maisons furent brûlées, malgré la résistance des Kabiles. Mais, malheureusement, les hommes se laissèrent emporter par leur ardeur; il fallut perdre beaucoup de temps dans la retraite. Les Kabiles s'étaient réunis; ils serrèrent de près les tirailleurs et le goum, qui durent se retirer devant le nombre, tou-

jours croissant, des insurgés, auxquels venaient se joindre des hommes de toutes les tribus du Babor, descendant de la montagne au bruit de la poudre. La retraite s'effectua, néanmoins, en assez bon ordre jusqu'au passage de l'Oued-Berd; là, les tirailleurs furent assaillis par diverses fractions des Amoucha, dont on n'avait pas prévu les intentions hostiles. Accablés par le nombre, les tirailleurs ne songent plus qu'à regagner, au plus vite, un territoire ami; mais, dans ce mouvement, ils perdent une centaine d'hommes tués ou disparus.

En apprenant la nouvelle de cette échauffourée, à laquelle on était loin de s'attendre en ce moment de tranquillité, le général Maissiat, commandant la province, dirigea immédiatement des troupes sur Setif, et se rendit lui-même sur les lieux pour empêcher le mouvement insurrectionnel de se propager. Le 31 mai, à onze heures du matin, avec sept bataillons et la cavalerie, le général, parti de Medjaz-en-Noug, poussait une reconnaissance chez les Khelf-Allah, à cinq kilomètres du camp, où de nombreux rassemblements s'étaient donné rendez-vous sur le versant du Djebel-Mentanou et au pied du Babor. Arrivé à Aïn-Soultan, le général et son état-major, qui se trouvaient à près d'un kilomètre en avant de la troupe, sont accueillis par une vive fusillade, qui blesse plusieurs hommes de l'escorte. L'ennemi occupe une forte position sur les deux rives de l'Oued-Berd, défendant, d'un côté, les villages des marabouts de Sidi-Rezek-Allah, et, de l'autre, les jardins et les villages d'Aïn-Soultan, en garnissant les crêtes du Djebel-Mentanou. De ces deux positions, il fait un feu croisé sur la tête de colonne qui débouche par la vallée. Le colonel de Mar-

gadel est lancé, avec sa brigade, à l'assaut des hauteurs, et il s'en empare en délogeant l'ennemi des cimes du Djebel-Mentanou. Pendant ce temps, le colonel Liébert, avec ses tirailleurs, débordait la position de Sidi-Rezek-Allah. Victorieuses sur tous les points, les troupes occupaient d'excellentes positions défensives ; mais l'heure était avancée, et l'ennemi, embusqué à distance, n'attendait que le signal du mouvement de retraite pour talonner nos hommes, qui allaient être obligés de traverser, de nuit, les passages, accidentés et coupés de ravins, les séparant du camp. Le général Maissiat, avec sa vieille expérience de la manière de combattre des Kabiles, jugea à l'instant le danger de cette retraite faite dans l'obscurité ; ne voulant laisser à l'ennemi aucune chance de prendre une revanche, il ordonna aux troupes de bivouaquer sur le terrain même du combat. Les Kabiles, mystifiés par cette tactique, à laquelle ils ne s'attendaient pas, car ils nous voyaient sans tentes et sans vivres pour la nuit, n'osaient plus tirer un seul coup de fusil sur nos lignes de défense.

Vers le milieu de la nuit, un convoi de ravitaillement arriva du camp aux troupes engagées, et, le lendemain matin, le camp lui-même venait rejoindre et s'établissait autour d'Aïn-Soultan.

L'inaction des Kabiles dura quarante-huit heures ; le 2 juin, vers midi, ils se montrèrent tout à coup devant les grand'gardes, au sommet du Mentanou, qu'ils attaquèrent avec acharnement. La veille, deux bataillons du 3e zouaves, revenant de Crimée, avaient rejoint la colonne. Cette troupe, pleine d'ardeur, ne demandait qu'à être lancée en avant à la première occasion ; le général lui

fit franchir la montagne, et les Kabiles, coupés ainsi de leur ligne de retraite, éprouvèrent des pertes telles, que, le lendemain, des offres de soumission arrivaient de tous côtés. Plusieurs villages, entre autres, celui de Taguerboust, avaient été détruits, et nos tirailleurs avaient escaladé les contre-forts du Babor, chassant devant eux et dispersant les contingents ennemis.

Quelques jours après, le général Maissiat portait son camp à Sidi-Tallout, au sommet de la montagne, et employait immédiatement toutes ses troupes à ouvrir des routes stratégiques. Le meilleur moyen de dominer ces populations indociles était, en effet, de rendre leurs montagnes abruptes acccessibles de tous côtés, et de démontrer qu'à la moindre velléité de révolte de leur part, il nous serait facile, à l'avenir, de nous porter rapidement et sans difficultés au cœur même du pays. Sous la direction de l'infatigable colonel du génie Breton, des voies de communications étaient tracées sur les crêtes les plus escarpées et les pentes les plus raides, où, jusque-là, les chèvres seules avaient pu parvenir. Au bout de quelques jours, les cavaliers pouvaient suivre, au trot de leurs chevaux, un chemin de deux mètres de large, qui, de l'Oued-Berd (Sidi-Merouan), s'élevait en lacets jusqu'à Sidi-Tallout et à Bou-Medernis, longeait le vaste col qui sépare la croupe du Babor de l'arête du Talabort, et allait descendre sur le versant est de la chaîne de montagnes, vers Drâ-el-Gotran.

Pendant l'exécution de ces travaux si utiles, quelques fractions récalcitrantes, telles que les Beni-Dracen, les Oulad-Aïad, les Beni-Salah et autres, osèrent inquiéter nos chantiers; le châtiment infligé à leurs villages ne

se fit pas attendre, et, reconnaissant enfin leur impuissance, tous les montagnards demandèrent à se soumettre. C'est alors que, pour surveiller de plus près l'attitude des gens de ce pays, si souvent indociles, fut décidée la création d'un poste avancé au pied du Babor. Le choix balança un instant entre l'emplacement de Drâ-el-Kaïd et celui de Takitount; le dernier fut désigné, et la construction du fortin poussée avec activité.

En quittant la région du Babor, le général Maissiat continua l'œuvre, éminemment utile, qu'il avait si bien commencée. Partant de ce système pratique, qu'un pays n'est réellement maintenu dans la soumission qu'autant qu'il est accessible et pénétrable, il porta toutes ses troupes sur la ligne de Setif à Gigelli, qu'il voulait relier par une bonne route muletière. Ce travail fut poussé avec activité; le reste de la province jouissait, à cette époque, d'une tranquillité parfaite. On put y employer toutes les troupes disponibles. Des travaux d'art nombreux, aux abords des ravins, un pont jeté sur l'Oued-Missa, étaient déjà en voie d'exécution, quand le général Maissiat, toujours campé au milieu de ses troupes, reçut, en 1857, l'ordre de se diriger avec elles vers le Jurjura, pour appuyer les opérations de maréchal Randon dans cette partie de la Kabilie. Les troupes de la division de Constantine passèrent par la crête du Drâ-el-Arbâ pour aller camper à Akbou, auprès du bordj de Ben-Ali-Cherif. Le 27 juin, après un rude combat, elles s'emparaient du col de Chellata, où de nombreux contingents des Zouaoua étaient rassemblés. Cette diversion active du général Maissiat contribua puissamment à diviser les forces de l'ennemi, et facilita les opérations des colonnes sous les ordres

directs du gouverneur. On sait que cette campagne, pendant laquelle fut créé, au cœur du pays des Zouaoua, le poste de Fort-Napoléon, eut pour résultat la soumission définitive des tribus du Jurjura.

Cependant, les tribus du Babor ne voyaient point, sans de vives appréhensions, la construction, à Takitount, d'un poste qui allait désormais faire pénétrer chez elles notre action directe, et détruire complétement l'indépendance relative qu'elles avaient pu conserver, malgré leur soumission apparente. Les gens de désordre et le parti opposé aux chefs que nous avions nommés, cherchèrent à exploiter cette disposition et excitèrent les imaginations, en répandant le bruit que nous allions nous emparer des terres, introduire des colons européens dans le pays et enrôler de force les jeunes gens dans notre armée. Des réunions eurent lieu dans les villages, puis sur les marchés. Les tribus du Babor et celles du Ferdjioua échangèrent des gages d'alliance, le 10 avril, sur le marché du sebt et prêtèrent le serment d'attaquer Takitount et de détruire les constructions encore inachevées. Cette conjuration, conduite dans le plus grand secret, s'était organisée sans que nous en ayons été informés. Nos chefs indigènes, Bou-Akkaz lui-même, soit qu'ils craignissent de la révéler et de s'attirer le ressentiment des tribus, soit parce qu'ils comptaient qu'elle n'aurait point de suites sérieuses et qu'ils pourraient toujours, le moment venu, la réduire et consolider ainsi leur position, par une marque de dévouement et ce nouveau service à notre cause, n'avaient donné aucun avertissement.

Pour être à même d'agir, les conjurés devaient entraîner les Amoucha et les Oulad-Iahia, qui entourent Taki-

tount. Des ouvertures furent faites à ces deux tribus ; elles ne repoussèrent point ces suggestions, et le moment de l'attaque fut décidé pour le 12 avril.

Au jour indiqué, les contingents marchèrent, en effet, sur Takitount ; mais les Amoucha et les Oulad-Iahia, effrayés des conséquences qu'un insuccès probable devait avoir pour eux, en ce qu'ils auraient été les premiers atteints par le châtiment, avaient fait prévenir, dès la veille, l'officier français commandant le poste, et, soutenus par deux compagnies d'infanterie, refoulèrent eux-mêmes les insurgés.

Le général commandant la subdivision de Setif, informé le 12 au matin de ce qui se passait, arrivait le même jour à Takitount, avec une colonne qui ne devait plus rencontrer de résistance. Le pays fut entièrement parcouru par nos troupes, les principaux agitateurs livrés. Suivant la part qu'elles avaient prise à cette révolte, une contribution de guerre fut frappée et perçue immédiatement sur les fractions compromises. Le marché du sebt, qui avait servi de point de réunion aux révoltés, et qui se trouvait trop éloigné de notre surveillance, dut être supprimé et transporté à Takitount, sous le fort. Cette échauffourée n'eut donc pour conséquence que de démontrer l'impuissance du parti qui nous était hostile dans les tribus du Babor, et de consolider notre domination chez ces montagnards, que le sentiment de notre force et la menace d'un châtiment prompt et sévère peuvent seuls maintenir dans l'obéissance.

En 1860, au milieu du calme le plus profond, alors que les tribus de la plaine et de la montagne jouissaient de tous les biens que donne la paix, une insurrection

éclata subitement chez les Oulad-Amor, du côté du Hodna, et faillit entraîner plusieurs tribus de la subdivison de Setif. Le fanatisme seul avait déterminé cette levée de boucliers inattendue, qui aurait pris une gravité redoutable, sans la bonne organisation et la solidité de nos troupes. C'est dans la fraction des Oulad-Sidi-Rahab, marabouts des Oulad-Derradj, qu'un homme, fort obscur jusqu'alors, apparut, Si-Mohammed-ben-bou-Khentach, qui devait appeler tant de désastres sur son pays. En peu de jours, cet imposteur exerçait un tel prestige sur les imaginations ardentes des tribus arabes, que huit cents tentes étaient venues se joindre à lui, et qu'il disposait déjà de mille huits cents fusils, lorsque le colonel Nesmes-Desmarets, parti de Setif, et le colonel Pein, arrivé de Batna, vinrent le cerner et le combattre.

Si Mohammed-ben-bou-Khentach, s'intitulant le khalifa d'un cherif qui devait venir du Maroc, avait établi sa smala, qui grossissait d'heure en heure, à quelque distance de la grande chaîne de montagnes du Bou-Taleb. C'est là que, retiré dans sa tente, invisible, il était censé recevoir ses inspirations du ciel, et les faisait communiquer à la foule par ses deux lieutenants. Comment un tel ascendant avait-il pu naître et croître si rapidement, s'imposer à des populations qui, depuis nombreuses années, jouissaient des bienfaits de la paix la plus féconde, et dont les meilleurs cavaliers avaient si vaillamment combattu dans nos rangs dans maintes expéditions? Comment un tel changement dans les idées, dans les habitudes, avait-il pu se produire, sans que rien donnât l'éveil quinze jours avant le combat? C'est qu'une prédiction ancienne, très-populaire, venait de recevoir un commen-

cement de réalisation, et que, par suite, les tribus de cette partie de la plaine étaient convaincues que l'heure du triomphe de l'islam avait sonné.

C'est dans ces circonstances critiques, quand l'inquiétude gagnait les tribus de proche en proche, quand nos goums eux-mêmes montraient une incertitude alarmante, que les deux colonnes de Setif et de Batna arrivèrent près du camp du cherif, à Khanguet-el-Hammam. Un choc terrible, une mêlée affreuse s'en suivit; on lutta corps à corps avec acharnement La ruine des Oulad-Amor et de tous ceux qui s'étaient laissé entraîner par le cherif fut consommée.

Dans la journée, le cherif et son principal lieutenant, El-Mansouri, furent livrés au général Desmarets. L'autre lieutenant avait été tué dans la mêlée. Les révoltés avaient eu une centaine de tués. Nos pertes étaient de vingt-huit tués, dont trois officiers, et de cinquante-six blessés.

Au mois de mars 1864, une insurrection éclatait brusquement dans le Zouar'a du cercle de Constantine, et avait pour conséquence l'attaque du bordj du kaïd de Zeraïa. L'arrestation immédiate des khouan de l'ordre religieux de Sidi-Abd-er-Rahman, et surtout de leur mokaddem, Mouley-Mohammed, ne permit pas à la révolte de se développer à ce moment.

Pour permettre d'apprécier la suite des événements, quelques éclaircissements deviennent nécessaires.

Peu d'années avant, les deux grandes familles féodales des Ben-Az-ed-Din et des Oulad-Achour se partageaient le pouvoir sur toute la vaste région montagneuse de l'Oued-el-Kebir, du Ferdjioua et du Babor. Elles jouissaient, sur leurs belliqueuses populations, d'une autorité absolue

et sans contrôle. Trop voisines pour ne pas être rivales, elles étaient divisées. En 1858, une première modification avait eu lieu dans l'Oued-el-Kebir, à la suite de laquelle Bou-Renan, le chef de la famille des Az-ed-Din, avait vu son commandement rentrer dans la loi commune. En 1860, les intrigues auxquelles il se livrait, les embarras qu'il ne cessait de nous créer pour reconquérir son ancienne influence, nécessitèrent des mesures plus radicales. Bou-Renan et les principaux membres de sa famille durent être éloignés de l'Algérie. Deux des Az-ed-Din seulement furent maintenus dans les emplois qu'ils occupaient.

Quant à la famille des Oulad-Achour, elle continuait à être toute puissante. Ce ne fut qu'en 1862, qu'un remaniement, depuis longtemps projeté, put être opéré dans le pays où dominait son influence. Le cheïkh Bou-Akkaz, inquiet des plaintes portées contre lui par le plus grand nombre de ses tribus, et cédant aux sages conseils de son gendre, Si-Ben-Ali-Cherif, consentit à venir habiter la ville de Constantine, et à ne plus exercer que des fonctions nominales, quoique largement rétribuées. L'administration réelle, sous la surveillance de l'autorité française, était confiée à deux khalifas pris parmi les membres de sa famille.

Telle était la situation de cette région au commencement de 1864. Les révélations du mokaddem Mouley-Mohammed et de ses complices démontrèrent, jusqu'à l'évidence, que les Ben-Az-ed-Din et les Ben-Achour, qui regrettaient la perte de leur pouvoir et de leur influence, s'étaient réunis, sous l'impulsion du même sentiment, pour reprendre tout ce qui leur avait été pris. En pous-

sant les populations à la révolte, ils voulaient nous montrer que, sans leur concours, nous ne pourrions tenir le pays. Par ordre supérieur, les uns et les autres furent arrêtés et envoyés en internement.

Néanmoins, quelques tribus, notamment du côté du Ferdjioua et du Babor, conservèrent la même attitude, sans cependant se livrer à aucune hostilité. L'époque de l'été, peu favorable aux expéditions, et les mouvements qui se produisaient alors dans le Sud de la province d'Oran, ne permirent pas d'engager une colonne dans la Kabilie orientale. Mais cette contrée avait été tellement agitée, qu'il était indispensable de la faire visiter par nos troupes.

Au mois de septembre 1864, le général Périgot, commandant la province, parcourut, avec une colonne d'environ quatre mille cinq cents hommes, tout le massif de Fedj-Baïnen et de Fedj-el-Arbâ, sans éprouver la moindre résistance. Après avoir réglé les affaires et organisé le pays, il se dirigea vers le Ferdjioua, espérant que la campagne se continuerait ainsi sans hostilités. Mais, dans la nuit du 24, au camp de l'Oued-el-Halib, une vingtaine de coups de fusil étaient tirés sur le camp par les Kabiles placés sur les hauteurs voisines. Pendant la marche du lendemain, des contingents assez nombreux attaquaient encore la tête et la queue de la colonne, qui traversait à ce moment la plaine de Maranioun, près de l'Oued-el-Kebir. Le général, jugeant avec raison qu'il ne devait pas laisser impunie cette provocation, décida que l'on camperait sur les lieux même, et, en attendant de pouvoir infliger un châtiment aux agresseurs, il lança immédiatement deux compagnies de zouaves sur la hauteur occupée par les

contingents. A midi, le général, apprenant que les contingents qui avaient attaqué le matin, ayant reçu de nombreux renforts, s'étaient réunis au village d'Arbaoun, situé à peu de distance, fit sortir du camp deux colonnes sans sacs, avec toute la cavalerie. A l'approche des troupes, les contingents abandonnent les villages et se placent sur les hauteurs en arrière. En un instant, les colonnes les culbutent et s'emparent des villages. Dès le soir, les populations étaient disposées à entrer dans la voie de la soumission, comprenant bien qu'elles avaient obéi à des suggestions contraires à leurs intérêts.

Au moment où la tranquillité allait être rétablie dans cette région, de graves nouvelles nous parvenaient du Sud. La défection des Oulad-Si-Hamza, de la province d'Oran, s'était propagée, et les tribus du cercle de Bou-Sâda étaient déjà entraînées en partie dans la révolte. Il était indispensable de diriger, le plus promptement possible, des troupes dans cette direction, pour maintenir celles qui nous étaient encore fidèles. Pressé par les circonstances, le général Périgot laissa le commandement du Babor au kaïd Ben-Habilès, en remplacement d'Ahmed-ben-Derradji, gendre de Bou-Akkaz, dont la conduite, dans ces derniers temps, avait été plus que douteuse. La colonne quitta la Kabilie vers les derniers jours de septembre, et se porta rapidement à Setif et, de là, à Bordj-bou-Areridj. Nous raconterons plus loin ce qui s'était passé dans le Sud.

Lorsque la colonne du général Périgot, appelée vers Setif par les événements du Sud, quitta les tribus du Babor, dont la réorganisation avait été effectuée, la situation du pays, sans être entièrement raffermie, présen-

tait cependant des garanties qui pouvaient, jusqu'à un certain point, permettre de le quitter pour parer aux éventualités plus puissantes qui se produisaient dans la partie méridionale du pays. Le kaïd Ben-Habilès avait été installé dans ses nouvelles fonctions ; la manière dont il s'était acquitté de la mission difficile qui lui avait été confiée antérieurement à El-Milia, les intelligences qu'il possédait au milieu des tribus du Babor, dont on lui remettait le commandement, donnaient l'espoir qu'il parviendrait à surmonter les difficultés inhérentes à l'exercice de son autorité.

Sans être un étranger pour le pays dont il devenait le chef, il n'y possédait point de parti bien dessiné, et il allait avoir à se heurter contre toutes les rivalités des sofs, plus vivaces que n'importe où dans cette contrée kabile. De plus, il avait à lutter contre le vieux parti du cheïkh Bou-Akkaz, d'autant plus dangereux, que presque tous les cheïkhs, sur lesquels il était forcément obligé de s'appuyer, y étaient gagnés. Enfin, il lui fallait journellement combattre la fâcheuse impression produite dans le pays par les faux bruits répandus sur nos embarras dans le Sud, bruit que le départ précipité de la colonne et les insinuations du parti de Bou-Akkaz n'étaient pas de nature à dissiper.

Quant aux autres tribus : Oulad-Salah, Beni-Meraï, Djermouna, Beni-Ismaïl, Beni-Seliman, Amoucha, elles paraissaient être complétement remises de l'émotion qui s'était manifestée chez elles au printemps, à la suite des affaires du Zouar'a. Les Beni-Meraï, chez lesquels le malaise avait été le plus accentué, semblaient rentrés dans le calme ; mais la tranquillité n'était qu'extérieure, et les

tribus, travaillées sous main par de nombreux agents, ne devaient pas tarder à manifester leurs véritables dispositions. Ce fut dans les fractions du Babor qu'éclata l'étincelle qui devait bientôt propager l'incendie dans toute la région environnante. Le 10 octobre, le kaïd Ben-Habilès se trouvait chez les Richia et les Beni-Zoundaï, occupé à faire rentrer les contributions de guerre. Ces populations elles-mêmes l'avaient appelé au milieu d'elles, et protestaient de leurs bonnes intentions. Tout à coup, les paiements s'arrêtent, des menaces sont proférées, et, pendant la nuit même qui suit la suspension des versements, on tire des coups de fusil sur la tente du kaïd, qui doit chercher un refuge dans un village de la tribu. Quelques jours après, le 29 octobre, les idées de désordre s'affirmaient ouvertement ; les Beni-Meraï, requis pour un convoi, refusaient d'obéir, et allaient attaquer leur kaïd dans son bordj. Ils furent repoussés ; mais les conséquences de cette nouvelle levée de boucliers allaient se produire. Les mauvaises dispositions du Babor reparurent aussitôt. De promptes mesures furent prises pour faire face aux dangers les plus immédiats. Les ouvriers européens travaillant au Chabet-el-Akhera, sur la route de Setif à Bougie, et les compagnies de tirailleurs qui les protégeaient, reçurent l'ordre de rentrer sans retard à Takitount. Une attaque pouvait être tentée contre ces Européens, et il fallait à tout prix éviter cette complication. Ils purent arriver sans encombre à Takitount ; mais la situation devenait de plus en plus tendue. On parlait ouvertement, dans les tribus révoltées, d'un projet d'attaque contre Takitount, et on menaçait également les smalas du kaïd Ben-Habilès et du kaïd des Oulad-Salah. Ce der-

nier projet était, en effet, mis à exécution le 14 novembre, et les Oulad-Salah, aidés par les contingents du Babor, brûlaient le bordj de leur kaïd, situé dans la plaine des Amoucha, et rentraient ensuite dans leurs montagnes, sans faire aucune tentative contre les établissements que la cessation des travaux du Chabet laissait à leur merci.

Enfin, le 24 du même mois, les Oulad-Salah, Beni-Meraï, ainsi que les tribus du Babor, faisaient une démonstration armée contre le bordj de Takitount. Elle était repoussée, il est vrai, par les compagnies de tirailleurs; mais elle inaugurait une nouvelle phase de la révolte, qui se dessinait alors ouvertement et s'attaquait, non plus seulement à nos chefs indigènes, mais au commandement même, qu'elle venait pour ainsi dire provoquer et insulter au siége de ses représentants. Le but des dissidents était, dès lors, facile à deviner. Ils voulaient entraîner, par ce coup d'audace, les fractions encore hésitantes, et les forcer à brûler leurs vaisseaux, en les compromettant de telle façon qu'elles ne pussent plus songer à retourner en arrière. Ils ne songeaient pas à s'emparer de Takitount, qu'ils savaient défendu par des forces suffisantes; leur objectif était d'une nature bien plus politique, et nous allons voir, en suivant les événements, qu'ils réussirent pleinement.

En effet, presque aussitôt après l'attaque du chef-lieu de l'annexe de Takitount, on signalait un mouvement d'agitation chez les Amoucha, dont quelques fractions pactisaient déjà presque ouvertement avec les insurgés, chez les Djermouna, les Beni-Tizi, les Beni-Ismaïl et dans la majeure partie du kaïdat du Talabort, du cercle de Gigelli. Un bataillon était envoyé pour renforcer la gar-

nison de Takitount, et sa présence maintenait, pour le moment, les Amoucha, mais n'était pas suffisante pour arrêter le mouvement dans un rayon plus éloigné. Dans les premiers jours de décembre, le kaïd Ben-Habilès, qui avait cru pouvoir se transporter de nouveau chez les Richia pour y activer la rentrée des contributions, fut attaqué par de nombreux contingents de toutes les fractions environnantes. Après avoir tenu pendant toute la journée dans le village où il était retranché, il dut battre en retraite et se retirer au milieu des Beni-Aziz, Medjaled, et Arbaoun qui, seuls, paraissaient lui être fidèles. Peu de jours après, le désordre semblait gagner le Ferdjioua, où la fraction des Oulad-Amer assassinait son cheïkh et cherchait à occasionner des troubles sur le marché de l'Arbâ.

Les intempéries qui signalèrent le début de l'année 1865 empêchèrent, pendant quelque temps, de nouvelles manifestations; mais elles recommencèrent dès que l'état de la température le permit. Ce furent les Richia du Babor qui donnèrent de nouveau le signal, le 14 janvier, en venant brûler un village des Dehemcha. A dater de ce moment, nous allons voir les faits se succéder rapidement, et tous les efforts des révoltés tendre à un seul but : peser sur leurs voisins et les entraîner avec eux, soit par la force, soit par la persuasion.

Le 24 janvier, le kaïd Hammou-ou-Achour est attaqué dans son bordj par les Beni-Meraï. Obligé d'abord de battre en retraite, il fait contre eux un retour offensif, mais ne parvient pas à reprendre l'avantage. Les fractions qui, jusqu'alors, lui étaient restées fidèles, l'abandonnent, et, réunies aux autres rebelles de la tribu, pillent l'établissement des Ponts-et-Chaussées du Chabet.

Hammou est forcé de se réfugier à Takitount. Puis, les dissidents menacent les Beni-Ismaïl et leur kaïd. Ce dernier, dans l'espoir que sa retraite enlèvera à la révolte tout prétexte d'attaque contre sa tribu qui tient encore, mais est chancelante, se retire également à Takitount, où il arrive dans les premiers jours de février. En effet, ce moyen réussit pour le moment, et les Beni-Ismaïl sont épargnés et restent avec nous.

Dans le Babor, le kaïd Ben-Habilès repousse avec succès deux attaques successives des fractions révoltées; elles reviennent à la charge, une troisième fois, le 8 février, entraînent par leur nombre celles qui semblaient vouloir manifester de meilleures dispositions, et forcent Ben-Habilès, qui n'a plus de munitions, à se retirer momentanément à Arbaoun.

Les dissidents paraissent vouloir se porter de là sur les Dehemcha et les azels voisins, que couvrirent les goums des environs de Setif. Ces dernières mesures suffirent momentanément à préserver cette partie du pays; mais la situation s'aggravait en même temps d'un autre côté.

Vers le 18 février, les rebelles tentent une nouvelle attaque contre les Beni-Ismaïl, les Beni-Tizi et les Djermouna, qu'ils veulent à tout prix entraîner avec eux. Cette fois, ils réussirent. Le bordj du kaïd, mollement défendu par ses administrés, est pris, brûlé, et tout le kaïdat ne tarde pas à pactiser entièrement avec les insurgés, qui annoncent alors hautement l'intention d'entraîner, à leur tour, les Beni-Sliman.

Poursuivant leurs projets, ils font des démonstrations du côté du cercle de Bougie, où des ateliers européens travaillaient à l'ouverture de la route passant au cap

Aoukaz. L'agitation menaçait également le cercle de Gigelli ; des précautions durent être prises sur le versant sud de la chaîne de montagnes, pour repousser les incursions de plus en plus hardies.

Tandis que Takitount est fortement occupé par nos troupes, un goum, établi dans deux postes d'observation, sous le commandement du lieutenant de Sainte-Foix, auquel sont adjoints les kaïds Bou-Zeïd-ben-Illès, Zerroug-ben-Henni et Daouadi-ben-Keskes, couvre les Dehemcha ; d'autres contingents sont portés à Drâ-el-Kaïd, au milieu des fractions du Sahel-Guebli qui avoisinent les dissidents et se relient aux Beni-Sliman. En outre, ils ont pour mission de maintenir les Amoucha, dont les dispositions n'ont jamais été franches : ils ont à leur tête un autre officier des bureaux arabes et le kaïd Saïd-ben-Abid, du Sahel-Guebli.

Le 6 mars, trois colonnes insurgées descendent de la montagne ; elles sont composées des Oulad-Salah, des Beni-Meraï, des Beni-Felkaï, des Djermouna, des Beni-Tizi, des Beni-Ismaïl, des tribus du Babor. Une partie des Amoucha se joint à eux. Les Oulad-Salah et les gens du Babor, avec les Amoucha, se portent sur les Dehemcha, en deux groupes. L'un, vigoureusement reçu par nos goums, est culbuté à deux reprises, et abandonne le terrain en laissant plusieurs cadavres. L'autre se dirige sur le bordj de l'ex-kadi Si-Zadi, poste défendu par les Dehemcha, sous les ordres de leur kaïd. Après quelques coups de fusil, les Dehemcha et le kaïd abandonnent le bordj, qui est brûlé par les insoumis.

Le temps devint très-mauvais pendant quelques jours, et les insurgés restèrent dans leurs montagnes. Le colo-

nel Nayral avait été envoyé à Guemchouch, dans le Sahel-Guebli, avec une petite colonne, pour surveiller le pays. Il devenait urgent de profiter des dernières bonnes dispositions de quelques fractions, et de donner à leur attitude un caractère assez tranché, pour que les rebelles ne pussent plus espérer les gagner à la cause de l'insurrection. Une attaque générale fut résolue sur la position des dissidents. La colonne Nayral devait s'installer sur un tertre dominant le terrain de Draouat, et soutenir par sa présence le mouvement de nos contingents.

Ces dispositions furent exécutées, et, au signal donné, tout le monde s'ébranla, les goums des kaïds Abid et Ben-Illès poussèrent droit à l'ennemi, appuyés par quelques coups de canon.

Mais les Beni-Sliman, qui avaient promis leur concours contre les rebelles, ne paraissaient pas, et la diversion qu'ils devaient exécuter n'avait pas lieu. Ce retard faillit nous amener un échec, et déjà les goums étaient ramenés. Le kaïd Ahmed-ben-Zeïdan monta aux Beni-Sliman pour accélérer leur marche : ceux-ci hésitaient encore ; mais, enlevés par Ben-Zeïdan, ils se décident à prononcer leur mouvement, et, descendent avec entrain sur les Beni-Tizi, dont ils balaient les crêtes, tandis que les goums, faisant une charge générale, refoulent les insurgés sur toute la ligne. L'heure était avancée, et la colonne dut se replier.

Pendant que la colonne du colonel Nayral était toujours campée à Guemchouch, un autre petit corps de troupes, cavalerie et infanterie, était envoyé pour renforcer le poste de Takitount. Le 26 avril, vers midi, les Kabiles s'étaient réunis, comme d'habitude, en vue du

poste, et avaient échangé quelques coups de fusil avec les grand'gardes. Vers cinq heures du soir, ils se portaient en masse, avec la plus grande rapidité, sur les grand'gardes, et les forçaient, après un combat de plus d'une heure, à rentrer dans le bordj pour s'y mettre à couvert.. L'attaque continua toute la nuit et nous coûta neuf hommes tués. Le colonel Zentz arriva bientôt et força les Kabiles à se retirer.

Au mois d'avril, les Beni-Sliman faisaient défection, et les rebelles, se dirigeant vers le nord, allaient attaquer le camp de travailleurs du cap Aoukaz, sur la plage de Bougie. On connaît la rude réception que leur fit le colonel Bonvalet. Toute la montagne était de nouveau en insurrection, et nous apprîmes plus tard, par ceux qui nous faisaient l'aveu de leur faute, qu'ils avaient été entraînés par les conseils des agents de la famille féodale des Ben-Achour, et par quelques énergumènes fanatiques qui espéraient profiter de la situation. L'un des principaux meneurs parcourait les villages, et, dans les réunions publiques, il avait l'habitude de frapper sur la platine de son fusil en disant : « Faut-il que je paie l'impôt au chrétien? » Après avoir ainsi consulté son arme, il affectait sérieusement d'écouter sa réponse en avançant l'oreille, et s'écriait, en bondissant : « Mon fusil répond qu'il vaut mieux se révolter. »

Livré plus tard comme otage, il assistait un jour, dans notre camp, au paiement de l'impôt de guerre de sa tribu. Ses frères, indignés en l'apercevant, s'écrièrent : « Ohé! — un tel — consulte donc ton fusil pour savoir s'il faut ou non payer?

Le prétendu augure, baissant les yeux, comprit le

reproche des siens et ramena le capuchon de son burnous sur sa figure, pour ne pas s'exposer à de nouveaux sarcasmes.

Cependant, la révolte du Babor et des tribus voisines devait être réprimée. Deux colonnes se mirent en mouvement. La première, sous les ordres du colonel Augeraud, commandant la subdivision de Setif, commença à brûler les Beni-Imaïl, puis monta à Sidi-Tallout, après avoir éprouvé une sérieuse résistance de la part des Kabiles défendant les hauteurs. L'autre colonne, sous les ordres directs du général Périgot, abordait en même temps le Babor, en l'escaladant par le versant oriental. Après avoir sévèrement châtié les Richia des environs de Serdj-el-R'oul, les troupes pénétraient dans le col d'Aïn-Seran, qui sépare le Babor du Talabort; les Kabiles, perchés sur les hauteurs, essaient de défendre le passage à coups de fusil ou en faisant rouler des quartiers de rochers sur les chemins; mais le passage s'effectue sans encombre, et, le 25 mai au soir, le camp s'établissait à Ras-el-Bahari, en vue de celui du colonel Augeraud, dressé, dans la même journée, à Sidi-Tallout.

Les pertes éprouvées par les Kabiles, les nombreuses razias effectuées par nos goums et nos contingents venus de Gigelli ou de Setif, et enfin l'arrestation des hommes qui s'étaient le plus compromis pendant cette révolte, hâtèrent les offres de soumission. Une fois de plus, ces populations indociles étaient forcées de reconnaître qu'elles avaient été trompées par les fausses promesses des meneurs et des marabouts; ces derniers surtout n'avaient pas plus été préservés de nos coups que les autres.

Au sommet de l'Adrar-Amellal, un des pics rocheux

qui dominent la gorge du Chabet, existe un sanctuaire qui a une grande réputation dans le pays. Là, était déposé un drapeau en soie, fabriqué à Tunis, orné de nombreuses amulettes infaillibles, que l'on n'arborait que dans les grandes occasions. En 1864, lorsqu'éclata la révolte du Sud, un nommé Bakir, d'Ir'zer-ou-Fetis, prétendit s'être trouvé en songe au milieu d'une réunion de saints personnages rassemblés au sanctuaire d'Adrar-Amellal. Ceux-ci lui avaient dit : « Prends le drapeau, et parcours la montagne pour soulever la population contre les chrétiens. » C'est ce qu'il fit, en effet, et la révolte commença à éclater à cette époque. Bakir était à la tête du mouvement; mais celui qui en était le bras était Amer-ou-Tahrount, des Oulad-Salah; c'était lui qui, conduisant les contingents, avait ravagé tout le pays, depuis les Dehemcha jusqu'aux Beni-Sliman, qui avait dirigé toutes les attaques de nuit sur nos camps, et le combat livré au chantier du cap Aoukaz. Le drapeau d'Adrar-Amellal fut pris par la colonne Augeraud, et figure aujourd'hui parmi les trophées de la division (1).

Quant à Tahrount, il tomba également entre nos mains, et, lorsqu'on lui demanda ce qu'il pensait de son insuccès, il répondit philosophiquement : « *Nous nous sommes trompés; notre échec tient à ce que le moment n'est pas encore venu.* » Paroles d'une grande portée, que je livre aux commentaires de ceux qui croient aveuglément à la pacification définitive du pays.

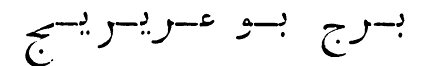
Le 2 juin, les troupes expéditionnaires reçurent l'or-

(1) J'ai eu la curiosité de découdre les sachets en soie contenant les amulettes tant renommées; je n'y ai trouvé que quelques morceaux de carton ordinaire sans nulle inscription.

dre de descendre dans la plaine de Bougie, où l'empereur Napoléon III les passa en revue. Quelques jours après, elles remontaient dans les Babor, et y séjournaient encore près d'un mois pour achever la réorganisation du pays.

Depuis cette époque, et jusqu'en 1870, aucun événement politique ou de guerre ne s'est produit dans le cercle de Setif. Nous signalerons cependant les calamités amenées par la sécheresse, l'invasion des sauterelles, la disette, le choléra et le typhus, qui, pendant une période de trois ans, se sont appesanties sur le pays. Les populations commençaient à se relever de ces désastres, contre lesquels l'humanité est impuissante, les cultures entreprises partout, sur une vaste échelle, par l'initiative européenne, annonçaient une récolte abondante, quand a éclaté la douloureuse et épouvantable révolte indigène qui, à cette heure encore, est menaçante autour de nous.

Bordj-bou-Areridj



Lorsqu'à la fin d'octobre 1839, le duc d'Orléans, avec l'armée que commandait le maréchal Valée, pénétra dans la Medjana pour effectuer le passage des Biban ou Portes de fer, le bivouac fut établi aux sources appelées Aïn-bou-Areridj. L'obscurité naissante, car la journée avait été très-longue, permettait à peine de distinguer, à mille deux cents mètres au sud, un rocher abrupte, presque conique, s'élevant au milieu de la plaine. De hautes murailles, en mauvais état, le surmontaient; quelques échancrures, à la partie supérieure, en accusaient l'état d'abandon et de vétusté. Ce rocher, ces murs, étaient le Bordj-bou-Areridj, élevé par les Turcs sur des restes de constructions romaines.

Bordj-bou-Areridj, brûlé à deux reprises par les Mokrani, abandonné dès lors par les Turcs, se dégrada lentement et devint une vigie sinistre, d'où les coupeurs de route, embrassant d'un coup d'œil la plaine et les défilés qui y débouchent, guettaient incessamment les voyageurs et les caravanes.

L'occupation de Setif fit sentir la nécessité de soutenir,

par une force permanente, les essais de notre khalifa Mokrani, pour rétablir son influence si longtemps combattue et annulée par les compétiteurs que lui opposait Abd-el-Kader. Sous l'appui de ces murailles jadis si redoutées, la Medjana se repeupla rapidement, et son sol, inculte depuis plusieurs années, s'ouvrit de nouveau aux sillons de nombreuses charrues. Au mois de juin 1841, une colonne revenant de Msila, où elle s'était portée pour chasser les agents d'Abd-el-Kader, laissa à Bordj-bou-Areridj trois cents hommes du troisième bataillon d'Afrique, et cette troupe s'occupa aussitôt à se mettre à l'abri d'un coup de main. Sans autre ressource que ses bras, elle déblaya la tour, releva les brèches et construisit, sur le prolongement d'un contre-fort du rocher, un ouvrage dont les murs, en pierres et mortier de boue, suivaient les saillies du terrain. On appela cette enceinte la redoute; elle avait un contour de cent quatre-vingts mètres.

Deux compagnies du 61e, commandées par le capitaine Dargent, avaient succédé au détachement du bataillon d'Afrique. A l'approche de l'hiver, la crainte de ne pouvoir suffisamment les approvisionner fit décider leur rentrée, et le khalifa fut autorisé à organiser un corps de trois cents fantassins indigènes, pour garder le bordj. On lui donnait l'armement et les munitions; mais il devait nourrir, solder et habiller ces soldats. Il lui était impossible de supporter une pareille charge; aussi fut-on obligé d'incorporer ceux de ces hommes qui y consentirent dans le bataillon de tirailleurs indigènes de Constantine, dont ils formèrent la sixième compagnie.

Pendant l'hiver de 1842-43, des soldats du génie et un détachement de la garnison de Setif vinrent à Bordj-bou-

Areridj construire dans le fort une baraque en pisé, couverte en planches ; elle renfermait l'infirmerie, les magasins, les logements du capitaine, du chirurgien et des sous-officiers comptables. Le lieutenant et le sous-lieutenant se partageaient une petite construction du même genre dans la redoute, où la compagnie était sous la tente.

Bien qu'insuffisante, cette amélioration, dans l'installation de la garnison, était bien urgente; des fièvres intermittentes, auxquelles personne ne put se soustraire, l'avaient éprouvée à un point tel, que la localité en acquit une réputation d'insalubrité qui contribua singulièrement à la faire connaître. Les causes de cette insalubrité provenaient des miasmes du ruisseau marécageux qui coule au pied du bordj. Elles ont pu être déterminées aussi par les labours qui furent faits dans la plaine, inculte depuis plusieurs années, par suite des événements de guerre.

Le poste de Bordj-bou-Areridj, créé à la sollicitation du khalifa Mokrani, au moment où l'action de nos ennemis était rejetée dans l'Ouest, dut aux bonnes dispositions des populations environnantes, qui fournissaient le recrutement de la garnison, de n'avoir été inquiété qu'une seule fois. Les circonstances difficiles dans lesquelles on se trouvait alors, expliquent la tentative qui fut faite au commencement de 1846.

Les montagnes de la Kabilie, celles du Sud, étaient soulevées par des cherifs; les troupes de Setif avaient été appelées dans la province d'Alger. Les débris de la colonne qui souffrit tant des neiges du Bou-Taleb, observaient, sur la lisière du Hodna, les mouvements d'Abd-

el-Kader, qui venait par le Sud et dont on ignorait les intentions. Sur les rapports de quelques déserteurs de la compagnie de Bordj, l'ennemi, espérant pouvoir enlever le poste, envoya un goum nombreux tirailler sur les murs. Le chef fut tué, et les cavaliers s'enfuirent avec quelques pertes.

Les dépenses extraordinaires qu'occasionnait à l'État l'usage des tentes pour la compagnie, nécessita la construction d'une caserne, et l'incertitude sur le point où devait être installé un établissement permanent dans la Medjana ayant été levée, à la suite d'une exploration minutieuse de la plaine, la création du centre de Bordj fut décidée. Le fortin resta tel qu'il était, avec adjonction d'un saillant; les logements furent refaits en maçonnerie et couverts en tuiles. Une caserne, entourée d'une enceinte flanquée de petits bastions, fut construite sur le plateau de l'Est. Le ruisseau d'Aïn-bou-Areridj, qui descend de quatre sources situées à mille deux cents mètres au nord du fortin, fut amené jusqu'auprès du nouvel établissement. Il traverse une belle prairie, au pied du rocher, d'où un canal l'utilisa à l'arrosage des jardins de la garnison.

Autour de l'établissement militaire de Bordj, se créa rapidement un centre européen, qui, l'année dernière, se composait déjà d'environ quatre-vingt-dix maisons formant la ville, et d'une vingtaine d'autres bâties dans la banlieue. La population européenne était, à cette époque, d'environ trois cents personnes, à la disposition desquelles mille six cents hectares de terres de colonisation avaient été attribués.

En 1868, un commissariat civil y était créé, et, enfin,

le 3 septembre 1870, Bordj-bou-Areridj était constitué en commune de plein exercice (1).

Un marché hebdomadaire très-important appelle sur ce point beaucoup de négociants européens. Le commerce des céréales, des bestiaux, du miel, de la cire, que fournissent en grande partie les montagnes du Mansoûra, de Mezita et des Beni-Abbas, y a acquis un développement considérable. Bordj est destiné à devenir une des stations les plus florissantes de la route d'Alger à Constantine.

La plaine de la Medjana, par la constitution de son sol fertile, l'abondance, la bonté de ses eaux et le voisinage des montagnes boisées qui l'encadrent, avait attiré l'attention du peuple qui savait si admirablement utiliser les ressources de sa conquête. Aussi est-elle littéralement semée de vestiges antiques, dont plusieurs groupes attestent par leur étendue l'existence d'établissements florissants. On a retrouvé, entre autres :

1° Le municipe des Lemellefensiens, placé au lieu dit Kherbet-Zembia, qui occupait une éminence dominant la partie supérieure du cours de l'Oued-Ksob, point commandant les deux flancs de cette large vallée et ses terrains fertiles qui s'étendent depuis Ras-el-Oued, en amont, jusqu'à Koudiat-Rachidi en aval. Les eaux de l'abondante source de Bel-Imour étaient conduites à la cité romaine par un aqueduc monumental, alors que les empereurs Philippe, père et fils, régnaient simultanément sur le monde, c'est-à-dire de l'an 247 à l'an 248 de l'ère chrétienne.

(1) Soixante-six kilomètres séparent Bordj-bou-Areridj de Setif. Les gîtes d'étape sont Aïn-Taghrout, où existe un caravanserail; puis Sidi-

2° Les Tamannuniens, voisins et limitrophes des Lemellefensiens, devaient détenir, un peu plus vers l'ouest, le territoire sur lequel cultivent actuellement les Oulad-Cheniti et les Oulad-el-Hannachia. Ces Tamannuniens étaient-ils d'origine numide, ou bien ont-ils été les sujets des rois de cette nation, antérieurement à l'organisation de la province de la Mauritanie sitifienne? L'une de ces suppositions semblerait vraisemblable, car, sur une pierre gravée au burin, on lit encore DOMINE JVBANOS ;

3° Les Tamascaniens avaient assis leur ville dans la vallée d'Oussedjit, que détiennent maintenant les Oulad-Ogla. Ce lieu, heureusement choisi, est richement arrosé en toute saison; on y voit encore les vestiges de fontaines, de bains, de quais, de clôtures de jardins, et particulièrement, des mosaïques de la belle époque romaine ;

4° Les Kasturinsiens. Les possessions de cette peuplade devaient être d'une certaine étendue, et comprendre toute la plaine ondulée qui, du versant sud du Djebel-Metennan et du Djebel-Kteuf, s'incline progressivement vers l'Est, où elle est limitée par le ruisseau de Bou-Areridj (1).

Lors des différentes invasions qui pesèrent sur le nord de l'Afrique, ses avantages ont pu arrêter dans la Medjana les peuples qui s'y succédèrent; mais ils n'y ont pas laissé de traces de leur passage.

Embarek, auprès du tombeau du marabout de ce nom. Un service de voitures transporte les voyageurs d'une ville à l'autre.

(1) *Voir*, dans les *Recueils* de notre Société, les nombreuses et importantes découvertes épigraphiques faites dans cette région par le commandant Payen.

Les tribus composant le cercle de Bordj-bou-Areridj sont :

Beni-Iadel. — Mzita. — Dréat. — Ouennour'a. — Oulad-Khelouf. — Mâdid. — Hachem. — Aïad. — Meggueddem. — Zamora. — Oulad-Taïer. — Beni-Abbas. — Beni-Mellikech.

Les Beni-Abbas descendent de la tribu berbère des Sedouikich, fraction des Azizides, par une femme appelée Tazizt, et habitent les mêmes montagnes depuis la plus haute antiquité. Les Sedouikich appartiennent eux-mêmes à la grande tribu des Ketama. C'est au milieu du pays accidenté des Beni-Abbas, que se trouve la fameuse Kalâa, dont nous aurons souvent à parler plus loin; il convient donc de donner ici la description de cette forteresse naturelle.

Qu'on imagine un roc à pic, un cône ou plutôt une pyramide quadrangulaire, tronquée, debout, s'épatant un peu à sa base comme de l'argile trop humide; taillée en haut obliquement, en biseau, pour ainsi dire, dans le sens du sud au nord, rougeâtre au sommet et teinté de gris à la base.

C'est une roche de formation sédimentaire, soulevée et détachée du système voisin; ses stratifications ont une position horizontale d'un singulier effet; c'est comme une immense ceinture, composée d'un grand nombre de cordons, formant un mur vertical, qui ajoute une fortification naturelle à ce roc, déjà inaccessible par l'inclinaison de ses pentes, qui n'est pas moindre de 22°.

Au pied, la roche est recouverte par de la terre végétale crevassée, profondément ravinée, mais permettant à quelques oliviers d'y vivre. Au-dessus, des espèces plus

humbles font tache sur le roc, auquel elles sont comme suspendues ; ce sont des genévriers.

Outre ces crevasses, le rocher de la Kalâa présente deux grandes dépressions qui le divisent en trois espèces de contre-forts. Celui du milieu supporte un village, celui de gauche un deuxième. Au point culminant, un peu sur la droite, on aperçoit une petite gorge qui paraît donner passage, — et cela est en effet, — à la route du sud, qui débouche du haut du plateau.

Perché sur ce nid d'aigle, la vue est immense. D'abord on voit les montagnes, si singulièrement accidentées, des Beni-Abbas. En face, au premier plan, est El-Aïad, puis les échelons qui bordent la rive droite de l'Oued-Sahel, depuis Akbou jusqu'aux Beni-Immel. Ensuite, et par-dessus le tout, déjà dans le bleu de l'horizon, le pic de Lalla-Khedidja, le plus élevé des montagnes du Jurjura, et les rochers bizarrement découpés des Ourzellaguen. A droite, la vue va se perdre par delà les hauteurs des Beni-Aïdel jusqu'au Djebel-Azrou, rencontrant sur son chemin, jusqu'à la charmante silhouette de Timeri, qui domine Tamokra, vingt dachera kabiles jetées sur les points culminants comme les nids de cigogne sur les cheminées de Constantine. A nos pieds, les deux villages de Kalâa. Celui de droite, qui occupe l'angle nord du sommet tronqué de la pyramide, appartient aux Mokrani; les Oulad-Aïssa l'habitent. Celui de gauche, qui appartient aux Oulad-Hamadouche, couronne le contre-fort du milieu et s'étend vers l'Ouest ; il est plus considérable que le premier et est divisé en deux quartiers assez distincts, ce qui avait fait dire, par erreur, qu'il y avait trois villages. Un ravin assez profond, et qui forme, plus

bas, un des côtés du contre-fort central, sépare les Oulad-Aïssa des Oulad-Hamadouche, avec lesquels ils ne vivent pas toujours en parfaite intelligence. Ce désaccord s'est, plus d'une fois, traduit par des coups de fusil, et les ruines très-étendues qui dominent les Oulad-Aïssa, du côté du Nord et de l'Est, n'ont pas d'autre origine.

Lorsque des Oulad-Aïssa on va vers le village des Oulad-Hamadouche, on suit une roche à fleur du sol, le long de laquelle se trouvent cinq petites fontaines d'eau très-bonne, mais peu abondante; car nous ne pensons pas qu'elles fournissent plus de deux cent cinquante à trois cents litres par jour. La fontaine, qui fournit à peu près toute l'eau des deux villes, est en bas de la montagne, sur le flanc Est, qui la surplombe, en quelque sorte, à quatre cents mètres environ au-dessous des Oulad-Aïssa. Elle est très-bonne et très-abondante; des sentiers de chèvres y conduisent, et les femmes vont tous les jours y chercher leurs provisions dans des peaux de bouc, qu'elles chargent sur leur dos.

En hiver, comme la Kalâa est très-élevée, il y tombe une telle quantité de neige, que souvent les habitants ne peuvent sortir pendant des semaines entières. Ils emploient cette neige, amoncelée dans les anfractuosités des rochers, comme boisson pour eux et leurs animaux.

Les maisons de la Kalâa sont construites comme la plupart des maisons kabiles. Quatre murs en pierres et mortier, couverts par une toiture en tuiles rondes; une large porte, par où passent hommes et bêtes, donnant sur une cour intérieure; pas de fenêtres, pas de cheminées; quelques-unes des portes présentent de grossières ornementations en relief et en creux.

Les gens de Kalâa ont une réputation de probité proverbiale dans toute la Kabilie ; c'est là, en effet, qu'à toutes les époques de guerre, les personnages considérables du pays sont venus chercher un refuge pour eux, leurs familles et leurs trésors. Ils confiaient leurs biens aux habitants de Kalâa, qui les restituaient quand le péril était passé. On ne cite pas un exemple d'un dépôt nié. — Les gens de Kalâa s'enrichissent par le commerce. C'est là que se fabriquent les burnous de laine fine ; les femmes tissent les étoffes, les hommes taillent, cousent les vêtements et les exportent dans toute l'Algérie, même en Tunisie et au Maroc.

On ne saurait décrire les difficultés de la route qui monte de Bouni à la Kalâa ; elle cotoie sans cesse la crête amincie du rocher, avec des précipices à pic à droite et à gauche. C'est à donner le vertige aux plus hardis, car, en certains endroits, ce chemin n'a pas plus d'un mètre de large.

C'est également dans cette tribu que se trouve le fameux passage des Biban ou Portes de fer. Ce nom lui vient des Turcs qui l'appelaient *Demir Kapou*, la porte de fer.

Le chaînon de montagne où se trouvent les Portes de fer est formé par un immense soulèvement, qui a relevé verticalement les couches de roches horizontales à l'origine. L'action des siècles a successivement enlevé les portions de terrain qui réunissaient autrefois les bancs de roches, de telle sorte qu'elles présentent aujourd'hui une suite de murailles verticales qu'il est presque impossible de franchir, et qui se prolongent au loin en se rattachant à des sommets d'un accès plus difficile encore. Au milieu de cette chaîne, coule l'Oued-Biban (ou Oued-bou-Keton),

ruisseau salé qui s'est ouvert passage à travers un lit de calcaire noir, dont les faces verticales s'élèvent à plus de cent pieds de haut et se rattachent, par des déchirements inaccessibles, aux murailles qui couronnent les montagnes. Le passage, dans trois endroits, n'a que quatre pieds de large : il suit constamment le lit de la rivière torrentueuse qui l'a ouvert et qui y amène constamment des cailloux roulés, rendant la marche des hommes et des chevaux très-pénible. Dès que les pluies augmentent le volume d'eau, le passage devient impossible : le courant, arrêté par les rétrécissements auxquels on a donné le nom de Portes, élève quelquefois le niveau de la rivière jusqu'à trente pieds au-dessus du sol; la rivière s'échappe ensuite avec violence par une étroite vallée qu'elle couvre entièrement; c'est la seule issue à ce passage que ceux qui le voient trouvent encore plus difficile que la renommée ne le dit.

Telle est la route que les Turcs avaient tracée pour se rendre d'Alger à Constantine : des trous de mines indiquent que, pour la mettre dans l'état où elle était naguère, des travaux ont dû être exécutés, et qu'avant l'établissement de la puissance algérienne, elle n'était pas praticable.

Les Romains, au temps de leur grande domination, ne paraissent pas l'avoir suivie : aucune trace de ce peuple célèbre ne se fait remarquer aux environs, et l'étude du système de routes qui liaient ensemble les différents points de la Mauritanie, semble prouver que la communication entre Sitifis et Auzia se faisait, soit par Tubusuptus, soit par la route plus longue encore qui tourne les montagnes de l'Ouennour'a au sud.

C'est par là que doit passer notre route reliant la province de Constantine à celle d'Alger. Au pied occidental des montagnes des Beni-Abbas, et sur la rive droite de l'Oued-Sahel, nous avons établi le poste de Tazemalt, destiné à surveiller la vallée et la tribu des Beni-Mellikech qui lui fait face.

Les révolutions qui se sont succédé dans ces contrées n'ont pas déplacé les Ouennour'a, qui occupent les mêmes montagnes depuis les temps anti-islamiques, ils appartiennent à la grande tribu berbère des Sanhadja.

Les Oulad-Khelouf, leurs voisins, qui ont aussi une origine sanhadjienne, s'étaient établis, auprès des Aïad et des Ouennoura, vers l'an 1313; ils formaient la milice du sultan de Bougie, Abou-Zakaria, au moment où leur chef, Yakoub-Ibn-Khelouf, était chambellan de ce prince.

Du temps des Turcs, les Oulad-Khelouf payaient un impôt que l'on a bien rarement l'occasion de rencontrer en Algérie; c'était la capitation, le *Kharadj-er-Rous* ou *Djezia*. Il n'atteignait, en général, que les vaincus qui avaient refusé de se faire musulmans; quelquefois, cependant, il était établi par suite de conventions : il aurait ici cette dernière origine.

Les indigènes racontent que les Oulad-Khelouf habitaient une vallée dans laquelle ils ne voyaient pas le soleil avant midi, et qu'un marabout leur promit une autre contrée, où ils seraient réchauffés par ses rayons dès le matin, à la condition qu'ils s'engageraient à payer la capitation, ce qui fut accepté par les Ouled-Khelouf.

Une autre tribu berbère, qui n'a pas conservé le souvenir de son origine, habitait alors la plus grande partie du bassin de la Medjana : c'est celle des Sedrata, de la

branche cadette des Louata. Vers le septième siècle, la première invasion arabe la trouva aux environs du golfe de Gabès; un siècle et demi après, elle fournissait aux Zenata, aux Sanhadja et aux Haouara, qui assiégeaient Tobna en 770, un contingent de six mille hommes. En 1067, Bekri les place dans le Zab, aux environs de Biskra; c'est là que les prit le flot arabe déchaîné par El-Moëz, en 1050, pour les pousser dans la partie septentrionale du Hodna, où ils étaient en 1153 du temps d'Edrici, au moment où finissait le règne des Hammadites. De là, ils durent fuir, en 1207, devant les Douaoudia, qui étaient chassés eux-mêmes du Zab, où ils s'étaient installés pendant les courses aventureuses d'Ibn-Ghania-el-Maïorki, dont ils avaient épousé la fortune.

En 1285, les Douaoudia, mêlés à d'autres Arabes hilaliens, étaient définitivement établis dans le Hodna et sur le plateau de Setif, où nous trouvons encore, sur le ruisseau de Khelil, près d'Aïn-Turc, la tribu noble par excellence des Douaouda, qui était maîtresse du cheffa avant notre arrivée. Les Sedrata avaient dû franchir la montagne qu'ils avaient devant eux, et camper dans la plaine et sur les coteaux qui s'étendent du Bou-Sellam au Mansoura.

Le village de Mansoura, qui donne son nom à une des fractions de Dréat, s'attribue aussi une origine berbère; il aurait été peuplé par les habitants de la Kalâa des Beni-Hammad, détruite en 1153 par Abd-Allah, un des fils d'Abd-el-Moumen, fondateur de l'empire almohade. Ses habitants furent dispersés vers la fin du douzième siècle par Ibn-Ghania et les tribus arabes et berbères qui avaient partagé avec lui les dangers et les produits de ses excursions.

Dès cette époque, une fraction des Arabes hilaliens, sœur de celle des Douaoudia, était déjà fixée au Djebel-Kiana ou Djebel-Adjiça, du nom des Berbères qui l'avaient occupée jusqu'alors, aux environs de la Kalâa ; et nous voyons que les Almohades, lors de la destruction de l'ancienne capitale des Hammadites, tuèrent Ibn-ed-Dahak, chef de la tribu d'Ed-Dahak, descendue des Athbedj, ainsi que celle des Aïad. Cette dernière n'y vint que quelques années plus tard, lorsque Abd-Allah-ben-Abd-el-Moumen l'eut chassée de Sicca Veneria, où elle s'était établie un siècle auparavant, dès son entrée en Afrique. Dès lors, la montagne prit leur nom et le conserve encore.

Les Aïad se divisaient en plusieurs fractions, parmi lesquelles on remarque celle de Mortafa, qui se subdivisait elle-même en trois branches : les Oulad-Tebban, appartenant aujourd'hui aux Rir'a-Dahara, du cercle de Setif; les Oulad-Hammech, qui avaient pour chefs les Beni-Abd-es-Selam et les Oulad-Gandouz (1). La position qu'Ibn-Khaldoun assigne à ces peuples, à la fin du quatorzième siècle, est la même de nos jours : elles s'étendent de Ras-el-Oued à l'Oued-el-Ksob, et sont connues sous la dénomination générale des Oulad-Haddad, tribu noble.

Zamora fut fondée par Hacen-Pacha, fils et successeur de Khaïr-ed-Din, vers l'an 1560, dans la lutte que ce prince eut à soutenir contre les Beni-Abbas. La colonie se réduisit d'abord à un petit fort construit à la hâte, dans lequel Hacen-Pacha laissa une garnison turque. Obligés de pourvoir à leur subsistance, les soldats mirent

(1) Ibn-Kaldoun, vol. 1, p. 55-56.

en culture les environs de leur camp ; bientôt, ils contractèrent des alliances avec les tribus kabiles de leur voisinage, et ils adoptèrent leur régime de vie, conforme d'ailleurs aux exigences du sol. Aux ressources générales des montagnards, ils ajoutèrent une industrie spéciale, qui leur manquait. Il s'établit donc, entre les nouveaux hôtes et les habitants, des relations d'intérêt et de parenté. A la faveur de ces relations, l'établissement turc gagna du terrain ; et c'est ainsi qu'avec l'aide du temps et les inspirations de la nécessité, une simple garnison parvint, sans subvention étrangère, à se transformer en une colonie, colonie dans laquelle le sang berbère domine assez pour communiquer sa couleur à tout le mélange (1).

(1) *Études sur la Kabilie*, par M. Carette, p. 132.

13

Les Mokrani

SEIGNEURS DE LA MEDJANA (1)

Depuis l'an 1500 de notre ère, la famille féodale des Mokrani joue un rôle important dans les affaires de l'Algérie et a eu, sur les destinées de la Medjana qu'elle habite encore, une influence considérable. Leur histoire est féconde en grands souvenirs; leur nom, mêlé aux phases de la conquête turque, tire un nouveau lustre de la résistance qu'opposa, à cette époque, la race indigène défendant son indépendance. Sans être entièrement stériles, les efforts des Turcs ne produisirent pendant longtemps que des résultats insignifiants; et, plus tard, quand leur domination eut pris plus de consistance, ils ne réussirent encore qu'imparfaitement à neutraliser l'influence de l'aristocratie guerrière, qui ébranla souvent l'autorité des beys.

Le chef de la Medjana, Mokrani, nous disent les documents historiques, dépendait du gouvernement de Constantine; il recevait l'investiture des mains du bey, qui, moyennant un tribut annuel, le maintenait dans la famille régnante. Quant à l'administration intérieure du fief, le

(1) Les documents concernant la biographie de cette famille ont été pris aux meilleures sources, ou recueillis à la suite des fréquentes conversations que, dans mes relations de service, j'ai eues avec les représentants des diverses branches de cette famille féodale. J'ai pu contrôler ainsi leurs récits les uns par les autres, et les dégager de tout ce qui était exagéré ou rapporté avec passion.

bey n'y intervenait pas; chaque tente, chaque gourbi, taxés par le suzerain héréditaire, versaient entre ses mains le montant de leur impôt, sans que l'autorité turque exerçât aucun contrôle sur les relations fiscales entre le prince et le sujet. Le cheïkh de la Medjana exerçait un droit de haute et basse justice sur les terres de sa dépendance, sans avoir de compte à rendre à l'administration centrale. C'était, comme on le voit, un état dans l'état.

Les obligations du feudataire envers le beylik se bornaient à payer la redevance annuelle, signe de son vasselage, et à protéger le mouvement des troupes turques qui traversaient le territoire d'Alger à Setif. L'influence exercée par cette famille, on pourrait dire par cette dynastie, ne s'explique pas seulement par son ancienneté, par son origine religieuse, par le long exercice d'une autorité traditionnelle; elle repose sur une autre base plus solide, plus terrestre, et non moins respectable aux yeux des Arabes : les impôts prélevés, chaque année, par le chef de la principauté sur les tribus de sa dépendance, ne devaient pas, à l'époque turque, s'élever à moins de sept cent mille francs (1).

Après avoir exposé les moyens par lesquels l'ancêtre des Mokrani parvint à impressionner l'esprit turbulent des Kabiles et à s'implanter ensuite sur le sol où nous les voyons aujourd'hui, nous raconterons quelques scènes de famille et leur manière d'être entre eux ; les cruautés qu'exercèrent souvent les uns contre les autres des hommes sans bien, agités par un insatiable besoin de mouvement, et qu'enflammaient la jalousie et l'esprit d'insubor-

(1) Carette, *Exploration scientifique.*

dination. Nous parlerons aussi du rôle qu'ils jouèrent au dehors.

A une époque où la trahison et le meurtre faisaient partie intégrante de l'art de régner, on vit souvent les intrigues et les querelles de famille, que les Turcs alimentaient et utilisaient à leur profit, se dénouer par le sabre et le poison. Car ce n'était pas toujours les armes à la main et loyalement que les Turcs descendaient dans la lice; ils avaient, suivant le temps, les circonstances et les hommes, recours à des procédés moins belliqueux. Tout crime était excusé, pourvu qu'il réussît.

D'un autre côté, les expéditions militaires, comme en Europe, sous l'anarchie féodale, avaient un caractère de dévastation à la prussienne et de brigandage, dont le souvenir s'est perpétué. Les chefs, livrés à eux-mêmes, se faisaient entre eux de nombreuses et continuelles guerres privées. On menait alors une vie turbulente et batailleuse dans laquelle le pillage était l'objet principal, et toutes ces barbaries s'exerçaient avec l'indifférence de l'habitude. Quant au peuple, il était obligé d'être pauvre, c'est-à-dire d'affecter la misère, pour échapper aux exactions des puissants.

Nous ne devons porter aucun jugement sur des faits qu'il convient d'apprécier, non pas au point de vue de nos idées actuelles et de notre civilisation; mais avec l'esprit du siècle, c'est-à-dire en nous représentant les choses au milieu de toutes les circonstances qui les entouraient et de la politique de l'époque. Ce serait injuste de les apprécier autrement; car l'homme ne s'affranchit que rarement des influences au sein desquelles il s'élève et il vit. Cela nous donnera le droit d'être impitoyables à

l'égard de ceux qui, comblés de nos bienfaits, nous ont trahis, après avoir protesté chaleureusement de leur fidélité.

I.

Au deuxième siècle de l'hégire, vers l'époque où les musulmans poussaient leurs envahissements jusqu'au pied des montagnes guerrières dans lesquelles l'Espagne disputait encore son indépendance, et pendant que le khalife Abd-er-Rahman I[er] fondait le royaume de Cordoue, une grande insurrection éclatait en Orient, au berceau même de l'islamisme.

Hoceïn, issu d'Ali, gendre du prophète, prenait les armes à la Mecque et se révoltait contre El-Hadi, khalife de Bagdad. Hoceïn ayant été vaincu et tué, bon nombre de ses partisans, dès lors en butte aux persécutions du vainqueur, émigrèrent en Afrique. Parmi eux, se trouvait Idris, oncle d'Hoceïn. Idris parvint à s'éloigner, et, en l'an 170 (786 de J.-C.), il allait chercher un refuge à Oulili, dans le Maroc. C'était l'époque où les royaumes s'élevaient et tombaient avec une étonnante rapidité. La fortune d'Idris fut prodigieuse, car, soutenu par plusieurs tribus berbères ralliées à sa cause, il détacha pour toujours ce pays de l'empire des Abbacides, et y forma un royaume, dont Fez, que fonda plus tard son fils, Idris le Jeune, devint la capitale.

Idris I[er], empoisonné par un émissaire d'Aroun-er-Rachid, l'ami de Charlemagne, légua ses états à ses descendants, qui, malgré leurs divisions et leurs sanglantes querelles, maintinrent leur grandeur pendant près de deux siècles, et parvinrent même à un degré de puis-

sance alarmant pour l'autorité des khalifes. Tlemsen était également devenu le siége d'une vice-royauté pour les princes de leur famille.

Vers l'an 350 de l'hégire, le royaume idrissite commençait à chanceler et devait bientôt disparaître ; il ne s'agissait plus alors de conquérir, mais de se défendre. Hacen-ben-Idris, dernier souverain de cette race, refusa de se soumettre à la suzeraineté des khalifes de Cordoue. Le célèbre ministre Oméïade-el-Mansour envoya contre lui des troupes d'Andalousie ; une rencontre eut lieu, dans laquelle Hacen, battu, eut la tête tranchée. Les derniers membres de la famille idrissite, démoralisés par la défaite, se dispersèrent et continuèrent à vivre dans les montagnes, parmi les Berbères du Moghreb, où ils se dépouillèrent de toutes les marques de leur origine et adoptèrent la vie nomade, afin d'échapper aux dangers qui les entouraient (1).

Si nous nous en rapportons aux généalogies un peu légendaires et même romanesques, conservées sur parchemin par les Mokrani, il faudrait admettre qu'ils sont cherifs, c'est-à-dire descendants de la famille royale dispersée des Idrissites, issue de Fatima, fille du prophète. Cette origine paraît mieux sonnante que toute autre. Du reste, ajoutons que chaque musulman cherche à se rattacher par quelque lien, si faible qu'il soit, à la postérité de Mahomet. En présence d'assertions et de témoignages, — même sur parchemin, — qui peuvent être apocryphes, je ne me trouve pas suffisamment autorisé à faire prévaloir l'une ou l'autre des versions qui

(1) Ibn-Khaldoun.

ont cours dans le pays sur l'origine des Mokrani. Cette réserve est motivée par le manque de moyens de contrôle pour mettre la vérité à la place de contes, parfois absurdes, auxquels la crédulité et l'absence de tout esprit d'observation ont pu seules donner crédit.

Diverses traditions locales attribuent aux Mokrani une souche plus humble que celle du prophète, et ne remontant pas à une aussi haute antiquité. Il y a une certaine opportunité à les citer séparément.

Les uns les disent originaires des Beni-Abbas, berceau de leur famille, et, par conséquent, de race purement berbère. Du reste, le nom de *Mokran* semblerait le prouver. Le mot kabile *Amokran* signifie *grand, chef, aîné* de la famille; il est l'opposé du nom assez répandu de *Amzeïan,* qui, dans la même langue, signifie le *petit,* le *cadet.* D'autres les font descendre de la peuplade des Aïad, qui, à l'approche d'une invasion arabe, se vit obligée d'abandonner son territoire devant le flot conquérant et de se retirer chez les Beni-Abbas.

L'historien Ibn-Khaldoun nous apprend que, vers l'an 1300 de notre ère, la fraction des Mortafa (Metarfa) des Aïad avait pour chefs les *Beni-Abd-es-Selam* et les *Beni-Guendouz.* Ce serait donc des Abd-es-Selam que serait issue la famille des Mokrani, et aujourd'hui encore, ils se considèrent comme formant la branche aînée. La branche cadette, ou plutôt collatérale, des Oulad-Guendouz serait entrée dans la famille par suite de quelque alliance. Mais un fait qui explique encore cette origine déduite des événements, c'est la possession de vastes territoires, par les Abd-es-Selam et les Oulad-Guendouz, au pied des Oulad-Hannach, précisément dans la localité où Ibn-Khaldoun

assigne le berceau de leur puissance politique dans le courant du treizième siècle.

Les biens des Oulad-el-Hadj sont situés entre Aïn-Tagrout et Aïn-Turc (1).

D'autres aussi assurent que leur ancêtre, Sidi-Abd-er-Rahman, était, en effet, marocain, et se disait cherif, comme la plupart de ses compatriotes. Il parcourut la Kabilie, où il vendait des talismans et des amulettes et faisait le métier d'empirique, à l'aide duquel il acquit une certaine réputation dans le pays. Se plaisant dans cette belle contrée, il ne trouva rien de plus convenable, pour ne pas la quitter, que d'user d'une politique très-conciliante et de se faire bien venir de ses habitants. C'est ainsi qu'il arriva aux Beni-Abbas, les aida à se rendre indépendants des Zouaoua, et leur donna l'idée de construire la Kalâa, qui devint le siége de son gouvernement.

Ces opinions contradictoires ouvrent un large champ aux conjectures; il est impossible de formuler aucune affirmation, et, quoique les Mokrani révoquent les dernières et les nient péremptoirement, elles ont cependant un caractère plus naturel, si ce n'est moins fantaisiste et moins flatteur, qui peut les faire admettre comme plausibles. D'après ces dernières, il ne faudrait pas faire remonter l'origine connue de cette famille au-delà de l'an 1490 ou 1500 de notre ère.

Enfin, et *pour mémoire,* je mentionnerai nne dernière version encore plus fantaisiste que toutes les autres. Il a couru sur les Mokrani une tradition, que M. Henri

(1) Renseignements donnés par mon ami, M. Poulle.

Cauvain a donnée dans le *Constitutionnel,* et qui a été reproduite par l'*Akhbar* du 23 mai 1852. Nous la mettons sous les yeux des lecteurs, dans la citation suivante :

« Si-Lakhdar-Mokrani, kaïd des Beni-Abbas, descend d'une famille illustre qui a longtemps habité le Maroc, et qui offre cette particularité curieuse, qu'elle se vante d'une origine commune avec la maison française des Montmorency. D'après les traditions, un des Montmorency aurait embrassé l'islamisme et aurait été admis au titre de cherif, parent du prophète. Les Mokrani portent une *croix dans leurs armes.* Quoi qu'il en soit, cette famille s'est fixée depuis longtemps dans la Medjana, et elle commandait dans le pays sous les beys de Constantine (1). »

Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne faut ajouter aucune foi à cette version, aussi inexacte que celle qui a fait d'un patron de barque de Gigelli, du nom de *Boulboun,* un descendant d'un *Bourbon,* qui aurait été fait prisonnier en 1664, lors de l'expédition du duc de Beaufort contre cette ville.

Cette circonstance d'un prince français devenant musulman, dont nulle tradition européenne ou algérienne ne fait mention, manque trop absolument de vraisemblance pour ne pas manquer aussi de vérité. Les Mokrani, connaissant quelque jour la haute noblesse des Montmorency, ne seraient certainement pas fâchés, malgré leurs préjugés religieux, de laisser prendre créance à cette opinion gratuite, mais flatteuse pour leur vanité, et de la propager eux-mêmes. Il convient donc, puisque l'oc-

(1) Berbrugger, *Époques militaires de la Kabilie.*

casion s'en présente, de ne point laisser entrer dans le domaine de l'histoire une assertion que l'imagination seule a créée; car l'erreur, une fois admise, est très-difficile à expulser. Les circonstances dans lesquelles le nom de Montmorency a été prononcé pour la première fois nous étant parfaitement connues, il est, je crois, de notre devoir de les signaler.

A Setif, au milieu d'une nombreuse réunion dans laquelle se trouvait le vieux khalifa Mokrani, on demanda au général de Barral, commandant alors la subdivision, quelle avait été, sous le gouvernement turc, la position de la famille féodale de ce chef indigène, dont l'autorité s'étendait encore sur un immense territoire, depuis Setif jusqu'à Bou-Sâda.

Le général, après avoir parlé de l'origine religieuse des ancêtres de Mokrani, de leurs alliances avec les beys, en un mot, de l'influence qu'ils exerçaient dans la contrée, prit pour terme de comparaison le rôle joué en France par les Montmorency. Un auditeur enthousiaste, acceptant la comparaison pour le fait, propagea son erreur, que d'autres, depuis, ont répétée de confiance.

A la grande revue du 10 mai 1852, Si-Lakhdar-Mokrani, fils du vieux khalifa, faisait partie de la députation de notables indigènes envoyée à Paris pour assister à cette solennité. C'est alors que parut, pour la première fois par écrit, dans une courte notice biographique sur les divers chefs indigènes, le nom de Mokrani accolé à celui de Montmorency.

La question des armoiries est encore une fiction qui ne mérite pas devoir être prise au sérieux. Les Maures d'Espagne et les Sarrasins, à l'époque des croisades, por-

taient sur leurs boucliers et leurs bannières des emblèmes et des devises analogues à nos signes héraldiques; mais on se méprendrait fort en supposant que, de nos jours, les Arabes algériens, même ceux descendant des familles les plus illustres, ont conservé un blason. On voit fréquement sur les armes du pays, — et par armes, j'entends les fusils, sabres ou pistolets, — des incrustations en argent, en ivoire ou en corail, représentant des *croix* et même des fleurs de *lys*. Il ne faudrait pas induire, de là, que ces images constituent des armoiries héraldiques. L'adresse des joaillers kabiles et des orfèvres juifs est bien connue; ils se transmettent de père en fils les moules qui servent à fabriquer leurs ornements et ils les emploient pour le premier venu, qu'il soit d'origine noble ou roturière : ce n'est qu'une question d'argent.

Sous les beys, et même pendant les premières années de la domination française, les Mokrani ont eu, pour insigne distinctif de leur goum de cavaliers, un étendard en soie, au milieu duquel étaient brodés ces mots en lettres d'or :

Un secours vient de Dieu,
Et la victoire est proche.

formule consacrée et adoptée par tous les chefs de troupes indigènes.

Après cette digression, qui n'était pas sans utilité, nous reprendrons notre récit.

Depuis la dispersion de la famille royale idrissite jusqu'à l'époque où leur descendant, Sidi-Abd-er-Rahman, ancêtre reconnu des Mokrani, apparaît sur la scène, l'arbre généalogique sur lequel s'appuie cette famille,

pour établir sa noblesse religieuse, compte une vingtaine de générations.

Lorsque vivait Sidi-Abd-er-Rahman, la contrée que l'on appelle aujourd'hui l'Algérie était un terrain en litige, où dominaient les Zianites, mais dont les états voisins ne cessaient de leur disputer la possession. L'épuisement causé par des luttes longues et acharnées entre les trois parties belligérantes : les Merinides du Maroc, les Zianites de Tlemsen et les Hafsites de Tunis, avait favorisé l'éclosion de petits états, qui, moyennant une soumission nominale, qu'ils n'acccordaient même pas toujours, obtenaient de leurs puissants voisins une indépendance à peu près complète (1).

L'anarchie et les dissensions intestines déchiraient donc alors le pays; la force était la seule loi, et les populations kabiles, au caractère énergique et belliqueux, vivaient indépendantes dans leurs montagnes et dans un état voisin de la sauvagerie. L'histoire de cette époque est très-confuse et très-obscure; aussi les traditions qui suppléent aux lacunes n'en doivent avoir que plus de prix pour nous et méritent d'être recueillies avec soin.

Un célèbre marabout, du nom de Sidi-Amer-el-Kadi, descendant lui aussi des princes idrissites, et, réfugié dans ces montagnes, parvint cependant, par son influence religieuse, à ranger sous sa loi une partie des habitants du Jurjura, divisés, jusque-là, par d'anciennes inimitiés nées de vols et de meurtres de part et d'autre.

Si-Amer-el-Kadi avait établi sa résidence à Koukou, Cuco de Marmol, alors ville populeuse, où existait une

(1) Berbrugger.

école en grand renom. Malgré toute sa science et ses vertus religieuses, dit la légende, Si-Amer était d'un caractère inquiet et défiant. Il tenait pour suspect tout homme de quelque valeur, et faisait mourir traîtreusement quiconque portait ombrage à son autorité naissante.

Si-Abd-er-Rahman alla perfectionner ses études à Koukou. Pendant le temps qu'il y resta, il fit preuve d'une intelligence hors ligne. Les questions les plus ardues, embarrassantes pour les légistes musulmans de cette époque, étaient, dit-on, résolues par lui avec une rapidité et une lucidité peu communes. Ses condisciples le citaient comme modèle d'érudition, et, de tous côtés, on venait le consulter.

Si-Amer-el-Kadi vit en lui un rival, s'offusqua, selon son habitude, de l'influence que son élève paraissait devoir acquérir, et, craignant d'être supplanté, il prit la résolution de s'en défaire. Le jeune taleb, prévenu heureusement par un de ses amis, n'eut que le temps de s'éloigner; mais déjà les affidés du maître, qui, depuis longtemps, guettaient toutes ses actions, se mirent à ses trousses et le poursuivirent jusqu'au bord de l'Oued-Sahel, rivière qui sépare le massif du Jurjura des montagnes des Beni-Abbas. Si-Amer avait recommandé à ses gens de ne pas pousser plus loin leurs poursuites. « S'il est assez heureux pour franchir la rivière, avait-il dit, c'est que Dieu le protége et l'appelle à de hautes destinées. »

Si-Abd-er-Rahman atteignit la rive opposée sans encombre, rentra aux Beni-Abbas, auprès des autres membres de sa famille, et s'installa à l'endroit nommé Korraba, où il fonda une école. Sa réputation attira l'attention sur lui

et lui amena rapidement de nombreux disciples. A dater de cette époque, il travailla à se gagner des partisans. Quelques années plus tard, survint un événement qui marqua le début d'une phase nouvelle, et fut le point de départ de la haute fortune et de la prépondérance acquise depuis par les Mokrani sur les populations de la rive droite de l'Oued-Sahel.

Si-Abd-er-Rahman s'étant un jour rendu au marché du mercredi des Beni-Abbas, près d'Ir'il-Ali, fut témoin d'une scène qui le scandalisa vivement. Chaque semaine, quatre cents Beni-Abbas étaient obligés de se rendre au marché par corvée. Les Kabiles du Jurjura les réunissaient deux par deux, et forçaient chaque couple à porter sur les épaules une barre de bois, après laquelle on suspendait les moutons ou les chèvres qu'on égorgeait et dépouillait ensuite. La viande exposée en vente restait ainsi étalée pendant toute la durée du marché, sans que les Beni-Abbas, servant à cet usage, osassent faire la moindre observation. Sidi-Abd-er-Rahman s'approcha du cheïkh qui présidait le marché, lui adressa quelques remontrances, le sommant de faire cesser le rôle ignoble auquel il astreignait des hommes comme lui.

« Mêle-toi de tes affaires, répondit brutalement le fier montagnard; telle est la coutume, ce n'est point toi qui la modifieras. »

Si-Abd-er-Rahman, que cette grossière réponse indigna encore davantage, rentra chez lui et convoqua les principaux des Beni-Abbas, auxquels il reprocha leur peu d'énergie et leur condescendance servile. En effet, dirent ceux-ci, telle est la coutume établie par les exigeants voisins qui oppressent notre contrée et y commettent

toutes sortes de brigandages. Nous sommes obligés de nous résigner, car ils sont plus puissants que nous, et personne ne nous protége contre leur despotisme.

« Si, cependant, je vous procure les moyens de dompter leur audace et de mettre un terme à vos humiliations, que me promettez-vous, répliqua le marabout.

—Nous te reconnaîtrons pour maître; nous obéirons à toi et à tes enfants et nous te paierons l'impôt. »

Le pacte était conclu. Sur les instances du marabout, il fut décidé que, le mercredi suivant, les quatre cents Beni-Abbas, soutenus par leurs frères qui se tiendraient embusqués à proximité, se rendraient au marché comme d'habitude; mais chacun d'eux devait être armé d'une hache ou d'un sabre caché sous le beurnous. Dès que le signal de l'action serait donné, ils devaient se grouper les uns et les autres autour de Sidi-Abd-er-Rahman.

Au jour indiqué, Sidi-Abd-er-Rahman, suivi de tout son monde, entra sur le marché la hache au poing, après avoir pris toutes les dispositions convenues. Il alla droit au cheïkh, et lui fendit la tête sans autre préambule. Aussitôt les Beni-Abbas, embusqués, se montrent et font un horrible carnage des Zouaoua, surpris par cette brusque attaque. Ils pourchassèrent, jusqu'au bord de l'Oued-Sahel, ceux qui, assez agiles, échappèrent à leurs coups. Depuis cette époque, la rivière n'a pas cessé de servir de limite entre les tribus des Zouaoua et celles de la rive droite de l'Oued-Sahel.

Les Beni-Abbas, ayant reconquis leur indépendance, reconnurent, ainsi qu'ils l'avaient promis solennellement, l'autorité du marabout Sidi-Abd-er-Rahman, et lui payèrent l'impôt. Le point de départ de cette autorité féodale,

comme on le voit d'après ce récit ingénieux que j'ai recuilli de la bouche même des gens du pays, ne fut, dans le principe, ni puissante, ni étendue. Mais bientôt le nouveau chef acquit une prépondérance de plus en plus marquée, qui se répandit de proche en proche sur toute la contrée. Les tolbas de son école augmentèrent, et, au bout de quelque temps, il parvint à introduire des mœurs plus douces parmi ses administrés.

Le tombeau de Sidi-Abd-er-Rahman, situé à Korraba, est encore aujourd'hui l'objet d'une grande vénération et le but de fréquents pélerinages. Le marabout légua à son fils, Si-Ahmed, un nom respecté et les avantages que lui assurait son influence religieuse.

Si-Ahmed-ben-Abd-er-Rahman, dit la légende, rehaussa encore, par ses vertus et l'assistance toute particulière de Dieu, l'éclat de sa famille, et lui créa une puissance que le temps a consacrée. Sa haute piété, ses manières douces, firent qu'à cette époque d'anarchie tous les regards se portèrent vers lui, et que les partisans de l'ordre vinrent grossir son parti. La population de Korraba s'était accrue considérablement; il fallut créer un nouvel établissement à Zerouala, près Chouarikh.

Cependant les Zouaoua n'oubliaient pas qu'ils avaient une vengeance à exercer, et, en attendant l'occasion de prendre une revanche éclatante, ils ne cessaient d'inquiéter la colonie naissante. Si-Ahmed, ne doutant pas de l'orage qui grondait sur sa tête, prit des mesures de précaution pour se mettre à l'abri des coups de main de ses turbulents voisins. Il fit chercher, dans la contrée, un endroit facile à défendre pour y établir sa Zaouïa. Malheureusement l'eau manquait sur tous les points défen-

dables. Un berger, qui avait l'habitude de conduire ses chèvres dans les endroits les plus abruptes, découvrit enfin le rocher sur lequel existe aujourd'hui la Kalâa des Beni-Abbas. L'étrange et heureuse position de ce roc isolé et taillé à pic, que la nature semble avoir disposé pour servir de piédestal à une citadelle aérienne, réunissait les conditions désirables. L'eau de pluie, amassée dans des réservoirs formés accidentellement par les anfractuosités de la pierre, pouvait suffire aux premiers besoins d'une population. Si-Ahmed fixa immédiatement sa résidence sur cet emplacement merveilleux, et y jeta les fondations de sa nouvelle zaouïa, dont les murs s'élevèrent rapidement, grâce au zèle et à l'émulation des travailleurs.

Si-Amer-el-Kadi, le chef zouaoui, ne perdait pas de vue les faits et gestes de Si-Ahmed, que les montagnards commençaient à lui préférer. Celui-ci, malgré son caractère religieux, avait déjà commencé à montrer de l'énergie et à agir en maître ; sa faveur et son pouvoir ne faisaient que s'accroître. Si-Amer prévit donc que son autorité serait bientôt contre-balancée par l'influence rivale ; il voulut arrêter son essor. Communiquant ses appréhensions aux habitants du Jurjura, il exhala toute sa haine, et leur tint ce langage :

« Si nous laissons au fils d'Abd-er-Rahman le temps de se fortifier dans la Kalâa, il est probable qu'il cherchera prochainement à étendre sa puissance jusque chez nous. Attaquons-le, puisqu'il en est temps encore. »

Les Zouaoua, animés d'un seul et même sentiment, répondirent à son appel, et vinrent, en nuées innombrables, essayer d'escalader la nouvelle cité. Mais leur bravoure et leur force numérique furent neutralisées par

l'avantage de la position. La résistance était d'autant plus facile, qu'à cette époque l'usage des armes à feu n'était pas encore introduite chez les Kabiles. Une avalanche de blocs de roc et d'arbres déracinés, préparés à l'avance, roula avec un fracas horrible du haut de la Kalâa, broyant, écrasant ou entraînant au fond des précipices tout ce qu'elle rencontra sur son passage. Il y eut entre les assiégés et les assiégeants plusieurs escarmouches dans lesquelles les premiers eurent l'avantage. Enfin, dans une dernière attaque décisive, les gens de la Kalâa eurent tant de succès, que les Zouaoua furent contraints de battre en retraite, emportant une quantité de blessés et laissant beaucoup de morts derrière eux.

L'échec de Si-Amer-el-Kadi augmenta dès lors le prestige de Si-Ahmed-ben-Abd-er-Rahman. Celui-ci rallia à sa cause de nombreuses familles, qui, reconnaissant en lui un homme capable de les protéger, vinrent se fixer à la Kalâa. Le faible trouvait dans cet asile la protection et la sécurité que lui refusait le reste du pays. Peu de temps après, mourut, dit-on, de chagrin, Si-Amer-el-Kadi.

La Kalâa des Beni-Hammad, ancienne capitale des princes berbères, dont la population végétait depuis longues années, fournit aussi de nombreux contingents à Sidi-Ahmed. La puissance du nouveau chef grandit par la faiblesse relative de ses voisins, et cet état de choses favorisa ses premiers progrès. Il accueillit tous les transfuges, et quand il vit sa résidence solidement établie, et qu'il eut organisé en corps d'armée les bandes d'Arabes et de Kabiles qui arrivaient à lui de toutes parts, il prit le titre d'émir ou de sultan de la Kalâa des Beni-Abbas, ainsi que le constatent les papiers de cette époque qui

nous ont été communiqués. Après avoir consacré toute son existence à consolider son petit royaume, Sidi-Ahmed mourut à la Kalâa, et, selon son désir, on l'enterra à Korraba, à côté du tombeau de son père.

Sidi-Abd-el-Aziz, fils de Sidi-Ahmed-ben-Abd-er-Rahman, dont la chronique entoure le nom d'une sorte de célébrité héroïque et chevaleresque, continua à jouir du royaume prospère qu'avaient fondé son père et son aïeul, et leur succéda dans l'exercice de l'autorité temporelle et religieuse. Son avénement eut lieu de l'an 1500 à 1510 de notre ère.

Par des annexions successives, il étendit son pouvoir. Ce ne fut plus le petit seigneur féodal de la Kalâa seulement, car son influence pénétra rapidement au loin, dans le sud et dans tout le massif de montagnes des environs. Les Espagnols, maîtres de Bougie depuis l'an 1510, à la suite de l'expédition de Pierre de Navarre, lui offrirent leur alliance ; les relations qu'il eut avec eux lui furent de la plus grande utilité, car ils lui fournirent de la poudre, des fusils, et lui envoyèrent même des ouvriers pour fortifier les parties accessibles de la Kalâa.

Abd-el-Aziz, arrivé au pouvoir vers le commencement du seizième siècle, resta, pendant une période assez longue, entièrement étranger aux incidents remarquables qui suivirent l'apparition des frères Barberousse sur la côte d'Afrique. La distance où il se trouvait du théâtre des événements semble, dans le principe, lui avoir assuré l'oubli et le repos. Ce fait paraît cependant insolite ; car la vieille inimitié entre le chef de la Kalâa et celui de Koukou, loin de s'assoupir, aurait dû, au contraire, se raviver avec une nouvelle ardeur. On est surpris que Ben-

el-Kadi, après avoir secondé avec énergie les premières entreprises des Turcs en Algérie, ne leur ait pas demandé, à son tour, le même service pour accabler son rival. L'alliance des Turcs assurait, en effet, une solide prépondérance à une famille qui voulait régner sans partage dans la Kabilie et sur les provinces limitrophes.

Quoi qu'il en soit, la chronique locale entre dans des détails que confirment les événements déjà signalés par les documents européens; mais elle ne fixe pas d'une manière certaine l'époque des premières relations qu'Abd-el-Aziz eut avec les Turcs. Nous avons pu combler à peu près cette lacune, à l'aide des récits de Marmol, l'historiographe espagnol.

Une ère nouvelle va s'ouvrir et provoquer des faits très-importants dans leurs conséquences. Pour bien apprécier les motifs qui engagèrent Abd-el-Aziz à faire alliance avec les corsaires turcs, il est nécessaire de connaître les débuts de leur établissement en Algérie, dont quelques détails ne manquent pas de singularité; nous aurons soin d'abréger le plus possible.

L'audacieuse entreprise qui livra aux Turcs cette partie de la côte d'Afrique, au commencement du seizième siècle, rappelle les merveilleuses conquêtes de quelques chevaliers normands à une autre époque; elle s'opéra avec une facilité et une promptitude qui resteraient incompréhensibles, si l'on ne s'expliquait pas d'abord la situation du peuple conquis, lorsque s'accomplit ce changement si imprévu. Constatons, en premier lieu, l'infériorité militaire des indigènes par rapport aux Osmanlis. Ceux-ci attaquaient avec des armes à feu, arquebuses et canons; les autres ne pouvaient leur opposer, dans le principe,

que la flèche et la lance. Les Turcs connaissaient une sorte de discipline; les Arabes et les Kabiles n'en avaient nulle idée : dans leurs masses les plus considérables, chacun combattait pour son compte et sans soupçonner la puissance que donne un courage individuel avec une action combinée et dirigée par une volonté unique.

Lorsque plus tard des chrétiens renégats se chargèrent d'enseigner à la race berbère les éléments de la science des batailles, on vit les Turcs subir d'éclatantes défaites, et se résigner même à respecter l'indépendance des contrées qui avaient eu l'heureuse pensée de se faire donner cette utile initiation (1).

Le corsaire Aroudj (Barberousse), qui avait déjà acquis une certaine renommée en faisant la course contre les chrétiens, fut mis en relations avec Ahmed, fils de Amar-el-Kadi (que nous appelerons simplement Ben-el-Kadi, pour éviter toute confusion), par le sultan hafsite de Tunis. Aroudj occupa, d'abord, Gigelli, qui devint la base de ses opérations. Puis, avec le concours de nombreux contingents kabiles, — vingt mille hommes, dit-on dans les chroniques, — que lui amena Ben-el-Kadi, il attaqua Bougie alors entre les mains des Espagnols; mais il échoua dans les deux tentatives qu'il fit contre cette place en 1512 et en 1514.

En 1516, Aroudj arrivait à Alger et s'emparait du pouvoir, après avoir fait assassiner Salem-et-Toumi, cheïkh de la ville. Il y avait alors dans les montagnes, rapportent les chroniqueurs, un chef kabile qui s'était rendu le tributaire, le vassal et l'espion des Espagnols qui occu-

(1) Berbrugger, *Époques militaires*.

paient Bougie. Il leur payait chaque année un tribut de dix mille ducats (quatre-vingt-deux mille six cent huit francs), mille mesures de blé, mille moutons, sept cents bœufs et quatorze chevaux tout harnachés. Ce chef n'était autre qu'Abd-el-Aziz, souverain de la Kalâa et l'allié des Espagnols. Barberousse se mit à sa poursuite, et le rencontra sur la montagne des Beni-Khiar, à quelques lieues au sud de Bougie. Ses fusils, ses canons et les forces auxiliaires dont il disposait en imposèrent tellement à Abd-el-Aziz, qu'il fit immédiatement sa soumission et prit l'engagement formel de rompre son alliance avec les chrétiens. L'ancêtre des Mokrani était alors au début de sa puissance ; il préféra céder aux Turcs, mieux armés que lui, plutôt que de leur résister avec des moyens insuffisants et de s'exposer ainsi à être écrasé.

Le sultan de Tunis, en aidant Aroudj à faire des entreprises en Algérie, avait cru arriver à reprendre les provinces qui jadis avaient fait partie de l'empire hafsite. Quand il vit que les Barberousse opéraient pour leur propre compte et travaillaient à se créer un état indépendant, ses bonnes dispositions à leur égard changèrent totalement (1). Afin d'arrêter l'essor des heureux corsaires, le sultan de Tunis écrivit à Ben-el-Kadi pour le déterminer à abandonner ses nouveaux alliés, et à s'opposer même, les armes à la main, à leurs conquêtes.

La réponse de Ben-el-Kadi, que nous trouvons tout au long dans le *Razaouat,* est un curieux document de l'esprit du temps. La voici en entier :

« Quels sont donc les torts que Kheïr-ed-Din (Barbe-

(1) Berbrugger.

rousse) peut avoir envers toi, pour t'autoriser à m'écrire d'une manière aussi injurieuse sur son compte?

» Tu as bien mal jugé de mes sentiments, si tu me crois capable de le trahir et d'oublier les bienfaits que j'ai reçus de lui. Ce n'est que depuis que j'ai le bonheur d'être attaché à son service, que je tiens un rang distingué dans ce monde, et que j'y jouis des honneurs ainsi que des prérogatives attachées à une place éminente. Je me vois vêtu des draps les plus fins et des étoffes les plus riches; je porte des armes enrichies de pierres précieuses; je monte des chevaux superbement harnachés; ma table est somptueusement servie; ma maison est remplie d'un grand nombre d'esclaves chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qui s'empressent de prévenir mes désirs; un sort si heureux, je ne le considérais, pour ainsi dire, que comme on a le sentiment d'un songe, avant que je connusse le brave et généreux Kheïr-ed-Din.

» Renonce à l'espérance que tu as conçue de trouver en moi un traître et de me rendre perfide; je ne puis ni adopter, ni favoriser tes projets contre lui, et, s'il plaît à Dieu, je n'aurai jamais à me repentir de mon sincère attachement à ses intérêts.

» Mon père, à qui Dieu fasse miséricorde, était un homme de bien, inspiré du ciel, et pratiquant la vertu et les bonnes œuvres; je me rappelle les dernières paroles qu'il prononça en quittant ce monde passager : « Mon fils, me dit-il, il doit paraître, dans cette contrée, un homme étranger, qui aura une lentille sur le visage, et dont le nom se compose de trois lettres (1). Il se rendra

(1) Le mot Kheïr est le commencement du nom de Kheïr-ed-Din et se compose de trois lettres en arabe.

maître de Djézaïr (Alger) et des pays voisins; partout où il portera ses pas, la victoire sera avec lui. » — « Eh bien! cette prophétie s'est déjà vérifiée en grande partie. Mais toi, ô sultan de Tunis, si tu veux conserver l'héritage de tes pères, empresse-toi d'incliner la tête devant Kheïr-ed-Din et de favoriser de tout ton pouvoir la haute destinée qui l'attend. Si tu ne prends pas ce parti, dicté par la prudence, sois sûr que tu seras la victime de ta témérité. Les moyens que tu peux avoir pour lui nuire sont bien faibles, et ce n'est pas toi qui sauras te mesurer avec un héros tel que lui. »

Cette lettre est un exemple frappant de la versatilité des indigènes; c'est pour cela que nous l'avons reproduite en entier. Ben-el-Kadi, dont le langage était si fier et si énergique lors des premières démarches du sultan de Tunis, céda bientôt à de nouvelles suggestions. Dès lors, les troupes du sultan pénétrèrent en Algérie, afin de donner la main à Ben-el-Kadi contre les Turcs. Dans une première rencontre qui eut lieu sur le territoire des Flissa, les Tunisiens furent battus, « lorsque Ben-el-Kadi, dont la trahison ne s'était pas prononcée jusque-là, fit attaquer les Osmanlis dans un défilé des plus difficiles. Du haut de leurs rochers, les montagnards tombèrent sur les flancs de l'arrière-garde des Turcs, qui avaient les Tunisiens devant eux. La déroute fut complète, et pas un seul janissaire n'échappa au massacre (1519) (1). »

Ben-el-Kadi, après avoir ravagé tout le pays, alla assiéger Alger. Mais comme ce n'est pas l'historique de sa famille que nous faisons ici, nous nous bornerons à dire,

(1) Razaouat de Sander-Rang.

pour l'intelligence de ce qui va suivre, que cette famille resta tantôt indépendante et en relations amicales avec les Espagnols de Bougie, tantôt alliée et tributaire des Turcs (1).

Nous avons déjà vu Abd-el-Aziz, l'ancêtre des Mokrani, consacrant les premières années de son règne à fortifier la Kalâa et à étendre son influence dans le Sud. Il nous reste maintenant à le suivre dans ses actes et à assister aux guerres qu'il soutint contre les Turcs. La chronique prétend que son infanterie régulière, composée de soldats de fortune, ne tarda pas à s'élever à dix mille hommes, et que sa cavalerie, également très-nombreuse, divisée en deux corps, stationnait à Tala-Mezida et à Tazla. Sur ces deux points, où existaient de belles fontaines, il fit exécuter d'immenses travaux de terrassement et construire deux bordjs pour loger chevaux et cavaliers. Chacun de ces postes militaires était commandé par un khalifa ayant pour mission de faire de fréquentes tournées, afin de surveiller le pays.

Les Turcs, jaloux de la puissance toujours croissante du petit sultan de la Kalâa des Beni-Abbas et des relations qu'il avait eues avec les Espagnols, l'invitèrent à reconnaître leur suprématie d'une manière plus efficace qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Abd-el-Aziz, confiant dans sa force et l'inaccessibilité de ses montagnes, s'y refusa, et battit le corps de troupes envoyé contre lui. Dans une seconde rencontre, ce corps fut de nouveau repoussé, ce qui décida le pacha à traiter avec ce redoutable voisin.

(1) L'un des descendants de cette famille est Ben-el-Kadi, notre kaïd actuel de Batna.

C'est probablement à la suite de ce traité qu'Hassan, fils de Kheïr-ed-Din-Barberousse, obtint le concours des troupes de la Kalâa pour aller combattre un cherif marocain, qui s'était emparé de Tlemsen. Les Mokrani prétendent que c'est, au contraire, Abd-el-Aziz qui se fit aider par les Turcs pour reconquérir les états que ses aïeux, les souverains idrissites, possédaient jadis dans l'Ouest. Cette version est inadmissible et par trop prétentieuse; nous n'avons pas besoin d'insister pour le démontrer.

Dans son chapitre sur les Beni-Abbas, qu'il nomme *La-Abbès,* Marmol raconte ainsi les événements :

« L'an mil cinq cent cinquante, ils (les Beni-Abbas) avaient pour chef Abdelasis ou autrement La-Abbès, qui fut l'un des plus braves guerriers de l'Afrique. Comme il avait le seigneur de Cuco (Ben-el-Kadi), pour ennemi par une ancienne haine qui est entre ces peuples, et, sachant que Cuco n'était pas aimé des Turcs à cause de la mort de Selim (cheïkh d'Alger), il contracta amitié avec Hassan-Pacha, fils de Kheïr-ed-Din, alors gouverneur d'Alger; de sorte que les Turcs exécutèrent de grandes choses avec lui, et particulièrement en la bataille où fut tué le fils du cherif qui s'était emparé de Tlemsen; car Abdelasis et ses troupes, au nombre de six mille hommes, était avec le camp des Turcs que commandait le renégat corse Hassan, qui refusa de donner la bataille au cherif. Mais Abdelasis, en colère de cette lâcheté, lui dit : « Seigneur Hassan, est-ce ainsi que vous payez le bon traitement que vous fait le prince, sous ombre que vous n'êtes pas à vous promener dans Alger avec du brocard d'or? »

« Et voyant qu'il ne le pouvait émouvoir, il anima ses

gens, et, enfonçant ceux du cherif, les défit, tua de sa main son fils, et, lui coupant la tête, l'emporta dans Alger, où elle est enterrée sous une voûte à l'une des portes appelée Bab-Azoun, ce qui rendit les Turcs maîtres de Tlemsen, comme ils le sont encore aujourd'hui. La jalousie de cette victoire fit pourtant naître de grandes inimitiés entre Hassan-Pacha et Abdelasis. Sur ces entrefaites, Hassan-Pacha alla en Turquie et Salah-Raïs vint à sa place, lequel reconnaissant la valeur d'Abdelasis confirma l'alliance avec lui. Ils furent ensemble contre Tougourt et Ouargla, villes de Numidie qui s'étaient révoltées. Salah-Raïs avait en son camp trois mille mousquetaires à pied renégats ou turcs, et mille à cheval, avec huit mille Arabes. La-Abbès avait cent quatre-vingts mousquetaires à pied et seize cents chevaux. Ils menaient, outre cela, trois pièces de batterie avec beaucoup de vivres et de munitions sur des chameaux; mais l'artillerie était traînée par des Berbères, parce que c'est un pays plat. Comme ils furent venus à la ville de Tougourt, et qu'ils virent qu'elle ne se voulait pas rendre, ils la battirent, et, l'ayant emportée d'assaut, la saccagèrent et tuèrent tout ce qui y était. Ouargla se rendit, et les Turcs laissant garnison dans les forteresses de ces deux places, qui sont faibles et anciennes, retournèrent à Alger chargés de dépouilles.

« Salah-Raïs emmena quinze chameaux chargés d'or et plus de cinq mille esclaves nègres de l'un et de l'autre sexe.

« Ces deux places (Tougourt et Ouargla) s'étaient mises sous la protection des Turcs pour être défendues des Arabes, et leur faisaient quelque reconnaissance tous les

ans; mais elles se révoltèrent à cause qu'elles en étaient traitées cruellement, et sur la créance que les Turcs ne seraient pas capables d'entrer si loin dans le fond du pays pour faire cette conquête, et ils ne l'auraient point faite aussi sans le concours de La-Abbès, qui en remporta depuis la récompense qu'on reçoit au service des tyrans; car, à son retour à Alger, le corse Hassan, qui demeurait avec quelques Arabes vassaux d'Alger, écrivit à Salah-Raïs que La-Abbès se voulait révolter et faire soulever le pays, comme il en était averti par ses vassaux. La-Abbès étant donc un jour au logis de Salah-Raïs, il eut avis qu'on le voulait arrêter, et se sauvant vers les montagnes sur un cheval fort vite, il commença de se fortifier et de déclarer la guerre aux Turcs. »

Cette rupture s'explique encore d'une autre manière : la puissance des Turcs, dont les coups portaient si loin, fit craindre au cheïkh des Beni-Abbès qu'un jour elle ne fut dirigée contre lui; jusque-là, il avait espéré qu'en s'alliant à eux, il n'en résulterait pour lui que le profit des razias; son contact avec eux lui apprit à connaître leur ambition et leurs desseins, et il considéra comme une faute de les avoir favorisés. Il songea donc à regagner ses montagnes, et à laisser le nouvel état se constituer avec ses propres forces.

A côté de la version du soldat historien Marmol, il convient de relater ce que dit la chronique des Beni-Abbas sur la rupture des relations qui existaient entre Abd-el-Aziz et les Turcs. Après l'expédition dans le sud, Abd-el-Aziz accompagna ses alliés jusqu'à Alger, et campa, non loin de la ville, avec son contingent kabile. Mais les Turcs, jaloux de la grande renommée du chef berbère,

distribuèrent de grosses sommes d'argent aux auxiliaires zouaoua, pour les décider à tomber sur Abd-el-Aziz et ses Beni-Abbas et à les massacrer. Les Zouaoua répondirent qu'ils resteraient neutres et qu'ils ne s'armeraient pas contre le chef berbère, par la raison de leur commune origine et qu'ils lui avaient juré obéissance. Abd-el-Aziz, informé du complot tramé contre lui, opposa une vive résistance aux janissaires qui vinrent l'attaquer. Ce que voyant, les asker-zouaoua, jusque-là simples spectateurs de la lutte, se joignirent aux Beni-Abbas, et forcèrent ainsi les Turcs à rentrer à Alger. Après ce combat, les contingents kabiles se dispersèrent et regagnèrent leurs montagnes.

« Sur ces nouvelles, ajoute Marmol, Salah-Raïs se mit en campagne, de peur que la réputation de cet Africain ne soulevât le pays, et, à l'entrée de l'hiver, il vint à une lieue sur la pente de la montagne de Boni, et il y eut quelques combats, où mourut Sidi-Fadel, frère de La-Abbès ; mais la neige qui tomba en quantité empêcha les Turcs de pousser plus avant leur victoire. Après leur retraite, La-Abbès pensa à fortifier les avenues et à rebâtir la forteresse de Kalâa, d'où il faisait souvent des courses sur les vassaux d'Alger. Cela accrut sa réputation et lui acquit l'alliance de quelques peuples voisins, considérant qu'il était capable de résister aux Turcs.

» Salah-Raïs envoya depuis contre lui son fils, Mohamed-Bey, avec mille mousquetaires turcs et cinq cents hommes de cavalerie, sans compter six mille chevaux arabes. Comme son dessein était d'attaquer Kalâa, il s'en vint camper à Boni, qui en est à un peu plus d'une lieue. La-Abbès le laissa avancer, afin de le pouvoir envelop-

per, de quoi l'autre ayant eu avis, il se retira la nuit dans la plaine : La-Abbès, sortant contre lui, lui donna la bataille, où quantité de gens moururent de part et d'autre, et les Turcs eussent été entièrement défaits, sans le secours des Arabes; de sorte qu'ils se retirèrent avec perte de leurs gens et de leur réputation.

» Sur ces entrefaites, arriva à Alger Mouley-bou-Azzoun, seigneur de Velez, qui promit à Salah-Raïs de payer ses troupes, pourvu qu'il le mît dans Fez, de sorte qu'il partit d'Alger avec quatre mille Turcs à pied, et en laissa quatre cents autres avec cent cinquante chevaux et deux mille cinq cents Arabes pour marcher contre La-Abbès, sous le commandement de Sinan-Raïs et de Ramdan, renégat grec. Ceux-ci ayant appris que quelques lieux de la contrée payaient tribut à La-Abbès, prirent la route de Msila pour mettre à couvert cet état. D'autre côté, cet Africain assembla ses troupes, et les fut rencontrer sur les bords de la rivière dite Oued-el-Hammam, où il les défit, et, sans donner quartier à personne, il tua tout à la réserve des deux chefs qui se sauvèrent à toute bride à Msila; mais il ne voulut point faire mourir les Arabes et se contenta de les dévaliser. Cependant, Salah-Raïs revint à Alger, lorsqu'il eut remis Bou-Azzoun sur le trône, et fit aussitôt l'entreprise sur Bougie, qu'il enleva aux Espagnols en 1555. Salah-Raïs accueillit dans les rangs de son armée les renégats et les esclaves, les paya généreusement et eut même des égards pour ces derniers, auxquels il n'imposa pas un changement de religion (1).

» La-Abbès, voyant la victoire que le Turc avait rem-

(1) Haedo, f. 73, 2e col.

portée et redoutant sa puissance, rallia le plus de gens qu'il put et se fortifia dans la montagne. Mais Salah-Raïs mourut sur ces entrefaites, et la crainte cessa. Après sa mort, Hassan-Pacha lui ayant succédé, La-Abbès, qui avait été son ami, lui envoya de grands présents pour renouveler leur amitié, mais il n'eut pas la hardiesse d'aller lui-même à Alger. Leur bonne intelligence dura un an, pendant lequel le Pacha lui rendit de bons offices et lui donna la ville de Msila pour en recevoir les contributions, avec les trois pièces d'artillerie que Salah-Raïs y avait laissées. Mais La-Abbès n'en fut pas plus tôt en possession, qu'il assembla plus de six mille Arabes des campagnes voisines pour recueillir les contributions des lieux qui appartenaient aux Turcs. Le Pacha, indigné, marcha contre lui avec trois mille Turcs, dont il n'y avait que cinq cents chevaux, et, suivi de plusieurs Arabes, se campa dans la ville de la Medjana (en 1559), pour y construire une forteresse, parce que les habitants refusaient de lui payer tribut, s'il ne leur laissait garnison pour les défendre contre Abd-el-Aziz. Après l'avoir bâtie à la hâte de pierres et de carreaux de terre, et y avoir laissé deux cents Turcs en garnison, il en alla faire une autre à Zamora, et de là il retourna à Alger avec perte de plus de trois cents Turcs, qu'Abdelasis lui tua en diverses escarmouches. Il laissa avec les Arabes le corse Hassan, et lui donna quatre cents Turcs pour assurer la campagne aux Arabes. Mais il ne fut pas plutôt parti, que La-Abbès, descendant de la montagne, tailla en pièces en une rencontre les quatre cents Turcs et celui qui les commandait. De sorte que le pacha arriva à Alger avec la nouvelle de la perte de ses gens. Cependant, ceux

qu'il avait laissés dans la forteresse de Medjana l'abandonnèrent sur cette nouvelle et se retirèrent ailleurs. La-Abbès, arrivant la nuit, en emmena les quelques pièces de canon que Hassan-Pacha y avait laissées (1).

« Abdelasis eut guerre de la sorte avec les Turcs l'espace d'un an, pendant lequel le pacha fit trève avec lui, et lui demanda en mariage sa fille, qui était fort belle, et, sur son refus, il épousa celle du seigneur de Cuco (Ben-el-Kadi), ennemi mortel d'Abd-el-Aziz, en 1561.

» Leurs forces jointes, ils remontèrent la rivière de Bougie, et commencèrent à faire des dégâts sur les terres de La-Abbès. Incontinent, cet Africain vint camper au pied de la montagne, avec quatre mille mousquetaires à pied et cinq mille à cheval, près d'un lieu nommé Tazla, qui était à lui et où il avait fait faire un fort avec un retranchement qui coupait tout le chemin.

» Le pacha avait trois mille arquebusiers turcs à pied et trois cents à cheval, avec trois mille chevaux arabes. Le seigneur de Cuco quinze cents mousquetaires à pied et trois cents chevaux. Ils arrivèrent ainsi au fort, qu'ils battirent avec deux pièces d'artillerio, et, la brèche faite, le seigneur de Cuco s'étendit, à main gauche, avec ses enseignes déployées, si hardiment que ceux du fort, sur l'appréhension d'être coupés, se retirèrent dans la place voisine, avec la pensée de s'y fortifier. Mais les Turcs ne leur en donnèrent pas le loisir, et les menèrent battant jusque hors du lieu.

(1) Constatons cette première destruction de la forteresse de la Medjana par les Mokrani. Nous verrons les mêmes faits se renouveler encore une fois sous les Turcs, et, en dernier lieu, l'incendie de Bordj, qui a été, il y a deux mois, le premier exploit de notre bach-agha Mokrani. C'est un système de dévastation héréditaire.

» La-Abbès voyant le désordre de ses gens, il leur commanda de courir de toutes leurs forces sur la montagne pour s'y rallier, et se porta, avec quelques cavaliers, sur une petite colline pour les arrêter, où il combattit vaillamment de sa personne. Cependant le seigneur de Cuco était demeuré au fort, et le pacha, faisant réflexion que les Turcs avaient passé outre et qu'ils allaient s'engager dans la montagne, leur envoya dire qu'ils se retirassent, parce que les troupes étaient campées et qu'elles ne pouvaient plus les secourir. Mais, comme ils tournaient la tête pour faire leur retraite, Abdelasis les chargea en queue et les serra de si près, que la plupart jetèrent leurs armes pour mieux fuir, et en ayant tué soixante, il regagna le lieu et le fort.

» Le pacha fit ensuite monter ses gens sur une montagne où ces cheïkhs ont leur sépulcre, et y combattit contre La-Abbès depuis le matin jusqu'à midi, que La-Abbès fit prendre à ses troupes le haut de la montagne. Pour lui, il fit tête en personne, avec deux drapeaux seulement et quelque cavalerie : il opiniâtra le combat longtemps contre les Turcs et les repoussa souvent; mais, à la fin, comme il s'avançait pour darder de sa lance dans leur bataillon, ils lui tirèrent tant de coups, qu'ils le tuèrent, lui et son cheval, puis ils chargèrent ses gens, pour qu'ils ne se saisissent de son corps; de sorte qu'ils l'emportèrent et lui coupèrent la tête. Ce brave Africain portait deux cottes de mailles l'une sur l'autre, avec une lance, un bouclier et un coutelas. Il était dispos et paraissait fort robuste. Après sa mort, les Turcs poursuivirent leur victoire, grimpèrent plus haut, jusqu'à un lieu où les Kabiles, pour les entretenir, leur envoyèrent dire qu'ils

leur donneraient les clefs de leur forteresse, à de certaines conditions. Cependant, ils élurent pour chef Mocoran (1), le frère du défunt, et retournèrent au combat. Mais les Turcs, songeant qu'ils avaient été là huit jours sans rien faire, et que leurs forces ne leur servaient de rien dans ces montagnes, où, tous les jours, ils perdaient quelques soldats, prirent la route d'Alger, et remportèrent pour trophée la tête de leur ennemi (1559). »

La tradition locale, mêlant le merveilleux à l'historique, ajoute :

« La tête d'Abd-el-Aziz resta exposée, pendant une journée, à la porte Bab-Azzoun. A l'heure de la fermeture des portes, le gardien de Bab-Azzoun était dans l'usage de faire une tournée le long des remparts, pour prévenir les retardataires et les inviter à rentrer.

» Quand il poussa son cri habituel :

— » Ne reste-t-il personne dehors. »

» La tête prit la parole et répondit :

— » Il ne reste que la tête d'Abd-el-Aziz. »

» Le pacha, informé de ce prodige, ordonna d'enfermer la tête dans un coffret en argent, et la fit enterrer avec pompe. »

En terminant le récit du règne d'Abd-el-Aziz, il est opportun de relater ce qui nous a été raconté au sujet des fameux canons de la Kalâa. M. Chevarrier, qui, le premier, les a signalés, dit : « Eu égard au site de la ville, ce fait serait traité de fabuleux, si les quatre pièces n'en attestaient encore, par leur présence, l'inexplicable vérité.

(1) Mocoran ou Mokran.

» Ces canons ne sont plus aujourd'hui à la Kalâa, mais à Boni, dans la cour d'un bordj, où ils ont été transportés, il y a quelques années, par une mesure administrative locale absurde, car il a fallu y atteler toute une population pour les traîner. Certes, les indigènes ne se sont jamais servis de canons contre nous (Abd-el-Kader excepté), et qu'auraient-ils fait de pièces sans affûts, égeulées, à moitié rongées par le temps, et pouvant, tout au plus, être utilisées à y amarrer des câbles sur un quai? Quelques-uns de ces canons, dit la tradition, auraient été fondus à la Kalâa du temps d'Abd-el-Aziz. Ces canons mêmes nous démontrent l'absurdité de cet anachronisme. L'un d'eux est orné de fleurs de lys sur toute la volée, et porte, près de la culasse, un L dans une couronne royale. Il provient évidemment de l'expédition du duc de Beaufort à Gigelli, en 1664. Elles auraient été amenées de la plage de Bougie, en remontant la vallée de l'Oued-Sahel, hissées à la Kalâa à grands renforts de bras et, au moyen d'une infinité de cordes, attachées aux arbres qui s'étageaient jadis sur la déclivité du rocher.

» Il existe, sur le mur d'enceinte de Bordj-bou-Areridj, quelques petits canons qui doivent remonter à l'époque des premières expéditions des Turcs. Deux de ces pièces, que nous nommerons fauconnaux, sont du modèle des engins de guerre du commencement du quinzième siècle ; elles sont très-longues et d'un petit calibre. La culasse se termine par une tige ou sorte de manche qui n'a pas moins de soixante centimètres de long. Ces pièces, posées sur trépied, se chargeaient par la culasse, où existe une sorte de chambre comme celle du chassepot se fermant par un couvercle mobile. Leur forme est très-curieuse,

et comme leur volume en rend le transport facile, je suis surpris qu'on ne les ait pas placées déjà dans un musée d'artillerie, où elles souffriraient moins que sur un mur de l'action du temps. »

MOKRANI

Si-Ahmed, désigné par le titre de Mokran (Amokran, en kabile : *grand, chef)*, qui va servir désormais de nom patronymique à ses descendants, succéda à son frère Abd-el-Aziz. Mokran est, en effet, le grand chef dont parlent les légendes. D'un caractère plein d'humanité et de justice, il s'occupa, avec prudence et habileté, de l'administration de son petit royaume. Dans un moment devenu critique par suite du désastre éprouvé par son frère, il sut se concilier les esprits et raffermir son autorité.

En 1559, nous dit Gramaye, le chef des Beni-Abbas organisait une armée régulière et appelait chez lui des renégats d'Alger et des chrétiens, qu'il autorisait à vivre suivant leurs mœurs et leur religion.

Les populations montagnardes ne lui offrant pas assez de ressources, il voulut se ménager un appui et, au besoin, une retraite dans le Sud, pour mettre ses ennemis dans l'impossibilité de l'atteindre en cas de revers. Il se lança dans cette voie avec autant de succès que d'audace.

A la tête d'une armée forte de huit mille hommes d'infanterie et de trois mille chevaux, il parcourut les oasis du Zab, soumit à son autorité Tolga et Biskra, et poussa même jusqu'à Tougourt, où il laissa, avec le titre de cheïkh, un de ses fidèles cavaliers des Hachem, nommé El-Hadj-Khichan-el-Merbâï. Un parent de ce dernier,

nommé El-Hadj-Amar, avait déjà été investi comme cheïkh des oasis de Tolga et de Biskra ; enfin, un autre individu, Abd-el-Kader-ben-Dïa, khalifa de Mokrani dans le Sahara, déploya un grand zèle pour les intérêts de son maître. Mokrani établit de nombreux postes dans lesquels il plaça de fortes garnisons, qui étaient fréquemment changées, pour empêcher les relations trop suivies entre ses soldats kabiles et les habitants du pays qu'il venait de soumettre.

Il créa aussi, sur les points culminants de la contrée, une série de postes-signaux, qui, à l'aide de fumée pendant le jour et de feux pendant la nuit, transmettaient rapidement à la Kalâa les nouvelles du Sud. Quelques-unes de ces stations télégraphiques, dont on voit, dit-on, encore les ruines, étaient situées :

1° A Agueba-es-Senadek, au sommet de la montagne de la Kalâa;

2° A Tafertast, sur le Drâ-Metennan;

3° A Ras-Djebel-Guettaf;

4° A Ras-Djebel-Salat, etc.

Le concours d'Abd-el-Kader-ben-Dia ne fit jamais défaut à Mokrani. Tant qu'il vécut, le Sud fut maintenu dans l'obéissance, et fournit de précieux auxiliaires au seigneur de la Kalâa, chaque fois qu'il eut à lutter contre ses voisins. Aussi, les Oulad-Mokran n'ont jamais exigé d'impôts de ses descendants, en reconnaissance des services qu'il rendit à leur ancêtre. Un chant de cette époque, que les Sahariens fredonnent encore de nos jours, dit, à son sujet :

Abd-el-Kader-ben-Dia
Nous a attaqués et nous a fait la guerre,

Comme on la fait aux autruches;
Il serait toujours notre maître,
Quand bien même nous nous attacherions
Des ailes aux pieds pour lui échapper plus vite.

Après avoir soumis le Zab, Mokrani pénétra dans le pays des Oulad-Naïl, et força cette grande tribu à reconnaître son autorité. Les Oulad-Naïl, insaisissables par leur mobilité, s'éloignaient dès que l'armée d'invasion était signalée. Une nuit, les éclaireurs de Mokrani atteignirent un douar immense, dont ils suivaient la piste depuis plusieurs jours. Afin de ne pas donner l'éveil aux fugitifs avant l'arrivée de la masse de la colonne, ces éclaireurs se tinrent éloignés et cachés dans les dunes de sable. L'un d'eux seulement s'approcha, en rampant, pour observer de plus près le nombre et les dispositions des Oulad-Naïl. Dans une tente isolée, une femme broyait du grain, et, en tournant la meule, elle chantait :

Sidi-Ahmed-el-Mokrani, le conquérant,
Laisse dans la vallée la trace de son passage;
Il est monté sur sa jument Guettâra,
Ses goums de cavaliers, nombreux comme le sable,
Le suivent pas à pas.
Il finira par enlever les douars des Oulad-
Salem (fraction des Oulad-Naïl).

Cependant Mokrani, après une rapide marche de nuit, arrivait, à l'aube, auprès des douars récalcitrants, les entourait et les raziait. La tente de la femme qui avait chanté les louanges de Mokrani, pendant la nuit, fut seule respectée, et on nomma *Sebâ-Mokran,* le doigt de Mokran, l'endroit où eut lieu cette rencontre (1). Le lendemain,

(1) Une autre légende explique ainsi l'origine du nom de Sebâ-Mokran : Mokrani avait établi le campement de ses goums au pied du pic, où il creusa même un puits. Une vedette veillait continuellement au sommet de la montagne, et, dès qu'elle voyait dans la plaine des troupeaux ou

les autres fractions des Oulad-Naïl conjuraient l'orage qui les menaçait par une prompte soumission.

L'année suivante, une affreuse disette désolait le pays; les habitants de Kalâa-beni-Hammad, qui avaient en réserve de grandes quantités de grains, refusèrent de secourir les nécessiteux. Mokrani leur infligea un châtiment sévère, pour punir leur égoïsme : les silos furent vidés et la ville saccagée par une quantité innombrable d'Arabes, lancés contre elle comme une nuée de sauterelles. Cette mesure rigoureuse porta le dernier coup à la Kalâa hammadite, qui avait déjà beaucoup souffert pendant les luttes des Almohades, des Merinides et des Hafsites. De cette cité, jadis si puissante et si prospère, il ne resta plus que le minaret d'une mosquée, dont les débris témoignent encore de l'ancienne splendeur de la capitale hammadite.

A cette époque, mourut le khalifa du Sud, Abd-el-Kader-ben-Dïa. Son successeur, nommé Aïssa, était un marabout ambitieux qui, espérant substituer son autorité à celle des Mokrani, leva l'étendard de la révolte, et réunit autour de lui une foule de nomades; mais Aïssa essuya une défaite, et tomba au pouvoir de Mokrani. Condamné à être brûlé vif, on l'enferma dans un tellis contenant un quintal de poudre. La poudre fit explosion, sans causer aucun mal au coupable, dit la tradition. Mokrani lui pardonna alors en prononçant ces mots, qui sont passés en proverbe :

> Les marabouts sont les chardons
> et nous les chameaux; ils nous
> piquent, quand nous les touchons.

des cavaliers, elle levait aussitôt son doigt dans la direction où elle avait signalé l'ennemi.

Mokrani passait l'été à la Kalâa et l'hiver dans le Sahara, où il se livrait à la chasse au faucon. Son campement habituel était à Aïn-Zekara, au sud-est de Bou-Sâda.

Les expéditions qu'il fit dans le Sud sont confirmées par ce passage des *Époques militaires* de Berbrugger : « A l'époque où Marmol écrivait son ouvrage, qui parut en 1573, le successeur d'Abd el-Aziz faisait des courses sur le terrain des Turcs, soumettait leurs Arabes, recueillant des contributions dans toute la partie du Sahara qui est au sud et au sud-est des Beni-Abbas; le tout en dépit du gouvernement d'Alger et du chef de Koukou, avec qui il était en guerre perpétuelle. »

Grâce à la bonne administration de Mokrani, le pays atteignit un degré de prospérité inconnu jusqu'alors; il ne se borna pas seulement à étendre ses conquêtes, il chercha encore, dit la tradition, à embellir sa capitale et à augmenter le bien-être de ses sujets. Il construisit à la Kalâa la mosquée à arcades qui se voit encore de nos jours, dans laquelle il rendait lui-même la justice. Il créa des écoles pour les tolba, et de vastes magasins servant d'entrepôt aux marchandises que l'on venait acheter de toutes parts. Les fontaines furent amenagées et de nombreuses routes tracées aux environs. Sa sollicitude s'étendit également sur les fellah; il leur partagea les terres de culture, et délivra à chacun d'eux des titres de propriété que l'on retrouve encore, dit-on, chez quelques individus.

Une famille arabe de la tribu des Hachem, venue de l'ouest à une époque dont la tradition n'a pas conservé le souvenir, avait offert ses services aux Mokrani. Les

Hachem, accueillis avec empressement, ne tardèrent pas à prospérer et à se multiplier. Attachés irrévocablement à la fortune de leurs protecteurs, ils formèrent le noyau de la cavalerie régulière du sultan Abd-el-Aziz. Sidi-Mokran augmenta leurs priviléges, et, comme ils étaient excellents cavaliers, c'est à eux qu'il confia la reproduction et l'élevage d'une race de chevaux qui, au début de notre conquête, jouissait encore d'une grande réputation. Plus tard, d'autres familles étrangères vinrent s'adjoindre aux Hachem pour obtenir des emplois ou des terres; toutes ces fractions se groupèrent, se rapprochèrent par intérêt politique, conservant le nom collectif de Hachem, qui, dans la Medjana, devint synonyme de makhzen des maîtres du pays.

D'après un esclave chrétien, dont Haëdo reproduit les informations, un fils du roi de La-Abbès vint à Alger, le 16 septembre 1580, pour féliciter Djafar-Pacha, nouvellement arrivé de Turquie, et lui offrir un présent de six mille doubles d'or, valant deux mille quatre cents écus d'or d'Espagne (19,512 fr.), quatre cents chameaux et mille moutons. Mais ces bonnes relations ne furent pas de longue durée, car, en 1590, les Beni-Abbas étaient en état de révolte contre les Turcs. Kheder-Pacha, pour les réduire, dut former une armée de douze mille fusiliers, mille spahis, auxquels quatre mille cavaliers arabes se joignirent en route.

« Le chef des insurgés l'attendait, à la tête de trente mille cavaliers, nombre qui fait supposer que son influence s'étendait sur les plaines de la Medjana et du Hodna, seules contrées qui pussent lui fournir une aussi grande quantité de chevaux. Cependant, sa principale force était

probablement son infanterie berbère, et surtout la situation de Kalâa, sa capitale, qui était bâtie dans un lieu élevé et de très-difficile accès. C'est là qu'il se tenait en personne, et comme le pacha voulait surtout s'emparer de la tête de la rébellion, il prit ses mesures en conséquence.

» On ne pouvait arriver au camp du cheïkh que par un sentier escarpé, où l'on devait monter un à un. Kheder se garda bien de tenter une escalade qui n'eût pas réussi et l'aurait placé dans une position très-périlleuse, en face de la nombreuse cavalerie des insurgés qui tenait le plat pays. Il se borna à cerner le pied de la montagne, au moyen d'un retranchement fait de terre et d'arbres coupés; puis, il attendit les effets du blocus hermétique qu'il venait d'établir, et qui lui parut devoir être moins meurtrier et plus efficace qu'un assaut. Pendant ce temps, les troupes turques ravageaient la campagne environnante à loisir, et sans que la nuée de cavaliers auxiliaires des Beni-Abbas paraisse y avoir mis aucun empêchement.

» Du haut de son rocher de Kalâa, le cheïkh assistait à ces dévastations, sans pouvoir faire autre chose qu'envoyer ses fantassins contre les Turcs, chargés de la garde et de la défense des retranchements, et, ce qui était encore plus gênant, sans pouvoir recevoir aucune provision de guerre et de bouche.

» Les janissaires coupaient sans pitié les arbres à fruit, et se livraient à tous les actes sauvages de destruction qui ont toujours constitué la partie essentielle de leur système militaire dans ce pays.

» Cependant, ils n'avaient pas encore obtenu d'avantages marqués, lorsqu'un marabout kabile vint s'interposer entre les parties belligérantes. « Des musulmans, leur dit-il, ne doivent pas se faire la guerre entre eux; ils doivent réserver leurs coups pour les infidèles. » Ce langage conciliant fut écouté de part et d'autre; car les hostilités, qui duraient depuis deux mois, fatiguaient également les Kabiles et les Turcs. La paix se fit donc, à la condition que le chef des Beni-Abbas paierait trente mille écus (244,000 fr.) (1). »

La paix régna pendant quelques années; mais, à la suite d'événements, et à une époque que la chronique n'indique point, Sidi-Mokran, à la tête d'une nombreuse armée, alla attaquer l'établissement militaire que les Turcs avaient fondé à Bouïra. Il est évident que cette nouvelle guerre n'eut pas lieu inopinément et sans être provoquée par quelque grand conflit. Quoi qu'il en soit, les Turcs éprouvèrent une défaite; mais Mokrani fut tué dans l'action. Cet événement doit être postérieur à l'an 1596, puisque Haëdo, qui finit à cette époque son épitome des rois d'Alger, n'en fait aucune mention.

Sidi-Nacer, ou Menacer, fils de Sidi-Ahmed-Mokran, dut lui succéder vers l'an 1600. Il n'avait accompagné son père dans aucune de ses campagnes, et sa jeunesse, entièrement consacrée à l'étude et aux exercices religieux, s'était passée dans la zaouïa de la Kalâa. Il était d'un caractère timide et peu ambitieux; aussi le fardeau de sa nouvelle position n'apporta-t-il aucun changement à ses goûts et à ses instincts naturels, et laissa-t-il péri-

(1) Berbrugger, *Époques militaires*.

cliter l'influence si habilement acquise par ses ancêtres. La haute faveur dont jouissaient les tolba, les gens de zaouïa, à l'exclusion des anciens compagnons d'armes de son père, fut accueillie d'un œil jaloux par ces derniers ; leurs plaintes commencèrent à se faire entendre; mais Sidi-Nacer, toujours sans force et sans action, homme irrésolu, à qui les marabouts dictaient les volontés, ne prit aucune mesure pour calmer les esprits, et laissa le champ libre à toutes les influences. Il licencia la majeure partie de ses troupes, ce qui ne fit qu'augmenter les intrigues à l'intérieur et le désordre dans les campagnes.

Les populations tributaires du Sud, abandonnées à elles-mêmes, reprirent leurs habitudes d'indépendance, et tout le fruit des travaux de Si-Mokran fut détruit par l'inaction d'un prince qui perdait, chaque jour, l'estime et l'affection de ses sujets. Cette situation, qui ne tendait à rien moins qu'à ruiner le commerce de Kalâa, d'où toutes les populations environnantes tiraient les objets les plus nécessaires, alarma également la cupidité des marchands. Leur mécontentement ne se perdit pas dans un vain dépit : ils résolurent secrètement de se débarrasser d'un chef qui, ne pouvant s'assujétir aux devoirs de sa position, imprimait une aussi mauvaise direction aux affaires.

Mais, malgré tous les défauts de Sidi-Nacer, on n'oubliait pas qu'il était vénéré par les Kabiles, à cause de ses ancêtres, et qu'il était dangereux d'attenter à sa vie, sans prendre de grandes précautions.

Le moyen adopté, pour éviter toute effusion de sang

entre les divers partis, fut de parvenir à l'éloigner, ainsi que ses troupes, de la Kalâa, puis de le rappeler, sous un prétexte quelconque, et de le tuer dès qu'il se serait séparé de son armée.

Le complot réussit. Sidi-Nacer, cédant aux instances des uns et des autres, se décida à parcourir son territoire. Arrivé dans les Ziban, un émissaire vint lui annoncer que, pendant son absence, de graves désordres étaient survenus à la Kalâa, et que sa présence au chef-lieu de ses états était de la plus impérieuse nécessité. Sidi-Nacer laissa son armée à l'oasis de Sidi-Okba, et revint rapidement à la Kalâa. Saisi brusquement par ceux en qui il croyait devoir se fier, il fut aussitôt massacré sans pitié. En même temps que lui, succombèrent un grand nombre de tolba qui avaient essayé de le défendre, ainsi que dix-huit cavaliers des Oulad-Madhi qui l'avaient escorté pendant sa marche. Les tombeaux de ces derniers se voient encore, dit-on, à Tazla, non loin de la Kalâa.

Nous avons traduit de l'ouvrage de Si-el-Haoussin-el-Ourtilani, écrivain renommé en Kabilie, le passage suivant, dans lequel il est fait mention de ce meurtre :

« Sidi-Ahmed-ben-Abd-er-Rahman était l'un des disciples du professeur Sidi-Iahïa-el-Aïdli. Ses descendants sont aujourd'hui renommés par leur despotisme, leurs abus et leurs injustices dans le pays de la Medjana. Que leur ancêtre intercède auprès de Dieu, tant pour eux que pour nous!

» Sidi-Ahmed-ben-Abd-er-Rahman vivait pendant le neuvième siècle de l'hégire. C'est son fils qui fortifia la Kalâa des Beni-Abbas et y fonda un royaume. Il organisa des

troupes, et perçut enfin les impôts dans le courant du dixième siècle.

» Ses armées poussèrent jusqu'en Tunisie, à l'Oued-Rir', dans le Sahara (1). Du côté de l'ouest, elles s'avancèrent vers El-Aghouat et le Mezab. J'ai appris, par quelques pieux docteurs de la Kalâa, que le royaume fondé par cette dynastie avait duré pendant *quatre-vingts ans*. Le dernier des sultans de Kalâa fut Sidi-Nacer, homme respectable, instruit, juste, ascète distingué. On rapporte qu'il s'était tellement voué à la piété, que, par mortification, il avait pris l'habitude de porter un silice sur la peau. Il avait réuni autour de lui quatre-vingts tolba.

» Les Beni-Abbas, jaloux de son autorité, lui portèrent envie et le massacrèrent par trahison. Dieu, pour les punir, anéantit leur armée, et fit tomber les Beni-Abbas dans la mauvaise voie. Il ne reste plus rien de leur puissance; leur égarement subsiste seul, car Dieu continue à les châtier du crime qu'ils ont commis sur la personne de leur souverain.

» Quelques savants de Fez ont dit à ce sujet, dans un poëme que j'ai lu et dont nous possédons une copie dans notre zaouïa :

« Que les malédictions et toutes les calamités s'appe-
» santissent sur ces mécréants de Beni-Abbas, qui ont
» trahi leur souverain. Le récit de leurs perfidies et de
» leurs trahisons est tellement considérable, que l'on ne
» saurait en voir la fin. On doit fuir leur contact, car
» ils ont conservé leurs vices jusqu'à ce jour, et ces vices

(1) Je ne trouve nulle trace de cette expédition en Tunisie. Il est sans doute question de l'expédition d'Abd-el-Aziz, à Tougourt et Ouargla, qui s'étaient peut-être mis sous le protectorat de la Tunisie.

» n'ont fait que s'accroître, à cause de leur peu de ver-
» gogne. »

» Les descendants de Sidi-Nacer sont encore maîtres de la Medjana, sous l'autorité des Turcs ; mais la puissance de ces derniers est très-faible. Les phases de l'histoire de la Kalâa sont bien connues de ses habitants. »

Si-el-Haoussin-el-Ourtilani, qui écrivait le passage qui précède en l'an 1179 (1765 de notre ère), était taleb et cherif. On ne doit donc pas s'étonner de le voir exhaler toute son antipathie contre les meurtriers d'un prince qui fut l'ami et le protecteur des tolba. Quant à ce qu'il dit des successeurs de Sidi-Nacer, dont nous allons bientôt raconter les guerres, cela ne doit point nous surprendre non plus. Si-el-Haoussin étant de la tribu montagnarde des Beni-Ourtilan, devait partager l'opinion de ses compatriotes kabiles, que les Mokrani tyrannisaient pour se venger de l'assassinat de leur ancêtre et de la perte de leur suprématie dans la contrée.

Avec Sidi-Nacer, disparut la petite royauté kabile de la Kalâa. Sidi-Nacer laissait plusieurs enfants. L'un d'eux, nommé Sidi-Betka (nous ignorons s'il était l'aîné de la famille), fut sauvé par les Hachem, fidèles serviteurs de son père infortuné, qui le conduisirent en sûreté dans la Medjana, où il devint la souche de la famille féodale des Mokrani de nos jours, ainsi que nous l'expliquerons bientôt. L'autre enfant fut emporté par sa mère dans la vallée de Bougie, à Amadan, sur la rive gauche de la Soumam. C'est là, de son côté, que cet enfant, nommé Mohammed-Mokran, grandit et ne tarda pas à acquérir une certaine influence, en raison de son illustre origine et des vertus religieuses dont il était doué lui-même. Il devint l'ami

des Turcs qui tenaient garnison à Bougie. Ses enfants habitent encore les mêmes lieux; l'un d'eux alla se fixer à Gigelli, où il forma souche également (1).

Enfin, un dernier rejeton de cette famille aurait été emmené dans l'Ouest, et ses descendants habiteraient la tribu des Tamaznia, qui fait partie de l'aghalik d'El-Bordj, du cercle de Mascara. Voilà comment se dispersèrent les enfants du dernier souverain de la Kalâa.

Sidi-Betka (Abou-Ateka) était encore en bas-âge, quand eut lieu le meurtre de son père (2). Sauvé par les Hachem, fidèles serviteurs de la famille, il fut conduit dans la Medjana, où on le tint caché pendant plusieurs années, attendant un retour de la fortune pour rétablir son pouvoir. Dès qu'il fut devenu assez fort pour prendre la direction des affaires, il rallia autour de lui tous ses partisans, fit la guerre aux Beni-Abbas pour venger l'attentat commis sur la personne de son père, et parvint à les expulser entièrement de la plaine de la Medjana. Son mariage avec la sœur du chef des Oulad-Mâdhi lui valut l'alliance de cette grande tribu. Avec son aide, il étendit les limites de son autorité jusque dans le Hodna et chez les Oulad-Naïl. Tournant ensuite tous ses efforts vers la montagne, il fit une guerre acharnée aux Beni-Abbas. De nombreuses vedettes étaient embusquées au pied des collines, et dès qu'un Kabile essayait de se montrer, il était poursuivi à outrance; il n'y avait entre eux d'autres rapports que ceux qui existent entre le vautour et sa proie.

(1) *Voir*, pour les détails, mon *Histoire de Gigelli*, dans le *Recueil de la Société archéologique* de Constantine.

(2) La mère de Sidi-Betka était, assure-t-on, une négresse.

Les Beni-Abbas n'ayant pas, dans leurs montagnes, des ressources suffisantes à leurs besoins, et réduits, par conséquent, à la dernière extrémité par ce blocus permanent, demandèrent grâce. Sidi-Betka leur reprocha amèrement d'avoir violé leurs serments en tuant son père, malgré tous les grands services rendus au pays par ses ancêtres. Les Beni-Abbas le supplièrent de revenir parmi eux; mais il ne se fia point à leurs protestations, et renonça au titre de sultan de la Kalâa pour prendre celui de cheikh de la Medjana qu'ont conservé ses descendants. Sidi-Betka accueillit néanmoins leur repentir, leur rendit la liberté des routes, mais refusa de leur restituer ce qu'ils possédaient dans la plaine de la Medjana, qu'il se réserva par droit de conquête pour lui-même et pour ses vassaux, les Hachem. Ainsi se créa leur droit de possession sur cette vaste plaine, si renommée par sa fertilité.

Quoique déchue de la souveraineté, la famille des Mokrani n'en garda pas moins son prestige aux yeux des Beni-Abbas et des autres tribus kabiles. Les relations de bonne amitié qui existaient entre Sidi-Betka et les Oulad-Mâdhi cessèrent brusquement, à la suite d'une brouille qui faillit lui coûter la vie.

Le Madouï, beau-frère de Sidi-Betka, était un homme grossier. Ses fréquentes visites étaient gênantes; mais il avait surtout le défaut de s'immiscer d'une manière fâcheuse dans toutes les affaires, et la vanité de vouloir remplir le rôle de conseiller auprès de son jeune parent. Un jour, qu'une foule nombreuse était assemblée devant la tente du chef de la Medjana, pour délibérer sur des questions importantes, le Madouï, selon son habitude,

prit inopinément la parole. Sidi-Betka, obsédé par ses discours et à bout de patience, profita de l'occasion pour mettre un terme à ses importunités.

« Mais, tais-toi donc, bavard insipide, lui dit-il; tu n'as pas plus de jugement que ta sœur, et quand les hommes parlent, tu dois garder le silence ! »

Cette piquante saillie fut accueillie par une hilarité générale; mais un éclair de colère et de vengeance brilla dans le regard du Madouï déconcerté, qui se leva et partit sur-le-champ. En rentrant dans son pays, il se plaignit amèrement de l'injure que son beau-frère lui avait faite en public. Ses compatriotes, entraînés par ses discours haineux, s'ameutèrent, et lui promirent de l'aider à se venger. Les Oulad-Mâdhi dissimulèrent leurs rancunes jusqu'à l'hiver suivant, époque à laquelle Sidi-Betka avait l'habitude d'aller chasser dans le Hodna avec une faible escorte.

Après avoir couru la gazelle toute la journée, Sidi-Betka rejoignant, un soir, ses tentes plantées à l'endroit qui a pris depuis le nom de Bou-Nezoua (le *champ de la dispute)*, fut très-surpris de voir son campement entouré, à distance, par une infinité d'autres tentes qui avaient été dressées pendant son absence. Un seul passage pierreux, sur lequel les piquets de tente n'avaient pu être plantés, restait libre. Sidi-Betka ne sachant à qui il avait affaire, se tint prudemment éloigné, envoya sonder le terrain et reconnaître les nouveaux venus par un de ses serviteurs. Celui-ci s'étant avancé avee précaution, ne tarda pas à revenir avec plusieurs cavaliers qui faisaient bondir leurs chevaux et parler la poudre en signe d'allégresse. C'étaient les Oulad-Mâdhi conduits par le beau-frère de Sidi-

Betka. Ayant appris par hasard qu'il chassait dans ce quartier, il était venu camper auprès de lui, disait-il, pour prendre part à ses courses et lui offrir des faucons nouvellement affétés. Son plan, combiné secrètement, était, comme nous l'avons dit, de massacrer Sidi-Betka, dès qu'il en trouverait l'occasion.

Quelques heures plus tard, une ample *diffa* réunissait les principaux conjurés dans la tente de Sidi-Betka. Après le repas, chacun se retira, et il ne restait auprès du chef que les fauconniers des Oulad-Madhi, qui, selon l'usage des Arabes, devaient passer la soirée à chanter autour des perchoirs pour habituer les faucons à leur voix.

L'un des oiseleurs avait, cependant, projeté de prévenir Sidi-Betka du complot qui se tramait contre lui; mais la présence de ses compagnons lui inspirait une grande prudence et l'empêchait de parler. Il employa alors une ruse qui obtint le résultat qu'il espérait. S'adressant à ses faucons, il leur chantait :

O vous, oiseaux de race,
Si vous étiez de ceux qui comprennent,
Vous prendriez votre vol :
Au point du jour, vous seriez à Reboula (dans la Medjana),
Alors moi j'aurais l'esprit tranquille.

Sidi-Betka, couché sur des tapis au fond de la tente, ne faisait nulle attention à ces paroles ; cependant, comme l'oiseleur s'obstinait à les répéter sur tous les tons, il tourna ses regards vers lui. Un imperceptible clignement d'œil lui fit comprendre la pensée du fauconnier.

Dès que les oiseleurs se furent retirés à leur tour pour aller dormir, Sidi-Betka réunit à la hâte les quelques serviteurs qui composaient sa suite, et leur répéta le chant qu'il venait d'entendre. Leur avis fut unanime sur

le sens de ces paroles : les Oulad-Mâdhi méditaient une trahison, c'était clair; il fallait donc leur échapper au plus vite.

— Notre fuite est impossible, objecta Sidi-Betka; car le hennissement des chevaux et le cri des chameaux vont donner l'éveil à nos ennemis.

— Que cela ne vous inquiète pas, dit un vieillard de la troupe, familier depuis longtemps avec les drames de la vie arabe ; abandonnons nos tentes, chargez sur les chevaux vos effets les plus précieux, vos enfants et vos femmes, et chassez les chameaux devant vous. Le chameau libre marche sans pousser un cri. Dès que nous serons sortis du cercle formé autour de nous par nos ennemis, vous pourrez les charger, et chacun prenant alors son cheval, nous fuirons rapidement.

En effet, Sidi-Betka et tout son monde s'éloignèrent sans bruit, par le passage que les Oulad-Mâdhi avaient laissé inoccupé. Au lever du soleil, ils étaient déjà à Sed-el-Djir, à plusieurs lieues du campement abandonné.

Cependant, au point du jour, les Oulad-Mâdhi sont à cheval et entourent le petit groupe de tentes de Sidi-Betka, que, dans leur pusillanimité, ils croient surprendre sans éprouver de résistance.

Mais quel n'est pas leur désappointement, quand ils s'aperçoivent que les tentes sont vides. Ils ne peuvent en croire leurs yeux, leurs précautions avaient été si bien prises! Ils sont confus d'avoir laissé tromper leur vigilance.

Mais l'ennemi ne peut être loin; ils courent sur ses traces, et le rattrapent au-delà de Sed-el-Djir. Sidi-Betka avait autour de lui quelques cavaliers d'une fermeté à

toute épreuve, et de chacnn desquels on pouvait dire : c'est un tel. Sa défense fut terrible, et la bravoure l'emporta sur le nombre. Les Oulad-Mâdhi durent donc abandonner la poursuite.

Sidi-Betka ayant échappé à ce guet-apens, rentra immédiatement dans la Medjana, se promettant de prendre bientôt une revanche éclatante. Les Oulad-Mâdhi, de leur côté, résolus de tenter un vigoureux coup de main, débouchèrent, un dimanche, dans la plaine, espérant surprendre les habitants de la Medjana réunis, ce jour-là, sur le marché. Sidi-Betka, prévenu à temps par ses éclaireurs, avait rassemblé les Hachem ; tous les fantassins auxiliaires de la montagne étaient également en armes ; mais on eût dit que rien d'extraordinaire ne se passait sur le marché. Il laissa approcher les Oulad-Mâdhi, et quand ils furent à bonne distance, il les chargea brusquement, et leur tua beaucoup de monde. Les Oulad-Mâdhi furent poursuivis jusqu'à Mahfer-et-Tir, et, sur l'emplacement où restèrent leurs cadavres, on éleva des *nezâ,* ou tumulus de pierre, qui se voient encore de nos jours.

Sidi-Betka vécut longtemps, maître absolu de son territoire. Sa mort dut avoir lieu vers l'an 1680. Bien que la chronique locale n'en parle pas, il est certain que les Mokrani durent jouer un rôle quelconque dans la grande insurrection qui, en 1638, renversa la puissance ottomane dans la province de Constantine. L'état d'indépendance dans lequel ils vécurent vis-à-vis des Turcs, après cette révolte, confirmerait cette opinion.

Sidi-Betka laissa quatre fils. L'aîné, Bou-Zid, lui succéda dans le gouvernement du pays. Les autres étaient :

Abd-Allah, Aziz et Mohammed, dit El-Guendouz, nom qui, dans les familles, sert à désigner le plus jeune, le Benjamin de la maison. Ce nom de Guendouz, de même que celui d'Abd-es-Selam que nous verrons plus loin, avait déjà été porté, dès l'an 1300 de notre ère, par une famille seigneuriale du pays, ainsi que le constate Ibn-Khaldoun. Serait-ce par réminiscence d'un passé glorieux qu'il fut donné à des représentants de la nouvelle famille, ou bien, comme on l'a supposé, ce nom serait-il celui de la branche aînée, à laquelle serait venue plus tard, et par alliance, s'adjoindre celle de Sidi-bou-Zid, aïeul direct du bach-agha Mokrani ? Aucune des familles rivales n'a pu nous renseigner efficacement sur cette particularité.

Le cheïkh Bou-Zid, en homme sage, parvint à détourner ses frères de tout esprit de rivalité, et à les faire vivre en bonne intelligence.

Abd-Allah devint très-riche en troupeaux, chevaux et céréales; il fit sept fois le pélerinage de la Mecque.

Aziz, vaillant guerrier en même temps qu'homme de bon conseil, servit de khalifa à son frère pour l'administration du territoire.

Quant à El-Guendouz, il passa la majeure partie de son existence dans le Hodna, qui avait été placé sous ses ordres, et s'allia à la noble famille des Oulad-Fadel, qui prétend descendre en droite ligne des anciens émirs sanhadjiens de la Kalâa hammadite. El-Guendouz, très-influent dans son pays, se laissant entraîner par les conseils pernicieux de son entourage, se déclara indépendant, et marcha même contre son frère. Une rencontre sanglante eut lieu à Hammada; El-Guendouz fut fait pri-

sonnier, et ses partisans culbutés avec de grandes pertes. Bou-Zid pardonna à son frère, mais le garda depuis auprès de lui, pour prévenir toute nouvelle rébellion de sa part. Nous aurons plus loin à parler des rivalités et des luttes sanglantes qui survinrent entre les descendants de ces deux frères.

Chaque année, l'impôt acquitté au dey d'Alger par le bey de Constantine, était envoyé par une colonne de troupes turques. L'état d'insoumission presque constante des cantons de Koukou et des Beni-Abbas, ne permettait pas aux Turcs de communiquer facilement avec leur province orientale par les deux voies les plus courtes, qui sont la vallée de l'Oued-Sahel ou le passage des Portes de fer, les Biban. C'est sans doute pour remédier à ce grave inconvénient qu'ils élevèrent, en 1594, selon les chroniques indigènes, le fort de Sour-R'ozlan, ou rempart des gazelles, sur les ruines de l'antique Auzia qui ont servi, de nos jours, à édifier la ville française d'Aumale. De cette position, ils pouvaient gagner Setif par le Ksenna, ou, si les circonstances leur interdisaient même cette route, aller à Constantine par le Hodna (1).

Du temps de Sidi-bou-Zid, les Turcs essayèrent, à deux reprises différentes, de se rendre à Constantine par la route directe, c'est-à-dire en passant par les Biban. Repoussés chaque fois avec pertes, ils durent traiter avec le cheïkh de la Medjana, qui avait une indépendance d'allures qu'il était alors prudent de respecter. Sidi-bou-Zid leur *vendit* (textuel) le droit de passage, moyennant une redevance annuelle. A ces conditions, il

(1) Berbrugger.

se chargea de protéger la marche des colonnes turques dans la Medjana et à travers le canton montagneux et boisé des Biban. Sur ce dernier point, il établit un poste que gardaient les habitants des villages kabiles de Bou-Keton et des Oulad-Rached. Les cavaliers des Hachem, prenant les Turcs à la sortie des Biban, les escortaient et leur servaient de guides jusqu'à Kenak, ou station de Sidi-Embarek, sur la route de Setif.

A l'époque du passage des colonnes, les beys envoyaient au cheïkh de la Medjana des cadeaux consistant en argent, en armes et vêtements de luxe et en burnous rouges pour les notables du pays. Les Kabiles chargés de la garde des Biban, recevaient également de l'argent, des moutons et des bœufs. Ce péage était exigé très-rigoureusement. En 1839, lors du passage de la colonne du duc d'Orléans, les gens des Biban réclamèrent leurs droits traditionnels; le vieux khalifa Mokrani, qui s'était engagé à faire passer les troupes, dut satisfaire lui-même leur cupidité, afin d'éviter leurs murmures et des complications qui l'auraient compromis vis-à-vis du gouvernement français. Le fait est certain; mais il est resté ignoré par tous ceux qui n'ont pas été initiés aux intrigues indigènes du temps.

Une année, les Turcs, refusant d'envoyer ces cadeaux périodiques et de payer le droit coutumier, se présentèrent néanmoins devant les Biban : les Kabiles, réunis en contingents nombreux, leur barrèrent le passage. Revenant alors avec des forces plus considérables, ils parvinrent à franchir le dangereux défilé, non sans avoir éprouvé de grandes pertes; mais quand cette colonne eut achevé ses opérations dans la province de l'Est et

qu'elle se mit en marche vers Alger, le cheïkh Bou-Zid, lui-même, à la tête de ses Hachem rangés en bataille et des montagnards occupant toutes les positions, déclara aux Turcs qu'ils ne traverseraient point les Biban, s'ils n'acquittaient l'*ouada,* ou cadeaux coutumiers exigés par ses gens.

Les Turcs furent obligés de plier devant ces exigences, et continuèrent à s'y soumettre jusqu'à l'époque où ayant, par leurs intrigues, mis la désunion entre les différentes branches des Mokrani, ils parvinrent à se créer un parti dans la Medjana. Ce fief héréditaire avait rendu ses possesseurs de plus en plus puissants; aussi la politique turque tendit-elle constamment à le désagréger par la division intestine.

Le voyageur français Peyssonnel, qui parcourut la province de Constantine au commencement du dix-huitième siècle, a laissé sur la Medjana des notes qui confirment les détails fournis par la tradition locale.

Il écrivait, à la date du 15 février 1725 :

« Ces troupes (la milice turque), si redoutables dans tout le royaume, sont obligées de baisser leurs étendards et leurs armes, en passant par un détroit fâcheux appelé la Porte de fer, entre des montagnes escarpées. La nation dite Benia-Beïd (Beni-Abbas), qui habite ces montagnes, les force à la soumission. »

Le même voyageur ajoute plus loin :

« Le 19 juillet 1725, nous entrâmes dans le pays du sultan Bouzit, qui commande dans les montagnes où se trouvent les Portes de fer. Ce sultan, roi ou chef des Arabes, a une nation formidable et qui se réfugie dans les montagnes à l'abri des insultes des Turcs. Nous pas-

sâmes à travers une plaine remplie de douars de la nation du sultan, et nous fûmes obligés de camper à Medjana, auprès d'une fontaine, sans tentes, ni arbres, ni rien qui pût nous garantir des ardeurs du soleil, qui fut, ce jour-là, très-violent.

» C'est ici que la peur fit changer de ton à messieurs les Turcs. Nous étions au milieu des douars et des monceaux de paille, sans oser en prendre; les moutons venaient boire auprès de nous, et personne n'osait y toucher, quoique plusieurs n'eussent que du pain à manger. Le sultan Bouzit, chef de cette nation, ne permet pas que l'on fasse la moindre insulte; il ne paie aucun tribut, et l'on s'estime encore heureux d'être en paix avec lui, sans quoi il faudrait aller passer dans le Sahara pour aller d'Alger à Constantine. »

Sidi-Bou-Zid, mort en 1734, fut enterré à Tazerout, au cimetière du marabout Sidi-Ali-et-Tiar, auquel il avait accordé beaucoup de terres en dotation. Depuis cette époque, et jusqu'à la domination française, les Mokrani ont eu à Tazerout leurs tombeaux de famille. Sidi-bou-Zid laissa quatre fils : Abd-er-Rebou, El-Hadj, Bou-Rennan et Abd-es-Selam, tous issus d'une même mère, nommée El-Hadja-Zouïna, originaire des Oulad-Abd-Allah, de l'Oued-el-Djenan du Dira d'Aumale.

Du consentement de ses frères, El-Hadj-ben-bou-Zid prit en main le pouvoir suprême. Bou-Rennan, homme au caractère fougueux, ne pouvant supporter le repos et l'oisiveté, et ne se plaisant qu'à la chasse ou à la guerre, se chargea de réduire les Oulad-Mâdhi qui s'étaient révoltés peu de temps avant la mort de son père. Il parvint,

en effet, à leur faire éprouver de grandes pertes et à les refouler dans le Sud.

Pendant trois ans, les Oulad-Mâdhi n'osèrent reparaître dans le Hodna, et leurs terres, si fertiles, restèrent abandonnées durant cette période. Abattus par leurs malheurs successifs, ils durent se soumettre à Bou-Rennan, qui les traita toujours en tributaires.

A cette époque, la guerre éclata entre les Turcs et les Mokrani. Voici quelles furent les causes qui la provoquèrent : El-Hadja-Zouïna, veuve de Sidi-bou-Zid, avait accompli le pélerinage de la Mecque peu de temps avant la mort de son mari. Dans la caravane qui la ramenait de l'Orient, se trouvait un Turc, nommé El-Hadj-Bakir, khalifa du bey de Constantine, qui, par amour, ou peut-être même dans l'espoir de s'allier à une riche et puissante famille, offrit à la veuve de l'épouser. Celle-ci refusa; mais le Turc insista et abusa de sa force pour satisfaire sa passion brutale. Quand El-Hadja-Zouïna arriva à Tunis, elle se hâta d'écrire à ses quatre fils, se plaignant amèrement de la conduite tenue à son égard par le khalifa Bakir.

« Si vous ne me vengez pas de cette insulte en tuant cet homme, disait-elle, en terminant sa lettre, je vous renie pour mes enfants, et jamais plus je ne remettrai les pieds dans la Medjana. »

Le khalifa Bakir, de retour à Constantine, ne tarda pas à recevoir l'ordre de se mettre en route pour Alger, où il devait porter au pacha le tribut de la province. A son arrivée dans la Medjana, les Oulad-Mokran et les Hachem allèrent à sa rencontre, ainsi qu'on avait l'habitude de le faire pour les dignitaires et les troupes turques

traversant le territoire. Il était d'usage que les goums arabes se groupent à distance, et que le chef du pays suivi seulement des principaux membres de sa famille, se porte au milieu de la colonne pour souhaiter la bienvenue au bey ou au khalifa. Ce jour-là, El-Hadj-ben-bou-Zid et Bou-Rennan, n'observant pas les formalités établies précédemment pour ces sortes de réception, s'avancèrent avec leurs cavaliers jusqu'au milieu de la colonne turque à laquelle ils se mêlèrent.

Bou-Rennan, placé à côté du khalifa Bakir, lui appuya le canon d'un pistolet sur la poitrine et le tua raide. A ce signal, le reste de la colonne, marchant sans défiance, fut écrasé en quelques secondes; chaque cavalier avait choisi sa victime.

Les Turcs, surpris par cette attaque subite, se troublèrent, et la confusion se mit dans leurs rangs. Se sauvant dans tous les sens, ils ne songèrent qu'à sauver leur tête; mais tous subirent sans merci le sort du khalifa. Cette affaire que l'on peut, sans hésitation, qualifier de guet-apens, se passa à Teniet-el-Hamil, à l'endroit que signale encore un tas de pierres nommé Neza-Bakir, le tumulus de Bakir. Quand les colonnes turques repassèrent plus tard dans ces lieux, elles prirent l'habitude de suspendre la batterie de leurs tambours, et de faire une pose pour rendre hommage aux victimes de cette trahison.

Lorsque les Turcs apprirent le massacre de leurs frères, ils se portèrent dans la Medjana avec des forces imposantes et de nombreux auxiliaires arabes recrutés dans le reste de la province.

Parmi ces auxiliaires, figurait un membre de la famille

des Mokrani : c'était Aziz-ben-el-Guendouz, qui servait d'aveugle instrument à la politique turque dont la maxime, bien connue, était de diviser pour régner. J'appelle l'attention du lecteur sur ce fait important, qui, devenant l'origine d'un antagonisme de prétentions, d'opiniâtres et sanglantes discordes, sera le commencement de calamités annonçant le début de la décadence des Oulad-Mokran. A partir de cette époque jusqu'au moment de notre conquête, c'est à peine si on peut compter une succession de quelques années de paix. Ce ne sont plus que révoltes, guerres et trahisons.

Loin de se fondre dans une ligue fraternelle dont l'imminence du péril leur faisait une loi pressante, leurs rivalités les pousseront à s'attaquer sans relâche; les vengeances les plus horribles signaleront tour à tour la haine des partis. La famille des Mokrani, partagée en fractions rivales, tournera contre elle-même toute l'énergie de sa nature, et les Turcs compléteront de temps en temps cet état de choses, en choisissant un cheïkh dans la branche qui se sera montrée la plus forte dans la lutte, puis frappera à coups redoublés contre celle-ci pour saper et affaiblir son autorité.

Aziz-ben-el-Guendouz, conseillé par les Turcs, s'adressa aux parents et aux amis que son père avait laissés dans le Hodna. Nous avons vu précédemment El-Guendouz se créer un parti puissant chez les Oulad-Mâdhi et se révolter contre son frère Bou-Zid. Aziz obtint facilement la défection des Oulad-Mâdhi, dont les Turcs lui donnèrent le commandement pour l'attacher définitivement à leur cause. Mais il oublia qu'en aidant les Turcs à s'emparer de la liberté des autres, il allait livrer la sienne.

La colonne du bey établit son quartier-général à Aïn-Medjana. El-Hadj-ben-bou-Zid, Bou-Rennan, Abd-es-Selam et les autres Mokrani, rassemblèrent leurs forces sur les crêtes de Drâ-Metnan, dans l'intention d'opposer une vive résistance. Mais les deux armées restèrent en présence pendant plusieurs jours, sans oser en venir aux mains sérieusement. Pendant ce temps, les Turcs ne restaient pas inactifs; ils travaillaient dans l'ombre pour briser l'accord des Mokrani, et ils réussirent à faire pénétrer dans leur camp quelques agents dévoués, qui, flattant alternativement les passions et les instincts des uns au détriment des autres, ne tardèrent pas à soulever parmi eux des sentiments de jalousie et d'animosité. De pareilles dissensions menaient inévitablement à des actes de violence.

Bou-Rennan et son frère Abd-es-Selam, poussés secrètement l'un contre l'autre par des insinuations perfides, eurent une violente altercation qui éclata à l'occasion du commandement des goums; chacun d'eux prétendant avoir une valeur personnelle supérieure à celle de son rival, voulait avoir l'omnipotence. Ils en vinrent rapidement aux grosses paroles; mais comme chacun s'employait à apaiser leur courroux, on les décida à soumettre le différend au jugement de leur frère aîné Si-el-Hadj-ben-bou-Zid.

« Nous venons te trouver, lui dirent-ils, pour que tu décides lequel de nous deux aura le commandement des goums. »

Si-el-Hadj, en homme sage, chercha d'abord à calmer les deux antagonistes. Quand il vit que tous ses raisonnements étaient inutiles, il leur dit :

« Ne mettons pas en parallèle ce que vous avez pu accomplir dans le passé. Mais, puisque l'ennemi est devant nous, faites-moi connaitre les moyens que chacun de vous compte employer pour le combattre. Votre réponse témoignera de votre valeur personnelle ? »

« Je monterai à cheval, dit d'abord Abd-es-Selam ; je me placerai sur le chemin que voudra prendre l'ennemi, je l'attendrai de pied ferme, et, quelque nombreux qu'il soit, je me fais fort de soutenir son choc sans reculer d'un pas. »

Bou-Rennan prit la parole à son tour :

« Si nos cavaliers sont mis en déroute, je me tiendrai seul à l'arrière-garde, pour couvrir la retraite et relever les blessés. Tant que je serai debout sur mes étriers, je défie l'ennemi de toucher à aucun des nôtres. »

Si-el-Hadj ayant entendu, prononça son jugement en ces termes :

« O Abd-es-Selam ! j'accorde la préférence à ton frère Bou-Rennan ; — si tu es blessé ou que ton cheval s'abatte, tu ne cours aucun danger, puisque ton goum te suit et peut te protéger. Tandis que si le même accident arrive à Bou-Rennan, il succombera, afin de sauver ses frères. »

Choqué par la justesse de ce langage, Abd-es-Selam se retira dans sa tente, le cœur plein d'amertume et de haine. La préférence accordée à son frère, préférence qu'il regardait comme un outrage, lui causait un violent dépit. Avant le jour, il part seul, disant à ses serviteurs qu'il a juré d'aller abreuver son cheval à Aïn-Medjana, autour de laquelle campe la colonne turque. Il arrive, en effet, à la fontaine et y abreuve son cheval,

après avoir pénétré sans obstacle au milieu des tentes ennemies.

Au moment de repartir, survient un palefrenier amenant à l'abreuvoir le cheval du khalifa turc commandant la colonne. Abd-es-Selam s'en empare et disparaît au galop, sans laisser aux Turcs le temps de l'arrêter. Arrivé à Teniet-el-Hamil, il lâche son cheval et monte celui du khalifa; mais à peine a-t-il posé le pied à l'étrier, que de nombreux cavaliers, lancés du camp à sa poursuite, apparaissent et l'entourent.

Cependant, les Oulad-Mokran, s'étant aperçus du départ d'Abd-es-Selam, que l'on savait très-mécontent, se mirent à battre la campagne pour découvrir ses traces. Au bruit d'une vive fusillade, ils pressent la marche, et voient bientôt, dans la plaine, un seul cavalier résistant avec vigueur contre un goum nombreux, qui tire sur lui sans oser l'approcher. C'est Abd-es-Selam; ses frères le rejoignent, et, tous ensemble, se portant alors en avant, dispersent l'ennemi.

L'acte audacieux d'Abd-es-Selam irrita le caractère fier et bouillant de Bou-Rennan. Lui aussi se promettait d'accomplir des prouesses. Les Oulad-Mâdhi, travaillés par Aziz-ben-el-Guendouz, étaient hostiles aux Oulad-Mokran. Bou-Rennan projette de les châtier sans le secours de ses frères. Suivi de deux cavaliers seulement, il se met en route sans prévenir personne, et ne s'arrête qu'à l'Oued-Chellala, où il fait sa prière pendant qu'il laisse aux chevaux le temps de souffler. Il s'approche ensuite des douars des Oulad-Mâdhi, et enlève, sous leurs yeux, plusieurs troupeaux de chameaux répandus dans les champs. L'a-

lerte est bientôt donnée, et, de tous côtés, on se met à la poursuite des audacieux ravisseurs.

Bou-Rennan avait donc à se défendre contre une population qui le haïssait déjà depuis longtemps, et dont la colère était poussée à bout par la capture de ses bestiaux. Les deux serviteurs, hommes d'une bravoure éprouvée, portaient chacun deux fusils; leur chef était armé de la même manière. La lutte s'engagea, et, pendant que Bou-Rennan faisait feu partout où se présentait l'ennemi, ses compagnons rechargeaient les armes et chassaient rapidement les troupeaux devant eux. Sept Oulad-Mâdhi ayant été tués presque à bout portant, la poursuite discontinua, et Bou-Rennan rejoignit paisiblement ses frères, auxquels il offrit le partage de sa razia, les priant de nouveau d'être juges entre lui et Abd-es-Selam.

Tous ces exploits superflus, ces actes d'héroïsme extravagants, dans un moment critique, n'eurent d'autre résultat que d'aigrir davantage l'humeur déjà surexcitée des Oulad-Mokran, et de les épuiser avant la lutte décisive. L'esprit de calcul et de prévoyance leur fit défaut; chacun d'eux fit, dès lors, bande à part et chercha à se créer un parti distinct, lorsque, contre un péril commun, il fallait le secours de tous. Bientôt, ils cessèrent de s'entendre; ce ne fut plus qu'un corps désagrégé; et quand la colonne turque, tenue au courant de ces mésintelligences intestines, prit l'offensive, les Mokrani ne purent résister. Enfoncés et dispersés isolément, ils se virent obligés de fuir, laissant la plaine jonchée de leurs morts. Pour échapper aux poursuites, ils s'exilèrent dans la montagne, les uns à la Kalâa, les autres à Kolla, chez les Beni-Aïdel, ou bien encore dans l'Ouennour'a. Ils vécu-

rent errants, mais toujours séparés et hostiles les uns aux autres, dans une résignation fataliste, pendant une période de sept à huit ans.

Les Turcs, devenus maîtres de la situation, prirent immédiatement des mesures pour maintenir leur domination dans la Medjana. Relevant les murs de l'ancien établissement romain, qui leur avait déjà servi une première fois, en 1559, sous Hassan-Pacha, ils créèrent, dans la plaine, le fortin qui prit depuis le nom de Bordj-bou-Areridj, et y laissèrent en garnison un détachement de trois cents janissaires.

Aziz-ben-el-Guendouz avait été nommé au commandement des Oulad-Mâdhi. Du reste, les Turcs ne tenaient à laisser dans la Medjana aucun des Oulad-Mokran, dont l'influence était trop dangereuse. Ils mirent donc à la tête du pays deux personnages originaires des Oulad-Fadel : l'un se nommait Aïssa et l'autre Ben-Nour-bou-Lebena. Ils administrèrent la Medjana, pour le compte des Turcs, pendant sept ou huit ans, déjouant toutes les intrigues fomentées par les Mokrani, pour reprendre leurs domaines. Ceux-ci, enfin, eurent le dessus, grâce à des circonstances qui méritent d'être rapportées en détail.

A Ouerassa, au sud du tombeau de Sidi-Ali-et-Tiar, vivait à cette époque un santon très-vénéré, mokkadem d'un ordre religieux, qui se nommait Sidi-Ahmed-ben-Khelifa. Il faisait, disait-on, des miracles, nourrissait les indigents et, de tous côtés, ses khouans venaient le voir pour obtenir sa bénédiction. Aux nombreux pélerins qui le visitaient et lui apportaient l'offrande religieuse, il donnait à manger un jour du kouskous de blé et, le len-

demain, du kouskous d'orge, comme nourriture bénie devant porter bonheur.

Quelques Oulad-Mokran se rendirent un jour chez lui; c'était le tour de la farine d'orge; ils en mangèrent sans répugnance, offrirent ensuite leur don religieux au marabout, et s'éloignèrent après l'avoir prié de faire des vœux pour le rétablissement de leur pouvoir.

Aïssa et Ben-Nour ayant appris la démarche faite par les exilés, se doutèrent de quelque intrigue et, pour s'en assurer, allèrent eux-mêmes visiter le marabout. C'était encore le jour du kouskous d'orge. Aïssa et Ben-Nour le firent jeter en disant :

« Nous ne sommes pas des chiens, pour manger cet ignoble kouskous noir! »

Cette première injure indisposa le mokaddem. Au moment où ses hôtes allaient s'éloigner, il leur demanda, au nom de Dieu, quelque petite charité pour ses pauvres.

« Est-ce que tu nous prends pour des *raïâ,* répondirent-ils; nous, qui sommes les maîtres du pays, nous te paierions l'impôt? »

Là-dessus, ils se mirent en route. En les voyant s'éloigner, le marabout étendit les bras vers eux, et s'écria :

« Que Dieu vous maudisse, et qu'il vous donne un ciel sombre! O Aïssa et Ben-Nour, que Dieu anéantisse votre puissance, à partir de ce moment jusqu'au jour où l'ange de la mort soufflera sur le monde !

» Et vous, qui m'entourez, préparez du kouskous noir (de la poudre) pour les faire manger. »

Tous les auditeurs répondirent : Amen, amen !

Depuis, le marabout Sidi-Ahmed-ben-Khelifa joua le rôle de ces cherifs, soi-disant inspirés du ciel, qui, à

toute époque, aussi bien du temps des Turcs que sous la domination française, ont réussi, en mettant l'imposture religieuse au service de l'ambition politique, à entraîner les populations fanatisées à la révolte.

S'adressant d'abord aux Oulad-Mokran, qu'il rassembla chez lui, il leur parla de la puissance et des malheurs de leur famille, et des funestes conséquences de leur division. Il les détermina à une réconciliation solennelle, en leur promettant de les relever de l'abaissement dans lequel ils étaient tombés, s'ils voulaient combiner leurs efforts dans une action commune. Puis, il fit appel à l'esprit pétulant des populations kabiles, et réunit, à sa voix, des forces imposantes. La rébellion relevait la tête sous la double forme d'agitation religieuse et de turbulence politique.

Pendant que cette prise d'armes se préparait dans l'ombre, les deux nouveaux chefs de la Medjana se brouillaient par jalousie, et Ben-Nour tuait Aïssa dans un moment de colère.

L'heure du dénouement ne pouvait être mieux choisie ; il fallait en profiter. Abd-es-Selam se chargea de diriger l'entreprise. Il monte à cheval, de nuit, avec ses cavaliers. Arrivé au Selib, il y laisse le gros de ses contingents kabiles et va s'embusquer, avec quelques hommes seulement, dans un repli de terrain non loin de Bordj-bou-Areridj. Son intention est d'attendre le jour, et d'enlever les bestiaux qu'on doit conduire aux pâturages. Cette première opération s'exécuta sans encombre : les quelques cavaliers embusqués razièrent et emmenèrent les bestiaux.

Ben-Nour, prévenu, court sur leurs traces, et les atteint

à Ras-el-Aïn-bou-Areridj, où ils s'étaient arrêtés avec intention. Abd-es-Selam s'élance au galop sur Ben-Nour et le tue.

Les janissaires de la garnison avaient fait une sortie pour appuyer le mouvement de leur chef; il ne restait que quelques soldats turcs dans le fortin. Les contingents kabiles, laissés en réserve et cachés au Selib, s'étant avancés avec impétuosité à ce moment, s'en emparèrent sans grandes difficultés, et en fermèrent les portes. Quant aux janissaires qui se trouvaient en rase campagne, ils résistèrent un instant; mais, dès qu'ils reconnurent que le bordj était au pouvoir des Mokrani, et qu'ils avaient ainsi perdu tout espoir de salut, ils mirent bas les armes, et se rendirent à discrétion. Les Mokrani leur accordèrent la vie sauve, et, peu après, les laissèrent partir librement pour Alger avec une lettre au pacha, déclarant qu'ils voulaient vivre indépendants.

L'établissement militaire de Bordj-bou-Areridj fut, pour la seconde fois, ruiné de fond en comble; c'était un poste gênant pour les dominateurs du pays. Il ne fut relevé qu'en 1841 par l'armée française, ainsi que nous le dirons plus loin.

Les enfants de Ben-Nour, en bas-âge, furent recueillis par El-Hadj-ben-bou-Zid, qui épousa, en même temps, sa veuve, dont il eut un fils unique auquel il donna le nom de Bou-Zid.

Bou-Rennan, Abd-es-Selam et leur frère aîné, Si-el-Hadj-ben-bou-Zid, se partagèrent amicalement le gouvernement du pays. Le premier prit le commandement de la Medjana et le second celui du Hodna, sous la haute direction de Si-el-Hadj, qui conserva la prééminence.

Les autres membres de la famille vécurent, sinon unis, du moins en paix les uns avec les autres; le temps avait opéré entre les adversaires son œuvre d'apaisement.

Les Turcs n'étant pas en force pour réprimer cette révolte, offrirent la paix à El-Hadj-ben-bou-Zid, et lui envoyèrent, tous les ans, un kaftan d'honneur, comme signe périodique de son investiture. C'était un subterfuge pour s'immiscer dans les affaires du pays, en flattant l'amour-propre et la vanité des personnages influents. El-Hadj-ben-bou-Zid, que la diplomatie turque traita toujours avec ménagement, se maintint, pendant près de vingt-cinq ans, dans cette situation semi-indépendante; son pays était réellement un état dans un état.

El-Hadj épousa Tourkia, fille d'Ali-ben-Salah, qui fut bey de Constantine de l'an 1710 à 1713, époque où Ali-Bey renonça volontairement au pouvoir pour se rendre à la Mecque. Quand il revint du pèlerinage, il se retira chez son gendre de la Medjana, et alla habiter chez les Oulad-Khelouf, à Rabta, dans la zaouïa de Sidi-Ahmed-ben-Ali, où il vécut en cénobite jusqu'à la fin de ses jours (1).

Quelque temps après, El-Hadj-ben-bou-Zid maria sa fille Daïkha à Ahmed-el-Kolli, bey de Constantine. On sait que de ce mariage naquit Mohammed-Cherif, qui eut pour fils El-Hadj-Ahmed, dernier bey de Constantine. Il est utile de signaler ces liens de parenté, afin de pouvoir nous expliquer certains faits importants que nous aurons à mentionner.

(1) Ali-Bey-ben-Salah avait trois filles : l'aînée, Tourkia, mariée à El-Hadj-ben-bou-Zid; la cadette, Khedidja, mariée à Ahmed-ben-bou-Rennan, neveu du précédent; la troisième devint la femme d'Abd-el-Djelil-ben-bou-el-Fadel.

Bou-Rennan, au caractère violent et impétueux, à qui il fallait des espaces sans fin à parcourir pour calmer son ardeur, retourna dans le Hodna, fit la guerre aux Oulad-Mâdhi, de concert avec Abd-es-Selam, les soumit après avoir chassé son compétiteur, Aziz-ben-el-Guendouz, et continua à vivre parmi eux. Il soumit également les Oulad-Naïl, qu'il battit à Aïn-Tleta, du côté de Boghar. C'était lui qui exécutait tous les hardis coups de main, pour étendre l'influence de la famille. Le sentiment du danger ne trouvait pas accès dans cette âme fortement trempée. En hiver, il avait l'habitude d'aller chasser au vol et à courre dans le Sud avec son ami El-Hadj-Aïssa, marabout du pays d'El-Aghouat. Ce dernier passait pour avoir le don de prévoir l'avenir : on raconte qu'il disait souvent à son compagnon de chasse :

« O Bou-Rennan! je te conseille de fixer ta résidence à la Kalâa et de renoncer à vivre sous la tente. Cesse d'être aussi violent que le faucon qui plane dans les cieux; car le faucon, vois-tu, a toujours le chagrin de retrouver son aire vide. »

Bou-Rennan, à qui l'activité était nécessaire, n'en continua pas moins sa vie aventureuse, et finit par périr victime de son audace. Un homme des Oulad-Mâdhi, qu'il avait grièvement blessé dans un moment de colère, trouva l'occasion de se venger et le tua, sur les bords de l'Ouad-el-Abiod, un jour qu'il était en chasse.

Bou-Rennan fut enterré à Msila, auprès de la koubba de Sidi-bou-Djemlin.

Quelque temps avant sa mort, c'est-à-dire vers 1783, le voyageur français Desfontaines traversait la Medjana et écrivait ainsi ses impressions de voyage:

« Le cheïkh de la Medjana est cherif d'une famille ancienne. Ces Arabes sont riches et très-bien vêtus; ils ont de très-beaux chevaux et d'immenses troupeaux; ils rappellent l'idée des premiers âges du monde. Leur courage et le voisinage des montagnes les ont sauvés de la servitude. *Ils ont détruit les forteresses* que les Turcs avaient établies dans leur voisinage. Ils font payer les Arabes des montagnes voisines, et leur commandent en souverains; mais ils ne payent rien à personne. Le pays se nomme Medjana et la nation *Mokaïna* (Mokrania). Le cheïkh se nomme Bou-Rennan : l'année dernière, il était en guerre avec Alger, et enlevait des bestiaux sur le territoire de Constantine. Il faisait aussi la guerre à un autre cheïkh, son parent, qui se nomme Bengendousse (Ben-el-Guendouz). »

Bou-Rennan laissa après lui cinq enfants : Ahmed, Ali, Abd-Allah, Bou-Zid et El-Ouennour'i. Leur oncle, Si-el-Hadj-ben-bou-Zid, les recueillit et les éleva. Ces jeunes gens avaient une conduite tellement désordonnée, et maltraitaient si fort les populations auxquelles ils étaient à charge, que leur tuteur se vit obligé de les chasser de son habitation. Ils s'en allèrent en Kabilie, où ils se livrèrent à toutes sortes de brigandages, coupant les routes, pillant les maisons isolées et détroussant les voyageurs.

El-Hadj-ben-bou-Zid, craignant les entreprises de ses neveux récalcitrants, fut souvent forcé de se mettre lui-même à la tête des Hachem pour escorter les détachements turcs et les convois d'argent de l'impôt de la province. Revenant un jour d'une course semblable, il les rencontra auprès du village de Bou-Djelil, chez les Beni-Abbas. L'un d'eux, Bou-Zid, plus mauvaise tête que les

autres, lui tira un coup de fusil et le tua. Le cadavre de Si-el-Hadj-ben-bou-Zid fut enterré à Korraba.

Depuis la mort de Si-el-Hadj-ben-bou-Zid, que nous supposons avoir eu lieu de 1780 à 1790, l'historique des Oulad-Mokran ne présente plus qu'une série de vengeances et de guerres, à propos de jalousie de titres, que les Turcs entretiennent à leur profit. La politique des beys était d'exciter les haines plutôt que de les adoucir, de manière à faire prévaloir facilement le candidat qu'ils choisissaient comme allié, et qui, en résumé, commandait en leur nom.

Abd-es-Selam, obligé de lutter contre ses neveux, les fils de Bou-Rennan, réunis à Aziz-ben-el-Guendouz, eut la jambe brisée, et ne tarda pas à succomber des suites de sa blessure.

Le dernier survivant des fils de Sidi-bou-Zid, dont il n'a pas été beaucoup question, Abd-er-Rebou, sortit enfin du rôle secondaire dans lequel il vivait, et, en sa qualité de doyen de la famille, voulut intervenir dans les affaires. C'était un homme d'un caractère indécis; mais il y a des circonstances qui donnent de la résolution aux natures faibles, qui agissent alors avec témérité. Ses neveux rebelles lui résistant, il leur fit une guerre acharnée.

On lui annonça un jour que les Oulad-bou-Rennan, établis alors aux Aïad, étaient venus dresser leurs tentes à Blilita, au fond de la plaine de la Medjana, sur une terre qu'il s'était réservée.

Son neveu, Bou-Zid-ben-el-Hadj, qui lui servait de lieutenant, était, en ce moment, en course dans l'Ouennour'a avec la plupart des cavaliers Hachem. Sans attendre son retour, ce qui eût décuplé ses forces, il alla imprudem-

ment attaquer les Oulad-bou-Rennan; mais ceux-ci le repoussèrent.

Abd-er-Rebou fait des prodiges de valeur, tue de sa main une dizaine d'hommes qui l'entourent. Son cheval s'étant abattu, il prie un serviteur de lui prêter le sien; celui-ci refuse; Abd-er-Rebou lui casse la tête d'un coup de pistolet et s'empare du cheval. Seul, debout en face de ses ennemis triomphants, il résiste encore, la menace sur les lèvres.

Abd-Allah-ben-bou-Rennan, s'apercevant que son oncle vient de décharger sa dernière arme à feu, s'avance et le tue à bout portant. Cela se passa à l'endroit qui a pris depuis le nom de Nezâ-Abd-er-Rebou. Abd-er-Rebou a laissé dans le pays une réputation de courage aveugle et de bravoure chevaleresque.

Les fils de Bou-Rennan, débarrassés de leur oncle, profitèrent du succès qu'ils venaient d'obtenir, en allant immédiatement razier sa zmala établie à Achir, où se trouvaient les différents membres de la famille des Oulad-el-Hadj. Ceux-ci voyant accourir l'ennemi, abandonnèrent leur zmala et prirent la fuite dans la direction de Mzita. Près de Drâ-Asselit, ils rencontrèrent Bou-Zid-ben-el-Hadj revenant de son voyage.

— Où allez-vous? leur dit-il.

— A Mzita.

— Comment! insensés, vous abandonnez ainsi vos tentes, pour aller vous réfugier dans celles du voisin!

— Mais nos ennemis sont vainqueurs, l'effroi nous ôte toute énergie.

— Allons, ne perdez pas courage; la situation est critique, mais elle n'est pas désespérée. C'était aujourd'hui

leur tour; demain, s'il plaît à Dieu, ce sera le nôtre. Le succès a varié si souvent, la victoire a passé avec tant d'inconstance d'un camp à l'autre, qu'il ne faut pas vous désespérer.

Bou-Zid fit reposer tout son monde. Au milieu de la nuit, il se remit résolument en marche, suivi des fugitifs, femmes et enfants.

Les Oulad-bou-Rennan, qui croyaient les Oulad-el-Hadj démoralisés et incapables de tenter un retour offensif, n'avaient pris aucune précaution pour se garder. Au point du jour, ils sont attaqués et mis en déroute à leur tour. Ils allèrent se réfugier chez leur allié Ben-el-Haddad, cheïkh du Djebel-Aïad.

Quelques marabouts, occupant un rang éminent dans le pays, prêchèrent la modération et la paix, pour mettre fin à la sanglante querelle qui divisait les Oulad-Mokran.

« Pourquoi donc cherchez-vous à vous détruire les uns les autres, leur dirent-ils; vous qui êtes les descendants d'une même souche, vous avez tué trois de vos oncles, vous vous battez maintenant entre cousins. Laissez de côté le mauvais esprit qui vous anime, et maudissez Satan qui vous inspire. »

Mais chacune des branches de la famille voulant pour elle seule la prépondérance, refusait d'entendre la voix de la raison, et persistait dans ses projets hostiles. La guerre éclata donc de nouveau; les Oulad-bou-Rennan et Ben-el-Haddad, leur allié, déployant leurs étendards, demandèrent le combat. La lutte fut longue et acharnée. Les Oulad-el-Hadj commençaient déjà à plier; mais Bou-Zid ayant tué Ben-el-Haddad, rallia son monde et enfonça

ses adversaires par une charge furibonde, qui les força à chercher leur salut dans la fuite (1792).

Bou-Zid les poursuivit partout où ils se réfugièrent; de retraite en retraite, il les refoula jusqu'aux Oulad-Naïl, d'où il parvint encore à les chasser. Les Oulad-bou-Rennan, traqués sans trève ni repos, furent obligés da'ller se cacher dans le Mzab. Débarrassé de l'antagonisme des Bou-Rennan, Bou-Zid tourna alors tous ses efforts contre Aziz-ben-el-Guendouz, son autre cousin, et le combattit avec des alternatives de revers et de succès.

En l'an 1209 de l'hégire (1794), du temps du bey Moustafa-el-Ouznadji, les Oulad-bou-Rennan, épuisés et las de leur vie errante, demandèrent et obtinrent l'autorisation de rentrer dans leur pays.

Le bey, tenant à ne pas laisser la prépondérance absolue de l'autorité entre les mains des Oulad-el-Hadj, s'interposa adroitement comme médiateur, et divisa le commandement entre les trois branches des Oulad-el-Hadj, réunis aux Abd-es-Selam; — des Oulad-el-Guendouz; — et des Oulad-Abd-es-Selam.

La branche religieuse des Oulad-Abd-Allah-ben-Betka, vivant toujours étrangère à la politique, ne fut pas comprise dans ce partage; mais elle devait recevoir, comme subside, le septième des revenus de la Medjana.

Le bey de Constantine envoya trois kaftans d'investiture pour chacun des chefs de famille. Cette organisation, au lieu de prévenir de nouveaux conflts, ne tendait, au contraire, qu'à les provoquer.

Les hostilités étaient tantôt sourdes et tantôt déclarées; si le calme semblait régner pendant un mois, le mois suivant, à l'occasion du plus futile prétexte, tel que bestiaux

paissant sur le terrain du voisin ou querelle entre bergers, les chefs de famille montaient à cheval, et se battaient entre eux. On eût pu dire que c'était leur passe-temps favori.

Dans l'une de ces rencontres acharnées, mais sans grandeur, Bou-Zid-ben-el-Hadj et Abd-er-Rahman-ben-Abd-es-Selam, luttant contre les autres membres principaux de la famille, s'entre-tuèrent. Mohammed-ben-Abd-es-Selam se retira de l'échauffourée avec une cuisse cassée, et cette blessure, qui le rendit boiteux pour le reste de sa vie, lui valut le surnom d'*El-Aïb,* ou de *Toubbal,* le boiteux.

Abd-Allah, fils de Bou-Zid, dont le bras avait été brisé dans la même rencontre, restait seul de la branche des Oulad-el-Hadj en état de porter les armes. Sentant qu'isolé et réduit à ses propres forces, toute résistance serait infructueuse, il rassembla les femmes et les enfants, et émigra du côté de Bouni. El-Hadj-Mohammed-ben-Abd-es-Selam, guéri de sa blessure à la cuisse, alla l'y rejoindre.

Ben-Aziz-ben-el-Guendouz, soutenu par ses parents les Oulad-Fadel du Hodna, se maintint, dès lors, sans nulle opposition, et exerça tranquillement le pouvoir dans la Medjana.

La diplomatie turque, au lieu de déterminer une certaine amélioration dans l'état social des Mokrani, ne visait qu'à substituer son autorité à la leur. Provoquant sans cesse des luttes sanglantes entre ses grands fendataires, pour les affaiblir les uns par les autres, il n'entrait nullement dans ses projets de laisser trop longtemps le parti vainqueur maître de la situation. Ingliz bey, en

1799, simula donc une intervention pacifique et fit rentrer les Oulad-el-Hadj et les Oulad-Abd-es-Selam dans la Medjana, après avoir exigé de chacun d'eux, le serment de vivre en bonne intelligence. Cette politique insinuante avait pour but de contrebalancer l'influence de Ben-el-Guendouz, par la présence de ses rivaux.

Peu de temps après, les Oulad-Mâdhi se révoltèrent contre Ben-el-Guendouz. Oubliant un instant leurs rivalités personnelles, les Mokrani se rassemblèrent pour punir les rebelles. Le commencement de la campagne fut marqué par de brillants avantages; mais une fâcheuse catastrophe succéda à ces heureux débuts. Les deux partis étaient aux prises sur les bords de l'Oued-Chellal, lorsque, soudain, une nuée de cavaliers des Oulad-Derradj, sur l'agression desquels on ne comptait pas, firent irruption sur le campement des Mokrani, laissé à quelque distance sans défenseurs, et s'y livrèrent au pillage le plus désordonné. Les gens de la Medjana entendant les lamentations de leurs familles, ne songent plus à combattre; le mot de trahison circule de bouche en bouche, ils lâchent pied pour voler au secours des femmes et des enfants.

Les Oulad-Mâdhi, qui avaient déjà plié, profitent de cette diversion favorable pour retourner au combat avec une nouvelle ardeur. Les Mokrani cherchent à rallier les fuyards ; mais leurs paroles sont couvertes par le tumulte. Réunis à l'endroit nommé El-Aoudj (le coude de l'Oued-Chellal), ils arrêtent un instant l'ennemi. La défense est aussi énergique que l'attaque; d'un côté le désespoir, de l'autre l'exaltation d'un retour de fortune, enflammaient les courages; on combattait, sans se faire quartier, avec

une férocité implacable ; ce n'étaient plus des hommes qui luttaient, c'étaient des bêtes fauves qui s'entre-tuaient ; aussi le nombre des victimes fut-il considérable.

Les Mokrani abandonnèrent les cadavres de neuf membres de leur famille et, de plus, de deux cents de leurs cavaliers Hachem. Les blessés étaient plus nombreux encore. Tel fut le résultat du combat meurtrier de Chellal.

Les Oulad-Mâdhi et les Oulad-Derradj, malgré les pertes considérables en hommes et en chevaux qu'ils avaient éprouvées également, puisèrent dans leur succès un surcroît d'énergie ; ils poursuivirent les fugitifs et leur prirent beaucoup de femmes et d'enfants.

Le lendemain, les marabouts de la contrée vinrent relever les cadavres des Oulad-Mokran et des Hachem, et les portèrent au cimetière de Sidi-Ali-et-Tiar, à Tazrout. Le corps d'Aziz-ben-el-Guendouz fut retrouvé sans tête.

Après cette désastreuse campagne, les Mokrani, affaiblis et démoralisés, furent obligés de vivre en paix et dans une étroite solidarité, quoique Ingliz-Bey eût encore divisé leur territoire en trois commandements. Les nouveaux chefs étaient : pour les Oulad-Guendouz, Ahmed-ben-Mohammed ; — pour les Oulad-bou-Rennan, Mohammed-ben-Messaoud ; — pour les Oulad-el-Hadj et Abd-es-Selam, Abd-Allah.

Depuis cette époque jusqu'à l'an 1806, les événements de la Medjana ne présentent rien de saillant.

Au moment ou de déplorables scènes de rivalité et de discorde allaient encore se produire, le bey de Constantine fit appel à tous ses grands vassaux pour arrêter les progrès de l'insurrection fomentée par le cherif Ben-el-Harche-el-bou-Dali.

Les Oulad-Mokran, oubliant leurs divisions, s'unirent dans un sentiment commun de dévouement au bey et de zèle pour l'intérêt public. Le cherif-Ben-el-Harche a joué un trop grand rôle dans la province de Constantine, pour que nous ne lui consacrions pas quelques lignes. Ben-el-Harche apparut, en 1803, dans la Kabilie de Collo. Tous les renseignements fournis sur son compte ont démontré qu'il était soudoyé par l'Angleterre pour susciter des embarras à la régence d'Alger, qui avait signé un traité de paix avec Dubois Thainville, agissant au nom de la République française (1).

Un marabout fanatique et ambitieux de Mila, nommé Zebouchi, écrivit à Ben-el-Harche, lui fit part de la haine profonde qu'il nourrissait contre les Turcs, et de l'entreprise hardie qu'il avait conçue de renverser leur gouvernement. Cette alliance donna bientôt aux deux fauteurs de trouble une activité et une influence dont chacun aurait manqué en particulier. Zebouchi et Ben-el-Harche surent attacher à leurs passions l'intérêt de la multitude, en promettant le pillage de Constantine, idée bien séduisante pour émouvoir des Kabiles. Ils vinrent, en effet, assiéger cette ville; mais ils en furent repoussés avec pertes. Osman, bey de Constantine, fit aussitôt d'immenses préparatifs, afin d'aller châtier les rebelles, et surtout pour traquer l'audacieux cherif jusque dans son dernier repaire. Une colonne nombreuse de soldats turcs et de cavaliers arabes auxiliaires se porta à El-Milia, dans la vallée de l'Oued-el-Kebir. C'est dans ce camp d'El-Milia qu'un autre marabout kabile, Ben-Barericbe, com-

(1) Voir les détails dans mon *Histoire de Gigelli.*

pagnon ou sicaire de Zebouchi, vint faire connaître la retraite du cherif et s'offrir pour guider les troupes qui iraient l'enlever. Une partie des Turcs s'aventura, en effet, sans difficultés dans les montagnes, parce que, pour les attirer, on ne leur opposa aucune résistance; mais lorsqu'ils furent bien engagés, on les accabla de tous côtés. La fusillade, tombant comme grêle sur cette masse confuse et éperdue, causa le plus affreux désastre. Osman-Bey fut tué et décapité; les Kabiles ramassèrent les dépouilles de la colonne turque; l'artillerie, les tentes et tous les bagages restèrent entre leurs mains.

Depuis cette catastrophe, qui impressionna vivement les Kabiles, tant ils étaient surpris de leur immense succès, on n'entendit plus parler du cherif Ben-el-Harche. Au mois de février de cette année, ayant regagné sa popularité quelque temps compromise, il reparut dans les montagnes de la Kabilie orientale, et assiégea Bougie, qu'il ne prit pas plus que Constantine. Dans le courant de 1806, il parcourut la tribu des Amer de Setif, et alla établir son quartier-général au pied de la montagne du Magris. Entrant en relations avec Ben-Barkat, autre marabout fanatique des Oulad-Derradj, il parvint à soulever les Mâdid, les Aïad, les Oulad-Khelouf, les Oulad-Brahim, les Oulad-Tebban, qui lui envoyèrent des contingents. Un soulèvement général paraissait imminent.

C'est à cette époque que les Mokrani et autres feudataires reçurent du bey l'ordre de prendre les armes et d'appuyer le mouvement des troupes turques envoyées de Constantine contre les rebelles. Le cherif, battu une première fois entre le Magris et Setif, se réfugia chez les Oulad-Khelouf, et rassembla de nouveaux contingents à

Rabta. Attaqué une seconde fois en ce lieu par les Turcs et leurs auxiliaires, Ben-el-Harche perdit la vie, et, dès lors, tous ses partisans se dispersèrent. Le marabout Ben-Barkat disparut aussi dans la mêlée, sans que depuis on ait pu savoir ce qu'il devint.

Les Mokrani contribuèrent puissamment au succès de la journée. Au moment où le combat était le plus acharné, Abd-Allah-ben-Bou-Rennan, s'élançant le sabre à la main et animant chacun par son exemple, pénétra au milieu du groupe du cherif qui opposait le plus de résistance. Ses frères et tous les Hachem le suivirent, faisant autour d'eux un sillage de sang, une longue traînée de cadavres. Cette attaque audacieuse coûta la vie à Ben-Bou-Rennan et à plusieurs de ses cavaliers.

L'intérêt, qui rapproche les hommes tant que dure le péril, les divise aussitôt que le péril est passé. Les Mokrani, rentrés dans leurs foyers, ne tardèrent pas à se jalouser et à se disputer de nouveau le pouvoir, objet permanent de leurs convoitises. Contrairement à ce qui avait eu lieu jusqu'alors, Ben-el-Guendouz fut seul placé à la tête du pays par le bey de Constantine. Redoutant les intrigues de ses compétiteurs, Ben-el-Guendouz exposa à son maître la situation difficile dans laquelle il se trouvait, et le pria de lui envoyer une cinquantaine de soldats turcs avec un khalifa, pour faire respecter son autorité. Ce qu'il demandait fut accordé avec d'autant plus d'empressement, que le bey entrevit la possibilité de rétablir le poste de Bordj-bou-Arreridj, déjà ruiné à deux reprises par les Mokrani en révolte. Le khalifa envoyé dans la Medjana, eut pour instruction de ménager les membres des trois branches rivales, d'éviter tout conflit,

mais de soutenir le parti faible quand le plus puissant grandirait trop et deviendrait ainsi dangereux.

Le détachement turc campa à Aïn-Medjana, et, pendant plusieurs mois, maintint, par sa présence, le calme dans le pays en suivant la ligne politique qui lui avait été tracée.

Ainsi que le lui avait recommandé le bey, le chef du détachement vécut quelque temps en bonne intelligence avec les uns et les autres, sans épouser la querelle d'aucun. Mais les haines étaient comprimées plutôt qu'éteintes. Soit qu'elle fût préméditée de longue main, soit qu'elle eût été inspirée subitement par les circonstances, le fonctionnaire turc, d'un esprit fertile en machinations diaboliques, proposa à Ahmed-ben-el-Guendouz de l'aider à se défaire de ses rivaux.

« Écris au bey, lui dit-il; déclare que tes adversaires intriguent dans le pays, pour provoquer le massacre du détachement turc; qu'il est urgent de prévenir cette nouvelle catastrophe, en se débarrassant immédiatement des Oulad-el-Hadj et des Abd-es-Selam. Le bey me demandera des explications, je confirmerai tes appréhensions, et ce que tu désires ne tardera pas à s'accomplir. »

Cette machination rapporta cinq mille francs en cadeau à celui qui l'avait suggérée. Un serviteur dévoué se mit en route immédiatement, portant à Constantine cette dénonciation.

A cette époque, les Oulad-el-Hadj avaient leurs douars composés de quatre-vingts tentes, très-près les unes des autres, à Hadjer-ben-Djafer, dans la Medjana. Ceux des Oulad-Guendouz, comportant cent quatre-vingt-douze tentes, étaient à une centaine de mètres plus loin dans la plaine.

Les menées et les relations intimes du khalifa turc avec El-Guendouz n'étaient pas si secrètes, qu'elles ne vinssent à la connaissance des Oulad-el-Hadj. Quelques jours après le départ de l'émissaire pour Constantine, Abd-es-Selam alla visiter le khalifa, et, après lui avoir offert quelques petits cadeaux, engagea avec lui une conversation intime. Soit par sympathie pour Abd-es-Selam, soit par calcul intéressé, ce qui me semble plus probable, le khalifa turc avoua naïvement la démarche que venait de faire Ben-el-Guendouz auprès du bey, son maître.

« — Malgré mon désir de vivre en bonne intelligence « avec vous tous, ajouta-t-il, je serai forcé d'attaquer les « Oulad-el-Hadj si le bey me l'ordonne.

« — Quand attendez-vous la réponse du bey, dit Abd-el-« Selam, pâle de terreur, et qui voyait toute l'étendue « du malheur qui menaçait lui et les siens?

« — Probablement demain.

« — Puisqu'il n'y a pas de temps à perdre, je vous « amènerai ce soir Ben-Abd-Allah ; vous vous entendrez « avec lui pour tâcher de nous sauver ; comptez sur « notre générosité. Il faut faire tourner à notre profit « la trame ourdie par notre compétiteur. »

A la nuit, en effet, Abd-el-Selam et Abd-Allah pénétraient secrètement dans la tente du khalifa, après avoir pris les plus grandes précautions pour ne pas être vus, et chacun d'eux déposait à ses pieds une musette remplie de douros d'Espagne. Ils ne furent pas longs à s'entendre, et le résultat de l'entrevue fut que le lendemain, au point du jour, les Oulad-el-Hadj et les Abd-el-Selam attaqueraient inopinément les Oulad-Guendouz. Au bruit de la fusillade le détachement turc devait accourir, se

joindre aux Oulad-el-Hadj et les aider à assommer leurs rivaux. Le khalifa écrirait ensuite au bey qu'il s'était vu dans la nécessité de protéger le faible contre le fort, ainsi qu'il le lui avait recommandé.

Pendant que le nouveau complot se tramait sous la tente du khalifa, plusieurs cavaliers dévoués, allant s'embusquer sur tous les sentiers qui débouchent dans la Medjana, arrêtaient et faisaient disparaître l'émissaire de Ben-el-Guendouz revenant de Constantine. La réponse du bey, si heureusement interceptée, ne laissait aucun doute sur ses intentions : ordre était donné au khalifa et à Ben-el-Guendouz, sans autre formalité préalable, de tuer tous les Oulad-el-Hadj et les Abd-el-Selam en état de porter les armes.

Abd-el-Selam et Ben-Abd-Allah n'hésitèrent plus après la lecture de cette lettre. Pour eux, l'homme énergique était celui qui savait tuer à propos. Ils devaient aussi se méfier du khalifa, homme d'une cupidité éprouvée, divulguant ses secrets au plus offrant, et dont les bonnes intentions à leur égard pouvaient, par conséquent, changer d'une minute à l'autre.

La zmala des Ben-el-Guendouz, surprise au point du jour sans nulle défense et pendant que tout le monde y dormait encore, fut raziée complétement, et ceux connus par leur vigueur assommés sans défense. Ahmed-ben-el-Guendouz et ses frères étaient tués des premiers : c'était sur eux surtout que la vengeance devait s'exercer.

Quand le détachement turc, accourant au bruit de la poudre, arriva sur les lieux, l'affaire était déjà terminée. Ainsi qu'il l'avait promis, le khalifa fit connaître au bey que Ben-el-Guendouz, abusant de sa force, avait attaqué

injustement ses rivaux et avait payé de sa vie la faute qu'il avait commise.

Des faits de cette nature n'ont rien qui doive nous surprendre. Dans le courant de cette même année 1808, trois beys, Ali-ben-Ioussef, Ahmed-Chaouch et Ahmed-Toubbal, les deux premiers massacrés par la milice turque, se succédèrent dans le gouvernement de la province de Constantine. Le pacha d'Alger, Ahmed, fut assassiné lui aussi, le 7 novembre de la même année. Les discordes de famille s'ajoutaient donc aux discordes gouvernementales.

Au milieu de toutes ces commotions, Ben-Abd-Allah-el-Mokrani fut investi par le bey qui succéda à celui qui l'avait condamné à périr, et se maintint au pouvoir pendant quatre ans environ. Au bout de ce temps, les Turcs furent obligés de faire une expédition dans la Medjana; nous ne connaissons pas les causes qui la provoquèrent; tout ce que nous savons c'est que les Oulad-el-Hadj et les Abd-el-Selam, en révolte, campés sur les hauteurs, résistèrent contre la colonne turque au milieu de laquelle se trouvaient les Oulad-bou-Rennan.

Les Oulad-el-Hadj ayant rassemblé les Beni-Iadel, firent sur le camp turc une terrible attaque de nuit dans laquelle beaucoup de gens périrent de part et d'autre.

Pendant que ces événements se passaient dans la Medjana, on apprit que Toubbal, bey de Constantine, avait été étranglé par ordre du pacha, et que son successeur Nâman était en route pour Constantine.

El-Hadj-Abd-el-Selam se hâta d'aller complimenter le nouveau dignitaire de la province et de lui exposer la situation de son pays, mis en état de révolte, disait-il, par la

politique partiale de son prédécesseur le bey Toubbal. En appuyant les prétentions de la branche des Oulad-el-Hadj, il fit entrevoir au bey que leurs intérêts étaient communs, et que leur succès pouvait assurer la réalisation de ses propres ambitions.

Nâman-Bey, cédant à ses instances, confirma le titre de Ben-Abd-Allah ; en même temps, il prescrivait à son khalifa commandant la colonne turque opérant dans la Medjana, de cesser toute hostilité, de dissoudre son corps expéditionnaire et de prêter main-forte à ses protégés. Par suite de cette intrigue, les rôles étaient donc intervertis : les amis devenaient des ennemis et *vice versa*. Les Bou-Rennan et les Ben-Guendouz désappointés, prévoyant de tristes représailles et ne pouvant résister à l'orage qui se formait, cédèrent prudemment aux circonstances et se retirèrent du côté de Msila, puis aux Oulad-Khelouf, où ils s'établirent définitivement, attendant le moment favorable pour reprendre la lutte.

Le maintien au pouvoir des Oulad-el-Hadj excitait cependant leur convoitise, car ils s'étaient flattés un instant d'avoir pour eux l'investiture. Ils n'étaient pas disposés, du reste, à permettre qu'on les frustrât longtemps de ce qu'ils appelaient leurs droits, ce qui, disaient-ils, leur aurait fait perdre tout prestige aux yeux de leurs partisans.

Pour ne pas donner l'éveil de la vengeance qu'ils méditaient, ils s'abstinrent de toute démonstration hostile, mais s'assurèrent secrètement du concours de la majeure partie des Hachem, en ralliant tous les mécontents et leur prodiguant des promesses pour les attacher à leur cause.

Le stratagème inventé et proposé quelque temps auparavant pour nuire aux Oulad-el-Hadj dans l'opinion du bey devenait une réalité. Cette fois, il était, en effet, question de massacrer le détachement turc; seulement les rôles étaient intervertis: c'étaient les Bou-Rennan et les Ben-Guendouz qui tramaient le complot.

La nouvelle de ces sourdes menées parvint aux Oulad-el-Hadj et réveilla, dès lors, toutes les vieilles discordes qui depuis un siècle divisaient le pays. Ils apprirent un soir que leurs rivaux avaient prescrit à leurs adhérents de se rassembler chez les Mzita pendant la nuit: l'attaque contre les Turcs et les Oulad-el-Hadj était fixée au lendemain.

Les Oulad-el-Hadj, comptant sur l'avantage qu'ils auraient en tombant sur leurs ennemis par surprise et pendant qu'ils étaient encore séparés, se mirent immédiatement en marche afin de razier la zmala des Bou-Rennan et des Ben-Guendouz avant l'arrivée auprès d'eux des contingents rassemblés chez les Mzita.

Au moment où l'aube matinale commençait à blanchir la campagne, ils abordèrent la zmala avec un grand élan et en poussant des cris; mais ils trouvèrent un ennemi qui, averti de leur approche, s'était déjà mis sur ses gardes et les attendait de pied ferme. L'animosité et la défiance étaient tellement grandes, que chacun se méfiant des intentions du voisin, veillait nuit et jour à sa sûreté.

Le combat s'engagea avec un égal acharnement et un égal avantage, et, après une action très-vive où périrent et furent blessés de part et d'autre plusieurs personnages de marque, la zmala finit par être prise. Les Oulad-el-Hadj s'emparèrent d'un butin considérable; mais l'eni-

vrement de ce premier succès faillit leur coûter cher; car au moment où, débandés, ils commençaient à opérer leur mouvement de retraite, ils rencontrèrent tout à coup devant eux les contingents des Mzita venant rallier la zmala. Aussitôt s'engagea une nouvelle action plus opiniâtre et plus sanglante que la première. Le goum des Oulad-el-Hadj, embarrassé par les riches dépouilles, produit de la razia, et ne pouvant manœuvrer librement au milieu des troupeaux de moutons et de chamaux qu'il emmenait, éprouva en quelques instants de grandes pertes.

Heureusement, le détachement turc, qui avait suivi les Oulad-el-Hadj pour les soutenir au besoin, parvint à prendre position sur une éminence qui servit dès lors de point de ralliement aux cavaliers dispersés dans la plaine.

La fusillade des janissaires, aussi vive que meurtrière, arrêta l'élan des contingents ennemis et permit à la colonne de recommencer sa marche rétrograde. Quoi qu'il en soit, les Oulad-el-Hadj, fort maltraités à leur tour, pendant cette retraite désastreuse, perdirent la majeure partie de leurs chevaux, et laissèrent la plaine inondée de sang et jonchée de cadavres. Ils ne furent définitivement débarrassés du cercle de fer qui les enveloppait qu'à l'arrivée d'une autre troupe de cavaliers armés, accourus au bruit de la poudre, pour leur porter secours. Le combat de Zennouna, nom du lieu où était campée la zmala, dont chaque parti se donna la gloire, avait commencé aux premières lueurs du jour et duré jusqu'à la tombée de la nuit. Il eut lieu en 1812.

Dans le courant de la même année, deux Oulad-Mokran de la branche dite des Betka se séparèrent du reste de

leur famille pour aller s'établir dans la vallée de l'Oued-Sahel, où ils interceptaient les communications. Les excès commis par ces deux individus, autour desquels s'étaient rassemblées des bandes de malfaiteurs, finirent par devenir intolérables. Il était urgent d'appliquer un remède prompt et efficace aux maux causés par les ravages de brigands sans frein, qui dévastaient le pays partout où ils passaient. Déjà une rébellion s'organisait contre l'autorité turque, et il fallut mettre des troupes en campagne pour la réprimer à son début. Un corps de janissaires partit de Constantine à la poursuite des fauteurs de troubles; mais ils commirent l'imprudence de s'engager dans les montagnes où tout avait été combiné pour les attirer. La colonne turque, assaillie par les Kabiles dans une gorge difficile, perdit cent quatre-vingt-quinze hommes, et il est probable qu'elle eût été entièrement détruite, sans l'intervention pacifique des marabouts de la zaouïa de Sidi-Iahïa-el-Aïdli, qui vinrent s'interposer entre les combattants. Il est bon de remarquer que les autres Oulad-Mokran ne combattirent pas les Turcs, mais aussi qu'ils ne firent rien pour leur éviter cet échec, qui eut beaucoup de retentissement dans la province. C'est probablement à cette cause que doit être attribuée la révolte qui éclata à la même époque parmi les gens de Bou-Sâda et des Oulad-Mâdhi du Hodna, ce qui obligea le bey Nâman à se porter en personne sur le théâtre de l'insurrection. L'infortuné Nâman ne devait pas retourner à Constantine : il fut étranglé à Msila, à la suite d'une intrigue ténébreuse ourdie par son ennemi personnel, Omar-Agha, et par Tchaker, Turc ambitieux et sanguinaire, à qui l'emploi de la victime avait été promis.

Nous voici maintenant parvenus au moment où eut lieu le massacre des Oulad-bou-Rennan, drame terrible qui émut et indigna tout le pays. Pour bien apprécier les causes qui le provoquèrent, il est nécessaire de jeter un regard rétrospectif sur les événements qui s'étaient passés dans la province de Constantine.

Depuis quelques années, la régence d'Alger était en guerre avec celle de Tunis. L'agha qui commandait la colonne algérienne, battu dans une rencontre, aux environs du Kef, perdit beaucoup de monde. Plusieurs des principaux chefs restèrent sur le champ de bataille, et les troupes, découragées, demandaient à rentrer à Alger. L'agha se mit en route pour la capitale; mais, persuadé que sa défaite provenait de la trahison de certains cheïkhs arabes, il en fit auparavant décapiter quelques-uns (1).

Dans une des précédentes campagnes contre Tunis, Nàman-Bey avait dû céder le commandement des troupes à Omar-Agha, venu d'Alger. De là naquit entre ces deux personnages une rivalité qui ne tarda pas à dégénérer en hostilités ouvertes. Un Turc du nom de Mohammed-Tchaker, originaire de Smyrne et résidant depuis longtemps à Constantine, profita des dispositions des deux chefs, et parvint, en se faisant le dénonciateur de Nâman-Bey, à captiver les bonnes grâces de l'agha; si bien que ce dernier lui promit de ne rien négliger auprès du pacha pour le faire nommer bey à la place de son rival.

Tchaker, espérant hâter la chute de Nâman-Bey en

(1) *Voir* les détails dans l'*Histoire des Beys de Constantine* de mon collègue et ami M. Vayssettes.

excitant encore davantage contre lui la haine que lui portait déjà Omar-Agha, eut recours à un stratagème des plus dangereux, qu'il eut l'adresse de mener à bonne fin, mais qui l'aurait infailliblement fait mettre à mort, si on l'avait dévoilé à cette époque.

Il se lia secrètement avec quelques Oulad-Mokran de la branche des Oulad-bou-Rennan, et leur annonça qu'à la veille d'être nommé bey à la place de Nâman, il leur promettait son appui et le commandement sans partage de la Medjana. Pour hâter la réalisation de leurs communes ambitions, il leur conseilla d'attaquer les troupes turques, qui, après avoir été battues, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, aux environs du Kef par les Tunisiens, venaient de se mettre en marche pour rentrer à Alger.

Le bach-agha, ajoutait Tchaker, n'est point satisfait de l'attitude de Nâman, à qui il attribue tous les revers qu'il a éprouvés. Si, à son passage aux Biban, vous réussissez à lui causer un nouveau désastre, son mécontentement s'accroîtra encore davantage, il dénoncera au pacha la mauvaise foi de Nâman, en l'accusant de l'avoir fait tomber dans un guet-apens. Dès lors, Nâman sera destitué; j'aurai le beylik de Constantine, et je vous promets le cheïkhat de la Medjana.

Les Bou-Rennan, peu scrupuleux, se fièrent à des paroles qui leur parurent sincères, et entrèrent immédiatement et sans arrière-pensée dans le complot. Ils auraient dû, cependant, comprendre l'hypocrisie des semblants d'amitié dont ils étaient si inopinément l'objet, et prévoir qu'en secondant les perfides desseins de Tchaker, ils s'exposaient à attirer sur leur tête la rancune sanglante et inexorable du bach-agha et du pacha lui-même.

L'arrière-garde d'Omar-Agha, attaquée brusquement à son passage aux Biban, éprouva des pertes énormes, et ce qui avait été prévu par Tchaker se réalisa. Le bach-agha, ayant un sujet de plus pour faire naître la malveillance et le mécontentement, réussit à obtenir la destitution de son ennemi.

Nous avons déjà vu que l'infortuné Nâman-Bey fut, en effet, étranglé à Msila. Tchaker lui succéda en 1814. En même temps qu'il apprenait sa nomination, le nouveau bey recevait du pacha l'ordre formel de signaler ses premiers actes en punissant les Bou-Rennan d'une manière exemplaire. L'ordre du pacha dénonçait cette famille comme s'étant liguée avec Nâman pour détruire les troupes du bach-agha à leur passage aux Biban, singulière façon d'expliquer l'attentat commis, et à laquelle Tchaker, dans sa duplicité, ne devait pas être étranger.

Tchaker, type incarné de la barbarie turque, était d'autant plus disposé à exécuter strictement la volonté du souverain, qu'il avait lui-même grand intérêt à se débarrasser au plus tôt de complices gênants, dont les révélations intempestives eussent infailliblement fait écrouler tout l'échafaudage de sa nouvelle fortune. Il tint secrètes les instructructions du pacha, et il eut même l'astuce d'envoyer un de ses agents dévoués et aussi fourbe que lui aux Oulad-bou-Renan, leur annoncer la nouvelle de son avénement au pouvoir et de la réalisation très-prochaine de leurs souhaits. En agissant avec tant de duplicité, il n'avait d'autre but que de donner encore plus de confiance aux Bou-Rennan, de détourner tout soupçon et de prendre au piége toute la nichée d'un seul coup de filet.

Aussitôt cette nouvelle connue, les Bou-Rennan, chas-

sèrent les Oulad-el-Hadj, les Abd-el-Selam et les Ben-Guendouz, firent de grandes fêtes en l'honneur de leur avénement prochain, et leur doyen, Mohammed-el-Messaoud, se mit à la tête du pays.

L'hiver suivant, Tchaker, parti de Constantine avec une colonne, passa par Setif et Aïn-Taghrout, où il resta deux jours. C'est de là qu'il entra en relations directes avec les Mokrani, invitant séparément chaque branche de la famille à se réunir sans en excepter personne, et à se présenter à lui dès qu'il serait arrivé auprès de Bordj-bou-Arreridj, où il comptait régler les affaires de la Medjana.

Deux jours après, la colonne turque dressait son camp autour de la Koubba de Sidi-Betka. Les Oulad-el-Hadj et les Bou-Rennan, venus de points différents au rendez-vous, se rencontrèrent à une faible distance des tentes turques. Ces derniers, joyeux et fiers, narguaient leurs rivaux en leur disant que le nouveau bey étant leur ami, ils allaient seuls recueillir l'héritage de l'autorité : le malheur des uns faisait la satisfaction des autres.

Les Oulad-el-Hadj, choqués par la fierté de ce langage et sentant le péril extrême de leur position, s'arrêtèrent dans l'angoisse et l'indécision, ne sachant s'ils devaient continuer leur marche ou revenir sur leurs pas.

El-Hadj-Abd-el-Selam calma leur terreur en leur recommandant de ne point perdre courage.

« Nos rivaux, leur dit-il, ont mis en effet le nouveau bey dans leurs intérêts ; mais ils oublient qu'il est au monde trois choses sur la stabilité desquelles on ne doit pas compter : la mer, le temps et le caprice des sultans. Ce jour nous sera peut-être funeste, mais il est main-

tenant trop tard pour réfléchir. Allons par conséquent où la destinée nous conduit. Nul ne meurt sans l'ordre de Dieu : tenons tête à l'orage ! »

Les groupes se remettent en marche, toujours séparément et pénètrent bientôt au milieu du camp turc. Tchaker-Bey, impassible, les attendait. — Pour bien faire connaître le principal acteur de la scène de carnage que nous allons raconter, nous n'avons qu'à retracer le portrait caractéristique qu'en a fait l'historien des beys (1) :

« Le physique, chez Tchaker-Bey, rendait fidèlement
« l'image de ce qu'il était au moral. Son corps, de
« moyenne taille, était gros et trapu ; et au moment où
« nous le dépeignons, il avait acquis avec les années une
« obésité remarquable. Sa tête était solidement rattachée
« à ses épaules par un cou court et gras. Un poil long
« et rude couvrait son visage. Il prisait beaucoup, et les
« taches de tabac dont ses moustaches grisonnantes et
« sa barbe à demi blanchie, étaient sans cesse maculées,
« donnaient à cette figure un aspect repoussant. Sous de
« noirs et épais sourcils fortement arqués et ne laissant
« entre eux qu'une imperceptible solution de continuité,
« se cachaient deux petits yeux vitreux, rayés de sang,
« qui s'illuminaient par fois d'un éclat sinistre. Le jeu
« habituel de sa physionomie révélait une cruauté
« froide, qui se traduisait au dehors par un rire sardo-
« nique et strident. Mais quelque accès de rage, affluant
« du cœur à la tête, venait-il empourprer sa joue d'or-
« dinaire incolore, alors ce n'était plus un homme;
« c'était un tigre sauvage que la balle mal assurée du

(1) M. Vayssettes, *Histoire des Beys de Constantine.*

« chasseur imprudent a rendu furieux. De ses deux pru-
« nelles jaillissaient des étincelles de feu, ses narines se
« gonflaient démésurément, sa bouche écumait et ses
« lèvres à peine desserrées ne s'entr'ouvraient que pour
« articuler des paroles de mort. »

Les Bou-Rennan, avec cet empressement qui distingue des gens qui, se sentant appuyés dans leurs prétentions, s'attendent à être bien accueillis et comblés d'honneur, mettent pied à terre et courent vers le bey.

Mohammed-el-Messaoud, doyen de la branche des Bou-Rennan, se présente le premier, le sourire sur les lèvres pour commencer le cérémonial du baise-mains. Au moment où il se penche obséquieusement vers Tchaker-bey, celui-ci le saisit rudement par la barbe et fait un signe à ses satellites, qui s'emparent aussitôt de la victime. Les Bou-Rennan, atteints subitement d'une terreur panique cherchent à se dérober à la mort par la fuite; mais huit d'entre eux restent entre les mains des chaouchs. Sur un nouveau signe du bey, on leur tranche la tête. Cet ordre brutal fut exécuté dans toute son épouvantable rigueur sous les yeux de Tchaker, qui, insensible à la pitié et aux remords, contemplait ce terrible spectacle avec un sourire amer.

L'un des Bou-Rennan tomba, assure-t-on, comme foudroyé par la terreur en voyant décapiter ses frères. Les cadavres des victimes furent enterrés sur place, et leurs têtes, expédiées à Constantine, restèrent pendant plusieurs jours exposées sur les remparts de la ville. Un autre, duquel descendent les derniers représentants de cette branche de la famille, réussit à se sauver au galop, laissant la bride de son cheval entre les mains du janissaire qui l'avait déjà saisie.

La sévérité de ce châtiment souleva contre Tchaker la haine de toutes les familles influentes du pays. Du reste, le massacre des Bou-Rennan n'était pas le moindre des crimes du despote, qui joua le principal rôle dans toutes les scènes de sang et de pillage et fut l'auteur de tous les maux que peut produire la rapacité et la cruauté.

Les Mokrani survivants firent immédiatement le vide autour du camp turc, et allèrent de tente en tente répandre le bruit de l'atroce massacre, exhortant chacun à la vengeance et à pousser la guerre à outrance. La sinistre nouvelle de ce guet-apens se répandit ainsi de proche en proche, soulevant contre les Turcs tous les esprits et tous les cœurs.

Tchaker, sans plus tarder, se porta contre les douars des rebelles établis à Dra-Metnan. Le succès dépendait de la rapidité et de la vigueur de l'attaque; mais l'alarme était déjà donnée dans les tribus lorsqu'il y arriva, et chacun, pour venger la trahison et le meurtre d'un père ou d'un frère était résolu à défendre vaillamment sa vie. Les janissaires furent reçus à coups de fusil, et tandis que les hommes défendaient le terrain pied à pied, les femmes et les enfants purent s'enfuir en sûreté dans les montagnes avec leurs troupeaux et leurs tentes sans avoir essuyé aucune perte. Là, se borna l'expédition contre les Mokrani; la passion sanguinaire du bey trouva largement de quoi s'assouvir; mais sa cupidité n'y gagna rien. Il revint à Constantine les mains vides, et songea à tourner ses vues ailleurs.

Quelques mois s'écoulèrent sans nul incident, pendant lesquels la Medjana vécut indépendante, c'est-à-dire absolument livrée à elle-même. Cependant les Mokrani ne

se faisaient pas illusion sur le silence du bey; on devait craindre à chaque instant l'effet de son courroux. Les Oulad-el-Hadj, prévoyant qu'ils auraient tôt ou tard une lutte à soutenir, conçurent l'idée de s'assurer sa protection en prenant l'initiative d'une démarche. Leur bien-être et leur tranquillité avait exigé de leur part une neutralité complète; mais il était également nécessaire de sortir d'un état d'anarchie toujours nuisible aux intérêts du pays et qui, en se prolongeant, aurait fini par épuiser leurs ressources. Tchaker accepta leurs ouvertures et accorda une amnistie au reste de la famille. Ben-Abd-Allah, chef de la branche des Oulad-el-Hadj, reçut l'investiture.

Le cheïkhat de la Medjana, éternel point de mire des différentes branches rivales des Mokrani, excita l'envie des Ben-Guendouz. Appelant auprès d'eux le peu de survivants des Bou-Rennan, ils firent une opposition acharnée aux préférés du jour. Les Oulad-el-Hadj s'efforcèrent de surmonter les difficultés dont ils étaient entourés de toutes parts, mais ne purent y parvenir. Tchaker-Bey, obligé d'intervenir en personne, se porta chez les Oulad-Madhi (en 1817), où s'étaient rassemblés tous les rebelles, à la tête desquels se trouvait Bou-Aziz-ben-el-Guendouz. Aussitôt que les deux armées furent en présence, on engagea le combat. Les Turcs, résistant mal au choc de gens rendus terribles par la haine et la soif de vengeance, se débandèrent et lâchèrent pied. Tchaker-Bey, réduit à se retirer fut encore plus humilié par l'abandon de ses tentes et des bagages de toute sa colonne, qui restèrent entre les mains des rebelles victorieux. Le despote sanguinaire s'était singulièrement abusé sur la force de l'autorité qu'il

croyait avoir. Arrivé à la période de sa décadence et ne pouvant rien par les armes, il fut réduit à se servir d'adroites manœuvres pour faire rentrer les Mokrani dans leurs rapports habituels d'obéissance. Une part égale de commandement satisfit l'amour propre des Ben-Guendouz et amena leur soumission. C'était traiter de puissance à puissance.

Les beys qui succédèrent à Tchaker mirent secrètement et systématiquement tout en œuvre pour provoquer des ruptures dans le sein de cette famille puissante, développer et étendre sans relâche des sentiments de jalousie et de haine. Ils inclinaient aussi promptement d'un côté que de l'autre; les prétentions des uns étaient un instant appuyées; puis, sans transition, on faisait élire leurs rivaux. Des convoitises insatiables étaient le résultat de cette politique, qui amenait une lutte permanente et à main armée entre ceux qui avaient l'autorité et ceux qui devaient obéir.

En 1818, le bey El-Mili venait d'être élevé au pouvoir; Kara-Mustapha, le successeur de Tchaker, n'avait régné qu'un mois, et Ahmed-Bey-el-Mamelouk, qui le remplaça, ne se maintint en faveur que pendant six mois. A cette époque l'administration de la Medjana se trouvait répartie entre quatre personnages appartenant au deux branches principales des Mokrani; c'étaient:

Pour les Oulad-el-Hadj,

Ben-Abd-Allah-ben-el-Hadj,

El-Hadj-Mohammed-ben-Abd-el-Selam;

Pour les Oulad-Guendouz,

Mohammed-ben-Guendouz,

Et Dahman-ben-Guendouz.

Dès que l'avénement de Mohammed-Bey-el-Mili fut connu, El-Hadj-Mohammed-ben-Abd-el-Selam se rendit à Constantine pour le complimenter et le gagner à sa cause. Dalman, de son côté, craignant d'être supplanté par quelque nouvelle intrigue de son rival, se mit en route aussitôt, et arriva au chef-lieu de la province presque en même temps que lui. Une égale ambition, visant au même but, les poussait l'un et l'autre.

» Mohammed-el-Mili, dit l'historien des beys, était un « homme grossier, ignorant, mauvais administrateur, « n'ayant à son service que la force brutale et les extor« sions. »

Ce représentant incarné de la barbarie et de la cupidité, aussi astucieux que l'était Tchaker et n'adoptant comme lui que la ligne courbe comme règle de conduite, devait inévitablement lancer ses grands feudataires sur une pente fatale et vers un abîme.

Tous leurs défauts allaient se développer par le spectacle et l'exercice des propres défauts de leur chef suprême ; car chacun d'eux aimant déjà le désordre par instinct et aussi par intérêt, devait désormais se livrer aux exactions et se faire justice par la voie des représailles, suivant le penchant de sa nature.

Les deux Oulad-Mokran, se méfiant l'un de l'autre et ne connaissant pas encore les intentions du nouveau bey, se bornèrent, dans une première entrevue avec ce personnage, à sonder le terrain tout en parlant du prétendu calme dont jouissait leur pays.

Il existait déjà à cette époque, à Constantine, certains citadins sans fortune ni position avouable, qui, se constituant les amis officiels de telles ou telles familles de

l'extérieur, travaillaient et intriguaient au profit de celles-ci. Ces citadins avaient surtout pour mission de se tenir au courant de la politique du bey, de ce qui se disait et se faisait autour de lui et d'en informer aussitôt les intéressés à l'aide d'émissaires sans cesse par voies et par chemins. C'était ni plus ni moins que des espions placés auprès du bey par les familles féodales, et qui retiraient de ces fonctions viles des revenus proportionnés à la fortune de ceux qui les employaient.

Au bout de quelques jours, Dahman, informé des sentiments cupides du nouveau bey, par son espion particulier, sollicita une audience intime et offrit au bey El-Mili de razier les Oulad-el-Hadj, et de lui apporter leurs dépouilles qu'ils se partageraient. Avec un homme aussi âpre à l'amour du gain que l'était El-Mili, une telle proposition devait être favorablement accueillie. Dahman avait utilisé son temps à faire sa cour à l'entourage du bey et à se créer ainsi des amis. Il put un instant se flatter d'avoir réussi dans ses démarches, quand un de ces incidents fortuits dans lesquels tout musulman voit un arrêt de la fatalité, décida autrement de son sort. La veille de son départ, Dahman revit le bey et le pria de retenir Abd-el-Selam à Constantine, afin, disait-il, de pouvoir agir avec plus de liberté. Quand cet ordre lui fut notifié, Abd-el-Selam, qui savait lui aussi se servir de la puissance de l'argent, se rendit immédiatement auprès du Bach-Agha, venu à Constantine pour l'installation du nouveau bey. Le fonctionnaire algérien, gagné par de riches présents, plaida, auprès du bey El-Mili, la cause des Oulad-el-Hadj. Abd-el-Selam intervenant alors lui-même, offrit de tuer tous les Oulad-Guendouz et son

allié, Ben-Abd-Allah, lui-même, qu'il déclara être immensément riche. Le bey applaudit à ce nouveau projet qu'il trouva de très-bonne guerre, laissant, en cas d'insuccès, toute latitude à un désaveu formel. Alors, l'homme énergique était celui qui savait tuer à propos ; le crime heureux n'était plus le crime, et l'on pouvait se parjurer sans déshonneur.

Le bey El-Mili fit même cadeau à Abd-el-Selam d'un magnifique sabre turc, en lui disant : « Prends cette « arme, et tâche de t'en servir sans retard pour abattre « la tête de tes rivaux et t'emparer de leurs richesses. »

Les deux Mokrani, ayant chacun de leur côté jeté un aliment à l'avidité du bey, afin d'être autorisés à se livrer à toutes leurs passions haineuses, retournèrent ensuite dans la Medjana. Pendant quelques temps ils s'observèrent réciproquement et agirent de part et d'autre avec une égale dissimulation, guettant une occasion favorable pour en venir aux mains et s'entre-détruire. Mais chacun, se méfiant des intentions rivales, se tenait sur ses gardes, évitait tout ce qui pouvait lui paraître un piége, et l'occasîon si impatiemment attendue ne se présentait point.

Abd-el-Selam, fatigué de ces lenteurs et de cette perte de temps, se détermina à avoir une explication avec Ben-Abd-Allah.

« Vois-tu ce sabre, lui dit-il. Eh bien ! le bey El-Mili « me l'a donné pour te tuer et tuer aussi les Ben-Guen- « douz. Je te promets de ne rien tenter contre toi, mais « à une condition : — c'est que tu vas m'aider à trouver « un stratagème pour me défaire des Oulad-Guendouz. »

Ben-Abd-Allah resta un moment silencieux et comme accablé par cette confidence.

— Que comptes tu faire; dit froidement Abd-el-Selam?

— Ce que je compte faire, sauver ma vie, et pour cela t'aider à massacrer nos ennemis.

— Je crois que cette fois nous les tiendrons.

Les deux complices mirent immédiatement tout en œuvre pour hâter l'exécution de leur projet sanguinaire. Ben-Abd-Allah, doyen d'âge de tous les Mokrani, avait un caractère assez conciliant qui le faisait respecter par ses rivaux eux-mêmes. Il lui fut donc facile d'attirer auprès de lui les Ben-Guendouz, en leur prodiguant des caresses. Puis, lorsque toute méfiance eut disparu au milieu de marques apparentes d'amitié, on choisit le moment où les Ben-Guendouz allaient faire la moisson à l'Arbâ, au sud de Bordj-bou-Arreridj, et on invita, à un festin, Mohammed-ben-Guendouz, chef de la branche. Pendant que Ben-Abd-Allah faisait à son hôte les honneurs de sa tente, Abd-el-Selam envoyait chercher séparément, et de la part de Mohammed-ben-Guendouz, tous les autres membres de cette famille. Dahman arriva le premier, puis les autres parurent à leur tour, croyant se rendre à l'appel de leur oncle. Chacun d'eux, en entrant dans la tente, levait les yeux, pour tâcher de deviner ce qui se passait, puis allait s'asseoir silencieusement sur les tapis, se demandant quel pouvait être le motif de cette réunion inopinée de tous les membres de la famille et surtout en un tel lieu.

Quand tous les Guendouz furent rassemblés, on plaça devant eux un grand plat de couscoussou. Mohammed-ben-Guendouz avait l'air sombre et soucieux; il semblait

réfléchir profondément, sentant le danger et ne sachant comment le prévenir. Il y avait, entre tous les personnages groupés en cercle sous la tente cette gêne, cette froideur, ce malaise indicible qui accompagne une action coupable.

En se voyant entouré de tous ses fils et neveux désarmés dans la demeure de ses ennemis, un soupçon vient de traverser l'esprit de Ben-Guendouz : de sombres pressentiments, de vagues inquiétudes l'assaillent à outrance.

Tout à coup, il se tourne vers Ben-Abd-Allah et le fixe avec obstination, en portant sur lui un regard pénétrant difficile à supporter, et qui contraint celui-ci à baisser les yeux. Il n'y a plus de doute c'est une trahison.

— Ne serait-ce pas, lui dit Ben-Guendouz, le couscoussou traditionnel des traîtres que tu nous offres ainsi?

Un instant d'émotion et de pitié allait faire perdre contenance à Ben-Abd-Allah, qui essayait de balbutier quelques paroles.

Abd-el-Selam, implacable dans sa résolution, ne donne pas à son complice le temps de répondre à cette question embarrassante, et avec une insouciance affectée, commande à haute voix d'*apporter des pastèques,* en frappant à deux reprises dans ses mains. C'était le signal convenu pour massacrer les Ben-Guendouz. Aussitôt, des esclaves nègres, se conformant aux instructions qui leur avaient été données, font irruption dans la tente. A peine les mots « *chiens de traitres* » sont ils proférés, que les malheureuses victimes, sans défense, sont saisies, terrassées et égorgées. C'était une atroce boucherie ; Mohammed-ben-Guendouz fait un effort, se lève chancelant et

tombe aux pieds de Ben-Abd-Allah dont il a saisi la jambe; il expire en le maudissant d'avoir violé les lois de l'hospitalité (1).

Il n'échappa à ce massacre que quelques enfants que l'on n'avait pas appelés au festin à cause de leur jeune âge. Vingt-deux cadavres baignés dans leur sang gisaient sur le sol. Cette vengeance perfide, que nous avons tâché de décrire dans toutes ses péripéties, telles que nous les ont racontées des témoins oculaires, eut lieu en 1819.

L'animosité faisant place à la haine acharnée, ces personnages féodaux tranchaient tout par le fer et le poison. Ce n'étaient plus des hommes qui se battaient; c'étaient des bêtes fauves qui se déchiraient. De pareils faits sont d'incontestables tableaux de mœurs. L'histoire du moyen-âge, en Europe, n'offre-t-elle pas aussi de nombreux exemples de fils armés contre leur père, ou de frères contre leurs frères. Nous n'avons ni à louer ni à blâmer des actes alors en harmonie avec le temps; mais nous constatons que malgré notre contact depuis nombreuses années, la race indigène est toujours arriérée de plusieurs siècles, et qu'il faudra longtemps encore pour l'élever à notre niveau moral.

Vers l'époque où se commettait cet horrible massacre, le bey El-Mili se trouvait à Alger, où il s'était rendu pour acquitter l'impôt de la province. Le pacha le fit arrêter et conduire à Miliana, où il resta interné jusqu'à l'arrivée des Français. Il ne retira donc aucun profit du crime que sa barbare cupidité avait autorisé, avait

(1) Les nègres étaient armés de gros casses-tête en bois *debous* comme en ont les Kabiles. Après avoir frappé leurs victimes pour les étourdir, ils les égorgèrent avec leurs couteaux.

suggéré même, dirons-nous pour être plus exact. Les Ben-Guendouz avaient succombé sous la double attaque de leurs rivaux, qui se partagèrent leurs dépouilles; mais ceux-ci allaient se trouver en présence.

Ibrahim-Bey, qui succéda à El-Mili, était un homme indolent et peu versé dans les affaires administratives. Par une indifférence coupable, il ne poursuivit pas les Oulad-el-Hadj, pas plus que les Abd-el-Selam, pour leur crime odieux, malgré les plaintes réitérées des Oulad-Guendouz. Les meurtriers restèrent impunis par la raison que l'entourage du bey, composé de gens d'une vénalité proverbiale, se rangea toujours volontiers du côté des plus forts, et, par conséquent, des plus riches.

Depuis lors, et jusqu'en 1825, époque où eut lieu l'avénement d'El-Hadj-Ahmed-Bey, les Oulad-el-Hadj restèrent maîtres absolus du pays.

Une seule fois, en 1824, sous le bey Manamani, les débris des Guendouz et des Bou-Rennan se réunirent, essayèrent de lever la tête, et firent encore un suprême effort pour reprendre le rang qu'ils avaient occupé. Un combat terrible s'engagea à El-Gâmez, où s'étaient retranchés les rebelles au pouvoir reconnu. Pendant deux heures, le détachement de janissaires mis à la disposition des Oulad-el-Hadj disputa le terrain, pied à pied, aux fantassins des Oulad-Ogla, se chargeant, puis battant en retraite à tour de rôle. Il y eut beaucoup de tués de part et d'autre; les cadavre de soixante-dix chevaux restèrent également sur le lieu du combat. Les Oulad-Guendouz, trop faibles pour résister davantage, furent obligés de céder et d'aller se réfugier chez les

Oulad-Khelouf. Quant aux Bou-Rennan, ils demandèrent grâce et depuis vécurent paisiblement.

L'avénement d'El-Hadj-Ahmed-Bey fut accueilli avec une joie extrême par les Mokrani. Vers l'an 1756, Ahmed-Bey-el-Kolli, grand-père d'El-Hadj-Ahmed, avait épousé Daïkha, fille d'El-Hadj-ben-bou-Zid-el-Mokrani. El-Hadj-Ahmed, n'étant encore que khalifa à Constantine, avait épousé, à son tour, sa cousine, Aïchouch, fille de Ben-Abd-el-Selam. Il était donc à plusieurs titres le parent très-rapproché des Mokrani, et on comprend que sa nomination au pouvoir fut accueillie par eux avec satisfaction.

Le premier acte d'El-Hadj-Ahmed, malgré ses liens de famille, fut de faire arrêter et d'interner à Constantine ceux de ses parents qu'il connaissait comme étant les plus exaltés et les meneurs de toutes les révoltes. Il leur déclara sans ambages qu'il agissait ainsi à leur égard afin de mettre le bon accord entre les autres membres de la famille, et lui éviter le chagrin d'avoir à sévir contre les récalcitrants. Les prisonniers, au nombre de trois, étaient:

El-Hadj-Mohammed-ben-Abd-el-Selam;

Si-el-Bey-el-Ouennour'i, des Bou-Rennan;

Salah-ben-el-Guendouz.

Le vieux Ben-Abd-Allah, apprenant ces arrestations, écrivit au bey une lettre conçue à peu près en ces termes:

« Nous nous réjouissons de ton avénement au pouvoir,
« parce que le sang de notre famille coule dans tes
« veines. Sous les beys tes prédécesseurs, nous avons
« dû lutter, avec des alternatives de revers et de

« succès, contre nos rivaux, les Oulad-Guendouz et les « Bou-Rennan. Tu n'ignores pas combien cet état de « choses nous a été préjudiciable. Nous espérions que « sous ton gouvernement il en serait autrement; mais « ton procédé à notre égard semble prouver qu'oubliant « nos liens de parenté, tu mets les Abd-el-Selam au « même niveau que leurs rivaux. »

El-Hadj-Ahmed, influencé d'abord par la lecture de cette missive, puis par les insinuations de sa mère, El-Hadja-Rekia, et enfin par sa femme, à qui l'arrestation de son père, Abd-el-Selam, causait une vive affliction, prit immédiatement une mesure décisive.

En même temps qu'il donnait l'ordre de mise en liberté d'Abd-el-Selam, son beau-père, il prescrivait de décapiter sur-le-champ les deux autres prisonniers. Par une nouvelle intrigue du sérail, Si-el-Bey-el-Ouennour'i eut aussi la vie sauve, et Salah-ben-Guendouz fut seul exécuté.

Dès que la mort de ce dernier fut connue dans le pays, les Bou-Rennan et les Ben-Guendouz, voyant qu'ils n'avaient rien à espérer du nouveau bey, levèrent encore une fois l'étendard de la révolte. El-Hadj-Ahmed n'était pas homme à supporter longtemps leurs caprices : il partit donc aussitôt pour les châtier. Les insurgés s'étaient rassemblés du côté de Zamora; ils eurent le bonheur de repousser les Turcs avec avantage, et leur enlevèrent plus de cent cinquante mulets chargés des bagages de la colonne. On raconte que l'un des Bou-Rennan, excellent tireur, se posta sur un rocher et abattit ce jour là onze Turcs à lui seul. El-Hadj-Ahmed-Bey dut se retirer sans être venu à bout des récalcitrants.

Les Guendouz et les Bou-Rennan, décimés et ruinés à la suite des catastrophes successives que nous avons eu l'occasion de raconter, ne vont plus jouer qu'un rôle secondaire sur le théâtre politique. Obligés de vivre dans la montagne, ils tentent encore quelques efforts suprêmes pour se relever; mais ce ne sont plus que les dernières convulsions d'un moribond; ils se débattent plutôt qu'ils ne combattent.

Comme si cette famille était prédestinée à vivre éternellement en lutte, de nouvelles complications vont surgir, à la suite desquelles une scission s'opèrera dans le sein même des deux branches, unies jusqu'alors par un intérêt commun. Quelques froissements d'amour-propre entre Abd-el-Selam et son cousin, Ahmed-ben-Mohammed, vont provoquer des jalousies, puis une séparation qui deviendra l'origine de la profonde antipathie qui, de nos jours, n'est pas encore éteinte entre ces deux familles.

Ben-Abd-Allah, nommé seul et unique cheïkh de la Medjana, confia la perception des impôts de l'Ouennour'a à son neveu, Abd-el-Selam, qui, pendant deux années de suite, s'en acquitta à la satisfaction générale. Mais cette mission rapportant d'énormes bénéfices à celui qui en était chargé, ne tarda pas à exciter l'envie d'Ahmed-ben Mohammed, autre neveu du cheïkh, qui manifesta le désir d'en profiter à son tour. Ben-Abd-Allah maintint néanmoins cette charge lucrative entre les mains d'Abd-el-Selam qui, étant d'un caractère plus posé, offrait beaucoup plus de garanties. Ahmed, désappointé, garda rigueur à son oncle et, afin de s'éloigner de lui, demanda au bey et obtint l'emploi de kaïd de Khelil.

Ben-Abd-Allah, voulant alors éviter tout conflit entre ses deux neveux, qui lui servaient de lieutenants pour l'administration du pays, rappela Ahmed et, à force de caresses et de promesses, le décida à rester auprès de lui; mais il ne tint aucune de ses promesses, et Abd-el-Selam eut encore seul le privilége de la perception.

A cette époque, El-Hadj-Ahmed-Bey fit un voyage à Alger pour rendre hommage au pacha; Ahmed-ben-Mohammed l'y accompagna. A leur retour, des gens de Titteri les attaquèrent non loin de Sour-R'ozlan (Aumale). Ahmed-ben-Mohammed, se mettant à la tête des cavaliers d'escorte, repoussa énergiquement les agresseurs et en tua plusieurs de sa main. Pour récompenser sa belle conduite, le bey lui promit de lui accorder la première faveur, qu'il lui demanderait. Ahmed, saisissant l'occasion avec empressement, se fit donner l'emploi de percepteur des impôts de l'Ouennour'a. Abd-el-Selam, obligé de prendre la fuite parce que le bey avait ordonné de l'arrêter s'il faisait encore de l'opposition à son protégé, se retira du côté de Sour-R'ozlan, où Iahïa-Agha, son ami était en tournée. Iahïa, se laissant entraîner par ses paroles haineuses, consentit à lui prêter main-forte, et ils entrèrent ensemble dans la Medjana avec un petit détachement de janissaires, dans l'intention de razier la zmala d'Ahmed-ben-Mohammed. Pour expliquer la conduite du haut fonctionnaire algérien, il est nécessaire de dire ici qu'une vieille inimitié existant entre lui et le bey El-Hadj-Ahmed, il était sans doute enchanté de lui être désagréable en trouvant l'occasion de frapper sur l'un de ses partisans les plus dévoués.

Au moment de l'attaque de sa zmala, Ahmed-ben-

Mohammed était absent; cependant ses fils, quoique en bas-âge, stimulèrent l'ardeur de leurs serviteurs, qui se défendirent avec énergie pendant plusieurs heures. Ahmed, prévenu, accourut en toute hâte au secours des siens et força Iahïa-Agha et Abd-el-Selam a battre en retraite. Il les poursuivit avec acharnement et, au passage des Biban, il leur tua beaucoup de monde.

Cette rivalité entre les deux cousins devint de plus en plus vive et donna lieu à plusieurs combats sans importance. Mais à cette époque, l'annonce de la guerre sainte fit une heureuse diversion à leurs haines; les vieilles dettes de sang furent oubliées. La France allait attaquer Alger, et tous les guerriers de la province de Constantine, ayant El-Hadj-Ahmed-Bey à leur tête, se portèrent au secours de la capitale menacée. Abd-el-Selam, Ahmed-ben-Mohammed et plusieurs autres membres de la famille Mokrani combattirent vaillamment à Sidi-Ferruch, où toute la valeur des indigènes ne put rien contre la valeur de nos troupes.

La nouvelle de la prise d'Alger par l'armée française ne tarda pas à se répandre dans la province de Constantine. Dès ce moment, tous les personnages féodaux et toutes les tribus qui avaient eu à souffrir de la violence et du système spoliateur des Turcs, commencèrent à s'agiter ouvertement et à déclarer qu'elles n'obéiraient plus au bey, l'heure de l'indépendance indigène ayant sonné.

Un Ben-el-Guendouz était à la tête du mouvement insurrectionnel dans la Medjana. El-Hadj-Ahmed-Bey, qui tenait avant tout à désagréger la résistance, lui écrivit une longue lettre dans laquelle il déclarait reconnaître

les torts que les beys ses prédécesseurs et lui-même avaient eus envers sa famille : « Viens me voir dès que « j'arriverai aux Biban, lui disait-il ; je causerai avec toi « sur la possibilité de refaire ta fortune en te donnant une « part de commandement dans la Medjana. » Ces tardives protestations n'étaient qu'une ruse, qu'un piége dans lequel Ben-el-Guendouz se laissa prendre par son trop de crédulité et de confiance. En arrivant aux Biban, El-Hadj-Ahmed le fit arrêter et l'emmena à Constantine.

Grace à sa duplicité et à ses ruses, El-Hadj-Ahmed n'eut à repousser que quelques attaques partielles durant sa route, et atteignit Aïn-Kareb, chez les Oulad-Abd-en-Nour, sans avoir éprouvé de résistance bien sérieuse.

Le chef de l'insurrection de la région de Sétif était entre ses mains ; mais Ben-el-Guendouz avait une fille d'une ravissante beauté, mariée à Salah-ben-Illès, kaïd des Amer, laquelle, courant de douar en douar, échevelée et la figure dévoilée, contrairement aux habitudes arabes, réussit sans peine à exalter les populations pour courir à la délivrance de son père. El-Hadj-Ahmed-Bey emmenait en effet Ben-el-Guendouz à Constantine ; son bivouac était établi à Drâ-et-Toubbal, chez les Abd-en-Nour. Le lendemain, au point du jour, son camp était complétement entouré par plus de trois mille cavaliers insurgés. En cette circonstance, El-Hadj-Ahmed-Bey prouva qu'il ne reculait devant aucun obstacle, et donna un exemple éclatant de son adresse, je dirai même du talent qu'il possédait pour dominer les indigènes et les faire mouvoir selon ses vues. Cerné par un ennemi aussi nombreux qu'exalté, trop inférieur en forces pour résister, il recommanda à tout son monde, d'une manière

très-formelle, de n'engager aucune lutte, de se tenir immobile dans le camp. En même temps, il faisait avancer vers les agresseurs quelques adroits personnages dont la parole éloquente et persuasive devait calmer les esprits, refroidir leur humeur belliqueuse, en un mot, gagner du temps. C'est qu'en effet le bey s'attendait à chaque minute à être secouru. Prévenu à son départ d'Alger des intentions hostiles des tribus dont il devait traverser le territoire, il avait, dès son arrivée aux Biban, envoyé plusieurs exprès à ses oncles et cousins les Ben-Gana de Biskra, pour qu'ils accourussent à sa rencontre avec leurs nomades sahariens. Le bey connaissait bien les indigènes et leur caractère versatile. Les masses s'exaltent avec une rapidité et une fureur qui tient du délire ; mais aussi, il n'est pas de peuple plus léger, plus inconstant dans ses passions. Avec le temps il se calme, il abandonne et oublie l'idée qui lui souriait au début, il redevient indifférent et retombe, comme un enfant qui est las d'un jouet, dans ce calme, cette insensibilité qui le caractérise. Les rebelles déléguèrent un des leurs, Seddik-ben-el-Mokhenachi, pour aller demander au bey la mise en liberté de Ben-el-Guendouz. On ignore ce qui se passa entre le bey et Seddik; mais on doit admettre que ce dernier se laissa gagner. La conduite qu'il tint plus tard dans les affaire de son pays, en se déclarant le partisan dévoué du bey, le prouva suffisamment.

Quoiqu'il en soit, Seddik revenant auprès des siens, leur fit connaître que le bey, voulant éviter toute effusion de sang, consentait à relâcher Ben-el-Guendouz, à condition que lui, Seddik, livrerait ses deux frères en

otage comme garantie de leurs intentions pacifiques. Cet arrangement parut convenir aux assaillants; Seddik s'éloigna, sous le prétexte d'aller chercher ses frères, alors aux Sebakh des Oulad-Abd-en-Nour, et se fit accompagner par beaucoup de ses compagnons, venus pour faire le coup de feu contre la colonne du bey. Une sorte de suspension d'armes s'établit tacitement de part et d'autre. A la tombée de la nuit, la majeure partie des rebelles se trouvant sans provisions, s'éloigna peu à peu et par groupes, afin d'aller passer la nuit dans les douars environnants. En raison de la distance à parcourir, Seddik et ses frères n'étaient attendus que le lendemain, dans la journée.

Dès qu'El-Hadj-Ahmed aperçut les goums dispersés et la campagne libre, il se remit en marche sans bruit, afin de ne pas éveiller l'attention de l'ennemi qui, à la première alerte, pouvait accourir à toute bride. Cependant, au point du jour, les goums alliés étaient de nouveau sur pied; mais grande fut leur surprise en arrivant à Drâ-el-Toubbal de ne plus y revoir le camp du bey. — Ils trouvèrent seulement, sur l'emplacement occupé naguère par les Turcs, une fosse fraîchement comblée, et dans cette fosse, le cadavre de Ben-el-Guendouz, étranglé depuis quelques heures à peine. Tous les contingents, mystifiés et exaspérés, se mirent aussitôt à la poursuite du bey, et l'atteignirent sur la crête de Kaf-Tazerout, à la limite orientale des Oulad-Abd-en-Nour. Le bey fit arrêter sa colonne, et se fortifia derrière ses bagages, dont il forma une sorte d'enceinte autour de son monde. Il est probable qu'il eût succombé, si le secours attendu ne fût arrivé à temps. Il parut, en effet, au moment où,

réduit à la dernière extrémité, il était sur le point d'être écrasé sous les coups terribles d'un ennemi irrité.

Les Ben-Gana et leurs Sahariens prirent aussitôt l'offensive, et dégagèrent le bey après avoir coupé plusieurs têtes aux contingents des tribus coalisées.

Les difficultés qu'éprouva encore El-Hadj-Ahmed pour pénétrer dans Constantine appartiennent à l'histoire proprement dite de cette ville. Nous n'en parlerons donc pas dans ce récit.

Dès qu'il vit sa fortune prendre une tournure favorable, qu'il se fut débarassé, en la décimant, de la milice turque dont il redoutait les caprices, le bey songea à rompre la ligue qui s'était formée à l'extérieur. L'anarchie la plus complète régnait alors dans les tribus, divisées entre elles par d'anciennes inimitiés. Dans l'ouest et le sud de la province, les familles féodales de la Medjana, des plaines de Setif, du Hodna et du Sahara étaient divisées en plusieurs sofs ou partis, hostiles les uns aux autres.

Dans la Medjana, les deux sofs hostiles étaient donc formés. Le vieux Ben-Abd-Allah, ligué avec Ben-Abd-es-Selam, s'allia aux Oulad-Illès, aux Oulad-Mosli, aux Bou-Diaf du Hodna, aux Abd-en-Nour, Telar'ma et Rir'a-Dahara. Ahmed-ben-Mohammed, chef d'un autre parti, comprenait dans son sof les Oulad-Madhi, quelques fractions de l'Ouennour'a, les Alaouna, les Rir'a-Guebala. Toutes ces tribus ayant constamment les armes à la main, se battirent bien souvent et se livrèrent à des excès de tout genre. El-Hadj-Ahmed-Bey fit quelques sorties ; mais n'étant pas en force, il eut la prudence de ne pas trop pénétrer dans le pays, car le moindre échec l'exposait à perdre le peu de prestige qui lui restait.

A cette époque, Ibrahim, ancien bey de Constantine, destitué par Husseïn-Pacha depuis plusieurs années, arriva de Médéah, précédé par des lettres répandues à profusion dans toute la contrée, annonçant que les Français, après être débarqués à Bône, l'avaient nommé bey de Constantine.

Ibrahim descendit chez Salah-ben-Illès. Tous ceux qui avaient à se plaindre d'El-Hadj-Ahmed-Bey vinrent se ranger autour du prétendant; on remarquait parmi eux le sof des Ben-Abd-es-Selam, ainsi que Magoura-ben-Achour, ancien cheïkh du Ferdjioua, destitué par le bey.

Le quartier général des coalisés s'établit à Aïn-Kareb, chez les Oulad-Abd-en-Nour. El-Hadj-Ahmed, prévenu de cette nouvelle levée de boucliers, fit partir immédiatement son Bach-Serradj, avec mission d'observer les mouvements de l'ennemi. Le Bach-Serradj, s'étant trop approché du camp d'Ibrahim-Bey, fut attaqué et mis en déroute complète. Ibrahim reçut alors un nouvel allié d'une influence immense : c'était Ferhat-ben-Saïd, de la famille du Bit-bou-Okkaz du Sahara, qui avait été Cheïkh-el-Arab, jusqu'à l'avénement d'El-Hadj-Ahmed-Bey. Ferhat, que nos soldats ont appelé plus tard, en 1837, le *grand serpent du désert,* amenait avec lui tous les nomades Cheraga et les Oulad-Sahnoun du Hodna. Au moment où Ibrahim-Bey, Ferhat, Abd-es-Selam et autres se disposaient à marcher sur Constantine, le Cheïkh-el-Arab, Mohammed-bel-Hadj-ben-Gana, était, avec les nomades de son sof, à Oum-el-Asnab, où El-Hadj-Ahmed alla le rejoindre. Apprenant cette concentration de forces, Ibrahim se porta aussitôt, avec tous ses partisans, au sud de Mechira, à l'endroit nommé Biar-Djedid : c'est dans cette

vaste plaine qu'ils comptaient en venir aux mains et, en effet, les deux camps s'établirent en face l'un de l'autre. On attendit au lendemain pour livrer le combat. Ben-Gana sut tirer parti de la nuit, en jetant la désunion dans le camp des alliés et ramenant dans les rangs d'El-Hadj-Ahmed-Bey, son maître, une partie de ceux qui lui avaient été hostiles jusque là. Il diminuait ainsi d'autant les forces des rebelles

Saci-el-Barela était un des Oulad-Sahnoun les plus influents ; il fut gagné, reçut de l'argent qu'il distribua adroitement aux principaux de sa tribu, et revint au matin assurer Ben-Gana que les Oulad-Sahnoun ne se battraient pas. Effectivement, le lendemain, quand l'affaire fut bien engagée, le goum des Oulad-Sahnoun, au lieu de venir se ranger avec celui des Cheraga, fondit sur la zmala d'Ibrahim-Bey. A cette vue, tous les coalisés tournèrent bride pour sauver leurs tentes. Ce fut une épouvantable déroute, qui porta un coup mortel aux tribus rebelles : Ibrahim-Bey et ses alliés s'éloignèrent rapidement vers l'ouest. Dans ce combat, Ahmed-ben-Mohammed-el-Mokrani reçut à la figure un coup de feu qui lui brisa quatre dents.

Quant à El-Hadj-Ahmed-Bey, heureux d'avoir rompu la ligue et chassé son compétiteur, il rentra à Constantine et s'y reposa quelques mois. Il rassembla ensuite un corps d'armée considérable, et se mit à parcourir sa province pour rétablir le calme et percevoir les impôts.

Ahmed-ben-Mohammed-el-Mokrani, toujours fidèle, l'aida à faire la guerre aux Rir'a et aux Oulad-Amer, qui étaient du sof des Oulad-Illès et d'Abd-es-Selam. Les Oulad-Khelouf, raziés à leur tour, perdirent quatre-vingts

hommes dans une seule rencontre. Leur cheïkh, Tahar-ben-Ali, avait, quelque temps auparavant, tué un parent d'Ahmed-ben-Mohammed pour être agréable à Ben-Abd-es-Selam. Le bey, l'ayant pris les armes à la main, lui fit couper le nez et les oreilles; le lendemain, on lui arracha la langue, le troisième jour on lui creva les yeux et enfin, le quatrième, on mit un terme à ses souffrances en le faisant décapiter. Un autre individu, servant d'espion à Ben-Abd-es-Selam, également pris dans le combat, fut lié et couché par terre; dans cette position on lui ouvrit la poitrine et on en arracha le cœur. La plupart des rebelles, poursuivis avec outrance, durent se réfugier à l'Ouad-Chaïr, chez les Oulad-Naïl-Abd-es-Selam. C'est à cette époque que Ferhat-ben-Saïd, Ben-Abd-es-Selam et autres grands personnages rebelles, écrivirent au Gouverneur des possessions françaises à Alger, offrant leur soumission si on leur donnait les moyens de se soustraire à la tyrannie d'Ahmed-Bey. La demande resta sans réponse; on ne pouvait alors s'occuper des affaires de l'intérieur.

Ben-Abd-es-Selam et ses amis, voyant que les démarches auprès de l'autorité française ne réussissaient pas, s'adressèrent au bey de Tunis et lui promirent, comme à nous, l'appui de tous les dissidents, s'il voulait envahir la province de Constantine et s'en rendre maître.

El-Hadj-Ahmed intercepta cette lettre et mit alors tout en œuvre pour faire enlever Ben-Abd-es-Selam. Les individus auxquels cette dangereuse mission avait été confiée réussirent dans leur entreprise, et amenèrent Abd-es-Selam à Constantine, où on l'enferma aussitôt à la kasba. Le bey l'aurait fait décapiter, sans les prières et les pleurs de sa femme, Aïchouch, qui, comme nous l'avons déjà dit,

était fille d'Abd-es-Selam. Les Mokrani, appelés à la défense de Constantine, combattirent contre nos troupes pendant les expéditions de 1836 et de 1837. Ils eurent de nombreux tués et blessés en attaquant, pendant la première retraite, l'arrière-garde du commandant Changarnier sur le plateau de Sidi-Mabrouk, et peu après, dans la charge de cavalerie foudroyante que le capitaine Morris, des chasseurs d'Afrique, poussa contre eux, auprès de Sidi-Tamtam.

Les événements qu'il nous reste à raconter sur les différentes branches des Mokrani, sous la domination française, font l'objet du chapitre suivant.

II.

La ville de Constantine prise d'assaut par l'armée française, tous les contingents des tribus appelés par le bey à la défense de sa capitale se dispersèrent aussitôt. Ahmed-ben-Mohammed, cheïkh de la Medjana, après être resté encore quelques jours auprès du bey, auquel il offrit vainement la Kalaâ pour résidence, retourna dans son pays pour tâcher de s'y maintenir au milieu du bouleversement général qui devait infailliblement se produire à la chute du dernier chef Turc; mais il arriva trop tard. Dans le désordre occasionné par la prise de Constantine, Ben-Abd-es-Selam, qui était prisonnier à la kasba depuis plus d'un an, put s'échapper et regagner au plus vite la Medjana. Il profita si bien du séjour de son adversaire près du bey, pour se faire un parti puissant, que lorsque Ahmed-ben-Mohammed se présenta, il fut assez fort pour l'empêcher de pénétrer dans la Me-

djana, et le forcer de se réfugier chez les Oulad-Mâdhi du Hodna, puis de là chez les Kabiles.

En décembre 1837, Abd-el-Kader vint dans l'Ouennour'a pour y faire reconnaître son autorité. Ahmed-ben-Mohammed accourut au devant de lui, avec deux chevaux de gadâ, lui demander le commandement. Mais averti qu'El-Hadj-Messaoud-ben-Abd-es-Selam, mandé par l'émir, arrivait d'un autre côté, il craignit un piége et alla se retirer chez les Beni-Iadel. Le choix d'Abd-el-Kader tomba sur Ben-Abd-es-Selam, qui fut nommé son khalifa de la Medjana.

Ben-Abd-es-Selam, ayant réuni tous les Hachem autour de lui, fit une guerre acharnée à tous ceux qui appartenaient au sof de son rival. Il s'empara même un jour d'Ahmed-ben-Mohammed, et ne le relâcha qu'après lui avoir fait promettre, par serment solennel, de se retirer dans le Hodna, et de ne jamais chercher à rentrer dans la Medjana.

Ahmed-ben-Mohammed, réduit à ses propres ressources, songea alors à venir à nous. Il se rendit chez son ami, Bou-Akkaz-ben-Achour, cheïkh du Ferdjioua, et de là, écrivit à notre khalifa, Ali-ben-ba-Ahmed, qui l'engagea à faire sa soumission à la France et à venir sans crainte à Constantine. C'est ce qu'il fit en juillet 1838. Le général Galbois, qui commandait alors la province, le nomma kaïd des Amer de Setif. Nous avions déjà investi Ben-Henni-ben-Illès khalifa de la Medjana. Au mois de septembre de la même année, Ben-Henni ayant été tué dans une rencontre, en se rendant à Constantine où tous nos grands chefs étaient convoqués, Ahmed-ben-Mohammed-el-Mokrani fut nommé khalifa de l'immense pays

compris entre Setif et Hamza, la Kabilie et les Oulad-Naïl, qu'il s'engageait à soumettre à la France.

Nous donnions ainsi aux Mokrani un commandement bien plus étendu que celui qu'ils avaient eu naguère. Du temps des Turcs, le cheïkhat des Oulad-Mokran s'appelait *Abied-Oudnou,* l'oreille blanche, par opposition au cheïkhat des Oulad-Bellil de la province d'Alger, qui s'étendait sur les croupes occidentale et septentrionale de l'Ouennour'a, appelé vulgairement *Kahal-Oudnou,* l'oreille noire, sans doute à cause de l'aspect que présente la montagne aux voyageurs venant de l'ouest.

Le cheïkhat des Oulad-Mokran embrassait jadis la partie orientale des massifs de l'Ouennour'a, le massif de Mezita, celui de Dréat, Oulad-Khelouf et enfin la vaste plaine de la Medjana.

Quelle que fut celle des branches rivales à laquelle échut le beurnous d'investiture, la jouissance du Chefâ et du Guergour était réservée en apanage aux branches que le choix du bey réduisait à la condition de cadettes.

La perception des impôts dans le cheïkhat, durant les dernières années de la domination turque, se faisait avec le concours de quinze tentes de janissaires envoyés par le bey. Les Beni-Abbas et les Aïad n'en payaient aucun, ce qui s'explique parfaitement par l'histoire et l'origine des Oulad-Mokran.

Les Hachem en étaient également exemptés en leur qualité de tribu makhzen.

Nous avons vu plus haut qu'Abd-el-Kader avait nommé Abd-es-Selam khalifa de la Medjana. Au commencement de 1839, il tenta une razia sur le cheïkh Messaoud, des Rira, partisan de son adversaire. Le cheïkh Messaoud n'a-

vait pas encore fait sa soumission à la France; mais il avait refusé de se joindre au parti d'Abd-el-Kader. La razia réussit en partie; une portion des serviteurs de Messaoud fut pillée, mais celui-ci, prévenu à temps, tomba sur Ben-Abd-es-Selam au moment où il était le plus embarrassé dans sa razia, et dans une affaire très-chaude, au pied du Djebel-Ioussef, lui tua vingt-cinq réguliers et lui prit soixante-quinze chevaux. A la suite de cet échec, Abd-es-Selam, en défaveur auprès d'Abd-el-Kader, fut rappelé par lui à Médéa et remplacé par un marabout du nom d'Ahmed-ben-Omar, originaire des Oulad-Sidi-Aïssa. L'intention de l'émir était de substituer l'influence des familles religieuses à celle des familles militaires; c'est pour cela qu'il donna le pouvoir à Ben-Omar, qui avait été khodja ou secrétaire de Ben-Abd-es-Selam lui-même.

Ce dernier, ne pouvant prendre d'autre parti que de subir la volonté de son maître, puisque son rival, Ahmed-ben-Mohammed, avait déjà été accepté par nous, continua à servir Abd-el-Kader sous les ordres directs de Ben-Omar, sans paraître froissé de cette dégradation. Le nouveau khalifa arriva dans la province protégé par El-Hadj-Moustafa, beau-frère de l'émir, avec six cents fantassins réguliers et trois cent cinquante chevaux. Ils marchèrent ensemble sur Setif que nos troupes venaient d'occuper, et se firent battre complétement par la garnison, au ruisseau, près de Bouhira.

El-Hadj-Moustafa s'enfuit alors à Aïn-Rouâ; de là, il se rendit dans le Hodna en passant par les Sedrata, et se retira dans les Ziban. A la suite de ces événements, Abd-el-Kader rendit à Abd-es-Selam le commandement de la Medjana et de l'Ouennour'à. Revenu au pouvoir, ce der-

nier dirigea toutes les attaques qui furent faites à cette époque contre nos colonnes, et surtout en 1840, contre celle qui était campée à Aïn-Turc, à quelques lieues de Setif.

Le 15 mai, au point du jour, le colonel Lafontaine du 62e, qui commandait à Setif, arrive avec trois bataillons et deux escadrons; il se précipite sur le camp d'Abd-es-Selam qu'il met en pleine déroute. A la suite de cette défaite, Abd-es-Selam est destitué de nouveau par Abd-el-Kader, et remplacé un eseconde fois par Ben-Omar, qui vint s'installer dans son commandement avec cinq cents fantassins réguliers. Il ne quitta la Medjana que lorsque les colonnes sous les ordres du général Galbois et du duc d'Orléans eurent traversé les Biban, et que nos troupes eurent opéré à maintes reprises dans la subdivision de Setif. Pendant tout ce temps, Ben-Abd-es-Selam, bien qu'en disgrâce auprès d'Abd-el-Kader, n'était pas plus disposé pour cela à se soumettre aux Français. Il s'était retiré chez les Beni-Abbas, et de là inquiétait constamment les environs de Bordj-bou-Arreridj, qui renfermait alors une petite garnison de tirailleurs indigènes.

En 1846, lorsque les cherifs Si-Sâad-et-Tebbani, dans le Bou-Taleb, Si-Moussa et Moulaï-Mohammed, dans le Sahel, et Moulaï-Taïeb aux Amoucha, soulevèrent tout le pays contre nous, Ben-Abd-es-Selam saisit l'occasion avec empressement pour tâcher de reconquérir quelque influence. Il essaya de s'unir à Moulaï-Mohammed; mais leur orgueil les empêcha de s'entendre; chacun d'eux voulait la suprématie. Abd-es-Selam agit alors pour son compte personnel, attaquant les petits détachements et pillant les convois qui circulaient sur la route de Setif à Bordj-bou-Arreridj.

Mais enfin, voyant l'insurrection étouffée et tout le monde tomber autour de lui, il se retira aux Illoula, chez le marabout Si-ben-Ali-Cherif, de Chellata, et, par son intermédiaire, fit des ouvertures de soumission et obtint l'aman.

Abd-es-Selam vécut peu après sa soumission; il mourut de maladie à Setif en 1847. Il laissait deux fils : El-Hadj-Messaoud et Mohammed. En 1848, on forma pour l'aîné un kaïdat composé des R'erazla, Sedrata et Oulad-bou-Nâb, qui prit le nom de kaïdat d'Aïn-Tagrout. En 1855, El-Hadj-Messaoud-ben-Abd-es-Selam partant pour la Mecque, fut remplacé par son frère Mohammed. C'est ce dernier qui, étant toujours en fonctions, va jouer un rôle dans l'insurrection de 1871, dont nous parlerons plus loin,

Revenons maintenant à notre khalifa Ahmed-ben-Mohammed-el-Mokrani.

Au moment où, ne connaissant guère encore le pays et ne possédant pas des moyens d'action suffisants pour étendre notre influence dans l'ouest de la province, le khalifa Mokrani nous offrit spontanément ses services; il nous fut d'une utilité incontestable, il serait injuste de ne point le reconnaître aujourd'hui, malgré la trahison récente de ses enfants. A la tête de ses goums, il assura longtemps la sécurité dans cette partie du pays, et rendit de bons services aux diverses colonnes expéditionnaires qui durent opérer contre les représentants de l'émir Abd-el-Kader ou les prétendus cherifs venant troubler l'esprit des populations. Nous ne parlerons pas des faits de guerre déjà exposés au commencement de ce travail. Mokrani fut largement récompensé du concours qu'il

nous avait prêté, par la haute position que nous lui avions faite; les prétendants des branches rivales de sa famille étant ruinés et compromis, il restait maître absolu de la position. L'influence traditionnelle des Mokrani lui était assurée sans partage; il n'aurait eu qu'à suivre la voie qui lui était tracée pour en bénéficier, lui et les siens. Mais il était bien difficile de faire oublier à un homme élevé au milieu de l'ancien makhzen turc, des habitudes entièrement opposées à nos idées de progrès. Ses exigences en fait d'argent mécontentaient les populations, qu'il exploitait en gens taillables et corvéables plutôt qu'il ne les administrait. Pour cette raison, on avait déjà dû lui retirer le commandement de la ville de Msila, et la donner à un kaïd relevant directement de l'autorité française.

En 1850, la création du cercle de Bou-Sâda enlevait encore à Mokrani plusieurs tribus du Hodna et du sud. Il comprit dès lors que l'ordre de choses que nous voulions fonder mettrait fin aux exactions, et finirait par soustraire à son influence le peuple des tribus.

A dater de cette époque, le vieux Mokrani, froissé dans son orgueil, manifesta son mécontentement par une inertie systématique, voulant sans doute nous démontrer qu'il était indispensable et que nous ne pourrions rien faire sans lui. C'est alors que parut le cherif Bou-Barl'a, personnage qui devait, pendant plusieurs années, troubler le repos de la contrée. Il est curieux de remarquer que le cherif commença à jouer son rôle à la Kalaâ des Beni-Abbas, l'un des centres d'action des Oulad-Mokran, et que ses prédications lui attirèrent de nombreux partisans. Le général Bosquet, commandant la subdivision

de Setif, dut se rendre lui-même aux Biban avec une colonne pour arrêter les progrès de l'insurrection. Nous ne reparlerons pas ici des opérations militaires de cette époque; mais dans l'intérêt de l'histoire du pays, il est nécessaire de mentionner l'impression que le général Bosquet rapportait de son expédition, et qu'il dépeignait clairement en ces termes, en en rendant compte :

« La famille des Oulad-Mokran a été plus que pâle et « d'un secours à peu près nul pendant cette campagne ; « elle ne pourra plus, après expérience faite, appuyer « ses prétentions sur des services de guerre qu'elle ren- « drait en cas d'insurrection. »

Ailleurs, le même général ajoutait :

« Ces gens là (les Oulad-Mokran), ont été plus que « froids, pendant cette campagne, dans laquelle ils n'ont « pas trouvé une occasion de rendre quelques services. « Depuis longtemps, le bruit public accuse le vieux kha- « lifa d'être, si non hostile au progrès de notre conquête, « au moins fort imprudent dans ses conversations. Au « total, cette famille a été plus qu'inutile cette fois, et il « n'y a qu'à causer avec tout ce monde, pour voir qu'ils « ne s'attendaient pas à nous voir obtenir des résultats « si complets et si prompts. Leur physionomie exprime « un sentiment de confusion, au milieu de beaucoup « d'autres. »

Au mois de mars 1852, le khalifa, trouvant sans doute qu'il n'avait rien de mieux à faire, partit pour accomplir le pélerinage de la Mecque. En revenant, l'année suivante, il se rendit à Paris. Accueilli avec bienveillance, il fut présenté à l'empereur, qui lui accorda une marque éclatante de sa considération en l'élevant au grade de

commandeur de la Légion d'honneur. C'est au retour de ce voyage à Paris, qui venait d'être pour lui la source d'une si haute faveur, la veille même du jour fixé pour son embarquement, que le khalifa fut frappé à Marseille d'une attaque d'apoplexie foudroyante, à laquelle il succomba malgré les soins empressés dont il fut l'objet.

D'après les ordres du général commandant à Marseille, l'inhumation du khalifa eut lieu avec tous les honneurs militaires dus au rang qu'il avait occupé. Le fils du khalifa et un grand nombre de ses parents se trouvaient à Alger, attendant son arrivée. Le bateau qui devait le ramener au milieu d'eux ne leur apporta que la nouvelle de sa mort. Le corps du khalifa Mokrani, débarqué quelques jours après, fut ensuite transporté dans la Medjana et déposé au cimetière de Sidi-Moussa.

On avait déjà reconnu alors la nécessité de limiter et de restreindre le pouvoir des grandes familles féodales indigènes; de sorte qu'après le décès du vieux Mokrani, on mit à profit cet événement pour retirer à sa famille la suzeraineté dont elle avait joui jusque là vis-à-vis des tribus. Son nouveau chef perdit le titre de khalifa et conserva celui de bach-agha, qui lui fut laissé surtout à titre de satisfaction d'amour-propre. Ainsi, officiellement, les Mokrani n'eurent plus d'autorité à exercer sur certaines tribus éloignées, mais en réalité leur influence y resta toujours puissante, ainsi que nous le démontrerons plus loin.

Le khalifa laissait plusieurs enfants. C'est l'aîné, El-Hadj-Mohammed, qui, après sa mort, fut investi du titre de bach-agha de la Medjana. Nous aurons longuement à reparler de lui, en racontant les débuts de l'insurrection

actuelle, dont il a donné lui-même le signal. Le cadet, Si-Lakhdar, était kaïd des Beni-Abbas; il était encore enfant lorsque son père avait à combattre ses rivaux et à s'opposer, les armes à la main, aux tentatives que fit l'émir Abd-el-Kader, afin d'enlever le pouvoir à un homme qui s'était prononcé ouvertement pour notre cause. Lakhdar fut donc élevé dans une zmala que l'ennemi menaçait sans cesse, et se forma de bonne heure à la guerre; aussi était-il un chef de goum actif, intelligent et énergique. Sa physionomie était séduisante; un grand air de noblesse le distinguait de ses frères, et ce n'est pas sans raison que certains idéologues le comparaient au héros de Chateaubriand, le *dernier des Abenserrages.*

En 1851, Lakhdar assistait, avec d'autres chefs indigènes, à la distribution des aigles, à Paris, et recevait la croix de la Légion d'honneur.

Quelques temps après son retour en Algérie, il eut l'occasion de montrer les qualités qui le distinguaient. Le cherif Bou-Bar'la, après maints exploits du côté de Bougie et de Setif, s'était retiré chez les Beni-Mellikech. De là, ayant pour soutiens derrière lui les tribus encore insoumises du Jurjura, il ne cessait de menacer les villages et les cultures des Beni-Abbas. Pendant près d'une année consécutive, Lakhdar eut à repousser toutes ses tentatives. Constamment à cheval avec ses goums, il se trouva partout où le cherif essaya d'attaquer, et dans les nombreux engagements qui eurent lieu, le jeune kaïd se fit constamment remarquer par sa bravoure. Ce fut dans une de ces rencontres que le cherif Bou-Bar'la perdit la vie. Pour mieux faire apprécier l'élévation du beau caractère de Lakhdar, nous transcrirons ici la lettre remar-

quable qu'il écrivait au général de Setif, après son beau fait d'armes.

« Vous m'aviez fait des compliments sur ma conduite. « J'ai prié le colonel Dargent de vous assurer qu'il ne se « passerait pas un mois sans que le cherif Bou-Barl'a « soit tué ou soumis. C'est plus fort que moi ; je ne m'en « ferai pas un mérite, mais cet homme m'agaçait ; il « fallait que lui ou moi disparaissions. S'il ne venait pas « me chercher, je voulais aller le tuer dans sa maison. « Dieu me l'a mis entre les mains mardi soir... » Il raconte ensuite simplement l'action et finissait ainsi (1) : « Je « vous remercie des conseils que vous m'avez donnés, « car c'est à eux que je dois d'avoir pu satisfaire le « besoin qui me tourmentait de me trouver face à face « avec ce méchant homme. Dieu m'a récompensé en « le mettant au bout de mon fusil. »

Lakhdar prit encore part à diverses expéditions, et notamment à celle qui, en 1857, amena la soumission des tribus du Jurjura. Il mourut subitement peu de temps après, et la rumeur publique accusa ses frères de l'avoir empoisonné pour se débarasser d'un rival qui, par ses allures franches et loyales, était en voie d'acquérir la suprématie sur tous les autres membres de sa famille.

Le plus jeune des fils du khalifa est Bou-Mezrag,

(1) Bou-Bar'la venait d'enlever des bœufs dans l'Oued-Sahel; Lakhdar l'aperçoit et se met à sa poursuite; des coups de feu sont échangés et le cherif est blessé au bras; il met aussitôt pied à terre et abandonne son cheval. Lakhdar et deux de ses cavaliers le traquent comme une bête fauve et réussissent à le tuer, le 23 décembre 1854. La tête de Bou-Barl'a fut exposée successivement sur les marchés de Setif et de Bordj.

kaïd de l'Ouennour'a. Celui-ci est loin d'avoir les manières nobles de ses frères; son extérieur, du reste, n'a rien du grand seigneur, et ce n'est pas sans raison qu'il a été souvent comparé à un singe. Nous allons voir, dans l'historique de Bou-Sâda et de Msila, le rôle joué par les fils du khalifa, durant ces dernières années.

Msila

A Msila, il n'y a pas le moindre vestige de constructions romaines, ni dans la ville ni dans les jardins. Les nombreuses pierres de taille que l'on y remarque proviennent des ruines de Bechilga, situées à trois kilomètres à l'est, chez les Souama; elles sont répandues là sur une superficie d'environ mille mètres de l'est à l'ouest, et de cent à trois cents mètres du nord au sud. Rien n'y reste plus debout; on n'y rencontre que des murs au ras de terre; les grosses pierres, les fûts de colonnes et les chapitaux ont été transportés à Msila; je dirai tout à l'heure à quelle époque et dans quelles circonstances. Une large rue traversait la ville dans le sens de sa longueur, et d'autres la croisaient du nord au sud; quelques-unes sont visibles encore d'après les restes des constructions qui les bordaient. Les carrières devaient être éloignées, peut-être étaient-elles au pied de la montagne des Aïad, c'est-à-dire à quatre lieues; aussi les pierres de taille n'avaient pas été prodiguées dans les constructions de Zabi, les Romains les avaient réservées pour les monuments et avaient employé, pour les bâtiments de moindre importance, les cailloux roulés, seules pierres que l'on trouve dans cette partie du Hodna et les seules aussi

qui couvrent aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne Zabi.

Il n'y a point de sources aux environs de Bechilga, et la terre reste stérile si elle n'est pas arrosée pendant la saison des chaleurs. Pour donner la vie à ces vastes campagnes, les Romains y avaient amené les eaux de l'Oued-Ksob, qui prend le nom d'Oued-Msila au point où il débouche dans le Hodna. A environ mille cinq cents mètres en amont de Msila, ils avaient construit un immense barrage de plus de dix mètres de hauteur dont on voit encore les débris dans la rivière. Un conduit venait y aboutir sur chaque rive, et portait les eaux au loin. Celui de la rive droite, qui n'avait pas moins de quatre mètres de largeur près de la rivière, peut être suivi encore sur un parcours de trois cents mètres, puis toute trace disparaît et on ne le retrouve plus qu'à six kilomètres plus loin, au sud-ouest de Msila.

Le conduit de la rive gauche est apparent sur un grand nombre de points, et l'on peut le suivre encore d'un bout à l'autre; il allait aboutir au côté sud de Zabi, s'étendait bien au delà de la ville et fécondait toutes les terres comprises entre cette ville, l'Oued-Msila et le grand Chott du Hodna; on peut apprécier, par les jardins actuels de Msila, ceux qu'avaient dû créer les Romains dans ces riches campagnes, car les villas arrivaient presque jusqu'au Chott, sur un développement d'environ dix kilomètres carrés.

Les matériaux employés dans la construction des conduits consistent, comme à Bechilga, en cailloux roulés et en quelques moellons peu nombreux.

Voilà tout ce qui reste aujourd'hui des grands travaux

exécutés à Zabi par nos devanciers. A quelle époque la ville fut-elle rasée de nouveau et ses débris furent-ils transportés à Msila?

La première de ces questions ne peut se résoudre que par induction. Les Maures des montagnes qui bordent le Hodna durent se soulever bien des fois pendant la période byzantine, et il pourrait se faire qu'ils eussent accompli eux-mêmes l'œuvre de démolition. Dans tous les cas, je ne pense pas que Zabi ait résisté à la destruction générale qu'ordonna, à la fin du VIIe siècle, la reine de l'Aurès qui commandait alors aux anciens peuples d'Iabdas, et couvrit de ruines tout le pays qui s'étend de Tripoli à Tanger, d'après les historiens musulmans.

Ce qui est certain, c'est qu'en 927, Zabi n'existait plus, car, à cette époque, Abou-Kacem-el-Kaïm, fils du sultan fatimide Obeïd-Allah, de retour de son expédition dans le Maghreb, fonda Msila sous le nom de Mohammedia, et, si Zabi avait été encore debout, Abou-Kacem ne se serait pas donné la gloire de bâtir une nouvelle ville à trois kilomètres de l'ancienne, à la seule fin, sous prétexte de maintenir le pays, de créer un pachalik à son lieutenant Ibn-Hamdoun, dit El-Andalouci.

Huit ans après, Msila dut fournir à Ziri-ben-Merad des ouvriers pour bâtir Achir (Titteri), et une partie de ses habitants pour le peupler.

En 1088, le fondateur de l'empire Hammadite de Bougie rasa Msila, dont il transporta les habitants à la Kalâa. Une nouvelle population en releva les murs, qui furent abattus pour la deuxième fois soixante ans plus tard par les Zenata. La ville fut reconstruite; mais elle fut saccagée et ses murailles renversées vers 1330 par le

sultan hafside Abou-Iahia-Abou-Beker qui venait de purger la vallée de l'Oued-Sahel des Abd-el-Ouadite qui la rançonnaient depuis plusieurs années. Les maisons sortirent encore une fois de leurs ruines, mais l'enceinte ne fut pas relevée. On sait, du reste, que toutes les constructions de Msila sont en briques de torchis séchées au soleil.

Ce que je viens de rappeler de l'histoire de Msila suffit pour expliquer comment y sont arrivées les nombreuses pierres de taille et les fûts de colonne que l'on y trouve. Les Arabes et les Berbères des siècles passés avaient un certain amour des grandes choses que n'ont plus ceux de notre époque, et, sans doute aussi, étaient-ils plus ingénieux pour mouvoir les blocs qu'ils ont tirés de Zabi. Dans une localité où les pierres sont rares, les Arabes du xe siècle ne pouvaient pas exécuter ces travaux imposants dont nous admirons encore les ruines à Tlemsen, à la Kalâa et à Bougie; mais, du moins, ils utilisèrent les matériaux qui étaient à leur portée. Ceux qui vinrent après eux, suivirent leur exemple; ils employèrent les matériaux qu'ils trouvèrent sur place, et finirent même par épuiser les ruines de Bechilga. Aussi, si l'on veut maintenant se faire une idée de l'importance des constructions de Zabi, étudier le goût et l'art qui y présidèrent et leurs époques, il faut parcourir les rues de Msila, pénétrer dans toutes les maisons et fouiller dans tous les coins : les montants des portes, les impostes, les piliers qui supportent les terrasses des galeries, les chapiteaux et les fûts de colonne, en nombre incroyable, que l'on voit dans les mosquées de la ville, tout cela provient des ruines de Bechilga. Mais tout cela a été entassé sans ordre et sans goût; dans telle mosquée, une belle colonne torse repose sur un

chapiteau resté inachevé, tandis qu'à côté, une autre colonne est coiffée d'une base d'un diamètre beaucoup plus grand.

Au milieu de ce fouillis et de ce désordre, quelques beaux chapiteaux d'ordre corinthien rappellent les bonnes époques de l'art ; mais tout le reste accuse la décadence, et le ciseau des ouvriers byzantins. Cependant, tels qu'ils sont, et par la raison qu'ils sont très-nombreux, ces débris prouvent que Zabi eut encore des jours de prospérité dans les derniers temps de la domination romaine.

Je n'ai pas rencontré à Msila, bien que j'aie visité ses dix-sept mosquées et la moitié de ses maisons, d'inscription latine autre que la suivante, qui nous donne le nom de Zabi.

AEDIFICATAESTAFVNDAMENTISHVICCI
V....OVAIVSTINIANAZABISVBTEM
P....DOMNINOSTRIP...SIMIETINVICTISS

« Ici a été bâtie, depuis ses fondations, la nouvelle ville
« de Zabi la Justinienne, sous le règne de notre empereur
« très-pieux et très-invaincu (1). »

Le géographe arabe El-Bekri, qui écrivait au XIe siècle, dit ceci :

« El-Msila, ville située dans une plaine, est entourée de deux murailles, entre lesquelles se trouve un canal d'eau vive qui fait le tour de la place. Par le moyen de vannes, on peut tirer de ce canal assez d'eau pour l'arrosement des terres. Dans la ville, on voit plusieurs bazars et bains et, à l'extérieur, un grand nombre de jardins.

(1) Renseignements fournis par notre ami M. Poulle.

On y récolte du coton dont la qualité est excellente. Tout est à bas prix dans El-Msila; la viande surtout est très-abondante. On y rencontre des scorpions dont la piqûre est mortelle. A peu de distance, s'élève une montagne habitée par des Adjiça, des Haouara et des Beni-Berzal, peuplades qui possédaient jadis le territoire de la ville. Au sud d'El-Msila, est un endroit nommé El-Kibab, *les coupoles;* on y remarque des voûtes antiques auprès desquelles sont les restes d'une ville ancienne nommée Bechilga. »

Nous nous sommes demandé si ce n'est pas aux environs de Bordj qu'il faudrait chercher la ville de l'Étang (Medinat-el-R'adir), signalée par le géographe arabe El-Bekri.

« Cette ville, dit-il, est située à l'endroit où se trouvent les sources du Seher, rivière qui passe par El-Msila et qui porte aussi le nom d'Oued-Reïs, Medinat-R'adir-Ouarrou. » L'Oued-Ksob ou Seher des anciens, qui passe à Msila, prend sa source chez les Aïad, à l'endroit dit El-R'adir. On voit encore aujourd'hui au R'adir les ruines d'un fort romain dont quelques pans de murs ont quatre ou cinq mètres d'élévation. Chose remarquable que nous devons signaler, c'est que les faces du fort sont orientées vers les quatre points cardinaux. A cet endroit, la rivière porte le nom d'Oued-Aousedjit (1), et on y voit des vestiges d'une époque postérieure à la domination romaine; ce serait donc l'emplacement de la Médinat-R'adir-Ouarrou signalée par le géographe El-Bekri.

Ainsi, l'Aousedjit prend ensuite le nom d'Oued-Ksob, puis d'Oued-Msila. Du reste, les tolba du pays m'ont

(1) Aousedjit doit être le même que le village où eut lieu le combat contre le rebelle Abou-Iezid. — Voir plus haut, page 68.

assuré que l'étymologie du nom de Msila proviendrait de la position que la ville occupe sur le bord de la rivière, *fi msil el-mâ*, sur *le cours ou la coulée de l'eau*.

Avant de pénétrer dans la ville de Msila, du côté de la rive droite, on traverse un quartier entièrement neuf, composé d'une quinzaine de boutiques occupées surtout par des Juifs, d'un caravanserail tenu par un Français et, plus bas, d'un moulin mu par l'eau. Puis, on descend, par une pente fort rapide, dans le lit de la rivière, sur laquelle il n'existe ni pont, ni passerelle, ce qui est un inconvénient fort grave pour la facilité des communications. Après avoir atteint le haut de la berge de gauche, encore plus escarpée que celle qui lui fait face, on se trouve à Msila. Les rues, comme dans tous les villages kabiles ou sahariens, sont tortueuses, raboteuses, se terminant généralement en cul-de-sac; mais plus malpropres encore ici que partout ailleurs. Nulle part, on ne contrevient aux réglements de police d'une manière aussi flagrante. Ce sont partout des tas d'ordures de la plus vile espèce. L'édilité locale n'a décidément pas des idées très-nettes en matière de voirie.

Du côté de la rivière, la ville est enceinte de hautes murailles formées par les maisons elles-mêmes, qui se relient les unes aux autres; près de la porte dite Bab-el-Souk, on voit quelques tours carrées, garnies de meurtrières et rappelant les fortifications du moyen âge; mais hâtons-nous de dire que les matériaux qui ont servi à la construction de ces sortes de remparts ne sont autres que des briques en terre séchée au soleil, reposant sur des fondations en pierres roulées de la rivière, et reliées entre elles par un mortier de la même nature que les

briques. De distance en distance, le long des murs extérieurs, se dessinent des machicoulis en saillie que l'on prendrait tout d'abord pour des moyens de défense, — ils pourraient être ainsi utilisés au besoin ; — mais, en temps ordinaire, leur affectation est de servir de latrines pour la famille ; il en résulte que les murs sont empreints de longues traînées dégoûtantes, et que leur base est encombrée de monceaux d'immondices nauséabondes. Les maisons, couvertes en terrasses, ont toutes l'aspect terreux des ksour sahariens : quelques coupoles de marabouts, entre autres celle de Sidi-Bou-Djemlin, tranchent sur ce fond singulièrement sombre.

La ville se divise en plusieurs quartiers qui ne vivent pas toujours en bonne intelligence et se barricadent chez eux, en élevant en quelques instants des murs en touba pour intercepter l'accès de leurs rues. Ces quartiers, habités par des gens d'origines diverses, ainsi que l'indiquent, du reste, leurs noms sont : les Ahl-Msila, les El-Argoub, les Kherbet-Tellis, les Oulad-bou-Djemlin, les Kouroughlis, les Djâfra et les Kouch.

Tous les Msiliens ont un aspect misérable ; beaucoup sont atteints d'ophthalmies purulentes, à cause de leur séjour dans des habitations humides, des trous infects et sans lumière, par l'effet du vent poussiéreux du Hodna et de l'habitude de dormir l'été en plein air sur les terrasses.

L'industrie locale consiste dans la fabrication des objets en cuir, tels que couvertures ou chemises de selles, djebira, bottes de cavaliers, babouches en cuir jaune ou rouge, qui ont une certaine réputation dans toute l'Algérie. Son marché est très-fréquenté par les Kabiles et

les Arabes. L'oasis de Msila produit une certaine quantité de dattes; mais elles sont loin d'être aussi appréciées que celles des palmiers du Sud. On voit aussi dans les jardins diverses espèces d'arbres fruitiers d'Europe et beaucoup de plantes légumineuses. La culture des céréales est ce qu'il y a de plus important dans le pays. Comme l'eau de la rivière est le principe vital à Msila, on lui a emprunté des mesures agraires; on compte par *chemsa* et par *nouba*. La chemsa est la superficie que l'on peut arroser du lever au coucher du soleil avec le volume d'eau fourni par le canal qui dessert la parcelle; la nouba (tour) est la superficie que l'on peut arroser dans un tour de soleil, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-quatre heures; elle vaut donc deux chemsa. Deux nouba ou quatre chemsa forment à peu près une djabda (quinze hectares environ). La contenance des chemsa et des nouba peut varier, en raison du volume d'eau différent qui arrive à chaque quartier et des facilités plus ou moins grandes que présentent les irrigations.

Diverses études ont déjà été faites pour construire d'immenses barrages sur l'Oued-Ksob, afin d'emmagasiner l'eau de la rivière, augmenter et assurer ainsi, pendant une période plus longue, l'irrigation des environs de Msila et de la portion du Hodna qui l'avoisine. Les points les plus favorables à la construction de ces barrages sont dans la gorge du Kef-el-Matrak et à Kef-el-Hammar. Ce serait d'une immense ressource pour cette contrée si productive.

On pourrait arriver aussi à empêcher les ravages des eaux qui parfois, en hiver, par des crues subites, envahissent et détruisent des jardins entiers.

Dans la région du Tell, à moins d'année tout à fait malheureuse, les récoltes sont presque toujours assurées, tandis que dans la zone dite des Sebakh, où les terrains sont de nature salsugineuse, ou bien dans les plaines du Hodna, elles sont tout à fait intermittentes; si le sol n'est pas suffisamment humecté, les laboureurs récoltent tout au plus leur semence. Mais après un hiver pluvieux, les blés tallent beaucoup et toute cette région se couvre d'une végétation exubérante : *un grain* produit jusqu'à *cent cinquante* et *deux cents* épis, et on s'indemnise largement des pertes éprouvées précédemment par la sécheresse.

En 1862, un phénomène de végétation fût envoyé de Msila à Constantine pour être présenté au duc de Malakoff, alors Gouverneur général. C'était une gerbe de quatre cents épis de blé produite par un seul grain, et qui, pendant longtemps, resta exposée dans les galeries du Palais.

Cet exemple de la fertilité du sol remonte, du reste, à la plus haute antiquité. Dans le pays des Massœsyliens, que représente aujourd'hui la province de Constantine, la terre, dit Strabon (L. XVIII, 830) porte souvent deux fois l'année et l'on fait deux moissons. Le blé rend, dans quelques endroits deux cent quarante pour un. On ne sême point au printemps; on se contente de racler la terre avec des bottes d'épines.

Pline confirme les observations de Strabon.

Ce qui précède se rapproche de l'exemple merveilleux du blé envoyé d'Afrique à Néron (Pline XVIII), et dont un seul grain avait fourni *trois cent quarante tiges*.

Dans le Hodna, les terres irriguées par certains barra-

ges sont divisées en deux zones à peu près égales. L'une de ces zones est située près de la tête du barrage et l'autre se compose des terres qui, au-dessous de cette première zone, peuvent encore être irriguées ; les terres composant l'une de ces deux divisions restent en friches tandis que les autres sont ensemensées. La nature du sol, l'insuffisance des eaux ont consacré cet usage.

Les indigènes font aussi des *djelf* ou sortes de barrages et de rigoles en plein champ, afin de recueillir et de diriger sur un point donné les eaux des pluies d'orage ou celles provenant d'un débordement de rivière. C'est l'arrosage accidentel sur lequel comptent les gens pauvres.

Nos puits artésiens sont appelés à produire de grands résultats ; on en compte déjà plusieurs dans le Hodna, entre Msila et Bou-Sâda.

Je cède au désir de rappeler ici une légende superstitieuse du pays, à laquelle le vulgaire parmi les Arabes attribue la disparition d'une partie des eaux qui arrosaient autrefois le Hodna.

Le Bou-Sellam, rivière de Setif, dit cette légende, se jetait autrefois dans l'Oued-Ksob par la vallée qui va par Ksar-el-Teïr à Ras-el-Oued.

Le Hodna jouissait ainsi des eaux du Bou-Taleb et de celles du versant sud du Mégris. Mais un marabout changea le cours du Bou-Sellam.

Voici le fait : A une époque qu'on ne saurait préciser, vivait, dans le Sahel, un marabout vénéré, ayant nom Si-Mohammed-ou-Ali ; vers le même temps, le célèbre vénéré Si-bou-Djembri, habitait Msila. Il prit un jour fantaisie à Si-Mohammed de visiter Msila ; il y vint, mais

il fut fort surpris de voir que Si-bou-Djemlin, qu'il regardait comme lui étant inférieur sous tous les rapports, ne lui rendait aucune espèce d'hommage. Très-mécontent de ce manque d'égards, Si-Mohammed l'interpella en ces termes :

« Tu n'es pas venu au devant de moi ; tu ne m'as pas reçu comme tu aurais dû le faire ; il paraît que tu ne me connais pas. Ignores-tu donc que je puis, d'un seul mot, changer ton pays si fertile et si riche en dunes arides, où toi et les tiens vous mourrez tous de soif et de faim? Je t'apprendrai à me connaître. Demain, je détournerai de son cours le Bou-Sellam, ce fleuve qui est votre richesse et dont chaque guerba (outre) d'eau vous donne des milliers de charges de blé. »

Après avoir ainsi parlé, Si-Mohammed quitta Msila et se rendit à El-Hammam. Arrivé là, il frappa le rocher avec son bâton et ordonna au Bou-Sellam de ne plus couler vers le Sud. La rivière obéit; s'ouvrant avec fracas un passage à travers des rochers, elle se jeta vers l'ouest et alla percer la chaîne du Guergour et se perdre en Kabilie, dans des ravins profonds où elle passe sans utilité aucune pour la culture et l'irrigation des terres.

Msila, après que les Ouled-Mokran eurent fait leur soumission aux pachas d'Alger, resta sous la domination des Turcs, qui l'administrèrent directement par l'intermédiaire d'un kaïd. Il y avait d'abord à Msila trois compagnies ou sefari (environ soixante hommes), réduites plus tard à trois spahis-janissaires seulement, lesquels, dit le docteur Shaw, « n'ont pas grand'chose à faire et, en cas d'attaque, n'ont autre défense que leurs armes, car il n'y a point de fort. »

Au moment de la chute d'Alger, en 1830, ces spahis étaient au nombre de quatre-vingt, et étaient commandés par Ahmed-ben-Iahia, dernier kaïd nommé par Ahmed-Bey de Constantine.

Vers 1838, Abd-el-Kader soumit Msila à son pouvoir, et, pendant plus de deux ans, il y leva de fortes contributions; il maintint comme khalifa le nommé Nabi, nommé par les Turcs, et lui adjoignit successivement comme kaïd plusieurs individus et entre autres Bou-Diaf, de la famille noble du Hodna. La tyrannie et les vexations de ces agents pesèrent surtout sur les Kouroughlis, qui furent obligés d'abandonner la ville; aussi, furent-ils les premiers à se présenter au-devant de la colonne que le général Négrier conduisit à Msila dans le courant du mois de juin 1841. C'est alors que l'on organisa à Msila une garde urbaine soldée et que, peu de temps après, on lui donna un kaïd relevant directement de l'autorité française.

L'oasis de Msila est séparée de Bou-Sâda par la plaine du Hodna, qui s'étend au loin. Le Hodna est enserré entre deux régions montagneuses : le massif maritime et le massif qui est le prolongement de l'Aurès. Le sol uni est crevassé, couvert d'une couche légère de terre saline desséchée qui craque et s'émiette sous les pieds des chevaux. De temps à autre, on rencontre des fonds de cuvettes plus humides, recouverts d'une croûte blanchâtre et saline; nulle végétation, si ce n'est de loin en loin quelques touffes isolées de tamaris (tarfa). Le fond de la plaine est occupé par un lac salé ou chott, où viennent se déverser, à l'époque des pluies, les eaux de l'Oued-Msila, de l'Oued-Chellal, de l'Oued-Bou-Sâda et de nombre

d'autres torrents. Ce lac se nomme Sebkha-Saïda ou Chott de Msila, à cause de la ville de ce nom, de même que les Romains l'appelaient Salinæ Tubonenses à cause du voisinage de la ville antique de Tubuna. La majeure partie du lac est souvent à sec; c'est ce qui se voit surtout en traversant la région comprise entre le marabout de Sidi-Hamla et Baniou. Dans cette partie, la plaine est unie comme un miroir; le sable porte comme l'empreinte de vagues mourantes d'une mer qui se serait retirée de la veille.

Aussi loin que la vue puisse s'étendre, pas un fétu d'herbe ne vient interrompre la fatigante monotonie de ces steppes sans ombre, sans végétation, sans eau. Je me trompe..... De l'eau, il y en a aux quatres coins de l'horizon, il y en a jusqu'au pied des montagnes qui, au nord, à l'est, à l'ouest, enserrent cet immense bassin. A la surface de ces ondes tranquilles, plus azurées que les flots de la Méditerranée, plns bleues que la voûte du ciel qui les surmonte, se reflètent des bosquets d'arbres aux rameaux penchés, des villas champêtres, des châteaux grandioses, des villages entiers assis sur leurs bords. Contrairement à toutes les lois de l'équilibre, l'onde, comme une tapisserie émaillée d'azur et d'argent, s'attache aux parois des collines qui baignent leurs pieds dans son sein, elle s'adosse à leurs flancs et y reste ainsi mollement suspendue. Çà et là surgissent des archipels d'îles verdoyantes où paissent des troupeaux de moutons et de chameaux.

Voilà bien ce lac dont toutes les cartes de géographie signalent l'existence. Encore mille pas, et vous allez vous y engager sur quelque chaussée sans doute construite à

fleur d'eau et que votre œil n'aperçoit point. Mais vous avancez et les eaux s'éloignent; à la place de ces bosquets, à l'ombre desquels vous espériez vous reposer quelques minutes, vous ne trouvez qu'une motte de terre surmontée d'un misérable arbuste qui ne mérite même pas ce nom. Des troupeaux? Néant. Des châteaux et des villages? Néant. Tout a fui, tout s'est évanoui. La réalité est devenue une amère déception. Et pourtant l'illusion persiste, vous ne pouvez vous en défendre. Ces eaux, ces paysages, toute cette fantasmagorie, vos yeux les voient encore plus loin, sous de nouveaux aspects, avec des formes changeantes; mais ils les voient..... C'est le mirage (1).

De Msila à Bou-Sâda, la route est carrossable; mais il ne serait pas prudent de s'y aventurer avec des voitures fortement chargées sur le terrain de la sebkha; surtout, par les temps pluvieux, il offre de grandes difficultés. De Baniou, les sables rendent le parcours difficile; les dunes y sont considérables. Une chaussée a dû être établie par nous à travers le marais de Baniou.

La grande tribu des Oulad-Mâdi, qui occupe la majeure partie du territoire compris entre Msila et Bou-Sâda, a été appelée, par sa nature remuante et guerrière, à jouer de tout temps un rôle dominateur dans cette partie du Hodna. Elle s'est trouvée constamment, depuis qu'elle y est établie, à la tête de toutes les luttes intestines qui ont désolé cette contrée, et les deux grands partis qui la composent ont fourni les chefs des deux sofs principaux qui divisent les tribus du pays et dont les ramifications s'é-

(1) Vayssettes, *De Msila à Bou-Sâda*.

tendent au loin, en dehors, dans les cercles de Biskra, de Bordj-bou-Arreridj, d'Aumale, de Médéa, de Boghar, de Laghouat et jusque dans la Kabilie.

Voici ce que l'histoire et la tradition nous apprennent des différentes phases par lesquelles a passé le sol que cette tribu occupe maintenant. Nous allons d'abord faire connaître l'origine que s'attribuent les divers éléments qui forment, par leur ensemble, ce que nous comprenons sous la dénomination de tribu des Oulad-Madi, et ce que la tradition a pu nous apprendre à leur sujet; nous dégagerons ensuite ce qui a un caractère réellement historique.

Les gens lettrés du pays font descendre la tribu de ce Mâdi-ben-Magrob-el-Hilali dont parle l'historien Ibn-Khaldoun et qui était chef des Gourras, tribu qui avait pénétré en Afrique avec la première invasion. Ce personnage se trouvait établi à Barka, à l'époque de la deuxième invasion. La tribu dont il aurait été la souche, aurait habité le Zab et serait venue ensuite s'établir dans le Hodna, où elle aurait trouvé installée, dans les régions de l'Oued-Chellal et de l'Oued-Msila, les tribus des Arib, des Zenakhera, des Oulad-Ali-ben-Daoud et les Douaouda. Grâce à leur courage personnel, les Oulad-Mâdi refoulèrent successivement toutes ces tribus. Les Arib furent rejetés à l'ouest (ils sont maintenant dans la subdivision d'Aumale); les Zenakhera trouvèrent un refuge du côté de Boghar et, enfin, les Oulad-Ali-ben-Daoud et les Douaouda dans la région de Biskra. Les indigènes citent d'une façon positive plusieurs sous-fractions des Oulad-Mâdi originaires des Arib, et qui, au lieu de quitter le Hodna avec leur ancienne tribu, y restèrent et se fondirent au milieu

des vainqueurs. Ce sont, dans la fraction des Oulad-Mâtoug, des Oulad-Selini et les Akakla, et chez les Oulad-bou-Gahïa, les Khebatna. Les Mârif, originaires aussi des Arib, se seraient fondus avec les Oulad-Abd-el-Hak.

Les Oulad-Mâdi, devenus ainsi possesseurs de la partie occidentale du Hodna, s'établirent définitivement sur ce point, en rayonnant partout vers le nord; car les Oulad-Mansour ou Mâdi de Bordj-bou-Arreridj font aussi partie de la grande famille des Oulad-Mâdi.

Les Oulad-Mâdi trouvèrent, en outre, établie sur l'Oued-Msila, la fraction des Oulad-Sidi-Hamla qui, quoique comprise maintenant parmi les groupes qui constituent la tribu, n'a pourtant rien de commun avec elle. Ils la délogèrent de plusieurs points ; mais ils la laissèrent se maintenir dans le Hodna, en retrécissant toutefois son territoire.

La tradition, conservée par des documents assez diffus et des généalogies qu'on trouve entre les mains des indigènes, et qui proviennent sans doute de compilations faites par quelques talebs peu scrupuleux, assigne aux Oulad-Hamla une origine assez curieuse pour qu'elle soit relatée.

« Les Oulad-Sidi-Hamla sont cherifs, et Sidi-Hamla, père de la tribu, est un descendant direct d'Idris, fondateur de la dynastie idrissite qui régna en Maghreb. C'est à ce titre qu'il descend du prophète Mahomet. Sidi-Hamla vivait au ve siècle de l'hégire. » Sans accepter ni contester cette origine très-douteuse, il est bon de remarquer que les Oulad-Sidi-Hamla ont toujours joui d'une réputation de sainteté qui a servi à établir les légendes ayant cours chez les indigènes, et dont l'une, entre autres, repré-

sente Sidi-Hamla défrichant, guidant d'une main sa charrue et, de l'autre, arrachant les arbustes couvrant le sol. On le voit encore ailleurs arrêter, en imposant les mains, le cours torrentiel de l'Oued-Msila, grossi par une crue, et offrir ainsi un passage à un ennemi qui le provoquait d'un autre côté et qui, reconnaissant dans ce fait la puissance surnaturelle de ce saint homme, se retira en lui demandant sa bénédiction. D'après les documents cités plus haut, Lokman, fils d'Idris, auquel serait échu le commandement du pays de Saïda et de Msif, serait le père de Sidi-Mohammed-Hamla, qui, seul de cette grande famille, serait resté dans le pays avec ses nombreux serviteurs et adhérents, et aurait ainsi fondé la tribu des Oulad-Sidi-Hamla.

La tradition fait venir Abd-el-Hak, qui a donné son nom à cette fraction des Oulad-Madi, de la kasba des Beni-Ilman de l'Ouennour'a. Mis à la tête du Hodna par Mouley-Otman, prince du Maroc, qui avait étendu son autorité dans cette région lors de ses guerres contre les princes Hafsites de Tunis, Abd-el-Hak s'établit à Saïda, où il se maintint au milieu des Oulad-bou-Abbana, des Oulad-Nakhelat, des Oulad-Saïdi et des Merachda, peuplades semi-berbères, semi-arabes fixées à cette époque sur ce point, et qui composent actuellement la fraction des Oulad-Abd-el-Hak.

La famille noble des Bou-Diaf descend en droite ligne d'Abd-el-Hak.

D'après les récits indigènes, la fraction des Oulad-Mâtoug descendrait d'un homme du nom de Iakoub qui serait venu de Fez, amenant avec lui sa nombreuse

famille et une colonie d'Israélites qu'il tenait sous sa protection, et qui aurait peuplé plus tard les villes de Bou-Sâda et de Msila.

Les Oulad-Sedira seraient de la même souche que les Oulad-Derradj, et seraient venus se mettre au service des Oulad-Madi comme cultivateurs.

Les Oulad-Sidi-Sliman seraient, suivant les uns, originaires des Oulad-Derradj, suivant les autres, des Zouï, tribu de marabouts de la subdivision de Batna. D'après ces derniers, le marabout Sidi-Sliman-el-Ouzzani serait jadis venu du sud, entraînant à sa suite un grand nombre de gens qui se seraient fixés sur l'Oued-Msila.

Qnant aux deux autres fractions, les Oulad-Ali-ben-Khaled et les Oulad-bou-Iahïa, elles sont considérées, avec les Oulad-Mâtoug, comme le noyau autour duquel s'est formé la tribu.

Les Oulad-Madi passent en général pour nobles (djouad) et, de fait, ils ont toujours exercé dans le pays une suprématie dont il faut voir l'origine dans leur nature guerrière et leur réputation d'intrépidité et d'excellents cavaliers. De là, l'habitude de partager les Oulad-Madi en deux castes : les nobles et les merablin ou cheurfa (Oulad-Sidi-Hamla).

Les Oulad-Abd-el-Hak appelés Oulad-bou-Ras, fournirent les chefs du sof de l'Oued-Msila. La famille des Bou-Diaf, avons-nous dit, est issue de cette fraction.

La famille qui se mit à la tête du sof de l'Oued-Chellal est, suivant les indigènes, étrangère à la tribu. Bou-Aziz, qui en était le chef, était originaire des Oulad-Sidi-Otman des Zouï (Oulad-Derradj); son principal chef était

Brahim-ben-Abd-Allah, le révolté de 1864 dont nous aurons à nous occuper plus loin (1).

Bou-Sâda (2).

Un certain Bel-Ouacha, homme de grande tente de la tribu des Bedarna, descendants des Soleïm de la deuxième invasion arabe, occupait depuis longtemps les immenses terrains qui s'étendent du Hodna méridional jusqu'aux montagnes des Oulad-Naïl, lorsque, vers le quatrième siècle de l'hégire, un cherif nommé Sliman-ben-Rabiah, originaire du Maroc, vint camper au pied du Djebel-Msâda, à Aïoun-Defla.

Peu de temps après, il fut rejoint par un taleb vénérable qui avait fait de savantes études dans les zaouïa de Fez : Si-Tamer, ainsi s'appelait ce lettré, s'arrêta près des pierres taillées, vestiges d'anciennes constructions nazaréennes. Le Marocain, séduit par l'abondance de la rivière et la limpidité de la fontaine, chassa les chacals qui demeuraient dans les roseaux, et aidé par les gens de Si-Sliman, il pétrit des briques, se construisit une maison, puis s'adonna à la contemplation et à l'étude des livres.

Quelques nomades des Oulad-Naïl et des Oulad-Mâdi visitèrent ce saint homme, dont la réputation de science et de justice ne tarda pas à s'étendre jusqu'à Msila et au-delà. Des jeunes gens, avides de profiter du savoir de

(1) Renseignement fourni par le commandant Aublin.

(1) Nous avons trouvé une partie des documents sur Bou-Sâda dans les notices de notre regretté ami Aucapitaine. Je les ai complétés par de nouveaux renseignements que j'ai recueillis sur place.

Si-Tamer, se réunirent autour de lui, et leurs habitations formèrent le noyau d'une ville. Les terrains furent achetés aux Bedarna, qui cédèrent tous leurs droits moyennant quarante-cinq chameaux et quarante-cinq chamelles.

Au moment où l'on terminait la mosquée, Si-Sliman et Si-Tamer devisaient ensemble sur le nom à donner à la cité naissante; ils étaient encore indécis, lorsqu'une négresse vint à passer et appela sa chienne.... Sâda! Sâda!... (heureuse!... heureuse!...) Ce mot leur parut d'un bon augure; et, d'un commun accord, ils l'appelèrent Bou-Sâda, le lieu du bonheur.

L'Oued-ben-Ouas changea son nom contre celui de la ville nouvelle.

L'occupation romaine dans le territoire qui avoisine Bou-Sâda semble avoir été purement militaire. Il reste, cependant, sur l'Oued-Chellal, des vestiges de barrages importants qui montrent que des établissements agricoles existaient sur ce point. L'ouest du Hodna différait donc en cela de la partie orientale, dans laquelle les Romains avaient poussé la colonisation à un degré très-avancé.

Des constructions d'un autre âge, auxquelles, par ordre chronologique, nous aurions dû donner le premier rang, se voient aussi en grande quantité. Ce sont ces tombeaux, dits celtiques par les uns, mégallytiques par les autres, dont la véritable origine semble être encore un mystère.

Chez les Mâdid, au nord du Hodna, existe une vaste nécropole de cette époque, déjà décrite; mais j'ai pu constater que, dans les montagnes voisines de Bou-Sâda,

les monuments de cette époque reculée s'y rencontrent aussi en abondance. Ceux des environs de Khermam sont remarquables par leur nombre et la régularité de leur construction. Ce sont de vastes cercles en pierres plates superposées, formant muraille jusqu'à une certaine hauteur du sol, et surmontés d'autres pierres entassées en pyramides, ce qui leur donne l'aspect de réductions du *Tombeau de la Chrétienne,* près d'Alger, ou du *Madracen,* sur la route de Batna. J'ai fouillé l'un de ces tombeaux rapidement, et n'y ai trouvé que des fragments d'ossements.

Quand on parcourt cette région, il semble, tout d'abord, que les montagnes que l'on côtoie, de formation géologique extrêmement curieuse, sont elles-mêmes d'immenses tombeaux. Leur aspect est bizarre ; ce sont des couches horizontales ou inclinées, formant des étages successifs de bancs de pierres d'une teinte légèrement rougeâtre, et dont le sommet se termine en pointe comme le couvercle d'une soupière ou d'un moule à pâté. Ces montagnes, qui proviennent évidemment d'un soulèvement volcanique qu'un géologue pourrait étudier et expliquer mieux que moi, se succèdent en offrant des gorges intermédiaires; on dirait une série de coulisses d'un théâtre. La forme de ces montagnes semble avoir servi de type pour la construction des tombeaux du premier âge. D'autres sont aplaties à leur sommet, tandis que la base se dessine par des lignes extrêmement bizarres, entre autres, le Djebel-Salat, auquel les Européens ont donné le nom de *Billard du colonel Pein.*

Au-dessus de notre caravanserail de Khermam, sont les ruines d'une vaste enceinte carrée contenant une infinité

de compartiments ayant servi de chambres; cette construction est en pierres plates ajustées de la même manière que celles des tombeaux. A quelques lieues plus loin, à Touala et à Djedida, on voit aussi deux autres enceintes carrées de la même époque. Seraient-elles contemporaines des tombeaux? Dans tous les cas, les indigènes m'ont affirmé que, d'après la tradition, les unes et les autres avaient été construits par les Beni-Sefaou, population païenne des temps les plus reculés. Un taleb du pays m'a même dit que ceux qui avaient élevé ces diverses constructions avaient dû, d'après la tradition locale, abandonner leurs pénates et les tombeaux de leurs pères, à cause de la quantité de moustiques qui se seraient abattus sur leur pays. Ils auraient émigré dans le Sud, vers les régions occupées depuis par les R'amra et les gens des Ziban.

Quant aux grands cercles de pierres entassées en clapier, que nous appellerons des cromlechs, on en rencontre, à peu près partout, sur le versant des montagnes. Évidemment, ce sont là les traces d'une population considérable qui a jadis occupé le pays.

Le cercle de Bou-Sâda a trois kaïdats comprenant plusieurs tribus; ce sont :

Kaïdat du Hodna :	Oulad-Mâdi, Oulad-Mansour-ou-Mâdi, Oulad-Sidi-Brahim, Oulad-Sidi-Hamla;
Kaïdat des Oulad-Derradj :	Mtarfa, Oulad-Adi, Souama, Marabouts des Oulad-Derradj;

Kaïdat des Oulad-Naïl : Oulad-Ferradj, Oulad-Amer, Oulad-Aïssa-Cheraga, Oulad-Sidi-Zeïan, Oulad-Khaled.

Il existe encore, dans le cercle de Bou-Sâda, les deux villages d'Ed-dis et de Ben-Nezou, dont le fondateur serait le marabout Sidi-Brahim, ancêtre de cette pléiade de saints personnages, tels que les Sidi-Kassem, Sidi-el-Aoubi et autres, auxquels on a élevé des koubba qui sont encore aujourd'hui l'objet d'une grande vénération. Sidi-Brahim s'étant voué à la vie contemplative, avait, dit-on, fixé sa résidence sur cette plate-forme rocheuse qui se voit au pied du versant nord du Djebel-Salat, que l'on nomme la Kalâa de Ben-Sâad-Zenati et à laquelle on n'arrivait qu'avec le secours d'une échelle. Sidi-Brahim reçut la visite d'un soldat turc qui, lui aussi, désirait se vouer à la vie religieuse. Ce Turc se nommait également Brahim; il ne tarda pas à épouser Fetouma, la fille unique du marabout. Le nouveau couple se bâtit des maisons, attira autour de lui d'autres habitants, et le marabout Sidi-Brahim, content de la prospérité de son gendre et des satisfactions qu'il lui procurait, donna à son village le nom de Ben-Nezou, le *fils de l'allégresse.* Telle est, d'après certains, l'origine de ce nom que l'on prononce habituellement Benzou.

L'oasis de Bou-Sâda est située sur la limite sud du Hodna et la limite nord des Oulad-Naïl. La ville est entourée, du côté du sud, de l'est et du nord, de jardins contenant au moins huit mille cinq cents palmiers et une quantité notable d'abricotiers, de figuiers et de

grenadiers. Plus loin, sont de larges dunes de sable touchant au Djebel-Mesâad et au massif rocheux de Kerdada, d'une altitude d'environ cent cinquante mètres au-dessus de la rivière.

L'Oued-bou-Sâda, appelé parfois, dans sa partie supérieure, Oued-Remel ou la rivière du sable, sépare la ville des jardins de palmiers adossés à la montagne. Ses crues ont une force effroyable à laquelle rien ne peut résister; et, après les grandes pluies d'orage, comme il en fait parfois dans le Sud, cette rivière charrie d'énormes blocs de rochers, arrachant les barrages et tout ce qui peut obstruer son cours impétueux.

La ville, si, toutefois, on peut lui donner ce nom, est composée d'un millier de maisons bâties en briques séchées au soleil *(touba)*; elle présente le cachet particulier aux bourgades du désert : des masures de boue entassées les unes sur les autres, en dépit de toute architecture, et présentant, à chaque pas, des phénomènes alarmants d'équilibre; çà et là des passages étroits, des ruelles couvertes, bizarrement enchevêtrés et au sol inégal. Ces maisons, quelquefois étayées par des troncs de palmiers, sont cependant mieux aménagées intérieurement qu'on ne le pourrait supposer. Un jour de pluie, une heure de soleil, et les bourgades sahariennes auraient le sort de la gigantesque Babylone : elles deviendraient des monticules de poussière.

La partie haute de la ville repose sur des blocs taillés, vestiges d'un de ces postes que les Romains avaient établis sur la lisière du Sahara, pour ravitailler leurs colonnes lointaines.

La ville est divisée en quartiers correspondant aux

principales fractions. Un grand nombre d'écrivains ont fait remarquer cette singularité particulière aux bourgades sahariennes : divisions en tribus d'origine souvent différente et toujours ennemies; les quartiers d'une même ville, comme à R'edamès, Touggourt, Fez, sont en guerre les uns avec les autres et les hostilités permanentes, car la paix n'est souvent qu'un moyen pour préparer la vengeance des vaincus de la dernière lutte; des portes, des barricades, des maisons à étage et crénelées défendent l'approche de ces quartiers, enceints par la même muraille que, d'un commun accord, défendront les ennemis de la veille contre toute attaque du dehors. Des rivalités de fractions, de familles même, arment ces populations qu'un sort commun destine à vivre à l'ombre des mêmes palmiers, à s'abreuver aux mêmes fontaines. Parfois, une trêve, née de besoins matériels, réunit, à certains jours, les combattants sur le marché, où les transactions ont lieu, comme si le sang n'avait pas coulé la veille, et comme si l'on ne devait pas recommencer le lendemain.

Tel est le tableau adouci que présentaient souvent, trop souvent, les ksour sahariens avant la domination ou l'influence française. Cet état de choses, joint au dessèchement des puits, suffirait à lui seul pour expliquer la dépopulation ou la ruine de beaucoup de ces cités du désert, qu'Ibn-Khaldoun et les autres annalistes arabes nous ont dépeints sous un aspect si florissant.

Voici les noms des fractions qui divisaient les habitants de Bou-Sâda :

Mohamin, Oulad-Zeroum, Oulad-Hameïda, Chorfa, Oulad-Si-Harkat, Oulad-Atik, El-Alleg.

Les Israélites, très-nombreux dans la ville, sont admi-

nistrés par un rabbin qui leur rend la justice. Là, comme partout, la population juive se livre exclusivement au trafic; le plus grand nombre exerce la profession d'orfèvre; on les voit constamment accroupis dans de petites boutiques enfoncées, semblables à des antres; et, comme les alchimistes du moyen âge, soufflant dans leurs chalumeaux, pour entretenir de mystérieux alliages. Dans le Sahara, les alchimistes sont moins méprisés que dans les villes du Tell, et particulièrement à Bou-Sâda, où quelques-uns portèrent les armes; ils vont même jusqu'à citer orgueilleusement un certain Ben-Ziri, qui se distingua en brûlant de la poudre... Cette tolérance tient au caractère sédentaire des habitants des ksour et à l'esprit de lucre commun à tous ces entreposeurs du commerce saharien avec le Tell. En résumé, les Juifs n'y sont ni plus, ni moins rapaces qu'ailleurs; ils s'adonnent à la boisson et s'enivrent parfois avec de l'eau-de-vie de figues. Jadis une place leur était spécialement réservée dans le quartier d'El-Agoub; aujourd'hui, ils sont répandus dans toute la ville.

Il y a aussi à Bou-Sâda une cinquantaine de trafiquants de la grande confédération des Beni-Mezab : ils font un grand commerce de détail.

Si Bou-Sâda est un entrepôt commercial, il a aussi un autre genre d'industrie qui lui vaut une grande réputation dans les pays arabes. Les brunes filles des Oulad-Naïl s'y donnent annuellement rendez-vous, comme à Biskra, en nombre assez considérables; elles viennent y gagner leur dot en trafiquant de leurs charmes, relevés d'une façon assez originale par d'énormes bijoux en argent d'un travail des plus primitifs.

Le ksar a douze portes tant intérieures qu'extérieures; chaque quartier se barricadait autrefois soigneusement; aujourd'hui, les portes intérieures ne se ferment plus; elles gisent à terre, comme des témoignages de la concorde introduite dans le pays sous la domination française. On compte huit mosquées sans minarets, quelques-unes ne sont que de simples zaouïa :

Djama-el-Derouïch ou Gueblia, — Djama-Kherkhilet, — Djama-el-Achach, — Djama-Chorfa, — Djama-Oulad-Hameïda, — Djama-Oulad-Zeroum, — Djama-el-Mohamin, — Djama-Oulad-Atik.

Ces lieux de prières correspondent, on le voit, aux principaux quartiers. Enfin, on remarque deux koubbas monumentales élevées en l'honneur de marabouts vénérés : au nord, celle de Sidi-Attia, personnage religieux venu du Maroc; elle est soigneusement blanchie à la chaux et pittoresquement surmontée d'une... bouteille!

Au sud, la koubba de Sidi-Brahim, père de la tribu de ce nom.

Presque partout, la ville est entourée de jardins ombragés par les palmiers, dont la sombre verdure forme une couronne autour du ksar. Les plus belles plantations sont du côté du sud. Les jardins présentent un très-pittoresque aspect et fournissent de précieuses ressources aux habitants; on y trouve des palmiers, des oliviers, des lentisques, des abricotiers, des térébinthes, des jujubiers, des figuiers, des pêchers, des grenadiers, des vignes qui, enlacées de lianes, donnent de la fraîcheur et de l'ombrage et en font de véritables paradis pendant les brûlantes journées d'été. Il n'est pas rare, lorsque souffle le

siroco, de voir la population tout entière quitter ses maisons, infestées d'insectes, pour émigrer dans les jardins.

Sous ces verts ombrages, on cultive quantité de plantes : henné, tabac, oignons, carottes, courges, melons, pastèques, fèves, etc.

Des touffes de lauriers-rose obstruent çà et là le cours de la rivière, et des térébinthes, quelques genêts rabougris, poussent épars aux flancs de la montagne.

Les dunes sablonneuses ont pour végétation le djem, l'alenda, le thym, le diss, le zita et quelques rares touffes de guettaf; et, pour population, des centaines de stellions (*dab* des Arabes) et de vipères cérastes qui grouillent sous un soleil de cinquante-cinq degrés.

Près de sept mille palmiers paient l'impôt; mais les dattes ne sont pas très-estimées. On y recherche beaucoup celles de Biskra et de Tolga. On y compte, de plus, environ trois mille palmiers improductifs et deux cent cinquante mâles ne payant pas d'impôt.

Les étoffes de laine, couvertures, tapis, burnous, haïks tissés à Bou-Sâda, jouissent d'une grande réputation; et, dans toutes les maisons, les femmes travaillent à confectionner ces beaux produits fort recherchés dans le Tell.

Placé sur la route de Biskra à Laghouat, Bou-Sâda est un centre commercial important pour les tribus méridionales, qui viennent s'y approvisionner des grains du Hodna, des huiles de Kabilie; il le fut jadis davantage; mais il tend, chaque jour, à reprendre, et au-delà, son importance première.

Il s'y tient, tous les jours, un grand marché à Rahbat-en-Nouader (le marché des meules à fourrages), place extérieure et principale de la ville; dans le quartier adja-

cent, se trouve le Rahbat-el-l'ham (le marché de la viande). Les Oulad-Ahmed y apportent du sel de la grande Sebkha du Hodna et du lac Zar'ez. Ce sel, généralement acheté par les Oulad-Slama, est revendu et colporté sur les marchés d'Aumale et jusqu'en Kabilie.

Beaucoup de gens des Beni-Abbas apportent de l'huile, qu'ils vendent ou troquent contre des laines. Vers le mois de mai, on voit descendre les montagnards des confédérations kabiles du Jurjura. Ces laborieux artisans apportent les produits de leurs industries : de grands plats, des charrues et des cuillers en bois, des sabres-flissa, de la bijouterie des Ienni, des figues et des olives; ils échangent ces marchandises contre des toisons. Souvent, ils poussent plus avant dans le sud jusqu'à Aïn-er-Rich (1), sur la route de Laghouat et dans les diverses fractions des Oulad-Naïl.

Les commerçants de Bou-Sâda vont fréquemment à Touggourt et dans le Souf.

Les tribus du Sud, que *leur ventre attire dans le Tell,* selon le proverbe arabe, viennent acheter des grains et des dattes et vendre des moutons et des laines.

Une djemâa, ou assemblée de notables, gouvernait Bou-Sâda; chaque fraction avait son conseil à elle, nommé à l'élection, lequel, à son tour, élisait un membre, et la réunion de ces élus constituait la djemâa. Cette forme gouvernementale, commune à toutes les villes du désert, est également celle des tribus kabiles. Ce conseil

(1) Aïn-er-Rich, la *fontaine des plumes :* lieu où, dit-on, s'arrêtaient autrefois les caravanes du Soudan, pour commercer des plumes d'autruche. Je crois plutôt que ce nom est une corruption de la plante nommée en arabe *arich.*

Nous avons établi un poste de commandement sur ce point.

percevait l'impôt, qui était envoyé à Msila pour être dirigé sur Constantine.

Le gouvernement turc, absorbé dans ses entreprises maritimes, n'exerça jamais une action bien directe sur les populations méridionales de l'Algérie. Dans le sud, comme dans les Kabilies, il se borna à une suprématie souvent illusoire, et n'intervint que très-rarement dans les rivalités qui déchiraient les ksour sahariens. Bou-Sâda payait l'impôt aux beys de Constantine, et, de temps à autres, ces chefs turcs firent des expéditions dans le sud (1), et vinrent dans l'oasis, attirés, soit par les querelles des habitants, soit pour imposer le pays.

Les éléments divers qui peuplaient la ville de Bou-Sâda se livrèrent, à plusieurs reprises, à des guerres acharnées. Ainsi, vers 1170 de l'hégire, les Mohamin, qui occupaient le même quartier de la ville que les Oulad-Si-Harkat, se battirent contre eux et furent expulsés. Quelques années plus tard, ils obtinrent de rentrer; mais ne pouvant rester en paix, de nouvelles querelles les firent encore chasser, et ce ne fut que huit ans après qu'ils purent revenir s'installer dans le quartier où ils sont aujourd'hui. La fraction dite El-Ouêch, séparée de Bou-Sâda par un ravin, fut fréquemment en hostilité avec le reste de la ville, et, malgré sa faiblesse, n'eut pas toujours le dessous.

Ces divisions étaient continuelles; et si on ne brûlait pas constamment la poudre, il n'était pas prudent aux habitants des deux quartiers de s'aventurer les uns chez les autres.

(1) Nous renvoyons le lecteur aux très-érudites et élégantes études de M. Vayssettes sur l'*Histoire des beys de Constantine*.

Plusieurs fois les Oulad-Mâdi et les Oulad-Naïl, profitant de ces divisions intestines ou même appelés par de sourdes menées, rançonnèrent la ville : une centaine de cavaliers de ces tribus entraient par la rivière et campaient dans l'oasis, où ils imposaient les habitants, grâce à la profonde terreur qu'ils inspiraient. Cependant, il paraît qu'un beau jour les Bou-Sâdi se décidèrent à la défense, car ils racontent, avec orgueil, qu'un homme des Oulad-Mâdi, retenu captif dans une de ces incursions, fut, sanglant outrage, *vendu comme un vil nègre.* Les plus redoutés de ces ennemis extérieurs étaient les Oulad-Sahnoun, tribu lointaine, qui, tombant à l'improviste sur Bou-Sâda, n'offraient pas la facilité d'une revanche aux habitants comme les Oulad-Mâdi, dont les silos étaient proches.

Les gens de Bou-Sâda ont gardé le souvenir du bey de Constantine Ahmed-el-Kolli, qui vint visiter le Hodna vers 1178. C'était, si l'on en croit les anciens, la première apparition des Turcs dans le pays. Cette visite ne tarda pas être suivie de plusieurs autres jusqu'en 1218, époque où le bey Osman arriva pour interposer son autorité entre les fractions des Oulad-Mâdi.

Vers 1225, Djellal, bey de Médéa, vint châtier les Oulad-Mâdi qui, s'étant révoltés, avaient razié les Oulad-Selama et les Adaoura. Le bey fut battu. Heureusement, une colonne turque, sous le commandement de l'agha Omar-el-Dzaïri, accourut à son secours, devant faire jonction sous les murs de Bou-Sâda, avec une autre colonne venue de Constantine.

Les habitants de Bou-Sâda, alarmés, à juste titre, de cette réunion, prirent prudemment le parti de s'enfuir

avec ce qu'ils avaient de plus précieux, abandonnant leur ville aux Turcs campés non loin de là. Ceux-ci la pillèrent et se dirigèrent vers Msila, où l'agha Omar fit assassiner le bey de Constantine, coupable de ne s'être pas rendu assez vite aux ordres du divan d'Alger, mais, en réalité, par jalousie de l'appareil de puissance et de richesse déployé par ce bey.

De temps à autre, les beys de Constantine continuèrent à profiter des rivalités des tribus du Hodna pour descendre à Bou-Sâda et y percevoir de fortes lezma (impôt extra-légal). Le dernier de tous fut Ahmed-Bey, que nous avons expulsé de Constantine : il vint poursuivre un chef arabe rebelle jusque chez les Oulad-Naïl. Pendant cette excursion, il fut rejoint par Ahmed-Ould-bou-Mezrag, fils du bey de Titeri, qui venait d'être chassé de Médéah et réclamait l'appui du bey de Constantine pour reconquérir l'héritage paternel.

Il y avait déjà six années que les Français étaient dans la régence, quand Bou-Mezrag accompagna le bey à Constantine et revint avec un goum considérable de toutes les tribus du Hodna.

A ce moment, les habitants de Bou-Sâda étaient en lutte avec les Oulad-Sidi-Brahim, dont ils avaient lieu de redouter la puissance. La djemâa de Bou-Sâda, voyant passer l'armée du bey de Titeri, implora son appui, qu'il lui accorda, pour se ménager des ressources dans la guerre qu'il allait entreprendre. Les choses se présentaient bien pour les gens de Bou-Sâda, si le khalifa de la Medjana, Mokrani, n'avait reçu de fortes sommes des Oulad-Sidi-Brahim pour soudoyer les goums de Bou-Mezrag, qui se fondirent comme les neiges un jour de soleil.

Le jeune chef, voyant lui manquer l'appui sur lequel il avait compté, regagna avec quelques cavaliers la route de Sour-R'ozlan (Aumale), ancien bordj turc ruiné, situé sur les pentes nord du Dira contre la route de Médéah.

Lors de l'hiver 1837-38, l'émir Abd-el-Kader vint dans l'Ouennour'a destituer le khalifa de la Medjana et du Hodna, qu'il soupçonnait avoir des relations avec l'autorité française. L'émir passa à Bou-Sâda, se dirigeant avec son armée sur Aïn-Mâdi, la ville sainte du marabout Tidjani, où ses canons ne devaient laisser debout qu'un seul palmier. On sait le retentissement qu'eut ce siége mémorable parmi les populations sahariennes, dont il aliéna les esprits à la cause de l'émir.

Pendant ce temps, une colonne française aux ordres du général Négrier, commandant la division de Constantine, s'avançait dans le Hodna, tandis que le frère d'Abd-el-Kader, Si-el-Hadj-Moustafa, accompagné de Kharoubi, agha de l'infanterie, étaient venus mettre la paix entre les chefs nommés par l'émir et surveiller leurs menées ambitieuses. A l'approche du général français, ils se réfugièrent dans la petite oasis d'Ed-Dis, où ils placèrent leur camp jusqu'à la rentrée des chrétiens.

Ce ne fut qu'en 1843 que le général Sillègue pénétra dans Bou-Sâda à la tête d'une expédition. Il reçut un excellent accueil des habitants.

En 1845, une autre colonne composée de cavalerie et ayant pour chef le général d'Arbouville, visita Bou-Sâda. Depuis ce moment, les expéditions qui battaient le sud à la poursuite de l'émir ou de ses lieutenants passèrent par Msila et Bou-Sâda.

Le Gouverneur général Charron eut l'idée, en 1849, de créer un poste à Bou-Sâda. Rien n'était encore décidé cependant, quand éclata l'insurrection qui finit par le siége de Zaatcha. Un marabout de la ville, homme influent, vénéré, Mohammed-ben-Chabira, de la fraction des Chorfa, conçut le projet de faire la guerre sainte. Jusqu'à ce moment, il avait vécu dans la tranquillité, il ne s'était pas occupé de politique, il conservait son rôle de marabout paisible; c'était un de ces hommes religieux qui tiennent une ligne de conduite très-droite; la réunion de plusieurs circonstances imprévues en firent un champion de la guerre sainte.

Depuis les affaires des Ziban, la réputation de Bou-Zeïan avait grandi; partout on ne parlait que de l'homme à la *main verte;* ses lettres inondaient les Oulad-Naïl, les tribus du Hodna, la ville et la campagne. On exploitait le premier revers éprouvé par nos troupes à Zaâtcha. Au même moment, on donna des ordres pour qu'un oukil du beït-el-mal fit des recherches sur les biens du beylik; on en fit aussi sur les sociétés religieuses des khouan. Un intrigant, excellent espion, Amar-ben-Nouï, fut chargé de prendre des renseignements sur ces derniers. Il se servit d'une lettre portant le cachet français pour effrayer Ben-Chabira, auquel il persuada qu'il pouvait le faire arrêter. D'un autre côté, le bruit commençait à se répandre qu'on allait prochainement fonder un établissement européen à Bou-Sâda.

C'est alors que Ben-Chabira se déclara contre nous. Il réunit tous les khouan de Bou-Sâda dans une mosquée et leur prêcha le djehad ou guerre sainte. Rien cependant n'eut éclaté, sans une autre circonstance malheu-

reuse qui décida de tout. Les diverses fractions de Bou-Sâda, comme nous l'avons vu plus haut, s'étaient souvent fait la guerre. Les habitants de l'Argoub (c'est ainsi qu'on appelle un rocher élevé qui domine tout le reste de la ville et sur lequel est bâti le quartier des Oulad-Atik), étaient mal disposés envers les Mohamin; les Oulad-si-Harkat avaient pour cheïkh un vieillard têtu et rusé nommé Miloud, et les Achach un homme ardent et jeune encore, nommé El-Hadj-ben-Amar. Les deux cheïkhs venaient de se brouiller avec le cheïkh Bel-Gomri, cheïkh des cheïkhs et de plus chef de la fraction des Mohamin. Cette scission chez les grands, jeta donc dans la révolte deux hommes d'un caractère très-propre à lui donner de la force.

Les Oulad-Atik étaient travaillés par le frère de leur cheïkh, homme insinuant, ne se plaisant que dans l'intrigue et ennemi du cheïkh Bel-Gomri, ce qui l'avait contraint déjà à fuir une fois de Bou-Sâda.

Les choses en étaient là, mais rien n'annonçait encore un éclat, quand la colonne commandée par le colonel de Barral, passa à Bou-Sâda dans les premiers jours d'octobre, se rendant à Zaâtcha. Cet officier n'était pas encore bien informé de la gravité des événements qui se préparaient dans la ville, et il n'eut pas le temps de s'en occuper. On était bien loin de croire en ce moment que les choses iraient jusqu'à l'insurrection, et la présence de la colonne de Barral avait fait taire les causeries.

Le colonel de Barral laissa à Bou-Sâda un dépôt de vivres et cent cinquante soldats malades commandés par M. Lapeyre, sous-lieutenant au 38e de ligne. Il lui fut attaché un médecin. La colonne, qui n'avait d'abord

d'autre instruction que d'observer le pays des Oulad-Naïl, reçut l'ordre d'aller renforcer l'armée devant Zaâtcha.

Ahmed, père de Ben-Chabira qui habitait à Aïn-Kahla à quatre lieues de la ville, arriva en toute hâte à Bou-Sâda quand il sut la colonne partie, et répandit le bruit que les Français étaient battus devant Zaâtcha.

Le 11 octobre, il y eut chez le cherif Ben-Chabira une réunion des grands et des khouan de toutes les tribus des environs, et il leur fit jurer de faire la guerre sainte.

Les Mohamin et les Hameïda, dont le cheïkh était un ami de Bel-Gomri, ne voulurent pas entrer dans le complot. Les Zeroum hésitèrent à cause de leurs relations avec l'Argoub; mais leur cheïkh, Mohammed-ben-Azouz, homme énergique et intelligent, les entraîna dans notre parti.

Ahmed-ben-Chabira se rendit chez les Oulad-Naïl, pour s'assurer de leur appui. Il attira à lui quelques fractions; un rendez-vous fut donné dans le Kerdada, montagne au sud de la ville.

Le 19 au matin, les Oulad-Naïl étaient sous les murs. Les Achach et les Harkat commencèrent le feu par Bab-el-Bouïb, porte qui va du quartier de ces derniers à celui des Mohamin. Du haut de l'Argoub, un feu nourri était entretenu par les Oulad-Atik.

Les partis se dessinèrent très-bien ; le cheïkh des Oulad-Atik se sépara des insoumis avec sa famille et vint chez les Mohamin ; celui des Chorfa en fit autant.

Le camp des soldats convalescents était près d'un petit marabout appelé Sidi-Atia, au nord de la ville, inté-

rieurement. Attaqué à l'improviste, il fut obligé de se retirer un peu en arrière, avec une perte de plusieurs tués et blessés; mais peu à peu la défense s'organisa. Une section de zouaves, commandée par un sergent, repoussa une partie des assaillants qui avaient envahi la rue où se trouvait logé le cheïkh; un autre détachement, composé d'hommes de plusieurs corps, repoussa l'ennemi qui se portait sur Sidi-Atia. Les insurgés furent désorientés. Le cheïkh, homme actif et intelligent, qui avait l'habitude de cette guerre-là, fit promptement élever des barricades, et en quelques heures la ville se trouva séparée en deux.

M. Lapeyre répartit son monde derrière les barricades.

Le 21, à deux heures du matin, la nouvelle de l'insurrection de Bou-Sâda arriva à Bordj-bou-Arreridj, au capitaine Pein qui y commandait par intérim. Il réunit à la hâte une compagnie du 38e qui bâtissait la maison de commandement du khalifa Mokrani, à la Medjana, y adjoignit douze zouaves, les seuls qui pouvaient marcher d'un détachement de convalescents, et sept hommes du bataillon d'Afrique. Il donna le commandement du fort à un sous-lieutenant auquel il laissa le nombre d'hommes strictement nécessaire pour le garder, et partit à l'entrée de la nuit avec cent douze hommes.

Le lendemain il arrivait à Msila; la troupe avait fait quinze lieues sans s'arrêter.

L'intention du capitaine Pein était de faire reposer ses hommes à Msila pendant quelques heures, et de prendre la route de Bou-Sâda.

Il s'installa sur la place qui se trouve au milieu de la

ville de Msila. Les bruits les plus sinistres couraient déjà parmi les habitants; on disait que la tribu des Oulad-Madi qu'il fallait traverser était en insurrection; le kaïd lui-même était effrayé et parlait de quitter la ville.

Une lettre au crayon, écrite à la hâte par M. Lapeyre, vient annoncer qu'il craint de voir tourner contre lui les Mohamin, auquel cas son faible détachement d'éclopés serait fort compromis.

Le capitaine Pein avait écrit le matin aux Oulad-Madi de monter sur-le-champ à cheval et de l'attendre sur la route à Sidi-Hamla. A l'arrivée de la lettre de M. Lapeyre, il fit jeter la soupe qui commençait à peine à se faire, et apporter du couscous pour les soldats; puis il requit en ville trente mulets, quarante cavaliers et quatre-vingt fantassins armés.

Les mulets n'arrivent pas, les cavaliers et les fantassins tardent à venir; enfin il est obligé d'annoncer que les soldats vont se répandre dans la ville et prendre les mulets de force dans les maisons. A sept heures du soir, on amène les mulets et un instant après cavaliers et fantassins se mettent en route.

Le capitaine Pein prend l'avance avec les quarante cavaliers de Msila et se rend chez les Oulad-Madi, qui hésitent à monter à cheval. Ils s'exécutent néanmoins, devant les menaces de l'officier; avant le jour ils sont réunis et l'on se met en marche pour Bou-Sâda, où le capitaine Pein arrive avec cent chevaux, à deux heures de l'après-midi.

Le cheïkh vient à sa rencontre, fait faire au goum un petit circuit pour éviter le feu assez nourri qui partait des jardins. Deux chevaux sont tués; on entre en toute

hâte par la porte d'Alger et les cavaliers se dispersent chez les Mohamin.

La troupe était alors dans la grande mosquée située auprès de la porte d'Alger; M. Lapeyre en avait, avec raison, fait son réduit.

Dans la nuit, un feu est allumé dans les sables; c'était le signal convenu qui devait annoncer l'arrivée du détachement venant de Bordj. A la pointe du jour, il est introduit dans la ville; de ce moment les Mohamin sont tout à fait rassurés et le feu des insurgés se ralentit.

Le 24, arriva le khalifa Mokrani avec quatre cents chevaux. Le lieutenant Beauprêtre, à la tête d'un goum de trois cents chevaux, avait reçu l'ordre de se mettre en rapport avec le capitaine Pein; il le prévint de la mission dont on l'avait chargé. Les Oulad-Amer alors insoumis, avaient reçu et fêté Si-Ahmed-ben-Amar, l'ex-khalifa d'Abd-el-Kader, qui venait de passer chez eux pour aller à Zaâtcha. Ils avaient attaqué deux caravanes, et enfin deux de leurs fractions étaient en armes dans la ville, prêtant main forte aux insurgés. L'agha Ben-lahïa cherchait à pallier leurs torts, à les faire passer pour très-peu coupables aux yeux du commandant supérieur de Médéah.

Le capitaine Pein écrivit à Beauprêtre de razier les Oulad-Amer s'il était assez fort pour le faire, ne lui dissimulant pas que la tribu était nombreuse. Beauprêtre, qui avait reçu quelques renforts, n'écoutant que son ardeur ordinaire, crut pouvoir attaquer; mais malgré son énergie qui ne se démentit jamais, il échoua. Cependant, son affaire, quoique malheureuse, produisit pour nous un excellent effet; les fractions des Oulad-Amer qui

étaient avec les rebelles quittèrent la ville dans la nuit, effrayés de ce qui se passait chez leurs frères.

Le 25, il arriva à Bou-Sâda un bataillon du 38e de ligne sous les ordres du commandant Saurin. Le colonel de Barral, rassuré dès lors sur le sort de la garnison de Bou-Sâda, prescrivit de se maintenir strictement sur la défensive jusqu'à l'arrivée des colonnes parties d'Aumale et de Médéah. Une aussi faible troupe manquant d'artillerie ne pouvait, en effet, entreprendre sans imprudence une guerre de jardins et de rues.

Cependant, le nombre des fusils diminuait chaque jour dans la ville insoumise. Les Oulad-Naïl ennuyés partaient les uns après les autres, quelques-uns revenaient et repartaient encore. D'un autre côté, le cherif Si-Moussa, ancien compétiteur d'Abd-el-Kader et qui avait, de concert avec d'autres cherifs, insurgé le Sahel de Setif en 1845, était parti d'Ouargla, où il s'était réfugié après les affaires de 1848. Il amenait avec lui cent fantassins et dix cavaliers en guenilles. Le bruit se répandit à Bou-Sâda qu'il amenait une force armée considérable. Les rebelles allèrent à sa rencontre pour l'attirer dans la ville; mais Si-Moussa continua sa route vers Zaâtcha qui était le but de son voyage.

Le 2 novembre, le colonel Canrobert arriva avec une colonne de quinze cents hommes réunie à Aumale. Sa marche n'avait été qu'un lugubre convoi; le choléra sévissait parmi ses soldats, obligés de repousser l'ennemi pour ensevelir leurs cadavres. C'est là qu'à un moment, harcelé par des forces considérables et voyant tomber les siens, le colonel Canrobert, dont le nom était déjà si populaire dans l'armée d'Afrique, s'avança vers les

Arabes et leur montrant les cadavres, leur dit : « Fuyez... J'apporte la peste avec moi ! » Les tribus épouvantées de ce désastre se retirèrent.

Les insoumis écrivirent au colonel Canrobert; il leur donna l'aman pour venir lui parler, mais s'étant aperçu qu'ils lui avaient envoyé des gens peu importants qui ne pouvaient représenter leurs fractions, il les renvoya. Du reste, il venait de recevoir du Gouverneur général l'ordre de se rendre à Zaâtcha, sur la brêche de laquelle il devait s'illustrer.

Le 4, il se mit en route pour cette destination. Plein de sollicitude pour les troupes, qu'elles fussent ou non de sa colonne, il ne voulut pas laisser un seul malade à Bou-Sâda; il les emmena, mais à chaque pas il était obligé d'enterrer un mort. Les choses en restèrent là jusqu'au 12 novembre, jour de l'arrivée du colonel Daumas à Miter, à trois lieues de Bou-Sâda, avec quatorze cents hommes partis de Médéah. Le choléra avait fait dans sa colonne plus de ravages encore que dans celle du colonel Canrobert.

Mohammed-ben-Chabira, apprenant l'arrivée de ces nouvelles troupes, sortit de la ville et se rendit chez les Oulad-Amer, alors campés à l'Oued-Chaïr. Cette espèce de désertion perdit son parti. Arrivé au Rosfa, il rencontra Mohammed-ben-Aziz et lui avoua que les affaires prenaient une très-mauvaise tournure; qu'il n'y avait plus d'union dans leur parti et qu'il redoutait une trahison. Cet avis confirma Ben-Aziz dans son projet d'aller au camp du colonel Daumas.

Le jour de l'arrivée de la colonne Daumas à Miter, les insurgés, effrayés par le bruit qui se répand qu'on va les

attaquer, écrivent en toute hâte à Ben-Chabira de venir à eux avec les contingents des Oulad-Naïl. Les porteurs de cette lettre étaient accompagnés par un assez grand nombre d'hommes armés ; les Zeroum et les Hameïda les ayant aperçus montant le Kerdada, coururent de leur côté ; malheureusement les nôtres avaient une très-mauvaise position ; les révoltés étaient maîtres de la hauteur. Le commandant Saurin, pour faire cesser un engagement qui ne pouvait conduire à rien, et pour dégager les Hameïda et les Zeroum, commanda un feu roulant de toutes les barricades à la fois, d'où l'on tirait fort peu depuis longtemps. Les gens qui étaient sortis de la ville crurent que, décidément, la colonne attaquait leurs frères qui y étaient restés ; ils cessèrent le feu qu'ils faisaient sur les nôtres et rentrèrent en ville par les jardins. Plusieurs hommes furent tués ce jour là : parmi les morts se trouvaient le fils aîné du cheïkh Bel-Gomri.

Le 13, le colonel Daumas arriva à Bou-Sâda. Sa présence décida promptement la ville insurgée à se soumettre ; les grands de ce parti le firent sans conditions et vinrent le trouver à son camp.

Le colonel Daumas accueillit leur démarche ; c'était agir avec prudence dans les circonstances où on se trouvait alors. Les affaires de Zaâtcha commençaient à devenir inquiétantes, non-seulement pour la province, mais pour l'Algérie entière. L'insurrection de Bou-Sâda et des Oulad-Naïl était venue compliquer les événements ; on avait vu colonne sur colonne se diriger vers l'est. L'ouest était dégarni et, dans de telles circonstances, pouvait inspirer quelques craintes. L'effet moral d'une première soumission devait être énorme sur l'esprit des popula-

tions : l'Arabe, si prompt à se jeter dans une fausse démarche, est aussi prompt à s'en repentir.

Le colonel Daumas avait senti tout cela ; il aima donc mieux terminer cette affaire que de la traîner en longueur, en attendant pour prendre une oasis aussi importante, des troupes qu'on ne pouvait lui envoyer dans le moment. Sa colonne était horriblement décimée par le choléra ; il n'avait que deux petites pièces de montagne ; il eût été imprudent de commencer un siége avec si peu de moyens.

Le 14, la soumission est solennellement reçue ; le colonel inflige aux insurgés une amende de 8,000 fr., payable en haïks, couvertures, objets de laine fabriqués à Bou-Sâda ; elle doit être payée dans un délai de trois jours ; les barricades sont abattues.

Le 19, deux compagnies sont placées dans le quartier qui domine la ville.

Malgré la soumission, le calme n'était pas rétabli dans Bou-Sâda. Le cheïkh et son fils ne pouvaient se présenter dans les quartier naguère insoumis. Ils y furent insultés, on leur jetta des pierres, l'amende ne se payait pas. Le colonel apprend le 18 que le fils de Ben-Chabira, qu'on disait s'être enfui, était encore dans la ville. Outré du peu de bonne foi des chefs de parti pour lesquels il avait été si indulgent, il les fait arrêter au nombre de dix : trois autres, désignés aussi pour être enlevés, parviennent à s'échapper.

Dès le 25 novembre, l'ordre se rétablit partout dans la ville.

Les Oulad-Amer-ben-Ferradj, fraction des Oulad-Naïl, étaient toujours insoumis ; ils étaient venus se battre

contre nous à Bou-Sâda, ils avaient accueilli Si-Moussa à son passage.

Le 29, le colonel Daumas partit dans l'intention de les châtier. En effet, le 30, il opéra sur eux une razia qui, quelques jours après, amena leur soumission ; le même jour arrivait à la colonne la nouvelle de la prise de Zaâtcha par le général Herbillon, et du massacre de ses défenseurs.

Cette nouvelle avait été précédée de celle de la razia que le général avait, quelques jours avant, faite sur les nomades; l'effet qu'elles produisirent sur les populations fut immédiat.

Le 13 décembre, le colonel de Barral arriva à Bou-Sâda avec sa colonne. Il avait reçu des instructions pour faire, de concert avec le colonel Daumas, des propositions pour la formation d'un cercle.

Les deux colonnes quittèrent Bou-Sâda, et le chef de bataillon Saurin fut laissé comme commandant supérieur provisoire, avec son bataillon et le capitaine Pein, chargé des affaires arabes.

Les troupes étaient logées dans des maisons arabes. Des mesures de surveillance et de défense furent prises pour le cas où la ville oserait bouger. Dans les premiers jours de février, le capitaine du génie Faidherbe était envoyé à Bou-Sâda pour diriger les travaux qu'on allait y faire. Enfin, dans les premiers jours de juillet 1850, le colonel Bizot allait à Bou-Sâda arrêter définitivement l'emplacement du fort, qui fut fixé à cent cinquante mètres du mur sud-ouest de la ville, sur la pente d'un rocher élevé.

Le calme régnait donc dans le pays depuis plusieurs

années, quand le cherif de Ouargla annonça sa présence dans les tribus du sud par plusieurs razias sur les populations soumises. Le pays était sous l'influence de ses intrigues. Les Oulad-Sassi avaient favorisé les entreprises du cherif en lui fournissant du blé et de l'orge pour ses approvisionnements.

Averti de ces faits, le capitaine Pein, commandant à Bou-Sâda, prit des mesures pour châtier sévèrement les rebelles. Les Oulad-Sassi étaient à l'Oued-R'amra, lequel, après avoir traversé au sud du Bou-Kahil la vallée de Chegga, se jette dans le Sahara par un défilé très-difficile du Djebel-Zerga. C'est dans ce défilé qu'ils s'étaient placés.

Le 14 juillet, dans l'après-midi, le capitaine Pein partit subitement d'Aïn-Rich sans rien dire de ses projets. Il emmenait avec lui deux cents fantassins sur des mulets, soixante-dix spahis, deux cents cavaliers de goum et n'était accompagné d'aucun bagage.

Le 15, au point du jour, la petite colonne entrait dans le défilé; mais les Oulad-Sassi, prévenus de sa marche par leurs espions, s'étaient déjà répandus dans la rivière et embusqués sur toutes les crêtes. Bien qu'ils se défendissent énergiquement, on les culbuta en les chassant de leurs positions, et alors commença leur fuite et leur débandade. La cavalerie, s'élançant par un passage presque infranchissable, continua la poursuite et razia quatre cents chameaux, quatre mille moutons et une grande quantité de tentes, d'armes et de grains. Le soir, la colonne retournait coucher à Aïn-Rich n'ayant eu qu'un tué et treize blessés. Les Oulad-Sassi avaient laissé une cinquantaine de cadavres sur le terrain.

Le capitaine Pein, infatigable, continua à surveiller le mouvement des esprits, profitant de toutes les occasions pour se transporter avec rapidité partout où se produisait quelque manifestation en faveur du cherif. L'agitation cessa après la prise d'El-Aghouat, en 1853.

La paix continua à régner pendant une période assez longue, c'est-à-dire jusqu'en l'année 1864, époque à laquelle eut lieu le soulèvement du Hodna, à la suite des intrigues du kaïd Brahim-ben-Abd-Allah, chef du sof des Bou-Aziz de l'Oued-Chellal. Les événements qui se produisirent en cette circonstance ont besoin d'être exposés avec quelques détails, parce que la rumeur publique a accusé les Oulad-Mokran d'y avoir joué sourdement le principal rôle.

Au commencement de l'année 1864, le bruit se répandit que les Oulad-Sidi-Cheïkh de la province d'Oran, ayant à leur tête Sliman-ben-Hamza, avaient fait défection à la cause française. Un nommé Si-el-Foudil-ben-Ali, ancien élève de la zaouïa d'Ed-Dis et qui servait de secrétaire à Sliman-ben-Hamza, revint secrètement dans le Hodna où habitait sa famille, et eut, assure-t-on, plusieurs entrevues avec quelques-uns de nos kaïds, qui se mirent ainsi en rapport direct avec les rebelles de l'ouest.

Sous le prétexte d'une grande partie de chasse, les Mokrani et divers autres kaïds, parmi lesquels figurait entre autres celui des Souama, Brahim-ben-Abd-Allah, se réunirent pendant plusieurs jours aux environs du village de Ben-Nezou.

C'était évidemment un rendez-vous concerté à l'avance, car c'est pendant cette partie de chasse que de seconds

émissaires, agents de confiance des Oulad-Sidi-Cheïkh, et d'autres personnages importants et également en révolte, vinrent de nouveau visiter secrètement les Mokrani et leurs amis.

Jusques là, les populations avaient été aussi calmes que possible; mais vers la fin du mois de juin, on commença à apercevoir quelques symptômes d'inquiétude et d'agitation. Diverses démarches dont le but échappait à l'autorité, mais qui avaient une tournure suspecte, des propos répétés sans qu'on y prit garde, éveillèrent l'attention, et il fut facile de se convaincre en fort peu de temps qu'il existait des relations très-suivies entre nos gens et les révoltés du sud-ouest. Nos chefs indigènes surent longtemps dissimuler la situation, et cette dissimulation aurait été encore plus coupable s'il était démontré, comme le bruit en a couru, que de nombreux personnages indigènes à notre service se seraient réunis de nuit, dans la mosquée de Sidi-R'ezli, près de Msila, et là, auraient prêté le serment solennel de faire cause commune avec les révoltés d'Oran. Si on ne veut pas admettre l'idée d'une trahison de la part de quelques-uns de ceux incriminés par la rumeur publique, il faut tout au moins reconnaître qu'ils ont été bien coupables, et que le bach-agha Mokrani lui-même, restant impassible à l'écart avec son goum, lorsque quelques jours plus tard une petite colonne française était aux prises avec les Oulad-Madi révoltés, montra une faiblesse ou une mauvaise volonté condamnables.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Des rumeurs inquiétantes circulaient dans le pays. Les Ben-Hamza, disait-on, approchaient avec des forces

considérables, et toutes les tribus d'Alger et d'Oran marchaient sur leurs traces. En effet, bientôt on apprenait la nouvelle du soulèvement du cercle de Boghar, et d'une partie de celui d'Aumale. Les Oulad-Amer et les Oulad-Sidi-Brahim de Bou-Sâda, entraînés par la proximité des insurgés, faisaient défection à leur tour. Le malaise prenait des proportions sérieuses, principalement chez les Oulad-Madi du Hodna. Chose grave, on signalait même sourdement des allures inquiétantes chez les principaux membres de la famille des Oulad-Mokran. En attendant, les Oulad-Madi achetaient publiquement des armes et des chevaux sur le marché de Msila, et le frémissement insurrectionnel devenait de plus en plus marqué. Les gens timides enlevaient leurs grains, leurs troupeaux, tout ce qu'ils avaient de précieux, et les dirigeaient vers la montagne pour les mettre en sûreté. Il devenait urgent de prendre des mesures de précaution.

Une colonne d'infanterie, commandée par le colonel de Lacroix, partait de Constantine pour le Hodna, en même temps que le colonel Seroka y entrait aussi par Sadouri.

Ces deux colonnes, ainsi que celle de Bou-Sâda sous les ordres du colonel Briand, devaient faire leur jonction à Msila, au centre même de la tribu des Oulad-Madi qui nous inspirait le plus de défiance. Des goums nombreux devaient accompagner ces troupes, et le bach-agha Mokrani amenait les contingents de la Medjana. Mais le mouvement éclata avant que nos forces eussent pu être réunies. Dès les premiers jours de septembre, les dispositions des Oulad-Madi devenaient de plus en plus mauvaises. Leur kaïd, Saïd-ben-bou-Daoud-Mokrani, continuait à répondre d'eux; mais il régnait dans toute sa

conduite une indécision extraordinaire; on remarquait également des allures singulières dans celle de Brahim-ben-Abd-Allah, kaïd des Souama, et comme nous l'avons déjà dit, ami dévoué des Oulad-Mokran. Tous deux cependant protestaient de leurs bonnes intentions; on eût dû se méfier en lisant les lettres de protestation de ces deux personnages, lesquelles étaient conçues en termes identiques, — l'une était évidemment copiée sur l'autre; — quand elles parvinrent, auprès de Baniou, au colonel Briand faisant route pour Msila.

Ils assuraient l'un et l'autre que tout était tranquille, qu'ils étaient au milieu de leur gens et que l'on ne rencontrerait que des populations soumises. Dans la nuit, on avait vu de Baniou des feux nombreux couronnant les hauteur du Djebel-Salat, près de Bou-Sâda. Une lettre du bach-agha Mokrani arriva ensuite, annonçant que les Oulad-Madi étaient sur le point de faire défection.

En présence de renseignements aussi contradictoires, le commandant de la colonne croit devoir continuer sa route; une faible distance le sépare de Msila, et il peut espérer d'atteindre cette ville sans accident fâcheux. Mais à mesure qu'on arrive près de Daïet-el-Habara, lieu fixé pour la grand'halte et où les Oulad-Madi ont dû apporter de l'eau pour la colonne, les symptômes deviennent de plus en plus menaçants. Non-seulement, les kaïds ne viennent pas à la rencontre des troupes, comme ils en ont l'ordre, mais nos éclaireurs et nos espions rendent compte qu'une partie dès Oulad-Madi est en armes et prête à nous disputer le passage. C'est le kaïd Brahim-ben-Abd-Allah qui est à leur tête. Quant à Saïd-ben-bou-Daoud, lequel est au milieu des autres fractions

qui sont également en mouvement, on ne se rend pas bien compte de ce qu'il y fait.

Le bruit court même que le bach-agha sort de Msila avec ses goums, pour se joindre aux insurgés et tomber sur la colonne. En effet, la plaine commençait à se couvrir de goums qui semblaient surgir de tous côtés, et l'on ne voyait apparaître aucun des chefs qui, la veille encore, se confondaient en protestations.

Le bach-agha, qui était à Msila, devait avoir connaissance des faits; il savait que la colonne n'avait que peu de vivres, pas d'eau, et rien n'annonçait qu'il fît un mouvement pour la dégager. Continuer sur Msila, à travers ces masses de cavaliers ennemis, avec des hommes fatigués, sans savoir l'accueil qui les y attendait, eut été s'exposer inutilement. Le colonel Briand se décida, en conséquence, à opérer son mouvement de retraite sur Baniou, où, au moins, il trouverait de l'eau, et où l'on pourrait se reposer un instant auprès du caravanserail, pour tâcher de regagner ensuite Bou-Sâda, dont on s'exposait à être coupé en tardant plus longtemps.

L'attaque commença en même temps que la retraite. Brahim-ben-Abd-Allah, en personne, dirigeait ses goums et cherchait à envelopper la colonne; il fut repoussé vigoureusement sur toutes les faces et même blessé d'un coup de sabre, par un de nos chasseurs. La petite colonne put atteindre Baniou vers deux heures de l'après-midi; l'ennemi cessa bientôt sa poursuite et regagna ses campements. Après un repos indispensable, les troupes se remirent en marche et arrivèrent à Bou-Sâda, à deux heures du matin.

Comment expliquer la conduite du bach-agha et de son

cousin, Saïd-ben-bou-Daoud? Les ennemis des Oulad-Mokran s'emparèrent des circonstances qui précèdent pour accuser ouvertement le bach-agha et ses frères ou cousins, d'être unis d'esprit et de cœur à nos ennemis : ils n'avaient pas tort, et les événements l'ont prouvé depuis. Les Oulad-Mokran, disaient leurs adversaires, en ayant l'air de nous rester fidèles, dirigeaient les insurgés; leur attitude équivoque, leurs indécisions les trahissaient. Ils avaient évidemment connaissance de tout ce qui se tramait pendant les jours qui précédèrent l'explosion; ils vivaient pour ainsi dire côte à côte avec le kaïd Brahim-ben-Abd-Allah, et au milieu même des populations qui allaient s'insurger; ils ne pouvaient donc ignorer leurs projets. Pourquoi ne s'étaient-ils pas trouvés avec nos troupes le jour du combat de Daïet-el-Habara (8 septembre)? Ils prétendent n'avoir pu rejoindre la colonne, parce que les révoltés se trouvaient entre eux et les Français; mais la route du pont de Chellal était entièrement libre, et s'ils ne la prirent pas, c'est qu'ils devaient avoir de puissants motifs pour s'abstenir.

Le 15 septembre, arrivaient à Msila et s'y concentraient, les colonnes Seroka et Briand (ce dernier était reparti de Bou-Sâda, et cette fois, avait pu traverser la plaine sans encombre).

De nombreux goums de Setif et de Batna étaient adjoints à nos troupes, qui quittaient Msila le 18 septembre, et arrivaient le 20 à Bou-Sâda.

Cependant, la position ne s'était pas améliorée. Loin de là; aux insurgés s'étaient joints les Oulad-Sidi-Brahim, les Oulad-Ferradj et les Oulad-Aïssa. Tous ensemble campaient à Oglet-Beïda.

Partie de Bou-Sâda le 28 septembre, pour marcher contre les insurgés, la colonne, commandée par le colonel de Lacroix, était arrivée le surlendemain 30, vers dix heures du matin, à la source d'Aïn-Dermel, chez les Oulad-Ferradj, et y avait installé son camp. A l'ouest de ce camp, à une distance d'un kilomètre et demi environ, près d'un puits qui se trouve à l'entrée de la gorge de l'Oued-Dermel, avait été posté le bach-agha Mokrani avec son goum; il avait mission de garder et d'éclairer le pays de ce côté, qui était celui par lequel on présumait que l'ennemi déboucherait s'il avait l'intention d'attaquer la colonne.

Vers quatre heures du soir, Mokrani fit avertir qu'il était attaqué par un fort parti d'ennemis, et qu'il se trouvait dans une position embarrassante, ne voulant pas avancer contre des forces supérieures sans être soutenu, et ne pouvant se replier immédiatement sur la colonne, à cause de ses tentes et de ses bagages qu'il lui fallait le temps de charger et d'emporter.

Le colonel de Lacroix prit aussitôt ses dispositions pour arrêter le mouvement offensif de l'ennemi. L'attaque contre le bach-agha avait lieu dans une grande plaine, favorable aux mouvements de la cavalerie; ordre fut donné au lieutenant-colonel de La Jaille de prendre avec lui trois escadrons de chasseurs de France, deux escadrons de chasseurs d'Afrique, un escadron de spahis et cent cinquante tirailleurs montés sur des mulets, et d'aller dégager le bach-agha. Cent cavaliers des Amer de Setif, sous les ordres du capitaine de Beaumont, devaient servir de flanqueurs.

La petite colonne partit à quatre heures et demie; elle

rejoignit le bach-agha à deux kilomètres environ du camp : l'ennemi venait de se retirer et n'était déjà plus en vue. Le bach-agha, invité par le colonel de La Jaille à faire connaître le nombre et la position des contingents auxquels il avait eu affaire, déclara qu'il avait été aux prises avec de l'infanterie et un parti d'environ quatre-vingts cavaliers, formant un tout peu considérable. Il y avait alors quelques instants seulement que l'ennemi avait disparu; il s'était retiré derrière de petits mamelons qui occupaient l'espace compris entre la colonne et le Djebel-bou-Denzir, dont ils sont séparés par une plaine rase d'un kilomètre et demi de large. Leur élévation moyenne est de cinquante mètres tout au plus, et leurs pentes, quoique assez rapides, peuvent être cependant gravies sans difficulté par la cavalerie. Des gorges larges, et d'un accès facile, circulent entre ces mamelons.

Le colonel de La Jaille s'engage dans celle de ces gorges qui offre le plus large débouché, faisant éclairer sa droite par le goum des Amer de Setif, et précédé du goum de Mokrani soutenu par l'escadron de spahis.

La première chaîne de mamelons fut couronnée avec facilité; mais arrivés à la seconde chaîne, le goum de Mokrani et les spahis furent accueillis par une vingtaine de coups de feu tirés de très-près par des cavaliers embusqués derrière la crête. En même temps, de forts partis de fantassins bien armés se montraient derrière les buissons, et commençaient la fusillade. Enfin, le goum de Setif, engagé dans une gorge, était assailli par une charge d'environ deux cents cavaliers ennemis. Ce goum, et celui de Mokrani, se replièrent aussitôt sur les troupes françaises. Le colonel de La Jaille, pour repousser

l'attaque, résolut de tourner l'ennemi par ses deux ailes, tout en faisant aborder de front. Il était environ cinq heures, quand l'action commença. Les troupes s'élancèrent avec un élan remarquable, et mirent en fuite l'ennemi sur toute la ligne. Cavaliers et fantassins ennemis abandonnèrent la chaîne des mamelons, traversèrent la plaine, et se réfugièrent dans le col de Teniet-er-Rich; ils se groupèrent dans ce débouché et en ressortirent bientôt beaucoup plus nombreux. Ils pouvaient être cinq ou six cents. En même temps, des bandes de fantassins d'un nombre à peu près égal, garnissant les buissons de la montagne, s'avancèrent pour soutenir leur cavalerie. La fusillade devint très-vive.

Plusieurs charges de cavalerie, conduites avec vigueur, refoulèrent l'ennemi jusqu'à l'entrée des défilés. Voyant néanmoins qu'ils se disposaient à déboucher encore une fois par le col, le colonel lança les spahis. Cet escadron fondit sur le groupe principal des fantassins, les sabra et leur enleva le drapeau qui servait de signe de ralliement aux insurgés. Cet acte vigoureux, accompli sous un feu des plus vifs, détermina le mouvement de retraite de l'ennemi. Il était sept heures du soir, la nuit arrivait, le colonel dût arrêter le mouvement en avant. Il fit ramasser les morts et les blessés et déployer dans la plaine les tirailleurs algériens : sous la protection de leurs feux, la colonne reprit le chemin du camp sans être inquiétée.

Le drapeau enlevé, en étoffe de soie et à franges d'or, était celui de Brahim-ben-Abd-Allah. Mais le succès de nos troupes était chèrement payé : deux officiers avaient été tués en chargeant à la tête de leurs escadrons, et dix-sept de leurs cavaliers étaient tués ou blessés.

Peu après, c'est-à-dire dans la journée du 2 octobre, le camp du colonel de Lacroix, établi sur le plateau de Dermel, était de nouveau attaqué vigoureusement par les contingents insurgés. Environ quatre mille fantassins, excités par les promesses de Brahim, s'avancèrent avec résolution, ne se proposant rien moins que la destruction de la colonne et le pillage du camp. Leur plan était d'attirer les troupes par des démonstrations hostiles en dehors des lignes qu'elles occupaient, et de profiter de l'absence momentanée d'une partie des troupes, pour surprendre le camp. Devinant leur intention, le colonel de Lacroix se garda bien de bouger et de faire attention à leurs attaques. Entraînés par leur ardeur et voyant que les troupes étaient décidées à ne pas sortir de leurs lignes, les insurgés ne craignirent pas de venir les y chercher. Marchant avec un ensemble et une résolution dont les indigènes avaient rarement fait preuve, les ennemis exécutèrent de véritables charges dans lesquelles, pour les repousser, nos soldats durent lutter corps à corps. Pendant plus de deux heures, ces bandes fanatisées vinrent se briser contre la ligne de défense du camp sans pouvoir l'entamer. Écrasés par le feu de l'infanterie, par celui de l'artillerie, on les voyait se rallier et revenir à l'assaut avec une persistance remarquable. Enfin, quand leurs efforts parurent se ralentir, le colonel de Lacroix donna à son tour le signal de l'attaque, et les fit charger à la baïonnette sur toute la ligne. Nos troupes s'élancèrent; partout les Arabes furent culbutés et rejetés loin du camp. Bientôt après, on voyait la plaine couverte de bandes de fuyards emportant de longues files de morts et de blessés. L'action avait duré trois heures environ. Les pertes de l'ennemi

étaient sensibles, quarante-quatre cadavres restaient sur le terrain, ainsi que des chevaux et beaucoup d'armes. Nos pertes étaient de quatre tués et d'une quinzaine de blessés.

Le 4 octobre, la colonne se mettait en marche pour combiner son mouvement avec celui du général Yousouf, qui tournait les gorges du Medjedel et occupait les derrières des insurgés. Ceux-ci, se voyant sur le point d'être pris entre deux feux, quittèrent leur campement pour aller s'engager dans le Zahrez de Djelfa, cherchant à rejoindre le gros des révoltés d'Alger et d'Oran. Mais la route leur était coupée; et tandis que le colonel de Lacroix leur enlève une énorme quantité de troupeaux qui ne peuvent suivre leur retraite précipitée, ils viennent tomber eux-mêmes sous le canon des colonnes de la province d'Alger. Quelques groupes seulement parvinrent à échapper au choc des troupes. Brahim-ben-Abd-Allah était de ce nombre, les autres étaient presque tous anéantis.

De ce jour, l'insurrection était arrêtée dans le cercle de Bou-Sâda (1). Néanmoins, l'année suivante, 1865, une nouvelle colonne, sous les ordres du colonel Gandil, parcourut encore le pays pour rassurer les populations par sa présence. Cette colonne, après avoir séjourné plusieurs mois au sud des montagnes du Bou-Kahil, fut appelée à faire un mouvement sur Laghouat, pour appuyer les troupes d'Alger et d'Oran, estinées à anéantir les dernières tentatives des Oulad-Sidi-Cheïkh.

(1) Brahim-ben-Abd-Allah a été fait prisonnier par notre kaïd de Tougourt, Si-Ali-Bey, dans l'affaire qui eut lieu le 12 septembre 1866, à Bir-Touali, dans le Sahara. Brahim fut pris avec son fils, et tous deux sont, depuis cette époque, prisonniers à l'île Sainte-Marguerite.

Depuis une période de cinq années, le calme était rétabli dans toute cette partie de la province, et, malgré les funestes calamités de la disette, du typhus et du choléra, les populations avaient repris leur vie habituelle. Encore une bonne récolte, et le souvenir même des fléaux qui avaient fait naguères de si grands ravages, allait être oublié. La guerre avec la Prusse a éclaté; et c'est au moment où nous aurions eu besoin du concours des hauts personnages indigènes pour maintenir le calme en Algérie, que le bach-agha Mokrani a donné lui-même le signal de la révolte.

El-Hadj-Mohammed-ben-Ahmed-el-Mokrani était officier de la Légion d'Honneur et membre du Conseil général de la province de Constantine. Il était surtout homme d'intelligence, et il aurait dû puiser devant les murs de Sebastopol, au milieu de l'armée, dans les palais impériaux et, enfin, dans l'appréciation des ressources dont dispose la France, un sentiment trop profond de notre supériorité pour avoir jamais pu concevoir la pensée de se poser en adversaire de notre domination en Algérie.

TABLE DES MATIÈRES

CONSTANTINE. — TYPOGRAPHIE L. ARNOLET



EN VENTE AUX MÊMES LIBRAIRIES

OUVRAGES DE M. L. CHARLES FÉRAUD ✱,

Interprète principal de l'armée d'Afrique, Officier d'Académie,
Correspondant du Ministère de l'Instruction publique.
Membre de la Société historique algérienne,
Secrétaire de la Société archéologique de Constantine, etc.

Monographie des Oulad Abd en-Nour, 1 in-12.
Les Monuments dits Celtiques de la province de Constantine, 1 in-12.
Le Palais de Constantine, 1 in-12
Kitab el-Adouani ou Recueil de traditions sur le Sahara de Constantine et de Tunis, 1 in-12.
Notes historiques sur les tribus de la subdivision de Constantine, 1 in-12.
Histoire de Bougie, 1 in-12.
— de Gigelli, 1 in-12.

SOUS PRESSE :

Histoire de Constantine.
— de Philippeville et Collo.
— d'Aïn-Beïda et Tébessa.
La Féodalité sous la domination turque.

